



— ROBIN HOBB —

LE RENÉGAT

— ROMAN —

LE SOLDAT
CHAMANE

Pygmalion

ROBIN HOBB

LE RENEGAT

Le Soldat chamane

Roman

Traduit de l'anglais par A. Mousnier-Lompré



Pygmalion

Titre original : RENEGADE'S MAGIC, BOOK III
(*Première partie*)

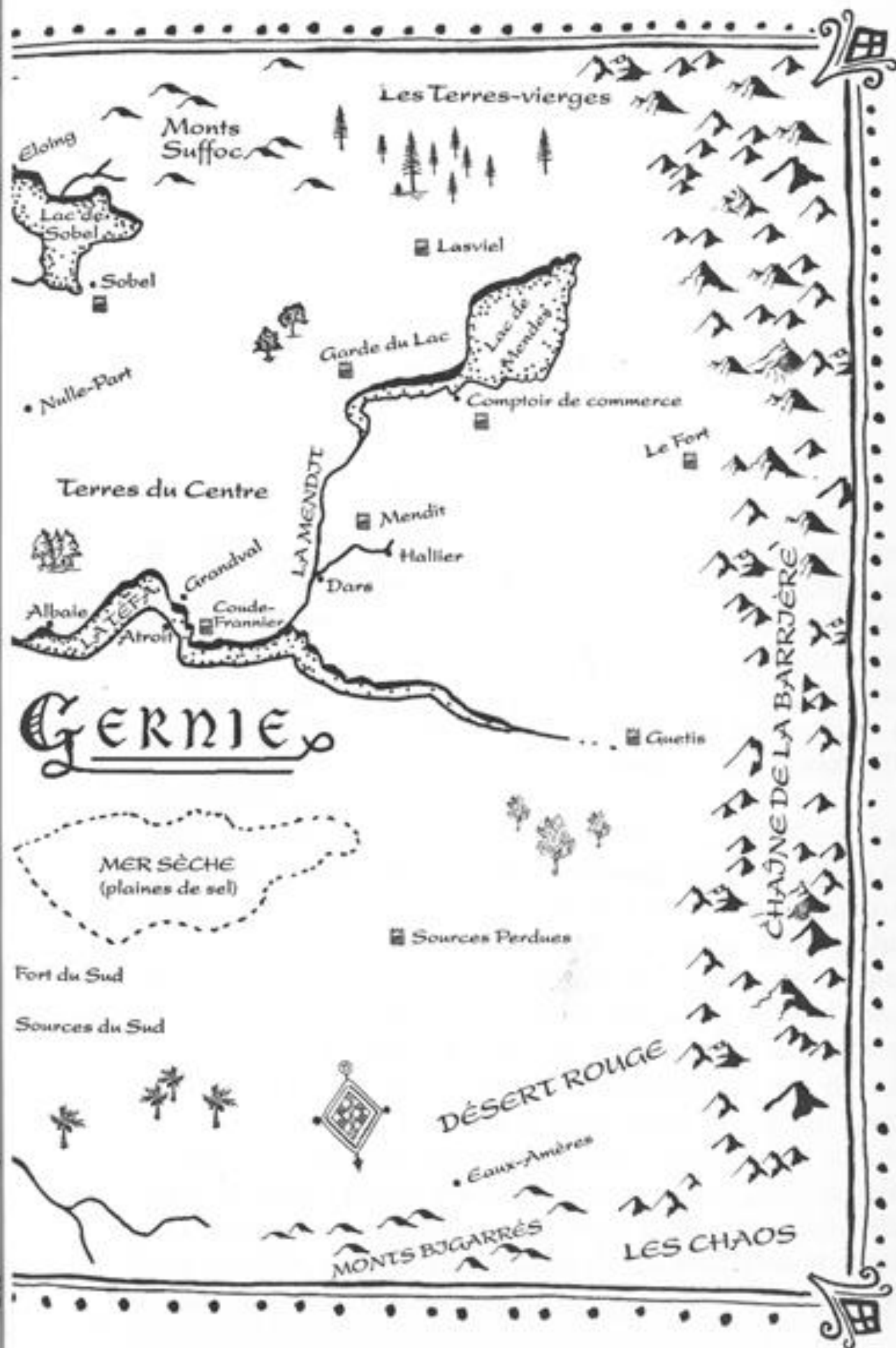
Site : www.lesoldatchamane.com

© 2008, Robin Hobb

© 2009, Pygmalion, département de Flammarion, pour
l'édition en langue française.

ISBN 978-2-7564-0197-3





La mort du soldat

On ne me laissa pas l'occasion de me défendre pendant mon procès en cour martiale. Debout dans le box où l'on m'avait enfermé, je m'efforçais de ne pas prêter attention au supplice des fers qui me mordaient les chevilles ; trop petits pour un homme de ma corpulence, ils me cisaillaient le bas des jambes, brûlure insupportable qui s'accompagnait paradoxalement d'une insensibilité progressive. La douleur prenait le pas sur l'issue de l'audience, dont, de toute manière, je connaissais le verdict à l'avance.

Ce calvaire demeure le principal souvenir de mon procès, qu'il teinte d'une brume rouge. Quantité de témoins vinrent déposer à charge contre moi ; j'entends encore le ton vertueux avec lequel ils décrivirent à mes juges le détail de mes crimes : viol, meurtre, nécrophilie, profanation de cimetière. L'absence totale d'espoir de ma situation avait érodé l'indignation et l'horreur que ces accusations soulevaient en moi. Les témoignages à charge se succédaient ; bribes de rumeurs, ouï-dire appris de la bouche d'un homme mort depuis, soupçons et présomptions se nouaient bout à bout pour former une corde de preuves assez solide pour me pendre.

Je crois savoir que Spic ne me posa pas une seule question. Le lieutenant Espirek, mon ami depuis l'École de cavalla, avait pour tâche de me défendre ; or, je lui avais dit que je voulais plaider coupable afin d'en finir, ce qui l'avait mis en fureur. Voilà pourquoi, peut-être, il ne m'appela pas à la barre ; il craignait que je refuse d'exposer la vérité et de réfuter les chefs

d'accusation ; il redoutait que je ne choisisse la solution de facilité.

Il avait raison.

La potence ne me faisait pas peur. Elle mettrait fin de manière rapide à une existence corrompue par une magie étrangère : quelques marches à monter, la tête dans le nœud coulant, et la chute dans le noir. Le poids de mon corps m'arracherait probablement la tête ; nulle crainte de danser en suffoquant au bout de la corde : je quitterais promptement une existence trop emmêlée, trop altérée pour y remédier.

De toute façon, quoi que j'eusse pu dire pour ma défense, cela n'eût rien changé. La ville avait subi des torts terribles, affreux, et ses citoyens étaient bien décidés à trouver un bouc émissaire. Guetis était une ville rude, mi-poste avancé militaire, mi-colonie pénitentiaire sur l'extrême frontière orientale du royaume de Gernie ; on y connaissait le viol et l'assassinat, mais ce dont on m'accusait dépassait le domaine de la passion et de la violence pour basculer dans une zone ténébreuse, trop sombre même pour Guetis. Il fallait que quelqu'un endosse la cape noire du méchant et paie le prix de ces transgressions ; or, qui pouvait-on imaginer dans ce rôle mieux que l'obèse solitaire qui habitait dans le cimetière et, disait-on, fréquentait les Ocellions ?

On m'avait donc déclaré coupable. Les officiers de cavalla qui me jugeaient m'avaient condamné à la pendaison, et j'avais accepté ce sort. J'avais jeté l'opprobre sur mon régiment, et mon exécution m'apparaissait comme le moyen le plus simple d'échapper à une vie devenue l'antithèse de tous les rêves que je nourrissais. Je mourrais et c'en serait fini des déceptions et des échecs. J'entendis la sentence presque avec soulagement.

Mais la magie qui avait empoisonné mes jours n'était pas prête à renoncer à moi si facilement.

Me tuer ne suffisait pas à mes accusateurs ; il fallait punir le mal par une vengeance la plus cruelle et la plus barbare qu'ils pussent imaginer, et, quand on prononça la deuxième partie de ma sentence, l'horreur me glaça les sangs : avant de monter au gibet pour mon dernier saut, je devrais recevoir mille coups de fouet.

Je n'oublierai jamais mon effarement. On ne se contentait pas de m'exécuter, de me châtier : on cherchait mon anéantissement complet. Le fouet, en m'arrachant la chair des os, me dépouillerait aussi de toute dignité ; nul homme, si courageux fut-il, ne pouvait supporter mille coups de fouet les dents serrées, sans une plainte. On se moquerait de moi, on applaudirait à mes hurlements et à mes suppliques ; j'irais à la mort plein de dégoût pour moi et pour la foule.

Ma naissance me destinait au métier des armes : second fils d'un aristocrate, je devais devenir militaire par la volonté du dieu de bonté, et, malgré tous mes déboires, la magie étrangère qui m'avait infecté, mon exclusion de l'École royale de cavalla, mon père qui m'avait déshérité et mes camarades qui m'avaient méprisé, j'avais fait tout mon possible pour servir mon roi dans l'armée. Et voilà où cela m'avait mené : j'allais crier, pleurer, implorer devant des gens qui ne voyaient en moi qu'un monstre. Le fouet déchirerait mes vêtements et ma chair, et mettrait à nu les couches de graisse pendantes qu'ils avaient prises comme premier prétexte pour me haïr. Quand je m'évanouirais, on me ranimerait d'une giclée de vinaigre sur le dos ; je me compisseries, accroché à mon poteau par les fers à mes poignets. Il ne resterait de moi qu'un cadavre lorsqu'on me pendrait, ils le savaient tout comme moi.

Même mon existence corrompue, mutilée, me paraissait préférable à une mort pareille. La magie avait cherché à m'arracher à mon peuple et à se servir de moi contre lui, mais j'avais résisté ; toutefois, durant la dernière nuit que je passai dans ma cellule, j'avais compris qu'elle m'offrait la seule occasion de me sauver, et, lorsqu'elle avait abattu les murs de ma prison, j'en avais profité : je m'étais échappé.

Mais les bonnes gens de Guetis n'en avaient pas fini avec moi ; la magie, je pense, savait que je m'étais rendu à elle sans intention de tenir parole, alors qu'elle me voulait tout entier, qu'elle exigeait que je me livre à elle corps et âme, sans liens qui me rattachent à mon passé ; ce que je ne lui avais jamais donné volontairement, elle me le prit de force.

Alors que je m'enfuyais du fort, j'avais croisé une troupe de soldats de la cavalla ; je le savais, ce n'était pas la malchance qui

avait placé le capitaine Thayer à sa tête, mais la magie qui me jetait entre les griffes de celui dont j'avais prétendument déshonoré l'épouse, et l'épisode avait connu une fin prévisible. Les hommes qu'il commandait, fatigués, exaspérés, s'étaient promptement mués en une foule incontrôlable, et ils m'avaient tué dans la rue ; deux soldats m'avaient tenu pendant que Thayer me battait à mort. Justice et vengeance s'étaient repues sur la chaussée poussiéreuse aux petites heures du matin, puis tous, militaires et civils, rassasiés de violence, avaient regagné leur logis et leur lit sans parler entre eux de ce qu'ils avaient fait.

Et, une heure avant que l'aube se lève sur Guetis, c'était un mort qui avait fui la ville.

2

Fuite

Les larges sabots de ma monture frappaient la route avec le bruit régulier d'un tambour. Lorsque nous passâmes les fermes les plus écartées du bourg clairsemé qui entourait le fort royal de Guetis, je me retournai une dernière fois ; le silence régnait sur la ville, et rien n'y bougeait. Les flammes qui léchaient les murs de la prison avaient disparu, mais une colonne de fumée noirâtre maculait encore le ciel grisailant. Ceux qui avaient passé la nuit à combattre les effets du sabotage d'Epinie devaient rentrer chez eux, épuisés. Je ramenai mon regard vers la route et continuai d'avancer, lugubre ; je ne m'étais jamais senti chez moi à Guetis, et pourtant j'avais du mal à en partir.

Devant moi, la lumière se diffusait sur le sommet des monts : le soleil ne tarderait pas à se lever. Je devais me trouver à l'abri des arbres avant que les gens ne se réveillent ; il ne manquerait pas de lève-tôt ce matin, désireux de s'assurer les meilleures places pour assister à ma flagellation et à mon exécution. J'eus un sourire torve en imaginant leur déception quand ils apprendraient ma mort.

La Route du roi, l'ambitieuse entreprise du roi Troven de Gernie, se déroulait devant moi, poussiéreuse, pleine d'ornières et de nids-de-poule, mais droite comme une flèche. Elle menait invariablement vers l'est. Selon la vision royale, elle franchissait les monts de la Barrière et se poursuivait au-delà jusqu'à la mer lointaine ; dans les rêves de mon souverain, elle fournirait un axe de commerce indispensable, véritable ballon d'oxygène, à la Gernie actuellement dépourvue d'accès maritime. Mais, dans la réalité, elle s'arrêtait à quelques milles à peine de Guetis,

bloquée à l'entrée du val où poussaient les arbres des ancêtres des Ocellions. Depuis des années, les indigènes se servaient de leur magie pour inspirer peur et accablement aux ouvriers et empêcher la progression de la route ; les effets des sortilèges allaient de la terreur la plus profonde qui transformait les hommes en couards abjects à un désespoir sans fond qui minait toute volonté de travailler. Au-delà de la fin de la route, la forêt m'attendait.

Soudain, mes craintes se réalisèrent : un cavalier arrivait vers moi au pas lent de sa monture fatiguée ; il se tenait droit dans sa selle, et cette attitude, autant que le vert élégant de sa veste, trahissait un soldat de la cavalla. D'où venait-il ? Pourquoi était-il seul ? Devrais-je le tuer ? Comme nous nous rapprochions, l'angle désinvolte de son chapeau et le foulard jaune vif noué autour de son cou m'indiquèrent à qui j'avais affaire : à l'un de nos éclaireurs. Mes inquiétudes se firent moins vives ; avec un peu de chance, il ignorerait tout des charges qui pesaient contre moi et de mon procès : les éclaireurs restaient souvent absents des semaines durant. De fait, il ne manifesta nul intérêt tandis que la distance entre nous se réduisait, et, quand nous nous croisâmes, il ne leva même pas la main pour me saluer.

J'éprouvai une brusque bouffée de regret : si la magie ne s'était pas mêlée de ma vie, j'eusse pu être cet homme. J'avais reconnu Tibre, de l'École de cavalla, mais lui ne m'avait pas remis ; de l'élève mince et bien découplé que j'étais, la magie avait fait un homme de troupe obèse et dépenaillé qui tressautait sur sa monture disgracieuse, un soldat indigne de l'attention du lieutenant. A son allure présente, il lui faudrait des heures avant d'arriver en ville et d'apprendre ma mort sous les coups d'une foule déchaînée. Croirait-il avoir vu un fantôme ?

Girofle continuait de galoper laborieusement. Le cheval de trait, résultat d'innombrables croisements, n'était absolument pas fait pour la vitesse ni l'endurance, mais sa large masse convenait à un homme de ma taille et de ma corpulence, et nulle autre monture n'eût pu me transporter confortablement. Je songai soudain que je le chevauchais pour la dernière fois : je

ne pouvais pas l'emmener dans la forêt. Et la peine me déchira de nouveau : encore un être aimé que je devrais abandonner. Il piétinait lourdement à présent, fourbu par notre fuite éperdue de Guetis.

Loin de la ville, une piste à chariots bifurquait de la Route du roi pour monter au cimetière ; Girofle ralentit l'allure en s'en approchant, et je modifiai brusquement mes plans. La chaumière où j'avais vécu durant l'année passée se dressait au bout de ce chemin ; s'y trouvait-il des affaires que je voulais emporter dans ma nouvelle vie ? Spic avait pris mon journal de fils militaire pour le garder chez lui, et je lui en savais gré ; j'y avais écrit sans rien omettre la façon dont la magie avait pris pied dans mon existence et m'en avait dépouillé peu à peu. Il restait peut-être dans la petite maison des lettres, des papiers susceptibles de me relier à un passé et à une famille auxquels il me fallait renoncer. Rien ne devait me rattacher aux Burvelle ; je voulais porter seul l'humiliation de mon passé.

Girofle ralentit jusqu'à un trot lourd dans la montée de la côte. Il n'y avait que quelques semaines que j'avais quitté le cimetière, mais j'eus l'impression que des années s'étaient écoulées : l'herbe poussait déjà sur les nombreuses tombes que nous avions creusées pour les victimes de la peste estivale. Seules les fosses communes restaient nues : on les avait recouvertes en dernier, alors que l'épidémie faisait rage et que nous, les fossoyeurs, n'arrivions plus à faire face à l'afflux régulier de cadavres ; ces cicatrices-là guériraient après les autres.

Je tirai les rênes devant ma chaumière. Je mis pied à terre en tremblant, mais je n'éprouvai qu'une faible douleur alors que les fers m'avaient tranché les tendons la veille ; la magie me réparait à une allure prodigieuse. Mon cheval souffla, un frisson parcourut sa robe, puis il s'écarta de quelques pas et se mit à paître ; de mon côté, je me précipitai vers la porte avec l'intention de détruire toute trace de mon identité puis de reprendre mon chemin.

Les volets de la fenêtre étaient clos. Je fermai la porte derrière moi, m'avançai dans la pièce, puis reculai, atterré, en voyant Quésit se redresser dans mon lit. Mon ancien camarade

qui m'aidait naguère à creuser les tombes dormait avec une cagoule pour garder son crâne chauve du froid nocturne. Il se frotta les yeux puis me regarda, bouche bée, des trous entre les dents. « Jamère ? s'exclama-t-il. Mais j'croisais qu'tu devais... »

Il se tut soudain en prenant la pleine mesure de l'incongruité de ma présence chez moi.

J'achevai sa phrase à sa place : « Mourir pendu. Oui ; beaucoup de gens le croyaient. »

Il me dévisageait, l'air effaré, sans faire mine de bouger, et je jugeai qu'il ne représentait nulle menace ; nous avons été en bons termes pendant presque un an avant que la situation tourne au vinaigre, et j'espérais qu'il ne se sentirait pas obligé d'empêcher mon évasion. D'un air dégagé, je passai devant lui pour atteindre l'étagère où je rangeais mes affaires personnelles. Comme Spic me l'avait promis, mon journal avait disparu, et une vague de soulagement me submergea ; Epinie et lui sauraient quoi faire de ces pages qui tendaient à prouver ma culpabilité. Je passai la main sur la planche pour m'assurer qu'il n'y restait pas de lettre ni de bout de papier ; non. Mais je trouvai ma fronde, les lanières de cuir enroulées autour du conteneur ; je la fourrai dans ma poche ; elle pourrait m'être utile.

Le fusil en mauvais état qu'on m'avait remis à mon arrivée à Guetis reposait toujours sur son râtelier. L'arme trinquillante au canon piqué n'avait jamais été fiable – et, même en bon état, elle eût bientôt perdu toute utilité une fois épuisée la maigre réserve de poudre et de balles dont je disposais ; mieux valait ne pas l'emporter. Mais mon épée m'intéressait ; elle pendait toujours à son crochet, protégée par son fourreau. J'allais la prendre quand Quésit demanda d'une voix tendue : « Qu'est-ce qui s'est passé ?

— C'est une longue histoire. Tu es sûr d'avoir envie de l'entendre ?

— Ben, évidemment ! Je croyais qu'on allait te découper en rondelles à coups de fouet et te pendre aujourd'hui ! »

Je ne pus m'empêcher de sourire. « Et tu n'as même pas pu te sortir du lit pour assister à mon exécution. Tu fais un chouette copain ! »

Il me retourna un sourire hésitant, spectacle peu appétissant mais qui me fit quand même plaisir. « Je voulais pas voir ça, Jamère ; j'avais pas le cran. Déjà que le nouveau commandant m'a ordonné de m'installer ici pour surveiller le cimetière parce que t'étais en prison, j'avais vraiment pas envie d'aller regarder un copain crever en sachant que je claquerais ici moi aussi. Tous les gardes postés au cimetière ont mal fini. Mais comment tu t'en es tiré ? Je comprends pas.

— Je me suis échappé, Quésit ; la magie des Ocellions m'a délivré. Les racines d'un arbre ont abattu les murs de ma cellule, et je me suis glissé dehors par l'ouverture. J'ai failli réussir à sortir de Guetis ; quand j'ai franchi les portes du fort, je me suis cru libre, mais j'ai croisé alors une troupe de soldats qui revenaient du chantier – et, naturellement, le capitaine Thayer lui-même se trouvait à leur tête. »

Quésit était pendu à mes lèvres, les yeux écarquillés. « Mais c'est sa femme... », fit-il, et j'acquiesçai de la tête.

« On a découvert le corps de Carsina dans mon lit. Tu sais, sans ça, les juges auraient peut-être compris qu'il n'existait quasiment aucun lien entre la mort de Fala et moi ; mais la présence du cadavre de Carsina chez moi a tout fait basculer. Je ne pense pas qu'un seul d'entre eux ait seulement envisagé que j'aie pu essayer de la sauver.

« Tu sais bien que je ne suis coupable d'aucune de ces accusations, n'est-ce pas, Quésit ? »

Mon aîné se passa la langue sur les lèvres, l'air indécis. « Je voulais pas y croire, Jamère ; ça cadrerait pas avec ce qu'on savait de toi. T'étais gros, t'aimais pas la compagnie, tu buvais presque jamais avec les autres, et on voyait bien, Ebroue et moi, que tu dérapais vers les Ocellions ; t'aurais pas été le premier à les rejoindre.

« Mais on n'a jamais remarqué la moindre méchanceté chez toi ; t'avais rien d'un salaud. Quand tu parlais de l'armée avec nous, tu prenais ça au sérieux, et y a personne qui ait jamais bossé plus dur que toi au cimetière. Mais quelqu'un a commis ces crimes, et toi t'étais là, pile là où ils se sont produits. Tout le monde avait l'air sûr que t'étais le coupable, et on se foutait de moi parce que je disais le contraire. Et, pendant le

procès, quand j'ai voulu témoigner que je t'avais toujours trouvé réglo, Ebroue m'a flanqué un coup de coude dans les côtes en m'ordonnant de la fermer : si j'essayais de prendre ta défense, j'arriverais qu'à me faire taper dessus et ça servirait à rien. Alors je l'ai fermée. Je regrette, Jamère ; tu méritais mieux que ça. »

Je crispai les mâchoires puis laissai ma colère se dissiper dans un soupir. « Ce n'est pas grave, Quésit. Ebroue avait raison ; tu ne pouvais rien pour moi. »

Je voulus prendre mon épée mais, quand j'approchai la main de la poignée, je ressentis un curieux picotement, un désagréable avertissement, comme si j'avais posé la paume sur une ruche et que je perçusse le bourdonnement furieux des abeilles guerrières à l'intérieur. Je repliai le bras et me frottai la main sur la chemise, perplexe.

« Mais tu t'es échappé, hein ? fit Quésit. Donc, ça t'a pas fait de tort que je me taise, alors ? Et je vais pas essayer de te mettre des bâtons dans les roues ; je dirai même à personne que t'es passé par ici. »

La peur qui perçait dans sa voix me fendit le cœur. Je le regardai dans les yeux. « Je te le répète, Quésit : ce n'est pas grave. Et nul ne te demandera si je suis passé par ici, parce que j'ai croisé le capitaine Thayer et ses hommes alors que je quittais la ville, et qu'ils m'ont tué. » Il écarquilla les yeux. « Quoi ? Mais tu... » Je m'avançai vivement. Il voulut s'écarter mais je posai ma paume sur son front et mis toute mon âme dans mes paroles. Je tenais à le protéger, et il n'y avait pas d'autre moyen. « Tu fais un rêve, Quésit, rien qu'un rêve. Tu apprendras ma mort la prochaine fois que tu te rendras en ville. Le capitaine Thayer m'a surpris alors que je m'échappais et il m'a tué de ses propres mains. Il a vengé sa femme, et il y avait des dizaines de témoins. C'est fini. Ebroue assistait à la scène ; peut-être même t'en parlera-t-il ; il a emporté mon cadavre et l'a enterré en secret. Il a fait ce qu'il a pu pour moi ; quant à toi, tu m'as vu m'enfuir dans un songe, et ça t'a consolé, parce que tu m'aurais aidé si tu en avais eu l'occasion. Tu n'as aucune responsabilité dans ma mort. Tout n'a été qu'un rêve ; tu dors et tu rêves. » Tout en parlant, je l'avais doucement poussé en position couchée. Ses paupières se baissèrent, sa bouche

s'entrouvrit, et sa respiration prit le rythme lent du sommeil ; il dormait. Je soupirai : il partagerait les faux souvenirs que j'avais imposés à la foule déchaînée qui m'entourait un peu plus tôt. Même Spic, mon meilleur ami, garderait en mémoire qu'on m'avait roué de coups et tué dans la rue sans qu'il pût intervenir ; Amzil, la seule femme qui m'eût aimé par-delà mon obésité disgracieuse, en serait elle aussi convaincue. Ils rapporteraient la scène à ma cousine Epinie, et elle y croirait. J'espérais qu'ils ne me pleureraient pas trop ni trop longtemps ; fugitivement, je me demandai comment ils apprendraient la nouvelle à ma sœur, et si mon père y attacherait quelque importance. Puis je tournai résolument le dos à cette existence. Elle était définitivement achevée.

Jadis grand, beau et fort, fils militaire d'un nouveau noble et promis à un avenir brillant, j'avais cru ma vie toute tracée : j'étudierais à l'École, j'entrerais dans la cavalla avec le grade d'officier, je me distinguerais au service du roi, j'épouserais la charmante Carsina, je connaîtrais une carrière satisfaisante, pleine d'aventures et de hauts faits d'armes, et puis je prendrais ma retraite dans la propriété de mon frère pour y vivre mes dernières années. Tout cela se fut réalisé si la magie ocellionne ne m'avait pas infecté.

Quésit renifla puis se retourna. Je poussai un soupir ; mieux valait que je ne m'attarde pas : dès que la nouvelle de ma mort se répandrait, quelqu'un viendrait l'en prévenir, et je ne tenais pas à dépenser davantage mon pouvoir. Je commençais déjà à sentir la faim douloureuse que déclenchait chez moi l'usage de la magie. A cette idée, mon estomac se mit à gronder furieusement. Je fouillai rapidement dans le garde-manger, mais ce que j'y trouvai me parut sec, rassis, et n'aiguisa nullement mon appétit ; j'avais envie de baies sucrées tiédies par le soleil, de champignons au riche goût d'humus, des feuilles de plantes aquatiques qu'Olikéa m'avait données à manger la dernière fois que je l'avais vue, et de racines à la fois tendres et croquantes. J'en avais l'eau à la bouche, mais je dus me contenter de deux biscuits de voyage ; sans plaisir aucun, j'en pris une large bouchée, puis, tout en mâchant la pâte infecte, je tendis le bras vers mon épée. Il était temps de m'en aller.

La poignée me brûla. J'eus l'impression qu'elle sautait de ma main quand je la lâchai, comme repoussée par un effet magnétique, et elle tomba par terre dans un bruit de ferraille. Je m'étranglai sur les miettes sèches du biscuit et chus à genoux, suffoqué, en me tenant le poignet. J'examinai ma paume : elle était aussi rouge que si j'avais saisi un bouquet d'orties. J'agitai la main puis la frottai sur mon pantalon dans l'espoir de faire passer la pénible sensation, mais rien n'y fit, et la vérité m'apparut.

Je m'étais donné à la magie ; je ne pouvais plus utiliser le fer.

Je me relevai lentement en m'écartant de mon épée et d'une réalité que je répugnais à reconnaître. Mon cœur cognait dans ma poitrine. J'irais sans arme dans la forêt ; l'acier et la technologie qui en permettait la fabrication ne m'étaient plus accessibles. Je secouai la tête comme un chien qui s'ébroue ; je n'avais pas envie d'y réfléchir pour l'instant ; je mesurais mal tout ce que cela entraînait, et je n'y tenais pas.

Je parcourus une dernière fois la chaumière du regard et me rendis compte, un peu tard, que j'y avais vécu heureux, seul, en organisant mes journées à ma façon. Jamais de ma vie je n'avais connu semblable liberté ; adolescent, j'étais passé de la tutelle de mon père à celle de l'École avant de retourner dans la propriété paternelle. Il n'y avait que dans cette petite maison que j'avais connu une vraie indépendance ; quand je la quitterais, je prendrais le chemin non de la liberté mais de l'assuétude à une magie étrangère que je ne comprenais pas et que je ne désirais pas.

Mais j'aurais la vie sauve, et ceux que j'aimais poursuivraient leur existence. Lorsque les soldats enrégés m'avaient saisi, j'avais eu l'aperçu d'un avenir bien pire, où Amzil ne pouvait qu'espérer survivre à un viol collectif et Spic à l'affrontement avec ses propres hommes. En comparaison, ma propre mort me paraissait un prix bien faible à payer. Non, j'avais pris la meilleure décision pour nous tous ; à présent, il m'appartenait de continuer ma route en préservant les quelques lambeaux d'intégrité qui me restaient. J'eusse aimé ne pas commencer mon voyage les mains aussi vides, et je posai un

regard d'envie sur mon poignard et ma hache – mais non, le fer n'était plus mon ami. En revanche, j'emporterais ma couverture d'hiver pliée sur l'étagère. Un dernier coup d'œil circulaire dans la pièce, puis je sortis et fermai la porte sur les ronflements sonores de Quésit.

Girofle leva la tête et m'adressa un regard chargé de reproche. Pourquoi ne l'avais-je pas libéré de son harnais pour lui permettre de paître ? J'observai le soleil et décidai de laisser le cheval au cimetière ; on n'aurait pas de mal à concevoir qu'abandonné à Guetis il fut revenu à son box habituel. Je ne pouvais lui ôter son harnais : on se demanderait qui le lui avait retiré. J'espérais que celui qui en hériterait le traiterait bien. « Reste ici, mon vieux ; Quésit s'occupera de toi, ou quelqu'un d'autre. » Je lui tapotai l'épaule et le laissai là.

Je traversai le cimetière que je connaissais par cœur et je passai devant les restes saccagés de ma haie. Avec un frisson d'horreur, je me remémorai la dernière fois où je l'avais vue, pleine de cadavres agités de soubresauts sous les assauts des radicules qui s'enfonçaient en eux en quête de nutriments, et, l'espace d'un instant, je me retrouvai plongé dans cette nuit qu'illuminaient les torches.

Phénomène rare mais non inconnu, il arrivait qu'une personne morte de la peste ocellionne se révèle « revivante ». Un des médecins de Guetis supposait que la victime sombrerait dans un coma profond, très proche de la mort, et en émergerait quelques heures plus tard dans un ultime effort pour reprendre pied dans l'existence ; le taux de survie était très bas. L'autre médecin de la garnison, enthousiaste des superstitions et des activités spirites qui passionnaient notre souveraine, soutenait que les « revivants » n'étaient, pas ceux qui avaient succombé à la peste mais seulement des cadavres animés par la magie afin d'apporter dans notre monde des messages de l'au-delà. Ayant été « revivant » moi-même, j'avais ma propre opinion sur la question ; pendant l'année que j'avais passée à l'École de cavalla, j'avais contracté la peste ocellionne, à l'instar de tous mes condisciples, et, à ma « mort », je m'étais retrouvé dans l'univers spirituel des Ocellions ; j'y avais combattu mon

« double ocellion » et la femme-arbre à la fois, et je n'étais revenu à la vie qu'après leur défaite.

Mon ancienne fiancée, Carsina, avait elle aussi fait partie des revivants. Lors de la dernière nuit que j'avais passée au cimetière en tant que garde, elle avait quitté son cercueil pour venir implorer mon pardon avant de pouvoir reposer en paix dans la mort. Voulant la sauver, j'étais sorti de ma chaumine avec l'intention d'aller à cheval en ville chercher de l'aide, et un spectacle inimaginable s'était alors offert à moi : d'autres victimes de la peste, sorties elles aussi de leurs cercueils, avaient marché jusqu'aux pieux que j'avais plantés dans ma haie. Je m'étais rendu compte qu'il s'agissait de kaembras, de la même essence que ceux que les Ocellions regardaient comme leurs arbres des ancêtres, lorsqu'ils avaient commencé à émettre des feuilles. Comment avais-je pu méconnaître le danger qu'ils représentaient ? La magie m'avait-elle rendu aveugle ?

Chaque revivant avait trouvé un arbre, s'était assis dos au tronc, puis, avec des hurlements de souffrance, avait laissé les petites racines affamées s'enfoncer dans sa chair. Je n'oublierai jamais ce que j'avais vu cette nuit-là. Un jeune garçon poussait des cris effrayants, agité de soubresauts convulsifs, tandis que l'arbre s'emparait de lui et le fixait à son tronc ; je n'avais rien pu faire pour lui. Mais le pire avait été la femme qui appelait au secours en tendant les bras dans un geste suppliant ; je lui avais pris les mains et j'avais tenté de toutes mes forces de la tirer à moi, pour lui éviter non la mort mais une vie quasi éternelle incompréhensible pour une âme gernienne.

J'avais échoué.

Je me rappelais parfaitement l'arbre qui s'était emparé d'elle irrévocablement en projetant en elle des radicelles qui avaient émis un réseau de filaments pour aspirer les nutriments de son organisme, mais aussi son esprit. C'était ainsi que les Ocellions créaient leurs arbres des ancêtres. Ceux que la magie jugeait dignes se voyaient récompensés par un kaembra.

En passant devant la souche déchiquetée de l'arbre de la femme, je notai qu'une nouvelle pousse y croissait déjà ; sur la souche voisine, un croas perché me suivait d'un œil attentif. Il déploya les ailes et tendit sa laide tête vers moi avec un

criaillement accusateur qui fit danser ses caroncules rougeâtres. Un frisson d'angoisse me parcourut. Les croas étaient l'emblème d'Orandula, l'ancien dieu de la mort et de l'équilibre, et je ne souhaitais nullement le croiser à nouveau. Comme je m'écartais précipitamment, je remarquai que Girofle me suivait. Bah, il ne tarderait pas à faire demi-tour. Quand je pénétrai dans la forêt, je la sentis se refermer sur moi, comme un rideau qu'on eût tiré derrière moi pour marquer la fin du premier acte de mon existence.

Les bois dans cette zone étaient jeunes, regain récent à la suite d'un incendie. De temps en temps, je passais devant une souche noircie noyée de mousse et de fougères, ou je marchais à l'ombre d'un géant calciné qui avait survécu au brasier ; des buissons et des fleurs sauvages s'épanouissaient au soleil qui filtrait entre les frondaisons, des oiseaux chantaient et voletaient de branche en branche dans la lumière du petit matin. Les douces fragrances de la forêt m'environnaient, et je sentais mes tensions s'apaiser ; pendant quelque temps, j'avancai l'esprit libre de toute pensée, en écoutant derrière moi le bruit sourd des sabots de Girofle sur l'humus.

C'était une belle journée d'été. Je croisai deux papillons blancs qui dansaient ensemble au-dessus d'un pavé de fleurs sauvages, puis, plus loin, un écheveau de ronces qui s'escaladaient mutuellement pour profiter de la lumière d'une petite clairière. Je cueillis une double poignée de leurs fruits noirs et charnus qui éclatèrent entre mes doigts et tachèrent mes mains lorsque je les récoltai ; je les fourrai dans ma bouche, savourai leur odeur et leur goût sucrés puis broyai leurs minuscules graines entre mes dents avec un plaisir infini. Toutefois, si ces baies calmèrent un peu ma faim, elles ne me rassasièrent point. Non, maintenant que la magie avait imposé son empire sur ma chair et mon sang, j'avais appris à désirer les mets qui la nourrissaient, et c'étaient ceux-là dont j'avais besoin à présent. Je continuai d'escalader le versant en abandonnant le roncier derrière moi.

La forêt brûlée laissa place à l'ancienne futaie avec une soudaineté surprenante. Je m'arrêtai à son orée, dans l'ombre mouchetée des jeunes arbres, et scrutai l'ancre obscur qui

s'ouvrait devant moi ; une masse épaisse de branches entrecroisées formait le plafond, et des rangées de tronc énormes, dressés comme des colonnes, disparaissaient dans la pénombre. Le feuillage dense de la voûte absorbait toute la lumière du soleil ; de rares taillis piquetaient le sous-bois, et une mousse charnue recouvrait le sol, entaillée çà et là de pistes d'animaux.

Avec un soupir, je m'adressai à Girofle. « C'est ici que nous nous séparons, mon ami, lui dis-je. Retourne au cimetière. »

Il me considéra avec un air à la fois curieux et ennuyé. « Rentre à la maison », fis-je. Il agita ses oreilles et sa queue mal coupée. Je poussai un nouveau soupir ; il finirait bien par comprendre. Je repris ma route.

Il me suivit quelques instants. Je ne le regardai pas, je ne lui parlai pas ; c'était plus difficile que je ne m'y attendais. Je m'efforçai de ne pas tendre l'oreille pour capter le bruit étouffé de ses sabots. Il rebrousserait chemin pour regagner la zone de pâture ; Quésit le rattraperait et s'en servirait pour tirer les charrois de cadavres. Tout irait bien pour lui – mieux que pour moi ; au moins, il saurait ce qu'on attendait de lui.

Nul sentier tracé par les hommes ne traversait cette partie de la forêt ; j'avais l'impression d'avancer dans une demeure étrange, au sol recouvert d'un épais tapis vert, sous un plafond composé d'une complexe mosaïque émeraude et soutenu par de hautes et superbes colonnes de bois. J'étais une figurine minuscule dans la maison d'un géant, trop petite pour avoir quelque importance ; le silence seul suffisait à nier mon existence.

Mais, comme je poursuivais ma progression, j'interprétai peu à peu ce silence différemment. Il n'y avait plus les bruits des hommes, mais ce n'était pas pour autant l'absence totale de son ; je pris conscience des oiseaux qui volaient et chantaient au-dessus de moi ; j'entendis un lièvre effrayé taper de la patte puis s'enfuir dans un bruissement étouffé ; un daim me suivit du regard, les yeux ronds et les oreilles aplaties, quand je passai devant son lieu de repos, et je perçus le faible reniflement qu'il émit en humant l'air.

Il faisait tiède et humide sous les arbres. Je fis halte un instant pour dégrafer ma veste et défaire les deux premiers boutons de ma chemise, et bientôt je portai mon manteau sur mon épaule ; Amzil l'avait confectionné à partir de plusieurs vieux uniformes afin de l'ajuster à ma corpulence. Un des inconvénients de cette obésité que me valait la magie était une gêne permanente dans mes vêtements : je devais serrer la ceinture de mon pantalon sous mon ventre et non à ma taille, mes cols, poignets et manchettes m'irritaient, mes chaussettes détendues me tombaient sur les chevilles et s'usaient rapidement au talon sous mon poids excessif. Même me chausser représentait une difficulté : j'avais grossi de partout, y compris des pieds. Toutefois, pour le moment, mes vêtements pendaient légèrement sur moi : j'avais dépensé beaucoup de magie la nuit précédente, et j'avais perdu une masse importante. Un instant, je songeai à me déshabiller et à continuer mon chemin nu comme un Ocellion, mais je n'avais pas encore laissé la civilisation assez loin derrière moi pour cela.

Mon chemin me menait toujours plus haut dans les pentes douces des piémonts. Devant moi se dressaient les monts de la Barrière et leurs denses forêts où vivaient les Ocellions insaisissables. On m'avait appris qu'ils avaient décidé de regagner tôt cette année leurs terres d'hivernage, en altitude, et c'était là que je les retrouverais, non seulement parce qu'eux seuls m'offraient encore un refuge mais aussi parce que la magie me le commandait. La résistance que je lui avais opposée jusque-là n'avait abouti à rien ; j'irais donc à elle afin de découvrir ce qu'elle attendait de moi. Existait-il un moyen de la satisfaire, d'obtenir ma liberté et de reprendre une existence dont je fusse le maître ? J'en doutais, mais il me fallait en avoir le cœur net.

Elle m'avait infecté à l'âge de quinze ans. Je me croyais un bon fils, obéissant, travailleur, courtois et respectueux, mais mon père, sans me le dire, ne trouvait pas en moi cette étincelle de rébellion, cette volonté de suivre sa propre voie qui, selon lui, était la marque d'un bon officier ; aussi m'avait-il placé dans une position qui devait m'obliger à me révolter contre l'autorité : il m'avait confié à un nomade kidona, « ennemi

respecté » de l'époque où la cavalla royale avait mené la guerre aux occupants d'origine de l'Intérieur. Il m'avait expliqué que Dewara m'enseignerait les techniques de survie et les tactiques de combat de son peuple, mais l'homme m'avait terrorisé, affamé, entaillé à l'oreille, puis, alors que j'avais enfin puisé en moi la force de les braver, lui et mon père, il avait tenté de créer un lien d'amitié entre nous. Je n'avais jamais pu songer à cette période sans me demander à quelles triturations il avait soumis mes pensées, et c'était tout récemment que j'avais commencé à observer des parallèles entre la façon dont Dewara m'avait brisé pour m'entraîner dans son monde et celle dont l'École harcelait et surchargeait de travail les nouveaux élèves pour les contraindre à entrer dans le moule militaire. A la fin de mon stage auprès de Dewara, le Nomade avait tenté de m'initier à la magie kidona ; il avait réussi et échoué à la fois.

J'avais pénétré dans le monde spirituel des Kidonas pour combattre leur ennemi de toujours, la femme-arbre, mais elle m'avait capturé et fait sien ; de ce jour, la magie s'était emparée de ma vie, et elle m'avait conduit jusqu'à la frontière à mon corps défendant. A Guetis, j'avais tenté une dernière fois de reprendre les rênes de mon existence, en signant mes papiers d'enrôlement du nom de Jamère Burve et en acceptant l'unique poste que le régiment offrait, celui de garde du cimetière. J'avais mis tout mon cœur à l'ouvrage et fait mon possible pour que les morts bénéficient d'un enterrement digne et que nul ne vînt les déranger. J'avais entamé une nouvelle vie ; Ebroue et Quésit étaient devenus des camarades attentionnés, et j'avais renoué des liens avec Spic, mon meilleur ami, époux de ma cousine, que j'avais connu à l'École ; Amzil était venue vivre à Guetis, et j'osais espérer qu'elle éprouvât des sentiments pour moi. Je me créais peu à peu une petite vie, et je commençais à croire que je pourrais donner refuge à ma sœur afin de la protéger de la tyrannie de mon père.

Mais cette existence ne convenait pas aux buts auxquels la magie me destinait, et, comme l'éclaireur Faille m'en avait prévenu un jour, elle ne tolérerait rien qui pût contrarier ses plans ; elle avait détruit tout ce à quoi Faille tenait pour le réduire en esclavage, et je savais qu'il me fallait choisir entre la

mort ou l'assujettissement. Avant de mourir, l'éclaireur m'avait tout avoué : sous l'influence de la magie, il avait tué Fala, une des prostituées de Sarla Moggam, et laissé sur les lieux une preuve qui m'incriminait ; il avait obéi malgré son amitié pour moi et malgré son intégrité personnelle. Je n'arrivais toujours pas à l'imaginer étranglant la malheureuse Fala ni me trahissant de manière si ignominieuse ; et pourtant...

Je n'avais nulle envie de découvrir ce à quoi la magie pouvait me contraindre si je persistais à la défier.

3

Lisana

Je Montais toujours. Quelque part, je le savais, le soleil brillait et une brise d'été soufflait, mais ici, sous les arbres, il régnait un doux crépuscule vert et l'air demeurerait immobile. Des décennies de feuilles décomposées étouffaient le bruit de mes pas. Des futs immenses, aux racines bossues arc-boutées contre la pente, s'élevaient autour de moi et m'enveloppaient de leur ombre ; j'avais l'impression de marcher dans un palais aux colonnes innombrables. Mon visage et mon dos ruisselaient de sueur, et j'avais les mollets endoloris par l'interminable ascension.

Et j'avais encore faim.

Je n'avais guère mangé au cours des dix derniers jours. En prison, on me servait du pain, de l'eau et une pâte grisâtre et répugnante présentée comme du gruau. Heureusement, Epinie avait réussi à me procurer discrètement une petite tourte aux fruits, chère à mes yeux parce qu'elle contenait des baies cueillies dans la forêt ; et, quand la femme-arbre avait envoyé ses racines défoncer le mur de ma cellule, elle m'avait apporté des champignons qui avaient ravivé ma magie. Néanmoins, ces rares repas, mes biscuits de voyage et la poignée de baies que j'avais récoltées dans la matinée étaient une maigre chère. Trop tard, je me rappelai qu'Amzil avait placé des vivres dans mes fontes ; ma foi, cette ultime manifestation d'affection était repartie avec Girofle et se trouvait désormais hors de ma portée. Pourtant, curieusement, la perte de ces rations ne m'affligea guère ; j'avais faim d'aliments propres à nourrir mon pouvoir plus qu'à sustenter mon organisme.

Très tôt, j'avais compris que réduire mon alimentation et même jeûner ne changeait quasiment rien à mon état ; il n'y avait qu'en me servant de la magie que je brûlais ma graisse. Or, la veille et la nuit précédente, j'avais fait usage de mon pouvoir comme jamais auparavant, et mon appétit pour les mets capables de le restaurer se déchaînait en proportion.

« J'ai faim ! » dis-je tout haut. J'espérais à demi une réponse, des champignons qui pousseraient soudain à mes pieds ou un buisson couvert de fruits qui jaillirait du sol non loin de moi ; mais il ne se passa rien. Je poussai un soupir de déception puis, surpris, inspirai profondément par les narines. Oui, là, un parfum infime dans la forêt ; je le suivis en humant l'air comme un limier sur une piste, et j'arrivai à un tertre de fleurs bleu foncé niché contre un tronc abattu. Je ne me rappelai pas qu'Olikéa m'en eût servi, mais leur fragrance enflammait mon appétit. Je m'assis par terre à côté d'elles ; mais quelle idée avais-je donc de manger une plante que je ne connaissais pas ? Je risquais de m'empoisonner ! Je cueillis une fleur, la portai à mon nez puis la goûtai. J'eus l'impression de mâcher du musc, avec un arôme trop fort pour flatter le palais, et je reportai mon choix sur une feuille, aux bords duveteux et au pétiole épais. Avec prudence, je la posai sur ma langue ; elle avait une saveur piquante qui s'opposait à la suavité des fleurs. J'en cueillis une poignée, la mangeai, puis sentis soudain que, malgré ma faim persistante, j'en avais assez ingéré.

Était-ce la magie qui s'adressait enfin clairement à moi, comme l'avait prédit la femme-arbre ? Je l'ignorais ; peut-être me faisais-je des illusions. Avec un grognement d'effort, je me relevai et repris mon cheminement. Je parvins au sommet arrondi d'une colline et je progressai plus facilement.

Je dénichai des champignons jaune vif qui poussaient sur une racine d'arbre, au milieu de la mousse, et je les mangeai ; puis je rencontrai un vieil arbre parasité par des plantes grimpantes. Il perdait ses feuilles, et des plaques d'écorces tombées de son tronc laissaient voir dans son bois les trous et les rigoles sinueuses des insectes qui s'acharnaient à le rendre à la terre. En revanche, les sarments qui l'enveloppaient possédaient un feuillage luxuriant et montraient de gros fruits

en forme de pendeloques, d'un pourpre si foncé qu'il en paraissait noir dans la lumière tamisée du soleil, et si mûrs pour certains qu'ils s'étaient ouverts et avaient commencé à légèrement fermenter en laissant goutter un jus violet. Des abeilles et d'autres insectes tournoyaient autour des plantes avec des bourdonnements extatiques tandis qu'au-dessus de moi j'entendais de petits oiseaux gazouiller à qui mieux mieux. Quelques fruits avaient roulé par terre, et une colonne de grosses fourmis noires en emportait activement des bribes.

Ces joyeux convives me convainquirent que ces fruits étaient comestibles ; j'en cueillis un, le humai puis en pris une petite bouchée. Il avait atteint un tel point de maturité que le jus et la chair molle jaillirent dans ma bouche quand mes dents percèrent sa peau, plus sucrés qu'une prune gorgée de soleil, et presque écoeurants de douceur ; puis leur saveur inonda mon palais et je crus défaillir de bonheur. Je jetai l'enveloppe vide et me servis à nouveau.

J'ignore combien je mangeai de ces fruits. Quand je m'interrompis enfin, la taille de mon pantalon me comprimait le ventre et j'avais les bras collants jusqu'aux coudes à cause du jus. Je m'essuyai la bouche du dos de la main et revins un peu à la réalité ; je comptais au moins une vingtaine de restes juteux en tas près de moi, et pourtant, loin de me sentir nauséeux, j'éprouvais au contraire une satiété béate.

Alors que je m'éloignais à pas lents, un picotement de bien-être me parcourut de la tête aux pieds ; je pris conscience de la musique de la forêt, symphonie du subtil bourdonnement des insectes, du chant des oiseaux, du bruissement des feuilles agitées par la brise au sommet des arbres ; même le bruit étouffé de mes pas y participait. Mais il ne s'agissait pas seulement d'un ensemble de sons : l'odeur de l'humus, de la mousse, des feuilles et des fruits s'y mêlait en s'augmentant des sensations de la marche, du frôlement d'une branche basse, du sol moelleux qui s'enfonçait sous mon pied. Les couleurs étouffées dans la pénombre en faisaient partie aussi, et le tout formait une expérience extraordinaire dans laquelle je m'immergeais bien davantage que dans aucune autre jusque-là.

« Je suis ivre », dis-je, et ces mots s'entremêlèrent à la chute tournoyante d'une feuille et, au même instant, à l'infime pression d'une toile d'araignée sur mon visage. « Non, pas ivre, mais gris. »

J'aimais parler tout haut dans la forêt, car cela me liait plus intimement à elle. Je marchais en m'émerveillant de tout, et, au bout de quelque temps, je me mis à fredonner en laissant mes sens guider ma voix. J'ouvris grand les bras, et, sans prêter attention à mon manteau qui tomba par terre, poursuivis mon chemin en chantant de tout mon cœur, à pleins poumons. Je tirais une joie sans borne du simple fait de m'enfoncer dans les profondeurs de la forêt.

Du simple fait d'être moi.

Qui étais-je ?

J'eus la même impression que lorsqu'on se rappelle soudain une commission qu'on a oubliée. J'étais quelqu'un qui allait quelque part faire quelque chose. Pendant un long moment, cette idée m'intrigua, et je ralentis le pas ; centré sur moi-même, assuré, confiant, je me voyais pourtant incapable de définir mon identité par un nom.

Jamère, Fils-de-Soldat... Comme deux moitiés qu'une danse a rapprochées pour ne plus faire qu'un tout, puis qui s'écartent à nouveau, je sentis cette séparation, et, comme Fils-de-Soldat s'effaçait de ma conscience, je perçus soudain l'abîme qu'il laissait en moi. J'étais entier, paisiblement satisfait de cette complétude, et je me retrouvais subitement moins qu'entier ; je comprenais à présent ce qu'éprouve un amputé. Le plaisir extraordinaire que me procurait la forêt se réduisit à la conscience ordinaire de ses parfums agréables et de sa douce lumière ; l'écheveau complexe de ma communion avec elle devint une poignée de maigres filaments ; je ne me rappelais plus la chanson que je chantais. Je ne possédais plus ma place dans ce monde, et j'en étais diminué.

Je clignai lentement les yeux et parcourus les alentours du regard en me rendant compte peu à peu que je connaissais cette région de la forêt. Si je montais sur la crête devant moi et tournais vers l'est, j'arriverais à la souche de la femme-arbre – et je compris soudain que je n'avais pas eu d'autre destination

depuis mon départ. *Mon refuge*, me dis-je, et j'eus l'impression d'entendre l'écho de la pensée d'un autre. Fils-de-Soldat la considérait comme son refuge ; comment Jamère la regardait-il, lui ?

La première fois que j'avais rencontré la femme-arbre dans le monde spirituel de Dewara, j'avais vu, au lieu du guerrier que je pensais combattre, une grand-mère obèse adossée à un arbre ; la défier eût été contraire à toutes les règles de chevalerie que mon père avait enseignées à son fils militaire. J'avais donc hésité, parlé avec elle, et, avant que j'eusse le temps de mesurer son pouvoir, elle m'avait vaincu et pris sous sa domination.

J'étais devenu son apprenti magicien – puis son amant.

Mon cœur se rappelait ce temps-là, mais non ma tête. Ma tête avait intégré l'École de cavalla, suivi des cours, lié connaissance avec de nouveaux amis et accompli tout ce qu'on attend d'un bon soldat ; et, quand l'occasion s'était présentée d'affronter la femme-arbre, je n'avais pas hésité. J'avais détruit cet autre moi-même devenu son complice et je l'avais réintégré en moi, puis je m'étais efforcé de tuer sa maîtresse.

Mais j'avais échoué dans les deux cas. Le double ocellion que j'avais réintroduit en moi rôdait toujours au fond de moi, comme une truite mouchetée dans l'ombre profonde d'une berge herbue ; de temps en temps, je l'apercevais, mais je n'arrivais jamais à l'attraper. Et la femme-arbre que j'avais abattue ? J'avais coupé son arbre d'un coup de mon sabre de cavalerie, exploit impossible dans ce que je considérais comme la réalité, mais dont la trace demeurait dans l'autre univers : sur la crête devant moi se dressait la souche, la lame rouillée de mon arme encore plantée dans le bois. Mais je n'avais pas complètement tranché son tronc ; en partie relié à la souche, il s'étendait sur le versant moussu dans le large andain de soleil qui perçait désormais la voûte de la forêt.

Pourtant, elle n'était pas morte : de l'arbre abattu avait jailli une nouvelle pousse, et, près de la souche, j'avais rencontré la forme spectrale de la femme-arbre. Mon adversaire était aussi vivante que moi, et le double ocellion qui se cachait en moi l'aimait toujours.

En tant que femme-arbre, elle se présentait comme l'ennemie de mon peuple et ne dissimulait pas son espoir que, par mon action, j'obligerais les « intrus » à reculer et chasserais à jamais les Gerniens du monde montagnard et forestier des Ocellions. Sur son ordre, la peste s'était propagée dans toute la Gernie et continuait d'affliger mon pays ; des milliers de gens y succombaient, et le grand projet du roi, la route de l'est, n'avancait plus. Toute mon éducation aurait dû me pousser à la haïr.

Mais je l'aimais. Et, je le savais, je l'aimais avec une violente tendresse que je n'avais jamais éprouvée pour aucune autre femme ; cette passion ne reposait sur aucune raison consciente, et pourtant elle existait indéniablement.

Avec un effort, je grimpai la pente et parvins à la crête ; je me précipitai vers l'arbre, et, à chaque pas, je sentis les espoirs de mon double s'élever un peu plus. Mais je m'arrêtai soudain, atterré.

Le bois de la souche avait viré au gris ; même la partie incurvée qui la rattachait au tronc abattu et maintenait ses branches en vie avait pris une teinte argent terne. Je ne voyais pas Lisana, je ne sentais pas sa présence. Le jeune arbre, formé d'une branche devenue verticale à la suite de la chute du géant, se dressait toujours, mais en piteux état.

Je traversai l'amoncellement de ses branches mortes et brisées pour atteindre l'arbuste. Quand la femme-arbre s'était abattue, elle avait ouvert dans les frondaisons une large déchirure par où se déversait le soleil en rayons dorés qui perçaient la pénombre habituelle de la forêt et illuminaient le baliveau. Au toucher, ses feuilles vertes me parurent molles, sans élasticité ; quelques-unes, en bout de branche, commençaient à brunir sur les bords. Il mourait. Je posai les paumes sur le tronc ; j'arrivais tout juste à l'entourer de mes deux mains. Une fois, dans un rêve, je l'avais touché et j'avais perçu en lui le jaillissement de la vie et de l'être de la femme-arbre ; à présent, je ne sentais que l'écorce sèche et tiédie par le soleil.

« Lisana », murmurai-je d'un ton implorant. Je l'avais appelée par son vrai nom ; j'attendis une réponse en retenant mon souffle, mais rien ne vint.

Une brise errante descendit par la trouée dans la voûte de la forêt, souleva légèrement mes cheveux et fit danser les grains de pollen dans le rayon de soleil où je me tenais.

« Lisana, je t'en prie ! Qu'y a-t-il ? Pourquoi ton arbre meurt-il ? »

L'explication m'apparut aussi clairement que si elle avait parlé. La nuit précédente, j'avais pu m'échapper de ma cellule parce que des racines avaient crevé les briques et le mortier du mur ; or, en me hissant vers la liberté, j'avais perçu la présence de Lisana. Les racines de son arbre avaient-elles pu s'allonger jusqu'à Guetis puis détruire la maçonnerie pour me délivrer ? C'était impossible !

Mais la magie elle-même était impossible.

Et toute magie avait un prix. Quelques jours plus tôt, Epinie se trouvait là où je me tenais, près de la souche de Lisana, et toutes deux m'avaient convoqué en rêve ; maintenant que j'y songeais, Lisana m'avait paru plus éthérée que d'habitude, et plus irritable aussi. Elle s'était montrée vindicative à l'égard de ma cousine et sans pitié envers moi. Quel aspect avait son baliveau à ce moment-là ? Ses feuilles pendaient un peu, mais non de façon inquiétante, étant donné la chaleur étouffante.

Déjà, sans doute, ses racines se frayaient un chemin dans l'argile et le sable, la roche et la terre, pour atteindre Guetis et la prison où je croupissais ; déjà, sans doute, elle employait tout le pouvoir dont elle disposait et toutes ses forces pour parvenir jusqu'à moi. J'aurais dû deviner ce qui se passait en constatant que je percevais à peine sa présence dans ma cellule. Quelle raison avait-elle d'agir ainsi ? La magie l'avait-elle contrainte à donner sa vie pour sauver la mienne, ou bien s'était-elle sacrifiée de son propre chef ?

J'appuyai mon front contre le tronc mince. Je ne sentais pas du tout Lisana, et il me paraissait probable que le peu de vie qui demeurait dans le petit arbre ne suffisait pas à entretenir son être. Elle avait disparu, et j'éprouvais un véritable calvaire à

me rappeler que nous nous aimions, mais sans pouvoir retrouver un seul détail de la façon dont notre amour était né. J'avais rêvé de nos rendez-vous amoureux mais, comme dans la plupart des songes, je n'en gardais en mémoire que des bribes aux couleurs vives ; ces aperçus diaphanes étaient trop fragiles pour résister à la dure lumière du jour. Ils ne me donnaient pas l'impression de véritables souvenirs, et pourtant les émotions qui les accompagnaient m'appartenaient indéniablement. Je fermai les yeux et m'efforçai de les évoquer ; je voulais au moins me rappeler l'amour que nous avions partagé et qui lui avait coûté si cher.

Ainsi concentré, je sentis une volute de son être effleurer le mien, évanescence comme la lune dont le dernier liseré va s'effaçant. D'un geste faible, elle me fit signe de reculer, mais je me rapprochai. « Lisana ? Ne puis-je rien pour toi ? Sans ton intervention, je serais mort. »

Le front contre son écorce rugueuse, je saisis le tronc à deux mains et serrai tant que je m'en fis mal aux paumes. Tout à coup, l'image de la femme-arbre se renforça. « Va-t'en, Fils-de-Soldat, tant que tu le peux ! Je me suis donnée à cet arbre, il m'a consumée, il est devenu moi, mais je ne maîtrise pas pour autant son appétit. Tout être désire vivre, et mon arbre le souhaite violemment. Écarte-toi !

— Lisana, je t'en prie, je... » Et soudain une souffrance écarlate me perça les mains et remonta dans mes poignets.

« Écarte-toi ! » cria-t-elle d'une voix stridente, et, avec une énergie brutale, elle me poussa en arrière.

Je ne tombai pas : l'arbre me tenait déjà trop bien. Mon front s'arracha aux radicelles qui s'y étaient introduites, et un voile de sang rouge vif coula sur mes yeux. Un hurlement d'épouvante m'échappa, et, avec un effort surhumain, je détachai mes mains du tronc ; de fines racines, écarlates de sang, s'écartèrent de mes paumes et se tendirent avidement vers moi comme des vers affamés. Je reculai en titubant. De la manche, j'essuyai le sang qui ruisselait dans mes yeux, puis je contemplai mes mains avec horreur : du sang sourdait d'une demi-douzaine de trous et dégouttait de mes paumes ; lorsqu'il toucha le sol de la forêt, la mousse frémit et fit le gros dos, puis

de minuscules radicelles s'en élevèrent et se dirigèrent à tâtons vers les taches rouges qui scintillaient comme des baies vermillon. Je plaquai mes mains perforées contre ma poitrine et reculai encore d'un pas chancelant.

L'épouvante, ou peut-être l'hémorragie, me donnait le tournis. L'arbre de Lisana avait tenté de me dévorer ; mes mains m'élançaient jusque dans les avant-bras. Jusqu'où les racines s'étaient-elles enfoncées en moi ? Une vague de vertige me submergea, et je chassai cette question de mon esprit pour m'appliquer à faire deux nouveaux pas en arrière. Je me sentais faible et le cœur au bord des lèvres ; l'arbre avait-il seulement perforé la chair et absorbé mon sang ou bien m'avait-il inoculé quelque poison ?

« Recule encore, Jamère ; continue. Là, c'est mieux. »

La femme-arbre n'était qu'une silhouette de brume transparente, mais je percevais davantage sa présence. La tête me tournait toujours ; néanmoins, je lui obéis et m'éloignai du jeune arbre, les jambes molles.

« Assieds-toi sur la mousse et respire à fond. Ça ira mieux dans un moment. Les kaembras s'emparent quelquefois de créatures vivantes pour s'en nourrir, et ils les endorment pour éviter qu'elles ne se débattent. Tu as agi de façon irréfléchie ; je t'avais prévenu que l'arbre était prêt à tout.

— Mais n'est-il pas toi ? Pourquoi t'attaquer à moi ? »
L'esprit embrumé, j'avais l'impression d'une trahison.

« Je ne suis pas l'arbre ; je vis à travers lui, mais je ne suis pas l'arbre et il n'est pas moi.

— Il a voulu me dévorer !

— Il voulait survivre, comme tout être vivant ; il survivra maintenant, et ça me paraît juste, d'une certaine façon : j'ai puisé en lui pour te secourir et il a puisé en toi pour se sauver.

— Alors... tu ne vas pas mourir ? » Mon esprit avait aussitôt sauté à cette conclusion de la plus haute importance.

Elle hocha la tête. J'avais du mal à la voir dans l'éclat du soleil, mais je distinguai la tristesse de son regard qui contredisait son doux sourire. « Non, je ne mourrai pas, tant que mon arbre vivra. J'ai employé pour parvenir jusqu'à ta cellule une grande partie des forces que j'avais accumulées, et il

me faudra longtemps pour reconstituer mes réserves ; mais ce que tu m'as donné aujourd'hui m'a revivifiée provisoirement, et j'ai assez d'énergie pour aller chercher du soleil et de l'eau. Pour le moment, je peux me débrouiller.

— Qu'y a-t-il, Lisana ? Que me caches-tu ? »

Elle éclata d'un rire qui résonna davantage dans mon esprit qu'à mes tympans. « Fils-de-Soldat, comment peux-tu avoir tant de connaissances et ne rien savoir du tout ? Pourquoi persistes-tu à rester divisé contre toi-même ? Comment peux-tu regarder une chose et ne pas la voir ? Tu laisses tout le monde perplexe. Tu te sers de la magie avec une puissance et une témérité que je n'ai jamais vues auparavant, et pourtant, quand la vérité s'étale devant toi, tu y restes aveugle.

— Quelle vérité ?

— Jamère, va au bout de la crête et regarde la route de ton roi ; vois où elle passera si on la poursuit, puis reviens me dire si je ne vais pas mourir. »

La douleur de mes mains commençait à s'apaiser. Je m'essuyai avec ma manche et sentis des croûtes rugueuses sur ma peau ; la magie me guérissait encore une fois avec une rapidité artificielle, et, outre du soulagement, j'éprouvai une certaine surprise : je m'étonnais, non que la magie referme mes plaies, mais que j'accepte le phénomène avec tant de facilité.

C'est avec une grande inquiétude que je gagnai l'extrémité de l'affleurement rocheux, au milieu d'arbres de plus en plus rabougris ; enfin, je me tins sur un éperon où seuls poussaient quelques buissons et d'où je dominais une vallée entièrement boisée. Mais, intruse dans cette verte cuvette, droite comme une flèche, la Route du roi imposait son fouillis ; semblable à un doigt pointé, elle crevait la forêt. De part et d'autre, des arbres aux feuilles jaunissantes penchaient hors d'aplomb, les racines tranchées par la progression du chantier. De la fumée montait encore d'une baraque à outils, ou du moins de ses cendres. Epinie n'avait rien laissé au hasard ; elle avait déclenché trois explosions au bout de la route dans l'espoir de détourner l'attention pendant que je m'évadais. Rangés dans un hangar au toit réduit en morceaux, chariots et piocheuses se mêlaient en un écheveau de pièces de bois et de roues brisées ; une autre

baraque effondrée laissait encore échapper une fumée qui empuantissait l'air estival ; et il semblait qu'Epinie eût également détruit un ponceau : la route s'était affaissée, et le ruisseau qui passait jusque-là en dessous se frayait désormais un chemin dans la boue et les pierres. Des hommes aidés d'attelages étaient déjà à pied d'œuvre, déblayaient la terre et se préparaient à déposer un nouveau conduit pour canaliser l'eau ; ils devaient réparer cette section de la route avant que le chantier pût reprendre sa progression.

Ma cousine à l'éducation si délicate avait frappé d'une façon que, fils militaire et formé aux armes, je n'eusse jamais imaginée ; et elle avait réussi, au moins provisoirement, à empêcher les constructeurs de la Route du roi de poursuivre leur entreprise.

Mais mon sourire se crispa soudain en une sorte de rictus. Cette route qui traversait les montagnes pour atteindre la mer, cette route était le grand projet de mon souverain ; grâce à elle, il espérait rendre son éclat à la Gernie. Et je me réjouissais de la voir retardée, détruite. Mais qui étais-je donc ?

Je regardai à nouveau la route entravée. Elle pointait droit vers moi – enfin, pas tout à fait ; elle traverserait la vallée, monterait jusqu'à l'éminence sur laquelle je me tenais... Lentement, je tournai la tête vers la gauche pour suivre le chemin que j'avais emprunté. La femme-arbre ! Lisana ! Sa souche et son tronc abattus se situaient exactement sur le trajet de la route. Si l'abattage des arbres continuait, elle tomberait sous les coups des haches. Je ramenai mon regard vers la route, glacé jusqu'au sang. A l'extrême pointe du chantier, deux géants récemment tombés s'étendaient dans un enchevêtrement de branches brisées ; ils avaient emporté d'autres arbres, plus frêles, dans leur chute. De la hauteur où je me tenais, cette nouvelle brèche dans les frondaisons évoquait une maladie rongant la chair verte et vivante de la forêt ; et elle se dirigeait tout droit vers l'arbuste de ma maîtresse.

J'observai les hommes qui s'agitaient en contrebas ; les jurons et les ordres qu'ils échangeaient ne me parvenaient pas, mais je sentais l'odeur des incendies de la veille et je voyais la procession régulière des chariots, desattelages et des équipes

d'ouvriers qui s'activaient comme des fourmis réparant leur fourmilière. Combien de temps leur faudrait-il pour remettre le ponceau en état et rouvrir la route à la circulation ? Quelques jours, s'ils ne se relâchaient pas. Et combien de temps pour fabriquer de nouveaux chariots, de nouvelles piocheuses, de nouveaux hangars ? Quelques semaines, tout au plus, et ensuite les travaux reprendraient. La peur magique que créaient les Ocellions sourdait toujours de la forêt pour décourager les ouvriers et saper leur volonté, mais j'avais sottement fourni au commandant le moyen de contourner ce problème : j'avais laissé entendre que des hommes à moitié ivres ou abrutis au laudanum se montreraient moins sensibles à la peur et parviendraient à travailler davantage. J'avais même entendu dire que certains forçats avaient acquis une telle assuétude à la drogue qu'ils exigeaient de faire partie des détachements de corvée au chantier. Insensibilisés, l'esprit embrumé, ils enfonceraient la route dans la forêt, et j'en étais responsable. Mon idée avait même failli me valoir une promotion.

Avec gêne, je dus reconnaître que mon cœur penchait de plus en plus en faveur du mode de pensée de la forêt ; ma fracture intérieure s'élargissait : bien que toujours gernien, je ne considérais plus cela comme une raison suffisante pour me convaincre que la Route du roi devait passer coûte que coûte. Je regardai la souche de la femme-arbre par-dessus mon épaule. Non, rien que pour moi, le prix était trop élevé. Il fallait mettre un terme aux travaux.

Mais comment ?

Je restai longtemps sans bouger dans l'après-midi finissant à observer les hommes et les attelages qui tournaient et s'agitaient. Malgré la distance, je voyais bien que les ouvriers ne se conduisaient pas normalement : ils se déplaçaient avec lenteur, et les incidents abondaient : un chariot voulut virer trop sec, versa et perdit sa cargaison de pierres ; une heure plus tard, un autre s'enlisa, et un troisième, voulant le dépasser, tomba dans un fossé avec son chargement.

Néanmoins, les travaux avançaient ; d'ici un jour, on aurait remplacé les ponceaux, et le lendemain, peut-être, la route redeviendrait carrossable ; en tout cas, les ouvriers, tels de

patients insectes, finiraient par tout remettre en état, et alors ils reprendraient leur progression et s'enfonceraient inexorablement dans la forêt. Quelle importance s'ils abattaient l'arbre de Lisana la semaine suivante ou dans trois ans ? Il fallait que je les arrête.

Hélas, j'avais beau me creuser la cervelle, je ne trouvais aucun moyen d'y parvenir. Je m'étais rendu chez le colonel avant l'épidémie et je l'avais supplié de cesser les travaux en lui expliquant que les Ocellions tenaient les kaembras pour sacrés et que, si nous les coupions, nous devions nous attendre à une guerre sans merci avec eux ; il avait traité ma mise en garde par le mépris et parlé de « sottises superstitieuses ». Selon lui, une fois que nous aurions abattu les arbres et que les indigènes s'apercevraient qu'aucune calamité ne s'abattait sur eux, ils s'adaptent d'autant plus volontiers à la civilisation que nous leur offrons. Il ne s'était pas demandé une seule seconde s'il n'y avait pas une parcelle de vérité dans les croyances des Ocellions.

A ma suggestion de contourner les kaembras, il avait répondu que les ingénieurs avaient calculé le meilleur tracé, qu'il longeait Guetis et passait par le col qu'empruntaient naguère les marchands. Depuis des années, la Gernie investissait toutes ses ressources dans la construction de la route suivant cet itinéraire ; on en avait envisagé un autre, qui passait par Mendit et le Fort avant de franchir la Barrière, mais détourner le chantier pour suivre ce trajet rallongerait le projet royal de plusieurs années, sans parler du gaspillage financier que représenterait d'avoir poussé la route jusqu'à Guetis et au-delà. Non ; un détail aussi insignifiant qu'un bosquet d'arbres des ancêtres ne briserait pas la grande vision du souverain de Gernie.

Le colonel était mort depuis, victime de la peste. Les Ocellions avaient contre-attaqué par le seul moyen dont ils disposaient : ils avaient exécuté la Danse de la Poussière en l'honneur des dignitaires venus de Tharès-la-Vieille et de la commission d'inspection, et ils avaient contaminé au passage toute la population de la ville. J'en avais prévenu l'officier, mais, s'il était revenu sur mes avertissements, il avait emporté ses conclusions dans la tombe. Aujourd'hui, même s'il m'était

possible de retourner à Guetis pour m'entretenir avec le nouveau commandant de la garnison, mes propos n'auraient aucun effet ; il n'existait nul point de contact entre les réalités gernienne et ocellionne. Le colonel n'avait même pas pu concevoir que les Ocellions pussent être en guerre contre nous ; pour lui, du fait qu'ils venaient chaque année commercer avec nous, ils avaient conclu avec nous une espèce d'accord et finiraient peu à peu par adopter nos coutumes. Je n'étais pas si naïf : tous les ans, pendant la période du troc, je savais qu'ils nous attaquaient en propageant délibérément la peste parmi nous.

Nos peuples n'arrivaient même pas à s'entendre sur la définition du mot « guerre ».

Selon moi, les Ocellions ne se doutaient pas du coup terrible qu'ils nous avaient porté avec la dernière épidémie ; elle avait tué tous les officiers de la commission d'inspection ; le général Broge, notre chef d'état-major de l'est, avait succombé, ainsi que son prédécesseur, le vénérable général Prode, et leur disparition aurait des répercussions dans toute la Gernie. La plupart des gradés de la garnison de Guetis avaient été infectés, ce qui avait réduit de façon effrayante la proportion entre officiers et hommes de troupe ; en l'espace d'un mois, le gouvernement du fort avait changé trois fois de mains, et celui qui le détenait à présent, le major Helgué, commandait une garnison pour la première fois. Le roi prendrait-il la peine de le remplacer ? Qui endosserait la fonction de chef d'état-major de l'est ? Et qui en voudrait ? Ces décisions ne me concernaient plus ; je ne faisais plus partie de l'armée. Je ne savais même plus si j'étais encore gernien.

Lentement, une résolution prit forme en moi : il fallait que j'interrompe la construction de la route, non seulement pour préserver la femme-arbre, mais pour sauver nos deux peuples ; je devais rendre les travaux impossibles à réaliser de manière à obliger le roi Troven à renoncer à son projet ou à en détourner le tracé beaucoup plus au nord, par Mendit et le Fort. Une fois qu'il aurait reporté son énergie sur ce trajet, la ville de Guetis, en tant que place forte militaire, perdrait une grande partie de sa valeur, et finirait peut-être même par se vider complètement

de ses habitants ; alors le conflit entre Gerniens et Ocellions toucherait à sa fin.

Peut-être reprendrions-nous des contacts commerciaux pacifiques et sporadiques ; mais peut-être vaudrait-il mieux que toute interaction entre mes peuples cessât complètement.

J'eus l'impression qu'un voile se levait dans mon esprit. L'heure n'était plus à tenter de dialoguer raisonnablement avec les deux adversaires ; il fallait détruire la route. Stratégie des plus rudimentaires, certes, mais je me sentis mieux d'y avoir songé – et un peu sot aussi : pourquoi n'avais-je pas pris cette décision plus tôt ? La réponse me vint immédiatement : même si je savais à présent ce que je voulais accomplir, je n'avais guère d'idées sur la façon d'y parvenir ; à quoi bon établir une stratégie pour une tâche apparemment impossible ? Impossible pour un homme ordinaire doté de moyens ordinaires ; mais, après tout, je n'étais plus un homme ordinaire. J'avais accepté la magie et la mission qu'elle me confiait. Moi, Jamère Burvelle, j'allais détruire la Route du roi.

On m'avait donné le pouvoir dans ce but. Lisana et Jodoli, l'Opulent ocellion dont j'avais fait la connaissance, m'avaient tous deux répété que j'avais pour mission de chasser les intrus, les Gerniens, que la magie m'avait choisi, avait fait de moi un Opulent pour remplir cette tâche. Conclusion inévitable : je devais me servir de la magie pour barrer le passage à la route.

Il me manquait un détail : comment m'y prendre ?

Le pouvoir avait grandi en moi, comme un champignon se répand dans un morceau de fruit, depuis mon quinzième anniversaire. Pendant de nombreuses années, il était resté camouflé, dissimulé à ma conscience, et c'est seulement en quittant le domicile familial pour entrer à l'École de cavalla que j'avais remarqué une présence étrange en moi ; puis, après que j'eus contracté la peste ocellionne et survécu, la magie avait commencé à changer radicalement mon apparence. Elle m'avait enveloppé d'un manteau de graisse qui avait fait de moi un objet de dérision et de mépris, et entravé non seulement ma vie personnelle mais aussi ma carrière militaire. Pourtant, depuis toutes ces années où elle me possédait et m'enlaidissait, je

n'avais réussi à l'employer à mon propre usage qu'à de rares reprises ; la plupart du temps, c'était elle qui se servait de moi.

Par mon biais, elle avait espionné mon peuple pour mieux comprendre les « intrus » et la façon de les combattre ; grâce à moi, elle avait répandu la peste ocellionne dans notre capitale et dans l'École de cavalla, où elle avait anéanti toute une génération de jeunes officiers ; elle m'avait encore utilisé pour apprendre à quel moment frapper à Guetis, afin d'éliminer les gradés et les nobles de la commission d'inspection envoyée de l'ouest.

En revanche, chaque fois que j'avais tenté de l'employer, même dans les meilleures intentions, elle avait trouvé le moyen de me le faire payer ; Lisana et l'éclaireur Faille m'avaient prévenu que je ne devais pas essayer de m'en servir à des fins personnelles. Je n'avais appris qu'une seule règle sur la manipulation de la magie : elle s'enflammait en réponse à mes émotions ; la logique ne la déclenchait pas, ni l'envie de prendre ses désirs pour des réalités ; elle ne se mettait à bouillonner dans mon sang que si tout mon cœur y participait : quand j'étais en colère, effrayé ou tremblant de haine, elle me venait sans effort, et le besoin de l'utiliser devenait quasiment irrésistible. En toute autre circonstance, je restais incapable de la plier à ma volonté. En l'occurrence, constater que la logique et non l'émotion me dictait de me servir de la magie contre la route me tracassait fort : n'était-ce pas une réaction typiquement gernienne face à un problème ocellion ? Mais peut-être était-ce pour cela que la magie m'avait choisi. Cependant, si je devais l'employer pour empêcher la poursuite du chantier, il me fallait d'abord le désirer de toute mon âme.

Je tournai la tête vers la souche de Lisana en me remémorant le jour où j'avais failli la tuer et mon soulagement lorsque j'avais découvert qu'elle était toujours vivante ; je songeai au petit arbre qui avait été une branche et qui s'élevait désormais de son tronc. J'avais déjà assisté à ces repousses, appelées « rejets », où des branches repartaient d'un géant abattu pour former de nouveaux arbres. Mais, dans le cas de Lisana, un seul baliveau s'élevait, et, si la route suivait le tracé prévu, il n'existerait bientôt plus.

Cette idée en tête, je descendis vers le chantier. La pente était escarpée, mais je tombai sur une piste de daim qui coupait le versant à l'oblique, et je la suivis ; la voûte de la forêt se referma au-dessus de moi et me plongea dans un crépuscule précoce. J'avançai dans cette pénombre accueillante en humant la douceur de la terre vivante. J'étais entouré de vie ; j'en avais lentement acquis le pressentiment à force de vivre près des bois, mais à présent la conscience s'en imposait clairement à moi. Depuis toujours, j'avais appris à ne considérer comme vivant que ce qui bougeait, lapins, chiens, poissons, autres humains ; la vie qui comptait me ressemblait, elle respirait, saignait, mangeait, dormait. Je savais qu'il existait une autre strate de vie qui formait le socle de tout le reste, celle des organismes immobiles, mais je n'y voyais qu'un niveau inférieur, la couche la moins importante du vivant.

La prairie servait au labourage ou au pâturage ; les terres trop pauvres pour être cultivées ou pour nourrir le bétail se voyaient reléguées au rang de désert. Je n'avais jamais vécu près d'une forêt mais, en en voyant une, j'avais compris à quoi elle servait : il fallait abattre les arbres pour faire du bois de charpente, dégager le terrain pour le rendre productif ; jamais il ne m'était venu à l'esprit qu'il fallait laisser en l'état futaies, prairies ou même zones incultes. Quel intérêt présentait la terre si on ne la domestiquait pas ? A quoi servait un terrain s'il n'y poussait pas de blé, d'arbres fruitiers ou d'herbe pour les troupeaux ? Je calculais la valeur de chaque arpent que je foulais à la mesure du bénéfice qu'on pouvait en tirer. Mais aujourd'hui je voyais le monde par les yeux d'un magicien de la forêt ; ici, la vie s'équilibrait comme elle le faisait depuis des centaines, voire des milliers d'années ; les arbres n'avaient besoin que de soleil et d'eau pour grandir, ils fabriquaient la nourriture nécessaire aux animaux qui s'aventuraient sur ce territoire, et ils fournissaient les éléments qui engraisaient l'humus quand leurs feuilles tombaient et se décomposaient. Ce système possédait le raffinement et la précision du meilleur mécanisme inventé par l'homme ; il fonctionnait à la perfection.

Mais la route détruirait ce mécanisme aussi efficacement qu'un marteau pouvait réduire en miettes une montre de

qualité. Du haut de la crête, j'avais pu observer ses dégâts, et je les avais vus de près quand j'avais visité le chantier. Le problème ne venait pas seulement des arbres qu'on abattait pour ouvrir le tracé ; c'était l'uniformisation du paysage que les équipes d'ouvriers laissaient derrière elles : elles comblaient les creux, arasaient les bosses ; les différentes couches de pierre et de gravier qui constituaient la chaussée s'opposaient au flux de la vie des bois. La route était une barrière sans vie qui tranchait le cœur de la forêt.

Et une bande de mort débordait largement de part et d'autre de la route. On détournait les ruisseaux par les ponceaux ou on barrait carrément leur cours, si bien qu'ils formaient des mares et des étangs qui transformaient en marécages des terres qu'ils drainaient et alimentaient naguère ; on tranchait les racines pour ouvrir le lit de la chaussée, et les travaux ouvraient dans la voûte de la forêt une entaille béante par où le soleil illuminait tout ce qui vivait dans la pénombre depuis des générations. Les bords de la route étaient une croûte dure, et la route elle-même une blessure qui empoisonnait lentement le sang de sa victime. Une fois qu'elle aurait traversé les bois et les montagnes, la forêt ne serait plus jamais la même ; elle deviendrait une entité divisée, et de cette division d'autres routes, d'autres pistes, d'autres chemins de traverse se propageraient partout entre les arbres, comme si la route possédait son propre réseau de racines et de rhizomes mortifères.

Les hommes créaient de nouveaux axes d'où partiraient d'autres voies et sentiers, et, sous ce réseau en expansion constante, rien ne vivrait. La mort pouvait-elle grandir ? J'en eus soudain le sentiment. Sa trame croissante pouvait découper le monde vivant en parcelles de plus en plus réduites, jusqu'à ce qu'aucune ne fût plus assez vaste pour survivre.

J'avais atteint le pied du versant. Un ruisseau y coulait, et je m'arrêtai le temps de me désaltérer longuement à son onde pure et fraîche. La dernière fois que j'étais venu en ce lieu, c'était sous forme d'esprit, et Epinie se trouvait avec moi. Epinie... Un instant, je songeai à elle, et, un instant, je redevins Jamère. J'espérai qu'elle ne me pleurerait pas trop ni trop

longtemps, et que le chagrin de ma disparition n'affecterait pas sa grossesse. Puis je clignai les yeux, et ces réflexions, ces émotions passèrent à l'arrière-plan de mes pensées ; je repris ma personnalité de magicien de la forêt, concentré sur sa mission.

Je devais mettre un coup d'arrêt définitif aux travaux ; je devais me montrer sans pitié. J'en avais le pouvoir, mais il fallait d'abord que je le déclenche.

J'avais l'impression que des semaines, que dis-je ? des mois s'étaient écoulés depuis le moment où, entité désincarnée, je me trouvais près de ce ruisseau et où Epinie avait cueilli et goûté les fruits écarlates qui y poussaient. En réalité, il ne s'agissait que de quelques jours, et le buisson croulait encore sous les baies. Une fois ma soif étanchée, je m'assis près de lui et entrepris de le dépouiller méthodiquement de ses fruits, aliments extrêmement actifs de la magie ; à mesure que je mangeais, je sentais mes réserves se reconstituer. Je refis celles que j'avais épuisées en m'échappant de ma prison et en donnant à manger à l'arbre de Lisana ; les plaies de mes mains se refermèrent, et la douleur de mes poignets s'atténua puis disparut. Je sentis la peau de mon ventre se retendre, mais je m'emplissais de magie plus que de nourriture.

Malgré ma stature et ma corpulence, le pouvoir me prêtait souplesse et furtivité, et je me déplaçai dans les bois avec la grâce pesante d'un ours ou d'un élan. Dans le ciel, le soleil semblait vers l'ouest, et le crépuscule éternel de la forêt virait à l'obscurité complète. Je n'éprouvais nulle fatigue, bien que je fusse incapable de me rappeler la dernière fois où j'avais dormi une nuit entière sur une couche confortable. Plein de magie, un objectif clair en tête, je me faufilais comme une ombre lourde entre les arbres en direction du chantier.

J'y parvins alors que les équipes d'ouvriers terminaient leur journée. Le sabotage d'Epinie, bien que limité, n'avait pas manqué d'efficacité : les hommes n'avaient coupé aucun nouvel arbre ni achevé de déblayer les géants abattus qui encombraient la zone ; ils avaient passé tout leur temps à extraire chariots et matériel intacts des décombres et à réparer les ponceaux pour remettre la route en état. Sous le couvert ombreux de la forêt,

j'attendis qu'ils s'en aillent. Les forçats effectuaient les tâches les plus pénibles et se rompaient l'échine à la pelle, à la hache et à la scie sous l'œil des contremaîtres appuyés par les soldats. A présent, à la nuit tombante, le dernier groupe de prisonniers, dépenaillés et en sueur, gagnait d'un pas traînant les chariots qui allaient les ramener en prison. Certains forçats portaient des fers aux chevilles, reliés entre eux par des chaînes ; d'autres, seulement menottés, jouissaient d'une liberté relative : ce genre d'entrave n'empêche pas de se servir d'une pelle ou d'une hache. Dans le cliquetis sonore des chaînes, ils grimpèrent maladroitement dans les lourds véhicules qui devaient les reconduire à Guetis pour la nuit.

J'attendis le noir complet pour quitter ma cachette. Sans bruit, je longeai l'orée de la forêt en examinant les travaux exécutés durant la journée, et je notai avec contrariété qu'on avait posté un garde sur le chantier ; à l'évidence, le sabotage d'Epinie avait inquiété les autorités. Une lanterne brûlait dans un des hangars intacts ; je m'en approchai discrètement et constatai qu'on y avait placé quatre hommes en faction ; assis, l'air morose, autour de l'arrière d'un chariot, la lampe posée au milieu, ils se passaient une bouteille de rhum. Je les plaignais de cette veille solitaire : si j'ouvrais ma conscience, je percevais l'insistante démangeaison de la peur, le picotement prémonitoire d'un mal aux aguets prêt à les tuer l'un après l'autre à la première occasion. Chacun avait son fusil chargé debout, près de lui, contre le charroi ; je fronçai les sourcils : des hommes effrayés et ivres seraient prompts à se servir de leurs armes. Or, si la magie pouvait me guérir très vite, elle ne me protégeait pas d'une mort instantanée.

Je décidai d'éviter de les alarmer – du moins pour l'instant.

J'inspirai longuement l'air de la nuit, le retins dans mes poumons, puis je détournai les yeux de la lueur jaune de la lanterne et relâchai lentement ma respiration en expectorant les ténèbres que j'avais inhalées. La noirceur nocturne m'environna comme un nuage, et, ainsi dissimulé, je m'éloignai des quatre sentinelles, le bruit de mes pas étouffé par la mousse épaisse ; les branches des arbres s'écartaient de moi, les buissons

s'inclinaient hors de mon chemin afin de ne pas trahir ma présence par leur bruissement. Je n'avais pas de lumière, mais je n'en avais pas besoin : je faisais partie de la forêt qui m'entourait et j'en avais une conscience totale.

Un bref moment, j'en fus submergé ; je sentis le dense tapis de vie qui s'étendait autour de moi dans toutes les directions, et je me perçus comme un ciron dans cette trame du vivant. Sous mes pieds, la vie plongeait loin dans la terre riche, portée par les racines tâtonnantes, les vers fouisseurs et les insectes industriels. Autour de moi, les arbres s'élevaient bien au-dessus de ma tête ; lapins, daims et renards rôdaient dans l'obscurité, tout comme moi, tandis que des oiseaux dormaient ou surveillaient les alentours dans les hautes branches.

Alors que je commençais à comprendre l'étendue de cette interrelation, une douleur terrible me poignit. Les dents serrées, je portai les mains à mon ventre en m'attendant à demi à y trouver une blessure mortelle, mais je n'avais rien. Ce n'était pas mon corps qui souffrait ; la plaie que je percevais affectait le vaste organisme dans lequel je me déplaçais et dans lequel j'existais.

Cette plaie, c'était la route, entaille profonde accompagnée d'une infection virulente que la forêt ne pouvait combattre seule. Les équipes de travail avaient tranché dans la chair verte et vivante et rempli cette taillade de gravier, de sable et de pierre, et, chaque fois que la nature tentait de la suturer par de nouvelles frondaisons, les hommes les coupaient de nouveau. On ne pouvait les comparer à des asticots dans une blessure, car les asticots ne mangent que la chair morte ; ces intrus entretenaient le ruban de mort qu'ils avaient ouvert dans la forêt et réduisaient à néant chacune de ses tentatives pour retrouver son intégrité. Il fallait qu'ils s'en aillent ; tant qu'ils resteraient, la forêt ne pourrait pas guérir.

Cette nuit-là m'ouvrit les yeux à plusieurs reprises : j'acceptai la forêt comme une entité vivante, quasi divine dans son étendue ; j'acceptai la nécessité, pour assurer sa survie, de chasser les intrus. La route s'enfonçait déjà profondément en elle, et, plus elle avançait, plus la forêt était coupée d'elle-même.

Si les Gerniens poussaient le projet du roi par-delà des montagnes, elle se savait condamnée.

Mais j'ignorais encore ce que la magie voulait de moi.

Je me repliai en moi-même, étourdi par cette nouvelle conscience ; j'eus du mal à retrouver mon petit esprit humain, et plus encore à le concentrer sur la mission que m'avait confiée la magie. Pris d'impatience, je jugeai qu'il n'y avait pas de temps à perdre à attendre qu'elle discerne une solution et me la transmette ; elle était si biologique, si intimement mêlée au problème qu'elle ne pouvait pas y proposer de solution simple, alors que c'était précisément ce qu'il me fallait, j'en avais la certitude : une approche directe et brutale comme un coup de marteau. La magie ne voyait sans doute pas de solution, et cela expliquait qu'elle m'eût choisi. Une des plus anciennes prémisses de l'art de la stratégie voulait que le meilleur moyen de découvrir le point faible de l'ennemi consistât à devenir l'ennemi lui-même ; la magie était allée au-delà en faisant de l'adversaire un des siens. Je maniais le marteau de la logique et de la technologie gerniennes avec la puissance qu'elle m'avait donnée.

Je m'efforçai de faire le silence en moi, de sentir la magie acquiescer à cette supposition, mais rien ne vint. Toutefois, mon raisonnement me paraissait si évident que je chassai tout doute de mon esprit ; la magie m'avait créé dans ce but ; en moi, son pouvoir se trouverait aux mains d'un soldat formé à la logique. Le temps de la subtilité était révolu ; l'heure était désormais aux actes.

Je me déplaçai comme l'obscurité elle-même, fluidement, aisément, sans rencontrer de résistance. Je ne prêtai nulle attention aux gardes en faction, étrangers à ma mission. J'avais vu ce qui avait échappé à la magie : la peur, s'il lui manque une assise, n'ébranle les hommes que de façon limitée.

J'allais donner des racines à cette peur.

4

Œuvre de magicien

A l'orée du chantier, j'hésitai, puis je laissai la vie derrière moi et m'avançai dans le silence de la route sans âme ; ce faisant, je sentis que je me détachais de mes racines, et, à chacun de mes pas sur la chaussée, ma conscience du réseau vital de la forêt s'étirait et se déchirait. Quand je parvins au milieu de la voie, une impression de petitesse et de vulnérabilité me submergea ; au-dessus de moi ne s'étendait plus la voûte bienveillante des feuilles et des branches, mais une déchirure terrible qui m'exposait nu au ciel infini de la nuit. Mon moi ocellion s'effaça et Jamère s'imposa ; je battis des paupières comme si je sortais d'un rêve, mesurai d'un regard la besogne à accomplir en l'espace d'une nuit, puis je pris une grande inspiration et me mis au travail.

Emu comme un général qui, juché sur une élévation de terrain, parcourt de l'œil ses troupes juste avant l'assaut, je cherchai la magie en moi, tâche difficile car je m'efforçais de trouver quelque chose d'indétectable à mes sens ordinaires ; en outre, une fois que je l'aurais repérée, il me faudrait faire appel, non à ma volonté ni à mon intellect, mais à mes émotions pour l'utiliser.

J'eus plus de mal que je ne m'y attendais, car je m'aperçus que j'en avais assez des émotions ; la peine, la trahison, le désespoir m'avaient trop fait souffrir, et je n'avais nulle envie d'ouvrir mon cœur à un trouble assez puissant pour faire bouillir la magie dans mes veines. Mais j'avais donné ma parole, et je fermai les yeux un instant avant de les rouvrir à la nuit. Il ne restait plus de couleur nulle part, hormis celle que la lune

pâle prêtait au paysage. La route sur laquelle je me tenais formait un ruban plat et gris de désert... Non, pas de désert. Aussi aride et stérile puisse-t-il paraître, un désert possède une structure, un système d'interrelations vivantes. La route n'avait rien de tout cela : sèche, désolée, elle n'avait pas de vie propre et tranchait les liens qui unissaient les êtres qu'elle divisait. Quand je travaillais au cimetière, je croyais faire œuvre de mort, mais, en réalité, j'appartenais au cycle éternellement recommencé de la naissance et du trépas. Ici, dans le chantier, se trouvait la vraie mort ; ici, toute vie avait cessé.

En moi, la colère devant les dégâts commis le disputait à la peine qu'ils suscitaient. Par un effort de volonté, j'écartai ma fureur et me laissai envahir par la douleur. Cette bande de terre desséchée était naguère riche, grouillante de vie à tous ses niveaux, et je pleurais son décès. Je renonçai à toute retenue et ne fis plus qu'un avec mon chagrin.

Alors je me servis du pouvoir de la magie, guidé par la logique gernienne.

Faille avait raison : je savais exactement quoi faire, et j'en avais envie plus que tout au monde. Je levai les bras, ouvris grand les mains puis les ramenai à moi en signe d'accueil. Je n'avais aucun doute : la magie devait venir. Pourtant, je sentis une résistance, comme si elle s'interrogeait sur mes actes ; elle n'avait pas l'habitude qu'on se serve d'elle ainsi. Ce que je projetais n'obéissait pas à la voie de la forêt ni à la tradition ocellionne, mais je savais ce que je faisais et j'avais la certitude de réussir. « C'est une façon gernienne, dis-je doucement à la brise nocturne ; une tactique gernienne pour chasser les Gerniens. N'est-ce pas ce que tu voulais ? M'utiliser comme une arme contre mon propre peuple ? Alors fie-toi à moi pour savoir comment j'attaque le mieux ! »

Elle se rendit à mes raisons ; je la sentis monter en moi puis émerger à l'extérieur. Elle renforça mes bras et emplit mes mains qui s'alourdirent. Je maintins mes poings serrés pour la retenir jusqu'à ce que ma concentration fût parfaite et ma résolution inébranlable ; alors j'ouvris les doigts et laissai la magie jaillir.

Je commençai par le plus facile. L'eau appelle toujours la vie ; or, Epinie avait détruit le ponceau, et le ruisseau avait emporté une partie de la route et imprégné la terre. Les ouvriers avaient bien avancé les réparations, mais le sol détrempé attendait toujours, prêt à recevoir ce que j'avais à lui donner.

Je tendis le pouvoir vers les plantes les plus petites, le cresson minuscule à une seule feuille, les bancs d'algues qui flottaient dans les mares près de la chaussée ; avec du temps et si on ne les dérangeait pas, ils coloniseraient en un mois les flaques et le sol mouillé ; du soleil et de la terre, ils tireraient chaque jour leur subsistance en quantités infimes ; ils gagneraient peu à peu tout l'espace disponible et le repeuplèrent lentement en fonction de leurs ressources.

Je m'ouvris et leur fournis toute l'énergie que la magie m'avait donnée ; en l'espace de quelques secondes, je leur dispensai tous les éléments qu'il leur aurait fallus un an pour amasser, et ils réagirent. Comme un tapis vert qui se déroule, une houle végétale monta à l'assaut de la chaussée rapiécée ; les plantes enfoncèrent leurs racines livides dans le gravier compacté, à la recherche de l'infime humidité du serein et absorbèrent la poussière de nutriments enfermée entre les cailloux. On eût dit une nouvelle peau en train de recouvrir une plaie béante.

J'étouffai sous le cresson le ponceau réparé puis je fis signe aux végétaux luxuriants, aux feuilles plates et aux pétioles épais, de le combler. Je les entendis grandir avec un long bruissement, et l'eau boueuse qui coulait jusque-là librement dans le tuyau s'étrangla soudain, recula puis monta. J'attendis ; un filet cristallin naquit dans la végétation qui le filtre, et une mare commença de s'élargir le long de la route, du côté du versant. Selon mes estimations, au matin, un nouveau ruisseau entaillerait la chaussée.

Je suivis la route à grands pas, nu sous la lune et les étoiles lointaines, et je parlai aux arbres qui la bordaient, sans plus de sentiment qu'un berger éliminant les bêtes malades de son troupeau. La plupart avaient les racines tranchées du côté du chantier ; ils vivraient encore des années, mais ils agonisaient déjà. Aux plus faibles, je lançai : « Renoncez et abattez-vous ! »

Aux plus forts, j'ordonnai : « Projetez vos racines sous la route, soulevez-la, crevez-la ! »

Et, tandis que je marchais, je les entendais obéir derrière moi. Je ne me retournais pas pour assister aux destructions : je les sentais. Les arbres mourants s'écroulaient avec fracas en travers de la chaussée, et leur chute soulevait des coups de vent d'où retombaient des averses de bouts d'écorce. D'autres s'agitaient brusquement et envoyaient des racines dans la terre et le gravier tassés, non pas lentement, en quête de nourriture, mais comme des taupes, en forant des tunnels superficiels qui exhaussaient et craquelaient la surface et lui donnaient l'apparence d'un tapis froissé. J'avancais vers la fin de la Route du roi, et la destruction me suivait comme un géant ébranlant la terre.

J'arrivai à la hauteur du hangar à matériel où les soldats montaient la garde. Ils avaient entendu les arbres s'abattre et la terre gronder en roulant sous la route ; les mains crispées sur leurs fusils, ils se tenaient à l'extrémité ouverte du bâtiment ; je voyais leurs silhouettes se découper sur leur feu, mais je leur restais invisible. Ténèbres sur fond de ténèbres, j'étais intouchable par la faible lumière des flammes.

Ils s'interrogeaient à grands cris : « Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui se passe ? » Mais aucun n'osait se risquer hors du fragile abri du hangar pour aller se rendre compte par lui-même. Je passai devant eux, le bruit léger de mes pas noyé dans le fracas des arbres qui s'abattaient et de la pierre ébranlée qui me suivait. Je les entendis dire que l'un d'eux devait retourner en ville pour donner l'alarme, mais aucun ne voulait y aller, et un des hommes demanda d'une voix stridente mais avec beaucoup de bon sens : « Donner l'alarme contre qui ? Contre quoi ? Des arbres qui tombent ? Pas question que je mette le nez dehors, moi ! »

J'envisageai de les ensevelir sous leur hangar. J'en eusse eu les moyens ; j'eusse pu ordonner à la forêt d'envoyer ses racines déséquilibrer le bâtiment. Mais je n'en fis rien, en prétextant comme excuse, non qu'il s'agissait d'anciens compatriotes, mais que je servais mieux la magie en leur laissant la vie sauve : ainsi, ils pourraient témoigner le lendemain que la forêt elle-même

s'était attaquée à la route. Je continuai mon chemin, invisible, et dans mon sillage les racines crevaient la surface de la chaussée puis disparaissaient sous les arbres qui s'effondraient. Les cris de terreur des gardes se perdaient dans les grincements et le fracas des troncs sur la pierre. Je poursuivis ma progression, et la lueur de leur feu et leurs exclamations épouvantées s'éloignèrent.

Quittant la partie achevée de la chaussée, je m'avançai sur la zone encore en construction ; là, la terre n'avait pas encore été compactée ni l'encaissement nivelé, et les racines avaient moins de mal à les défoncer. De nombreux arbres mourants se dressaient encore autour du secteur essarté ; à mesure qu'ils tombaient, je me sentais diminué : avais-je le droit de les obliger à renoncer au peu de vie qui leur restait ? Je durcis mon cœur : oui, j'en avais le droit ; je ne tentais pas de sauver quelques arbres mais la forêt tout entière. Néanmoins, c'était les pousser à s'abattre qui me demandait le plus d'efforts, comme si la magie elle-même s'effrayait de cette destruction implacable. D'un geste, j'ordonnai à une plante grimpante de sortir du fossé pour envelopper de verdure un des géants abattus ; elle obéit, planta ses racines dans le tronc et les branches, puis se mit à croître pour déployer son feuillage sous un soleil absent. Mais j'étais là, moi, et je lui fournis l'énergie dont elle avait besoin ; je la sentis alors s'épaissir et devenir dure comme du cuir desséché. Encouragé par ce résultat, je m'adressai aux ronces ; j'eus plus de mal à les faire réagir ; la terre ne contenait pas grand-chose dont elles pussent se nourrir, et elles se comportaient comme des troupes sans expérience qui fléchissent sous le feu ennemi. Je crispai les mâchoires, et, de toute ma volonté, les forçai à se porter là où j'avais besoin d'elles. Au matin, le soleil les brûlerait, mais cela n'avait pas d'importance : le matelas d'épines qu'elles laisseraient formerait un obstacle supplémentaire pour les équipes d'ouvriers. Ce n'était que de la chair à canon ; sur cette réflexion, je fermai mon cœur à mes doutes et poursuivis mon chemin.

Je me réduisais à mesure que je me servais de la magie ; ma graisse haïe, réservoir de mon pouvoir, fondait. Cela me faisait un effet très étrange. Mon pantalon tombait sur mes

hanches, mais je ne pouvais le retenir parce que j'avais besoin d'avoir les mains libres pour appeler les plantes. En maugréant, je m'arrêtai pour resserrer ma ceinture ; ce faisant, je pinçai un pli de ma peau, mais je n'y prêtai nulle attention : j'arrivais au bout du chantier, et il me fallait continuer mon œuvre, achever ma barricade végétale contre les constructeurs. Une fois encore, je fis appel à mes émotions et à ma volonté et je puisai largement dans les réserves que j'avais accumulées. Un instant, la magie résista, puis le pouvoir revint à mes ordres ; il se mit à chanter dans mes veines, enivrant. J'abattis les arbres plus vite, éclatai de rire en voyant la route agitée de soubresauts dans mon sillage, parlai aux herbes et aux broussailles qui avaient survécu dans les fossés et qui, prises d'une croissance folle, escaladèrent les terre-pleins et envahirent la route. Le train jusque-là posé de mes destructions s'était mué en charge de cavalerie. Rien ne pouvait m'arrêter.

La fin du chantier se perdait dans un enchevêtrement obscur. Je regardai avec les yeux de la nuit, et l'accablement me saisit devant le spectacle qui s'offrit à moi ; le chant de la magie dans mon sang prit une tonalité funèbre. Les bûcherons avaient abattu un autre kaembra, et l'énorme tronc s'était écroulé sur la zone dégagée où devait bientôt passer la route.

Je restai un moment figé, ma magie quasiment épuisée frémissant encore en moi, et je contemplai la tragédie. Avant d'arriver à Guetis, je n'imaginais même pas que de tels géants existaient. J'avais grandi dans le Centre, dans les plaines et sur les plateaux où il fallait vingt ans à un arbre pour gagner un pouce de diamètre ; nous en avons de très vieux, mais tordus, battus par les intempéries, avec des troncs durs comme du fer.

Les colosses de la forêt ocellionne ne laissaient pas de m'impressionner. Le tronc qui me barrait le passage était trop énorme pour que je l'escalade ; j'eusse eu moins de mal à grimper par-dessus l'enceinte de la garnison de Guetis. Je contournai sa base, soudain épuisé et titubant. Tant que je me servais de la magie, je ne sentais pas la fatigue ; à présent, elle m'accablait de tout son poids.

Sous mes vêtements trop larges, ma peau en excès pendait sur moi ; je la sentais battre sur mes bras, mes jambes, mon

ventre et mes fesses. Je me palpai et retrouvai comme de vieux amis les os de mon bassin et le friselis de mes côtes.

La mise en garde de Jodoli, Opulent des Ocellions qui avait bien plus que moi l'expérience de la magie, me revint : « On peut mourir en se vidant de sa magie comme on meurt si on perd tout son sang ; mais il est rare que ça se produise sans que le magicien le fasse exprès. Consumer son pouvoir jusqu'à la dernière parcelle exige énormément de volonté ; il faut franchir les barrières de la douleur et de l'épuisement pour y parvenir, et, normalement, le magicien perdrait conscience avant d'être complètement mort. Alors sa nourricière, si elle se trouvait dans les environs, pourrait le ranimer ; mais, si elle n'est pas là, il risquerait de succomber. »

Avec un sourire sans humour, je poursuivis mon chemin d'un pas chancelant vers la souche du géant à terre. Je n'avais pas de nourricière pour venir me soigner ; Olikéa, une Ocellionne, m'en avait tenu lieu quelque temps, mais, lors de notre dernière rencontre, nous nous étions disputés parce que je refusais de combattre les Gerniens et d'aller vivre parmi les siens. Étant donné les injures dont elle m'avait abreuvé, je l'avais grandement déçue, à l'évidence, à cause de la compétition féroce qui l'opposait à sa sœur, Firada, nourricière de Jodoli. Avec une nuance de tristesse, je me demandai si elle avait jamais éprouvé de l'affection pour moi ou bien si elle me considérait seulement comme un magicien puissant mais ignorant qu'elle pouvait manipuler à sa guise ; cette question aurait dû me tenir à cœur, mais la fatigue m'interdisait de m'y pencher.

Mais j'avais réussi. Mes destructions ralentiraient les travaux de la route pendant des mois ; un fugitif instant, je me réjouis en songeant qu'Epinie serait fière de moi, puis une pensée glaçante s'interposa aussitôt : elle ignorerait toujours qu'il s'agissait de mon œuvre. Elle apprendrait que j'étais mort comme un chien et verserait sur moi des larmes brûlantes ; si jamais elle entendait parler des événements du chantier, elle les mettrait sur le compte de la magie ocellionne. Pour elle, j'avais péri – pour elle, mais aussi pour Spic, pour Amzil et ses enfants, pour ma sœur Yaril dès qu'on la préviendrait, pour le vieux

sergent Duril, mentor de mon adolescence. Mon bref éclat d'enthousiasme s'éteignit et les ténèbres tournoyèrent autour de moi. Mort aux yeux de tous ceux que j'aimais... Autant être mort pour de bon.

Épuisé, je me laissai tomber à genoux. Je n'aurais pas dû : à l'instant où je cessai de bouger, mon appétit se déchaîna et se mit à me griffer de l'intérieur. C'était pire que les douleurs classiques de la faim : j'avais l'impression que mes entrailles se dévoraient elles-mêmes. Je poussai un gémissement de souffrance. L'esprit embrumé, je songeai que, si Olikéa était là, elle m'apporterait les baies, les raves et les feuilles qui sustentaient ma magie ; et ensuite elle exciterait ma passion et la comblerait. Une sentinelle perdue dans mon cerveau se rendit compte que mes pensées tournaient sans but. Le ciel grisailait ; je n'avais pas plus pris garde au temps qui passait qu'à la magie que je dépensais. Le jour venait ; il était temps de m'enfuir.

Il me fallut un moment pour me redresser, puis je me mis en marche d'une démarche mal assurée, les oreilles tintantes ; j'avais l'impression d'entendre au loin un grand nombre de gens parler tous en même temps, avec le flux et le reflux des voix semblables au ressac de la mer sur un rivage. Je levai les yeux mais ne vis personne. Soudain, alors que je n'avais pas fait dix pas, mes genoux fléchirent à nouveau et je m'effondrai près de la souche d'un kaembra. Je me rattrapai avant de tomber le nez dans les copeaux et les sciures qui couvraient le sol, et, avec un « han » d'effort, je me tordis pour m'adosser au large pilier de bois tronqué. Je n'avais jamais souffert d'une faim ni d'un épuisement aussi terribles, même à l'époque où j'avais cru périr d'inanition chez mon père. « Suis-je en train de mourir ? demandai-je à la nuit implacable.

— Non, sans doute, répondit une voix crépusculaire derrière moi. Mais moi, oui. »

Je ne tournai pas la tête, je ne sursautai même pas ; malgré mon angoisse, je me sentais honteux d'avoir oublié que d'autres souffraient plus durement que moi. « Je regrette, dis-je à l'arbre. Je regrette ; j'ai fait mon possible, mais je suis intervenu trop tard pour te sauver. J'aurais dû mieux m'appliquer.

— Tu avais prétendu que tu leur parlerais ! cria-t-il. Tu avais prétendu que tu ferais tout pour arrêter ce massacre ! » Son indignation et sa douleur résonnaient, non dans mes tympans, mais dans mon cœur.

Je fermai les yeux pour mieux le percevoir. « Je te croyais mort », dis-je brutalement, mes bonnes manières érodées par ma fatigue et ma faim intenses. Ma magie était à son plus bas niveau, et je sentais à peine le vieil Ocellion dans l'arbre. Jadis, il avait les cheveux noirs, mais ils étaient à présent longs et gris, et leurs rayures blanches ne se distinguaient quasiment plus. Ses yeux bleu clair avaient une teinte blanchâtre, et ses taches n'apparaissaient plus que comme des mouchetures de rousseur. Je compris soudain qu'il était vieux quand l'arbre l'avait absorbé ; autrefois Opulent gras, magicien de la forêt comme moi, il se vidait à présent de sa vie, et, à mesure que la magie s'écoulait de son arbre, sa peau pendait sur lui en larges plis. Je le regardais fixement en me demandant si je présentais le même spectacle et si nous partagerions le même sort.

« Je suis mort, dit-il d'un ton amer. La fin peut venir vite ou lentement, mais, pour moi, elle est là. On m'a abattu avec du fer, avec de nombreux coups de fer tranchant. »

Je frissonnai d'horreur en imaginant le supplice qu'il avait dû vivre. Était-ce pire que mille coups de fouet ? Au contraire de moi, il n'avait pas eu les moyens de fuir pour échapper à son calvaire ; son existence dépendait de moi, et mes piètres efforts pour le sauver n'avaient abouti à rien.

« Je regrette, répétais-je avec une profonde sincérité ; j'ai fait ce que j'ai pu, mais trop tard pour toi. Néanmoins, mon intervention de cette nuit devrait effrayer les constructeurs de la route ; et, s'ils trouvent le courage de recommencer, ils mettront longtemps à réparer mon saccage. Même s'ils reprennent le travail demain, il s'en faudra de plusieurs mois avant qu'ils n'effacent mes destructions. L'hiver arrive et le chantier s'arrêtera quand la neige volera. J'ai gagné un temps précieux qui nous permettra de chercher une solution définitive.

— Plusieurs mois ! répétait-il avec dédain. Une partie d'une année ? Qu'est-ce, pour moi ? Plus rien, maintenant ! Je suis mort, Jhernien ; pour toi, je m'éteindrai lentement, mais j'aurai

disparu au retour du printemps, et, pour moi, ça ne paraîtra pas plus long qu'un battement de cil. Une fois que nous avons nos arbres, nous ne calculons plus le temps en heures, en jours, ni même en saisons comme vous. Je suis mort, mais, tant qu'il reste assez de moi pour parler, je te le redis : retarder l'ennemi ne suffit pas. Il faut le chasser afin qu'il ne revienne jamais ; tuer tous les intrus si nécessaire. Depuis des années, nous l'évitons, mais peut-être n'y a-t-il pas d'autre moyen de les arrêter. Les tuer tous. Un délai ? A quoi bon ? Tu t'es conduit comme n'importe quel Jhernien : tu as obligé des créatures vivantes à mourir pour parvenir à tes fins, et maintenant tu prétends l'avoir fait pour nous ! Quelle folie d'avoir jeté ta magie comme poussière au vent, d'avoir gaspillé un trésor comme on n'en avait pas vu depuis des années ! »

J'avais à peine la force de lui répondre, mais je me sentis si blessé que je rassemblai le peu d'énergie qui me restait. « J'ai agi selon la volonté de la magie. »

Il éclata d'un rire acerbe. « Je ne l'ai pas entendue parler dans tes actes ; au contraire, je t'ai vu bander ta volonté pour obliger des arbres à mourir, contraindre des plantes à se répandre là où elles n'ont rien à manger, forcer la vie de façon aussi artificielle que les intrus forcent la mort. N'importe lequel d'entre nous aurait pu te dire que ça ne marcherait pas ; demain matin, la moitié de ton travail sera emporté par le soleil qui fera sécher et mourir les plantes. Quel gâchis ! »

Dans un élan d'infantilisme, je me rebellai contre tant d'injustice. La magie ne m'avait jamais expliqué clairement ce qu'elle attendait de moi, ni les arbres des ancêtres proposé de me faire profiter de leurs avis. « J'ignorais que je pouvais vous demander conseil », fis-je avec raideur. J'étais si épuisé que j'avais peine à formuler mes pensées.

« Et à quoi crois-tu que nous servions, sinon à répondre aux questions et à donner des conseils ? Quel autre intérêt les arbres des ancêtres pourraient-ils avoir ? Celui de fournir une suite ridicule et égoïste de la vie et de l'amour-propre ? Non. Nous existons pour guider le Peuple ; nous existons pour protéger le Peuple.

— Et le Peuple ne peut pas vous protéger. » Une grande honte et une profonde tristesse m'envahirent.

« La magie t'a été donnée pour nous défendre tous ; emploie-la comme il faut et nous ne tomberons pas.

— Mais... elle m'a montré la forêt comme un organisme unique et vivant. La route est la mort qui tranche en elle ; si je puis extirper la mort, si je puis ressouder les deux moitiés de la forêt...

— Tu te comportes comme un petit enfant qui voit la noix mais ne comprend pas qu'elle vient d'un arbre, et encore moins qu'elle renferme un autre arbre. Élargis ta vision ; vois le tout. »

D'assis, je me retrouvai debout ; m'avait-il soulevé ? Ou m'avait-il seulement permis de me redresser ? Je l'ignore. J'ai peine à décrire ce qu'il me montra : je vis à nouveau la forêt telle que la magie me l'avait dépeinte, comme une danse de vies à l'équilibre parfait, et la route y introduisait toujours sa broche assassine ; mais l'ancien me porta plus haut, et je vis la route non plus comme un ruban de mort isolé mais comme un tentacule issu d'un organisme étranger, une racine, non porteuse de gangrène, mais destinée à se fixer dans une nouvelle terre. Et je reconnus l'image que je m'étais faite de ses embranchements et de ses chemins de traverse comme le chevelu d'une racine qui, si je la remontais à son origine, m'amenait au royaume de Gernie : lui aussi croissait et s'étendait de façon organique, comme une plante grimpante qui envahit un arbre ; la plante qui tend vers le soleil ne veut pas de mal à son support, et c'est fortuitement qu'elle aspire sa sève au cours de son ascension puis qu'elle recouvre les feuilles de son tuteur de ses propres sarments et de son feuillage. Les routes alimentaient la Gernie et n'avaient d'autre but que de subvenir aux besoins de l'organisme dont elles étaient issues ; pour la survie de la Gernie, il fallait que la route s'allonge, pousse et étende ses racines. Ma civilisation et la forêt étaient deux organismes qui se battaient pour se nourrir, et l'un des deux finirait par cacher le soleil à l'autre.

Soudain, aussi vite que je m'étais élevé, je me retrouvai à nouveau dans mon corps, adossé à la souche, privé d'énergie et d'espoir.

La défaite assombrissait même le bref souvenir du sentiment de victoire que j'avais éprouvé. Je murmurai : « La magie n'y changera rien, homme-arbre. Nous n'avons pas seulement affaire à la route, aux fortifications de Guetis, ni même aux gens venus y vivre ; il s'agit d'un processus d'une ampleur telle que rien ne peut l'arrêter. Même si j'avais la possibilité de tuer les intrus, je m'y refuserais, tu le sais ; mais en imaginant que je les élimine tous, hommes, femmes et enfants, ça ne reviendrait qu'à couper le bout de la branche d'un arbre : d'autres pousseraient, et, l'été prochain, de nouveaux colons arriveraient à Guetis pour reprendre la construction de la route. La présence des Gerniens ici est aussi inévitable que la chute d'un ruisseau le long d'un versant. Maintenant que certains sont venus, d'autres suivront en quête de terres cultivables ou de voies de commerce pour s'enrichir. Les tuer ne les empêchera pas de s'installer ni de bâtir la route. »

Je repris mon souffle ; parler exigeait un effort terrible. Je songeai de nouveau à la plante qui grimpait sur l'arbre, lui volait sa lumière et l'étouffait. « Je ne vois qu'une possibilité : il faut trouver le moyen de persuader les intrus de détourner leur route, leur indiquer un trajet qui ne traverse pas les bosquets d'arbres des ancêtres ; alors nos deux peuples pourront vivre en paix côte à côte. »

J'avais de plus en plus de mal à organiser mes pensées, et les exprimer devenait pénible. J'avais peine à articuler, mais je ne trouvais pas la force de me redresser et de parler clairement. Je fermai les yeux. Une dernière pensée me vint brutalement, et je fis un effort démesuré pour la formuler. « Si je réussis à mettre un terme aux travaux, à les détourner, ne pourras-tu pas émettre un rejet et ainsi survivre, comme la femme-arbre ?

— Le tronc de Lisana n'était pas complètement tranché ; la tête et le fut sont tombés, mais ils restaient assez rattachés aux racines pour que les feuilles continuent à produire de la nourriture, et une de ses branches avait une bonne position pour donner un nouvel arbuste. Moi, on m'a complètement abattu et je n'ai plus de feuilles. Et, même si je pouvais rejeter de la souche, je recommencerais sous forme de drageon, et je

demeurerais grandement diminué pendant des dizaines d'années.

— Mais tu serais vivant ; nous ne t'aurions pas perdu. »

Il se tut.

L'exultation que m'avait procurée l'usage de la magie avait disparu, et nous en étions revenus à mon grand échec initial : tout le monde affirmait que le pouvoir m'avait donné pour mission de chasser les Gerniens et de mettre un terme à la construction de la route, or c'était impossible ; je l'avais dit et répété, mais on ne m'écoutait pas. Même les anciens dans leurs arbres savaient qu'on ne pouvait arrêter les intrus, fut-ce à l'aide de la magie.

Difficilement, je levai la main et la posai sur l'écorce de la souche. Il se passait quelque chose de très anormal : je ne sentais plus mes jambes, et je ne voyais soudain plus rien. Avais-je fermé les yeux ? Je l'ignorais. D'une voix pâteuse, je dis : « J'ai dépensé trop de magie et je n'ai pas de nourricier pour me ranimer. Si tu veux, alimente-toi de mon corps ; absorbe-moi ; ça te permettra peut-être de survivre. Quelqu'un d'autre trouvera peut-être le moyen d'empêcher la route de continuer et de permettre aux Gerniens et aux Ocellions de vivre en paix. C'est au-delà de mes capacités. »

Seul le silence me répondit. L'avais-je offensé ? Je jugeai que cela n'avait pas d'importance ; toute force m'abandonnait, et j'enfonçai les doigts dans une fissure de l'écorce : même si je perdais conscience, ma main resterait en place. Mon organisme tout entier implorait de se nourrir et de se reposer, mais il était sans doute déjà trop tard. J'avais passé le point où j'aurais pu encore me rétablir. « Absorbe-moi, répétais-je, puis je lâchai prise.

— Tu n'as pas de nourricier ? Toi, un Opulent, tu n'as personne pour te servir ? C'est intolérable ! » Ses propos me venaient comme de très loin, mais je le sentis tout de même plus offusqué personnellement qu'inquiet pour moi.

« Un Opulent ne meurt pas ainsi, sans entourage ni arbre. Où va le Peuple s'il permet un tel blasphème ? »

J'entendais de moins en moins bien, et je m'éloignais de son désarroi et de son atterrement. Sans y attacher

d'importance, je me demandai ce que penseraient les forçats en découvrant mon cadavre dégonflé ; ce serait sans doute un grand mystère pour eux ; un grand mystère. Tout cessa.

L'autre côté

« Lisana », dis-je.

Elle ne m'entendit pas. Il y avait bien des jours que je ne l'avais pas vue aussi distinctement ; je la retrouvais telle que dans mes rêves, à l'époque où j'étudiais à l'École de cavalla de Tharès-la-Vieille. Assise dos à son tronc, ses cheveux luisants mêlés à l'écorce, nue, c'était une femme corpulente d'un âge indéterminé. Le soleil du matin créait des mouchetures sur sa peau en traversant la voûte des feuillages, et je n'eusse su faire la différence entre les taches naturelles de sa chair et celles que projetait sur elle l'astre lumineux. Les yeux mi-clos, elle respirait lentement, lourdement. Je la regardai avec un sourire affectueux, en suivant d'un œil attendri la courbe de ses lèvres pulpeuses, le petit pli vertical qui barrait son front et se creusait quand je l'agaçais. Je m'approchai d'elle et murmurai à son oreille : « Lisana ! C'est moi ! »

Ses paupières s'ouvrirent lentement, paresseusement, sans signe d'inquiétude. La fine ride de son front se fronça sous l'effet de la perplexité ; son regard me traversa, elle haussa légèrement une épaule charnue, et ses yeux commencèrent à se refermer.

« Lisana ! » répétais-je d'un ton plus pressant.

Avec un hoquet de surprise, elle se redressa et tourna la tête de tous côtés. « Fils-de-Soldat ? fit-elle, désorientée.

— Oui. Je suis revenu auprès de toi. J'ai fait mon possible pour arrêter la construction de la route et j'ai échoué. Mais j'en ai fini ; j'en ai fini de tout, et je te rejoins enfin. »

Par deux fois, elle parcourut la forêt du regard avant de s'arrêter sur moi ; alors elle tendit une main dodue et ses doigts me traversèrent ; j'éprouvai la même sensation que si on versait du vin pétillant sur ma peau. Ses yeux se brouillèrent de larmes. « Oh, non ! Non ! Que t'arrive-t-il ? Ce n'est pas possible. Ce n'est pas possible !

— Tout va bien, répondis-je d'un ton rassurant. J'ai utilisé toute la magie que je possédais pour arrêter la route. Mon corps se meurt, mais je suis avec toi ; donc ce n'est pas si grave. Ça me convient.

— Fils-de-Soldat, non ! Non, ce n'est pas grave, c'est épouvantable ! Tu es un Opulent ! La magie l'a voulu, et te voici mourant, sans arbre, sans personne pour s'occuper de toi. Déjà tu te dissipes à ma vue, et bientôt tu auras disparu, disparu à jamais.

— Je sais ; mais, une fois que ce corps aura péri, je resterai avec toi. Je ne vois rien de mauvais dans cette perspective.

— Non. Non, pauvre fou ! Tu t'effaces ; tu n'as pas d'arbre, et tu gis... » Elle ferma les yeux un instant, des larmes roulèrent sur ses joues, puis elle les rouvrit et leva vers moi un regard empreint de détresse. « Tu gis loin de tout arbuste ; personne n'est là pour s'occuper de toi, on ne t'a pas préparé, et tu restes divisé contre toi-même. Ah, Fils-de-Soldat, comment cela a-t-il pu se produire ? Tu vas disparaître, et ensuite je ne te reverrai plus ; je ne te reverrai plus jamais. »

Le vent soufflait doucement à travers moi. Je me sentais bizarrement amoindri. « Je l'ignorais, dis-je bêtement, incapable de trouver une meilleure excuse. Je regrette. » Alors que je m'excusais ainsi, une étincelle d'affolement me parcourut brusquement puis s'évanouit. Il ne restait plus assez de vie en moi pour éprouver de la terreur. J'avais commis une erreur, j'agonisais, et, apparemment, nul au-delà ocellion ne m'attendait ; j'allais seulement cesser d'être. Je n'étais pas mort correctement, semblait-il ; la bourde.

Cette nouvelle aurait dû m'anéantir, je le savais ; une émotion passa en moi, trop pâle pour que je l'identifie. « Je regrette », répétais-je, autant pour moi que pour Lisana.

Elle ouvrit grand les bras et serra sur elle ce qui restait de moi ; je sentis son étreinte comme une faible chaleur – même pas la sensation de la peau contre la peau, mais seulement, peut-être, le souvenir de cette tiédeur. Ma conscience m'échappait lentement ; bientôt, il n'en demeurerait plus assez pour s'inquiéter, et je ne serais plus rien. Non : plus rien ne serait moi ; l'expression me paraissait meilleure. Je me rappelai vaguement que j'en aurais normalement souri.

L'eau était douce. Douce comme l'eau d'un ruisseau, mais douce aussi comme si elle était sucrée au miel ou au nectar. Quand on m'en versa dans la bouche, je m'étranglai, toussai et sentis sa fraîcheur éclabousser ma poitrine ; puis, reprenant mon souffle par le nez, je happai l'extrémité de l'outre et me mis à la téter. Je bus à longues lampées, en tirant autant de liquide que ma bouche en contenait, en l'avalant puis en aspirant de nouveau. Je vidai ainsi l'outre, mais continuai néanmoins à sucer en vain l'embouchure. On me pinça le nez et, quand je dus ouvrir la bouche pour respirer, on m'ôta l'outre des lèvres. Je poussai un gémissement de protestation.

On m'en offrit une autre, encore meilleure car elle contenait, non de l'eau sucrée, mais un liquide plus épais : viande, sel et ail se mêlaient, dans un bouillon consistant, à d'autres goûts que je ne connaissais pas ; mais cela m'était égal : j'avalai tout.

Les bruits désorganisés qui m'entouraient se cristallisèrent soudain et formèrent des mots. « Attention ! Ne le laisse pas boire si vite. » Une voix d'homme.

« Tu veux ma place de nourricière, Jodoli ? » Cette voix-là, je la reconnaissais : Olikéa paraissait aussi furieuse que lors de notre dernière confrontation. C'était une femme solide, aussi grande que moi et bien musclée ; il valait mieux ne pas prendre sa colère à la légère. Je me sentis soudain vulnérable, et je voulus me rouler en boule pour me protéger, mais mes bras et mes jambes ne réagirent que par de vagues soubresauts.

« Regarde, il essaie de bouger ! » Jodoli paraissait surpris et soulagé à la fois.

Je ne compris pas la réponse acerbe d'Olikéa, mais quelqu'un d'autre en saisit le sens, et une femme prit la parole. Je ne reconnus pas sa voix.

« C'est ça, être la nourricière d'un Opulent. Si les corvées qui s'y rattachent ne te plaisent pas, il ne fallait pas endosser ce rôle, petite sœur ; ce n'est pas une tâche à traiter par-dessous la jambe, ni à accepter uniquement pour promouvoir son statut. Si tu en as assez d'avoir l'honneur de t'occuper de lui, dis-le franchement ; il ne manque certainement pas de femmes de notre famille pour le prendre en charge avec plaisir. Et peut-être qu'elles ne le laisseraient pas tomber aussi bas. Et s'il était mort ? As-tu songé à la honte qui aurait rejailli sur notre clan familial à cause de toi ? Jamais aucun de nos Opulents n'a connu pareille déchéance !

— Jodoli lui-même s'est mis dans un état semblable ! Je t'ai entendue t'en plaindre, et il raconte souvent qu'il a failli mourir d'avoir trop employé de magie. »

La sœur d'Olikéa se raidit, furieuse, et je m'aperçus alors que j'avais entrouvert les paupières. Je la reconnus ; ah, effectivement, Firada ressemblait beaucoup à sa cadette, mais elles arboraient des expressions très différentes en l'occurrence. L'aînée, contrariée, plissait les yeux, les bras croisés sur la poitrine, et posait sur sa sœur un regard de dédain.

Olikéa était accroupie près de moi ; elle tenait une outre en cuir à la main, et la colère lui pinçait les lèvres. Elle avait les yeux verts alors que Firada les avait noisette ; une rayure noire lui barrait le visage du front jusqu'à la pointe du nez, et elle arborait plus de mouchetures que sa sœur ; sur son corps, elles se transformaient en taches, voire sur ses côtes et ses jambes en stries qui évoquaient un peu celles d'un chat. Ces dessins se retrouvaient dans ses cheveux. Je la croyais de mon âge, mais à présent elle paraissait plus jeune, le teint rougi par la colère. Jamais je ne l'avais vue aussi vêtue : elle portait sur les hanches une ceinture de cuir à laquelle pendaient plusieurs poches et quelques passants où elle avait glissé des outils simples. Bien qu'ornée de perles, de plumes et de petites amulettes en terre cuite ou en cuivre martelé, elle avait pour but de permettre à

Olikéa de transporter facilement son matériel plus que de la couvrir.

Jodoli se tenait prudemment à l'écart des deux sœurs. Mon collègue Opulent et rival d'autrefois était loin d'avoir ma corpulence, mais sa masse aurait attiré l'attention n'importe où en Gernie. Encadrés par ses cheveux noirs tressés, ses yeux bleus surprenaient au milieu du masque sombre de son visage. « Cessez de vous quereller ! Il est réveillé ; il a besoin de manger, si son estomac le supporte.

— Likari ! Apporte-moi ce panier de baies, là, puis va en chercher d'autres. Ne reste pas là à bayer aux corneilles ; rends-toi utile ! »

Je remarquai alors la présence d'un garçonnet qui se tenait derrière Olikéa, avec des yeux verts comme elle et la même rayure sur le nez ; sans doute son petit frère. Il sursauta comme si on lui avait donné un coup d'aiguillon puis tendit à l'Ocellionne un panier manifestement lourd. A peine l'eut-elle pris qu'il décampa ; ses fesses nues et rouges étaient pommelées comme celle d'un cheval ; je faillis sourire en le voyant s'éloigner en courant.

Mais Olikéa posait sur moi un œil mauvais. « Alors, Fils-de-Soldat, comptes-tu manger ou continuer à regarder ce qui t'entoure comme une grenouille sur une feuille de nénuphar ?

— Je vais manger. » Cette perspective chassa toute autre idée de mes pensées, et je résolus d'éviter de froisser l'Ocellionne, de crainte qu'elle ne change d'avis et décide de ne pas me nourrir.

Peu à peu, malgré la brume qui régnait dans mon cerveau, je compris que je n'allais pas mourir, et, curieusement, j'en éprouvai comme du regret. Je n'avais pas voulu périr et la perspective ne m'en enchantait guère, mais elle possédait une simplicité séduisante : tous mes soucis auraient disparu, et je n'aurais plus eu à me demander constamment si je faisais le bon choix. A présent, je revenais dans un monde où l'on attendait de moi que je prenne mes responsabilités.

J'étais allongé sous l'abri naturel d'une plante grimpante qui avait escaladé la branche inclinée d'un grand arbre ; son rideau de feuillage m'obombrait dans la lueur tamisée de la

forêt, et je reposais sur un moelleux tapis de mousse. Sans doute Jodoli s'était-il servi de la magie pour me fabriquer cette couche accueillante ; à l'instant où je me rendais compte qu'il me fallait le remercier, Olikéa laissa tomber le panier de baies près de moi, et mon attention se riva aussitôt sur lui. Je dus faire appel à toute l'énergie qui me restait pour obliger ma main et mon bras décharnés à se déplacer ; la peau vidée de son contenu pendait sur mes os comme une tenture flasque. Je pris une poignée de fruits mûrs en les écrasant au passage, et je les fourrai dans ma bouche ; leur goût s'épanouit sur ma langue, vivifiant, suave, piquant, floral. Je mâchai rapidement la bouchée, l'avalai, léchai le jus qui dégoulinait sur mes doigts et plongeai à nouveau la main dans le panier. Je me bourrai à nouveau la bouche et me mis à mastiquer, les lèvres bien closes afin de ne laisser échapper nulle bribe de fruit.

Autour de moi, la tempête faisait rage. Jodoli et Firada faisaient des reproches à Olikéa, qui répondait vertement. Je n'y prêtai pas attention tant que je n'eus pas terminé les fruits ; le panier, de belle taille, aurait dû suffire à me remplir, mais, à mesure que mes forces me revenaient, mon organisme s'en servait pour réclamer davantage à manger. J'aurais voulu demander qu'on m'apporte encore de quoi me sustenter, mais une rouerie que je ne me connaissais pas m'avertit que, si je mettais Olikéa en colère, elle risquait de refuser de m'aider ; je fis un effort pour l'écouter.

«... dans la lumière, là où l'arbre de l'Opulent s'était abattu ; du coup, je souffre de brûlures. Même Likari a été brûlé, alors que ce petit vaurien n'a presque rien fait pour m'aider ! Il s'en faudra de plusieurs jours avant que je puisse bouger ou dormir sans douleur ! »

Jodoli parut gêné pour moi tandis que Firada gonflait les joues, mimique ocellionne de dénégation, et gardait obstinément l'air vertueux. « Comment imaginais-tu le travail de nourricière d'un Opulent ? Croyais-tu qu'il suffisait de lui apporter à manger et de profiter de son aura de pouvoir ? Si ça s'arrêtait là, un Opulent n'aurait pas besoin de nourricière ; tous les gens du Peuple s'occuperaient de lui. Non, un Opulent a besoin d'une nourricière justement parce que son esprit ne se

fixe pas sur les petits soucis ordinaires de la vie et n'écoute que la magie. Prendre en main le quotidien de son existence, voilà ta tâche ; tu dois chercher les aliments qui lui conviennent et lui en fournir en quantité et en variété ; tu dois éliminer les lentes de ses cheveux et l'aider à se laver pour que sa peau reste saine ; quand il marche en rêve, tu dois prendre soin de son corps en attendant que son âme revienne. Et tu dois veiller à ce que sa lignée se poursuive. Voilà ce que c'est, être la nourricière d'un Opulent. Tu as sauté sur ce devoir dès que tu l'as découvert ; ne prétends pas qu'il t'a choisie : c'est toi qui l'as trouvé, non lui qui t'a cherchée. Si tu en as assez de cette charge, dis-le clairement et renonces-y. Il n'est pas rebutant, même pour un sans-tache, et nous avons entendu parler des présents qu'il t'a faits. Il ne manque pas de femmes qui deviendraient volontiers sa nourricière dans le seul espoir d'avoir son enfant. Même ça, tu n'y as pas réussi, n'est-ce pas ? »

Je reportai mon regard sur Olikéa. Les propos de Firada ressemblaient aux gouttes de pluie sur un sol aride : elles tombaient en claquant sur mes sens mais ne pénétraient que lentement dans mon cerveau. En moi, le Gernien se fraya un chemin jusqu'au-devant de mon esprit et m'intima de prêter attention à la scène. Olikéa m'avait sauvé la vie ; je gisais en plein soleil, et ses rayons l'avaient brûlée lorsqu'elle avait quitté l'abri de la forêt pour m'y ramener à bras-le-corps ; les Ocellions avaient la peau sensible à la lumière et à la chaleur, c'était bien connu, or elle avait couru ce risque pour moi.

Et elle ignorait si le jeu en valait la chandelle. Jamère le Gernien tendait à s'incliner devant ce jugement et à la laisser s'en aller sans trop de regrets ; naguère, je la croyais amoureuse de moi, au point d'éprouver des scrupules du fait qu'elle nourrissait pour moi des sentiments bien plus profonds que moi pour elle ; à présent, entendre Firada l'accuser de ne s'intéresser à moi que par appât du pouvoir jetait une lumière très différente sur notre relation. Je n'étais pas un taureau de concours qu'on soigne et qu'on toilette pour l'exhiber comme une marchandise ; j'avais encore ma fierté.

Mais l'Ocellion en moi percevait la situation tout à fait autrement : non seulement un Opulent avait besoin d'un

nourricier mais il y avait droit. En tant qu'Opulent des Ocellions, j'honorais le clan familial d'Olikéa d'avoir élu domicile chez lui, et le rejet d'Olikéa de son devoir constituait pour moi une grave insulte ainsi qu'un danger pour mon bien-être. La colère monta en moi, ancrée dans la conscience de mon moi ocellion de l'injure qu'elle me faisait ; n'étais-je pas un Opulent ? N'avais-je pas renoncé à tout pour devenir le récipient de la magie ? De quel droit me refusait-elle l'appui dont la plupart de ses semblables se fussent senties honorées ?

Une sensation étrange me parcourut de la tête aux pieds, assez semblable au picotement qui envahit un membre après un long engourdissement. Quelque part au fond de moi, Fils-de-Soldat rassembla des forces et me contraignit à me redresser sur mon séant ; mon double ocellion, si longtemps soumis par mon identité gernienne, parcourut les alentours d'un regard dédaigneux, puis, comme s'il ôtait une chemise trempée de sueur, il se sépara de moi. A cet instant, moi, Jamère le Gernien, je devins brusquement spectateur de ma propre vie. Il baissa les yeux sur son corps amaigri, sur les plis de peau qui renfermaient naguère un trésor de magie, et je sentis son écoëurement pour moi. Jamère avait gaspillé son pouvoir à mettre en place une solution provisoire qui ne sauvait rien ni personne. Fils-de-Soldat souleva les bourrelets vides de son ventre puis les laissa retomber avec un petit grognement accablé. Toute la magie qu'il avait dérobée aux Nomades au Fuseau-qui-danse, toute la magie qu'il avait emmagasinée depuis et mise laborieusement de côté, envolée ! Stupidement gâchée dans une vaine démonstration de puissance ! Une fortune échangée contre des babioles. A nouveau, il souleva les plis de son ventre et les laissa retomber ; des larmes de rage lui brouillèrent les yeux, puis le rouge de la honte lui cuisit les joues. Rempli de magie, énorme de pouvoir, il avait tout gaspillé bêtement ! Il crispa les mâchoires en songeant à son statut amoindri ; il avait l'air d'un affamé, d'un avorton incapable d'assurer sa subsistance et encore moins de protéger son clan familial. Ce propre à rien de Jamère ignorait tout des Opulents et de la magie ; il n'avait même pas bien choisi sa nourricière : il avait simplement accepté la première qui se présentait. Mais

cela, au moins, pouvait s'arranger promptement. Il leva les yeux et regarda Olikéa d'un air grave.

« Tu n'es pas ma nourricière. »

Jodoli, Firada et l'intéressée se tournèrent vers lui, stupéfaits, avec le même air ébahi qu'ils auraient eu en entendant une pierre parler. Sur le visage d'Olikéa, bouche bée, passa une succession d'émotions : outrage, effarement, regret et colère s'empoignèrent pour dominer ses traits.

En tant que Jamère, j'étais spectateur, non participant, de la scène ; j'entendais, je voyais, mais je ne pouvais ni parler ni commander à la chair que j'habitais. Je percevais aussi les pensées de mon double ; pouvais-je les influencer ? Hélas, je ne trouvais pas en moi la force de m'y essayer ; l'atterrement de mon moi ocellion devant la façon dont j'avais gaspillé notre magie me laissait sans ambition. Eh bien, qu'il se débrouille avec les exigences extravagantes de la magie ! On verrait s'il faisait mieux que moi !

Avec un amusement amer, j'observai les efforts d'Olikéa pour maîtriser son expression et prendre l'air inquiet plutôt que froissé. Elle ne m'avait jamais entendu m'adresser à elle sur un ton pareil ; furieuse, elle s'efforça néanmoins de répondre calmement. « Mais tu es faible, Fils-de-Soldat ; tu as besoin... »

Je la coupai sèchement : « J'ai besoin de manger ! Non d'entendre des bavardages oiseux ni des pleurnicheries : de manger ! Une nourricière digne de ce nom aurait commencé par répondre à mes manques avant de se répandre en reproches et en plaintes. » Dans l'enveloppe décharnée, je n'étais qu'une ombre derrière Fils-de-Soldat, submergée par l'interprétation du monde de mon moi ocellion ; je rendis les armes et ne bougeai plus. Olikéa jeta un regard en biais à sa sœur et à Jodoli ; se voir humiliée devant eux la rendait folle de rage. Elle redressa les épaules et tenta une approche maternelle et ferme. « Tu meurs de faim et tu n'as plus de force ; regarde dans quel état tu t'es mis ! Ce n'est pas le moment de faire le difficile, Fils-de-Soldat ; cesse de dire des bêtises et laisse-moi m'occuper de toi. Tu n'es pas toi-même. »

Je partageai le petit sourire de mon double : elle ignorait à quel point elle avait raison.

A cet instant, je sentis une odeur, un parfum essentiel, et Fils-de-Soldat se tourna vers sa source sans plus se préoccuper d'Olikéa : le petit garçon aux coups de soleil revenait avec un panier au bras ; il se dirigeait vers moi en courant, ses joues rondes tressautantes. « Je t'apporte les baies ! » lança-t-il. Son regard croisa le mien, et il dut prendre conscience que j'étais réveillé et que c'était inattendu. Ses yeux bleus reflétèrent soudain l'horreur qu'il éprouvait devant mon amaigrissement, puis, tout aussi vite, la compassion. Il posa brusquement le panier devant moi. « Mange ! Mange vite ! » Le panier se renversa, et quelques baies roulèrent sur la mousse avant de s'arrêter, semblables à des bijoux épars.

« Petit maladroit ! Donne-moi ça ; c'est pour l'Opulent », fit Olikéa d'un ton hargneux.

Dans le même mouvement, l'enfant se déroba et poussa le panier vers elle. Comme elle s'apprêtait à saisir l'anse, Jodoli détourna les yeux et Firada fronça les sourcils. « Non, dit Fils-de-Soldat avec fermeté.

— Mais il faut que tu manges ! » L'attitude d'Olikéa avait changé en un clin d'œil ; de sévère avec le petit, elle devint cajoleuse avec moi. « Ces baies te rendront tes forces ; et, une fois ta vigueur revenue, nous pourrons commencer à refaire tes réserves de magie. Mais il faut d'abord que tu consommes ces fruits. »

Leur odeur frappa les narines de mon autre moi, piquante, appétissante ; un frisson d'envie le parcourut, et il serra ses mains l'une dans l'autre pour se retenir de puiser voracement dans le panier. « Non, je n'accepte rien de toi. C'est l'enfant qui m'a apporté ce présent ; à lui de me l'offrir. L'honneur de servir un Opulent lui revient. »

Jamère eût rougi de prononcer de telles paroles ; d'ailleurs, il n'eût jamais pu s'accorder autant d'importance. Mais ce n'était pas Jamère qui s'exprimait, même si je pensais « moi » en songeant à lui ; il s'agissait d'un autre dont je n'étais que l'ombre muette.

Olikéa resta suffoquée ; ses yeux s'étrécirent, et je crus qu'elle allait se rebeller, mais non : elle se releva brusquement, me tourna le dos et s'en alla à grands pas. Jodoli et Firada la

suivirent du regard, les yeux ronds, mais l'attention de l'enfant demeura fixée sur moi ; terrassé par l'honneur qui lui était fait, il tomba à genoux, le panier au creux des bras, puis s'avança ainsi vers moi. Plus il s'approchait, plus le parfum des baies s'emparait de moi. Fils-de-Soldat ne prit pas le panier mais y plongea les deux mains et les ressortit pleines de fruits qu'il porta à sa bouche ; en très peu de temps, il ne resta plus une baie. Comme Fils-de-Soldat poussait un soupir de satiété, le visage de l'enfant s'illumina ; il se dressa d'un bond puis parut se rappeler qu'il se trouvait en ma présence et s'agenouilla de nouveau. Il recula dans cette position puis se releva vivement. « Je sais où il y a des champignons jaunes ! » s'exclama-t-il, et, sans laisser le temps à mon double de répondre, il tourna les talons et détalait.

Fils-de-Soldat parcourut les alentours du regard. Je m'attendais à découvrir un village ocellion, mais je ne vis nul abri, nul feu, rien qui indiquât que nous nous trouvions ailleurs qu'au cœur de la forêt sauvage. « Où sont les autres ? » demanda-t-il, et je mesurai la stupidité de sa question. Il reprit son souffle. « Jodoli, comment suis-je arrivé ici ? »

L'autre parut gêné, mais répondit tout de go : « Tu as dépensé ta magie de façon excessive et tu t'es effondré, mourant, au bout de la route des intrus. Un des arbres des ancêtres a eu honte de voir un Opulent périr ainsi, sans entourage et sans kaembra pour l'absorber, et il a puisé dans le peu de vie qui lui restait pour lancer le murmure ; et Lisana, ta marraine, y a ajouté sa force pour en faire un ordre ; j'y ai répondu, ainsi qu'Olikéa, et Firada m'a accompagné pour s'occuper de moi, tandis que sa sœur amenait Likari pour les petites besognes.

« Tu gisais en plein soleil, et le devoir d'Olikéa lui commandait de te placer à l'ombre ; elle et Likari ont attrapé des brûlures en s'efforçant de te mettre en sécurité car, même amaigri, tu représentais une masse considérable, et ils n'avaient pas le temps de se tisser des manteaux d'ombre. Une fois qu'ils t'ont traîné sous les arbres, Firada a pu les aider, et nous t'avons transporté jusqu'ici, loin de la lumière. Alors Olikéa a fait tout son possible pour te ranimer, et je m'étonne de te voir déjà si

bien rétabli ; je n'avais jamais vu d'Opulent en aussi mauvais état.

— Quel gaspillage stupide ! » dit Fils-de-Soldat dans un grondement. Il se rallongea sur la mousse et regarda les coins de ciel qui apparaissaient entre les frondaisons épaisses. « Toute cette magie consommée en pure perte ! Ça retardera peut-être l'abattage des arbres, mais ça ne l'arrêtera pas ; et les intrus, même effrayés ou perplexes, risquent de chercher à surmonter l'obstacle plutôt que de renoncer à leur projet. Je sais que j'ai pour mission de débarrasser notre terre de leur présence, mais j'ignore comment y parvenir ; ça me demeure encore mystérieux.

— La magie ne donne une mission à quelqu'un que s'il existe un moyen de la mener à bien », répondit Jodoli d'un ton rassurant ; sa réflexion avait la cadence d'un vieux dicton.

« Peut-être, mais on me répète que, quand on se trouve sur la bonne voie, la magie illumine le chemin et que tout devient clair ; or, il ne m'arrive rien de tel, Jodoli. Je suis perdu dans le noir et je tâche tant bien que mal de résoudre un problème qui n'a apparemment pas de solution. » Entendre ma voix sans maîtriser ce qu'elle disait me faisait un effet bizarre – si bizarre qu'un picotement d'angoisse me parcourait les nerfs.

Jodoli avait l'air extrêmement mal à l'aise d'entendre Fils-de-Soldat s'épancher ainsi de son incompetence. Les Opulents, je le savais, nouaient rarement des liens d'amitié intime ; il pouvait leur arriver de s'allier, mais, le plus souvent, la rivalité les opposait : chacun accumulait du pouvoir pour soi, pour le bien de son clan familial. Apprendre de ma bouche que j'avais dilapidé mon immense réserve de magie pour rien le gênait pour moi ; mais Fils-de-Soldat savait qu'il était inutile de lui cacher sa faute ; peut-être Jodoli aurait-il un embryon de solution à lui proposer pour mettre fin à ses malheurs.

Mais, si c'était le cas, il ne le partagea pas. « Avec le temps, la magie te dévoilera ta mission, j'en suis sûr », dit-il. Il jeta un regard en coin à Firada, et je me rendis compte qu'elle affichait une expression effarée : je sus tout à coup que les Opulents n'avouent jamais leur ignorance, et voir Fils-de-Soldat enfreindre cette règle l'épouvantait : les Ocellions attendaient

d'eux qu'ils se conduisent en chefs et en guides ; la magie de la forêt ne résidait-elle pas en eux pour leur indiquer leur devoir ? Entendre Fils-de-Soldat dire qu'il ne recevait nulle inspiration effrayait Firada. Et si même le pouvoir ne pouvait arrêter le flot des intrus ? Et si même les Opulents se révélaient incapables de sauver les Ocellions ? Il regretta ses paroles.

« Je n'en doute pas, dit-il en réponse à la déclaration de Jodoli ; c'est la fatigue et le découragement qui me font parler ainsi, rien de plus.

— Naturellement. Mange, reprends tes forces, et tout ira bien. »

Fils-de-Soldat secoua la tête avec amertume. « Il s'en faudra de plusieurs jours avant que j'aie regagné ne serait-ce que le tiers de ma corpulence, et des mois avant que j'aie accumulé toute la magie dont je disposais. Quel gâchis terrible !

— Pourquoi avoir agi de la sorte ? » demanda Jodoli.

Fils-de-Soldat secoua de nouveau la tête, mais cette fois il se tut. Il avait déjà commis une erreur en se confiant exagérément ; s'il avouait à Firada et à l'autre Opulent qu'une partie de lui-même, gennienne et ignorante, était responsable de son état, il n'arriverait qu'à les désorienter davantage, voire à les dresser contre lui, ce qu'il fallait absolument éviter. Je commençais à subodorer que, s'il voulait mener à bien sa mission, il aurait besoin de tous les appuis et de tout le pouvoir disponibles.

La faim le submergea soudain, et il se sentit brusquement une soif inextinguible. « Reste-t-il de l'eau ? demanda-t-il.

— Dans cette outre, peut-être », répondit Jodoli d'un ton guindé ; il la désigna du doigt mais ne fit pas un geste pour la donner à Fils-de-Soldat. Apparemment, ce dernier venait de commettre encore un faux pas : Jodoli n'était pas son nourricier et n'avait pas à s'occuper de subvenir à ses besoins. Firada ne bougea pas non plus, parfaitement consciente qu'il ne lui revenait pas de lui offrir ses services. Mon double nous redressa en position assise, tendit la main et parvint à prendre l'outre ; elle n'était pas pleine, mais elle contenait encore de l'eau. Il l'avalala d'un trait puis demanda d'un ton agacé : « Où est ce gamin ? Comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Likari, répondit Firada. Mon neveu s'appelle Likari. »

Fils-de-Soldat s'était désaltéré, mais il avait du mal à fixer son attention ailleurs que sur sa faim. « Ton neveu... J'avais imaginé qu'il s'agissait peut-être de ton petit frère.

— Non, c'est mon neveu, le fils d'Olikéa. »

Je m'efforçai de masquer mon désarroi. « J'ignorais qu'elle était *mariée*. » Je dus recourir au gernien pour trouver le terme que je cherchais.

Firada eut l'air perplexe : ce concept n'existait pas dans la société ocellionne, mais la mauvaise conscience de Jamère à l'idée d'avoir eu des relations sexuelles avec une femme mariée avait fugitivement débordé sur ma personnalité ocellionne. « « Mariée » ? Qu'est-ce que c'est ? » demanda Firada ; à sa façon de prononcer le mot, on eût dit qu'elle pensait à une maladie.

« Un terme d'un autre temps et d'un autre lieu », répondit Fils-de-Soldat d'un ton dégagé ; je le sentis mal à l'aise que j'eusse pu influencer ses pensées et son discours. « Il signifie qu'elle se voue à un homme, qu'elle se consacre assez à lui pour porter son enfant. »

Elle plissa le front. « Je ne me rappelle pas qui est le père de Likari ; Olikéa le sait sans doute. Elle était à peine femme quand elle a décidé d'avoir un enfant, et elle s'est vite lassée de s'en occuper ; elle s'intéresse à lui uniquement quand il peut lui être utile. »

L'indignation de Jamère se heurta au sentiment de Fils-de-Soldat que cela n'avait guère d'importance : l'enfant appartenait à son clan familial, qui le prendrait en charge même si sa mère ne tenait pas une place prépondérante dans sa vie. Il fallut quelque temps aux émotions contradictoires qui m'agitaient pour s'apaiser. Fils-de-Soldat éprouvait-il une frustration et une exaspération semblables lorsque j'étais maître de mon existence ? Probablement. Ma part gernienne se trouvait désormais en suspens, capable de réflexion et de critique mais non d'action ; je savais à présent que je pouvais influencer sur les pensées de Fils-de-Soldat, mais non sur ses actes ; dans le meilleur des cas, je pouvais l'obliger à prendre du recul et à comparer les deux mondes qui avaient créé notre dualité.

Il gardait le silence depuis trop longtemps : Firada et Jodoli l'observaient d'un air étrange. « Je crois que j'ai renvoyé Olikéa un peu précipitamment ; l'enfant pourra peut-être s'occuper de moi en attendant que je choisisse quelqu'un de plus qualifié. »

Jodoli détourna les yeux et gonfla les joues, mimique ocellionne signifiant la dénégation. Sans me regarder, il dit : « Tu es peut-être plus courageux que moi de prendre à ton service un nourricier aussi jeune et inexpérimenté. Il connaîtra déjà certains des aliments qu'il te faut, et il est assez intelligent pour apprendre promptement quels sont ses devoirs ; mais il y aura des satisfactions qu'il ne pourra pas t'apporter – à moins que tu n'en cherches d'une autre sorte. »

Il s'exprimait de façon détournée, mais je saisis le sens de ses propos. Jamère se sentit insulté ; Fils-de-Soldat répliqua sans prendre de gants : « J'ai renvoyé Olikéa. Si elle ne s'intéresse pas à cet enfant, pourquoi lui en donnerais-je un autre ? Et puis, affaibli comme je suis, je pense qu'il passera un peu de temps avant que je ne désire une femme. Ce dont j'ai besoin principalement pour l'instant, c'est manger, boire et me reposer ; pour les deux premiers, l'enfant peut se débrouiller, pour le dernier, je m'en occuperai seul.

— Mais tu ne peux pas te reposer, du moins pas tout de suite, répondit Jodoli d'un ton catégorique.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il faut partir. Notre clan familial s'était déjà bien enfoncé dans les montagnes quand j'ai reçu l'appel pour revenir te sauver. Il est l'heure de voyager ; tu ne dois pas t'attarder, sinon les neiges te rattraperont bien avant que tu n'arrives à l'Hivernage. »

Firada mit les pieds dans le plat : « C'est grâce à la magie de Jodoli que tu es vivant. Il a dépensé une grande partie de ses réserves pour nous amener ici rapidement ; sans son intervention, tu cuirais encore au soleil tandis qu'Olikéa et Likari retournaient au Val des arbres des ancêtres.

— J'ai une dette de nourriture et de remerciement envers Jodoli. » Fils-de-Soldat reconnaissait son obligation.

Firada eut une moue désapprobatrice. « Et, avec un nourricier aussi dépourvu d'expérience, je ne vois pas comment tu vas la payer. Likari aura déjà du mal à subvenir à tes besoins ; il est gentil mais très jeune. Comment fera-t-il pour ramasser de quoi rembourser Jodoli ? »

L'Opulent détourna le visage : il ne seyait pas à un magicien de traiter de ce genre de détails. S'il avait exigé que je m'acquitte de ma dette, il aurait pu donner l'impression qu'il n'était pas assez puissant pour se permettre une telle dépense de magie ; mais sa nourricière avait pour devoir de garder l'œil sur ces décomptes et de veiller à ce que les débiteurs reconnaissent ce qu'ils devaient à leur Opulent et paient avec les aliments convenables. Firada ne lâchait pas pied, même si elle se trouvait en porte à faux du fait qu'elle affrontait un Opulent. Avoir gaspillé ma magie me coûtait cher en statut autant qu'en pouvoir. Par ma seule corpulence, on me respectait, mais, en puisant inconsidérément dans ma magie et en mettant stupidement ma vie en danger, j'avais sapé ma position dans le clan familial d'Olikéa – position désormais bien précaire, je m'en rendis compte soudain : le clan disposait déjà d'un Opulent, et ses membres avaient déjà pour tâche de subvenir à ses besoins et de lui fournir les nourritures idoines pour alimenter sa magie. Ayant pu constater mon manque de jugement, ils risquaient de regarder comme une mauvaise affaire d'adopter un second Opulent.

Fils-de-Soldat inspira profondément tout en sachant parfaitement que gonfler ses poumons ne remplaçait pas un bel étalage de graisse. Je devais avoir l'air ridicule, tout décharné, avec la peau qui pendait, à m'efforcer de prendre le maintien digne et d'afficher la puissance d'un Opulent convenablement nourri. Néanmoins, il persista. « La dette sera remboursée, sois-en assurée ; je ne suis pas homme à regimber à payer ce qu'il doit. La dette sera remboursée, et, quand j'aurai recouvré toute mon ampleur, si jamais Jodoli se trouve dans le besoin en quelque façon, il saura qu'il peut compter sur moi pour lui retourner la faveur. »

Elle haussa les sourcils. Les Opulents étaient généralement rivaux, et souvent rivaux acharnés ; proposer un échange de

services, voire une alliance, avec l'un d'eux n'avait pas de précédent chez les Ocellions, et je vis qu'elle tâchait d'en peser les bénéfices : de quelle autorité disposerait un clan doté de deux Opulents ? Une telle situation s'était-elle déjà présentée par le passé ?

Elle se tourna vers Jodoli ; ils échangèrent un long regard plein de sous-entendus, puis l'homme pencha lentement la tête vers moi. « Je te prends au mot : je ne t'oblige pas à me rembourser tout de suite ce que j'ai dépensé pour toi. Pour le présent, Likari devra faire son possible pour t'alimenter assez pour voyager vite ; le paiement de tes dettes pourra attendre que tu sois arrivé à l'Hivernage. »

Son emploi du pluriel ne m'avait pas échappé. Une vague d'épuisement me submergea soudain ; si mon organisme ne pouvait pas s'alimenter, il exigeait le sommeil ; si je ne pouvais pas rassasier ma chair, elle se reposerait en attendant que je puisse la nourrir. Mais que faisait donc l'enfant ? Il avait parlé de champignons jaunes, et, à cette évocation, l'eau me vint à la bouche. Fils-de-Soldat eut peine à ramener ses pensées sur la conversation en cours.

« Mes dettes ? C'est donc que tu acceptes l'aide que je te propose. »

Jodoli hocha gravement la tête. « Je n'y avais pas songé jusqu'ici, mais il n'y a peut-être pas d'autre solution. Une alliance d'Opulents pourrait convaincre Kinrove qu'il ne peut plus agir seul ; il doit nous faire part de ses plans, et il doit écouter nos paroles. Il a beau être le plus ample d'entre nous, et sa danse tenir peut-être les intrus à l'écart depuis des années, il doit comprendre que la force de cette magie décline alors qu'elle a un coût élevé pour le Peuple – trop élevé, d'après certains, pour le supporter plus longtemps. Il y a deux hivers, je me suis entretenu avec lui de ce sujet, et il m'a ri au nez ; l'hiver dernier, je lui ai de nouveau exposé mes inquiétudes, mais il n'a pas voulu m'écouter ; il a seulement dit que je devrais rougir de critiquer sa danse alors que je n'avais rien fait pour protéger le Val des arbres des ancêtres. Comme notre clan familial est celui qui estive le plus près du Val, je devrais, selon lui, regarder comme mon devoir de me montrer plus vigilant. Mais s'agit-il

d'un problème de vigilance ? Je ne le crois pas ! Et, bien que notre groupe occupe les terrains d'estive les plus proches du Val, les arbres abritent les ancêtres de tous les Ocellions ! Pourtant, à son attitude, on aurait dit qu'il s'était chargé d'un fardeau que j'aurais dû porter seul, comme si mon clan et moi-même devions lui en savoir gré ! Tout ça pour une danse qui n'a jamais réussi à repousser les intrus et les tient tout juste en respect ! »

Jodoli tenait des propos importants, je le savais, mais la fatigue pesait sur les paupières de Fils-de-Soldat, et il ne restait éveillé qu'en songeant aux champignons que l'enfant m'avait promis. Avec une nostalgie douloureuse, il se rappela les paniers pleins qu'Olikéa m'apportait naguère, et la dextérité avec laquelle elle préparait et servait les festins. Peut-être avait-il agi avec précipitation, aiguillonné à l'excès par son amour-propre, en la renvoyant, et il regretta de ne pouvoir la rappeler ; je crispai les mâchoires : non, il avait déjà bien assez perdu d'estime aux yeux du clan ; il ne devait pas courir le risque de paraître indécis.

Il jeta un regard excédé alentour ; la faim le mettait hors de lui, et il n'arrivait plus à se concentrer sur les propos de Jodoli. A son grand soulagement, je vis Likari apparaître entre les arbres, avec un panier si plein qu'il le portait dans ses bras et non par l'anse. Fils-de-Soldat se dévissa le cou pour voir ce qu'il rapportait.

Les yeux brillants, l'enfant cria bien avant d'arriver près de nous : « Pardon d'avoir mis si longtemps, Opulent ! En allant chercher les champignons, je suis tombé sur un buisson de crochefruits, et je les ai cueillis ; il y en avait beaucoup, des rouges et des jaunes en même temps ; et puis j'ai ramassé tous les champignons, des deux côtés des arbres. Je savais que tu avais faim, alors je me suis pressé. Ai-je bien fait ? »

L'exercice avait enflammé son visage déjà marqué par le soleil, au point d'effacer quasiment ses taches. Fils-de-Soldat sourit en hochant la tête et s'empara avidement du panier, soudain saisi d'une telle fringale qu'il en perdait la parole. Likari s'agenouilla, posa son fardeau et entreprit d'en sortir le contenu, mais Fils-de-Soldat, incapable de se retenir davantage, y puisa

deux poignées de fruits ; je ne les connaissais pas, et leur contact froid me surprit. « Fais attention aux noyaux ! » s'exclama l'enfant alors que Fils-de-Soldat en fourrait un dans sa bouche ; mon double hocha la tête, déjà immergé dans la pulpe tendre au goût suave.

Mais Firada prit l'air sévère : « Est-ce ainsi qu'on s'adresse à un Opulent, Likari ? Sans lui donner son titre, sans courber la tête ? Qui te crois-tu pour lui dire comment il doit manger ? Quel nourricier es-tu donc ? Ah, ce petit est beaucoup trop jeune ! Il va humilier notre clan familial ; il faut quelqu'un d'autre pour cette tâche. »

L'enfant voûta les épaules, déconfit, puis il leva de grands yeux vers Fils-de-Soldat ; ils paraissaient noisette à présent.

Ses taches, en forme de larme, formaient sur ses traits un motif presque régulier, hormis la strie qui courait sur son nez, mais c'étaient des rayures plus que des mouchetures qui marquaient le reste de son corps, et il avait le dos des mains et le dessus des pieds d'un noir de suie. Ces dessins m'évoquaient la robe de certains chevaux. Fils-de-Soldat recracha un noyau rugueux, et, alors qu'il prenait un autre fruit, il vit les yeux du petit garçon s'emplir de larmes. Je ne pus le supporter ; je bousculai les pensées de mon moi ocellion.

« Il m'a apporté à manger, et il a fait vite ; présentement, c'est ce que je demande en priorité à un nourricier. Je crois que Likari et moi nous entendrons bien pour le moment, et peut-être encore mieux quand nous aurons appris à nous connaître. »

L'expression de l'enfant s'illumina comme si je lui avais donné une poignée de pièces d'or ; il regarda sa tante par en dessous en réprimant un sourire malicieux : il s'efforçait de rester respectueux envers elle. Tant mieux. Fils-de-Soldat tira le panier à lui ; les croche-fruits étaient somptueux, mais il avait soudain envie des champignons. Il retourna la banne sur la mousse, et le contenu forma un tas considérable. Avec un soupir de bonheur, il saisit une grappe de champignons.

« Peux-tu aller me chercher encore du ravitaillement pendant que je me restaure ? » demanda-t-il.

Likari jeta un regard à Firada puis, consciencieusement, il inclina gravement la tête à mon adresse. « Bien sûr, Opulent ; il

en sera selon vos désirs, Opulent. Je vais voir ce que je puis trouver. »

Sa tante avait pris un air réprobateur quand j'avais loué l'enfant, mais, devant sa déférence manifeste, elle se radoucît et dit d'un ton vif : « Va jusqu'au coude du ruisseau, aux trois gros rochers ; là, creuse le sable : tu verras peut-être des mollusques bleus. Ils sont parfaits pour rendre sa vigueur à un Opulent. Sur la berge, il pousse des herbes épaisses ; comme le printemps est passé depuis longtemps, elles ne seront plus bonnes à manger, mais elles ont de grosses racines nourrissantes. Veille à bien les laver avant de les lui apporter : quand un Opulent est aussi affamé que lui, il peut se précipiter et avaler de la terre ou des os si on n'a pas bien préparé la nourriture ; or, la terre et les os risquent de lui boucher les entrailles ou de lui donner la fièvre.

— Oui, ma tante. » Il baissa les yeux. « C'est pour ça que je craignais qu'il avale le noyau des fruits. » Comme Firada s'assombrissait devant cette effronterie, il ajouta rapidement : « Mais j'aurais dû l'avertir avec plus de respect. Merci de me faire profiter de tes conseils et de tes coins de collecte ; je sais bien qu'on garde souvent jalousement pour soi ces renseignements. »

Attendrie, Firada répondit d'un ton où perçaient des accents maternels : « Je souhaite que tu te débrouilles au mieux, Likari, si tu dois t'essayer à la fonction de nourricier. » Puis, plus sèchement, elle poursuivit : « Mais ne reste pas là à bavarder pendant que ton Opulent attend de manger. Va vite et reviens avant qu'il ait fini ce que tu lui as déjà apporté ! »

L'enfant acquiesça vivement de la tête et s'éloigna en courant. Fils-de-Soldat ne s'aperçut que distraitement de son départ, tout entier absorbé dans son repas. Jodoli devait comprendre cet état de recueillement, car il attendit que j'eusse quasiment achevé le panier pour reprendre la parole. « Il est bon que ton nourricier t'ait trouvé des champignons ; ça t'aidera, et, s'il déniché des mollusques bleus, ce sera encore mieux. Tu auras besoin de force cette nuit s'il faut voyager vite. »

J'avais la bouche pleine de pulpe de fruit. Fils-de-Soldat ne pouvait pas parler, aussi levai-je les sourcils d'un air interrogateur.

« Nous ne pouvons pas rester plus longtemps ; nous devons partir ce soir. J'ai dépensé de la magie pour venir en marche-vite, accompagné de Firada, Likari et Olikéa, le tout en une seule nuit ! Ce soir, il faudra reprendre le chemin du retour, mais sans autant de hâte ; toutefois, la saison est trop avancée pour que ton nourricier et toi voyagiez à la manière ordinaire. Tu devras te servir de la magie pour gagner l'Hivernage en marche-vite avec Likari. »

Les questions se bousculaient dans ma tête : pourquoi nous rendions-nous dans les montagnes alors que l'hiver arrivait ? La logique eût voulu que nous passions la saison froide dans les piémonts au lieu de gagner une altitude aux températures beaucoup plus dures et à la neige plus épaisse. J'ignorais si Fils-de-Soldat savait pratiquer la marche-vite et plus encore emmener quelqu'un avec lui ; il s'agissait d'une magie ocellionne qui permettait de franchir de longues distances très rapidement. Mon double partageait mon incertitude ; il fourra en hâte les derniers fruits dans ma bouche, et, alors qu'il mâchait, je me sentis soudain plus assuré, mieux ancré dans le monde et le jour. Il avala avec bonheur mais, avant qu'il pût poser aucune question à Jodoli, Firada l'interrogea.

« Et Olikéa ? fit-elle avec gravité. Vas-tu l'emmener en marche-vite auprès du Peuple ? »

Je vis Jodoli hésiter. « Je voulais disposer de tout mon pouvoir pour m'adresser à Kinrove ; j'en ai déjà dépensé plus que je n'en avais l'intention pour venir et vous amener tous. Jamère compte nous rembourser, mais... »

Fils-de-Soldat l'interrompit : « Olikéa se trouve ici à cause de moi, et je pense qu'elle n'est pas venue avec plaisir ; je me sens son obligé ; je la raccompagnerai en marche-vite. » Il ne tenait pas à accroître sa dette envers Jodoli. »

Il eut l'air dubitatif. « Auras-tu la force d'emmener Olikéa et Likari ?

— Si je n’y arrive pas ce soir, je devrai rester ici, me reposer et manger avant de réessayer. »

Olikéa n’était pas partie loin ; elle avait dû même rôder tout près de nous pour écouter notre conversation et voir comment s’établissaient mes relations avec son fils. Elle sortit de derrière un arbre immense et s’approcha de nous d’un air dégagé, mais en me jetant des coups d’œil où se lisaient la colère et l’amour-propre meurtri. Sans me regarder, elle s’adressa à Jodoli. « Je préférerais que ce soit toi qui me ramènes au Peuple. Une fois là-bas, j’irai te chercher à manger pour te payer – ou bien j’y vais tout de suite afin que tu aies les réserves nécessaires pour voyager ce soir. »

A ces mots, une étincelle s’alluma dans les yeux de Firada, et elle alla se placer entre Olikéa et Jodoli. Elle plissa les paupières et, d’une voix qui évoquait le grondement d’un chat en colère, elle dit : « Je sais quel but tu poursuis, mais ça ne marchera pas ! Tu as irrité ton propre Opulent et il t’a rejetée ; n’espère pas t’insinuer dans les bonnes grâces du mien ! Jodoli est à moi depuis qu’il a réussi son épreuve ! Je le nourris, je le soigne, et je l’ai tiré je ne sais combien de fois des guêpiers où sa bêtise l’avait fourré ; à présent qu’il s’apprête à défier Kinrove, tu crois pouvoir l’enjôler avec des mots doux et des friandises pour me l’enlever ? Non ; recule, ma sœur. Tu as eu ta chance et tu l’as laissée passer ; tu ne me prendras pas ce qui m’appartient. »

Avec un mélange d’horreur et de fascination, je vis Firada se mettre en position comme un homme qui se prépare à la lutte : les jambes légèrement pliées, les bras écartés du corps, prêts à saisir son adversaire si Olikéa décidait d’attaquer. D’un mouvement de la tête, elle rejeta en arrière les mèches rayées qui tombaient sur son visage. Je clignai les yeux et la vis soudain comme Fils-de-Soldat la voyait ; mon éducation gernienne m’avait interdit jusque-là de regarder franchement sa nudité, mais j’observais à présent avec admiration les muscles qui roulaient sous son ample masse. Elle était impressionnante. Sa sœur, plus grande, n’avait rien d’une frêle violette non plus, mais, si j’avais dû parier, j’eusse placé ma mise sur Firada.

Je ne suis pas sûr qu'Olikéa voulait contester les droits de sa sœur sur Jodoli ; elle parut un peu surprise, voire inquiète de la voir défendre aussi furieusement son territoire ; elle resta un instant la bouche ouverte, puis elle gonfla les joues en signe de dédain. « Je ne veux pas me l'approprier ; je souhaite seulement qu'on me ramène au Peuple, c'est tout. Partout et toujours, Firada, tu crois que les autres femmes convoitent ce que tu possèdes. Tu es une sotte, et tu accordes trop de valeur à ton Opulent ; il a mis longtemps à grossir, il est placide, voire stupide dans sa façon de te laisser le mener de pâturage en pâturage comme un mouton gennien. Tu peux le garder, et on verra quel profit tu en retires. »

D'un mouvement brusque de la tête, elle rejeta ses cheveux en arrière, leva le menton d'un air de défi et tourna le dos à sa sœur et à l'Opulent. Je notai que Jodoli avait suivi l'échange d'un air distrait. Était-il aussi passif qu'Olikéa le décrivait ou bien un Opulent ne s'abaissait-il pas à s'offusquer de tels propos ? Firada montra les dents à sa sœur en une mimique d'amusement ou peut-être de satisfaction à l'idée d'avoir vaincu une rivale potentielle ; je n'eus pas le temps d'y réfléchir davantage, car Olikéa s'approcha de moi à grands pas puis se campa devant moi d'une manière presque menaçante. Jamais encore il ne m'était arrivé de me trouver face à une femme nue hérissée de colère ; c'était à la fois effrayant et curieusement excitant.

« Tu as raison : c'est ton irréflexion qui m'a obligée à venir ici ; tu dois donc me ramener auprès du Peuple. »

Fils-de-Soldat se tut. Pour ma part, j'inclinai à obéir à la courtoisie qui me commandait de la raccompagner saine et sauve chez les siens, mais l'Opulent commençait à se lasser de ses exigences et de sa façon de l'exploiter. Elle bouillait toujours de fureur devant moi ; choisissant le compromis, il déclara d'un ton ferme : « Si tu souhaites que je te reconduise en marche-vite auprès du Peuple, j'aurai besoin de forces ; j'essaierai donc si tu aides Likari à me rapporter de la nourriture. Ça me paraît équitable. »

Il eût mieux fait de ne pas ajouter cette dernière phrase, qui eut l'effet d'une étincelle sur un tas de poudre : Olikéa éclata

d'indignation vertueuse. « Équitable ? Équitable ? Tu ignores tout de l'équité ! Des mois durant, je t'ai donné à manger, je t'ai même enseigné de quels aliments tu avais besoin, j'ai couché avec toi pour assurer ton bien-être et ta détente, je t'ai harcelé en vain pour que tu me laisses te nourrir et te soigner comme il sied à un Opulent, je me suis acharnée à t'apprendre à te conduire comme il faut, à t'inculquer tes devoirs envers le Peuple, et comment m'as-tu remerciée ? Ai-je gagné en statut dans le clan ? Non ! As-tu accompli de hauts faits pour lui ? Non ! Quand tu parles des intrus, tu dis « mon peuple » et tu prétends que rien ne leur fera rebrousser chemin ! Traîtrise et ingratitude, voilà tout ce que j'ai obtenu de toi ! Insultes et désobéissance ! Comment peut-on servir de nourricière à un Opulent aussi insupportable ? Et regarde-toi maintenant ! Tous ces efforts que j'ai investis, perdus pour rien ! Tu es maigre comme un homme qui ne mange rien, maigre comme un homme que nul ne respecte, maigre comme un homme maudit par la forêt, maigre comme un homme trop bête pour trouver seul à manger. Tu n'accompliras rien de grand ; il faudra des mois, peut-être un an ou plus, pour que tu redeviennes aussi gros qu'avant ; et, chaque jour que tu passeras à essayer de regagner le pouvoir que tu as gâché, Jodoli mangera, accumulera de la magie et grandira. Tu ne seras jamais plus ample que lui, et, quand tous les clans familiaux se réuniront à l'Hivernage, on se moquera de toi et de ceux qui t'auront amené. Tu as gaspillé tout mon travail, toute la peine que je me suis donnée pour aller te chercher à manger, pour m'occuper de toi, tout ! Qu'y ai-je gagné ? Qu'y a gagné mon clan ? »

J'avais l'impression d'assister à l'éruption d'un geyser. Chaque fois que je m'attendais à ce qu'elle s'interrompît pour réfléchir, elle reprenait seulement son souffle et vociférait de plus belle. Jodoli et Firada observaient la scène, muets, avec ce mélange de fascination et d'horreur de ceux qui regardent se produire un événement inconcevable, et, à mon sens, Fils-de-Soldat gardait son calme uniquement parce qu'en moi deux réactions opposées s'empoignaient : le Gernien souhaitait reconnaître qu'elle n'avait pas reçu son dû tandis que l'Opulent bouillait sous le flot de reproches.

Il croisa les bras, trop conscient des plis que formait la peau sur mes avant-bras et ma poitrine ; même mes doigts naguère boudinés me paraissaient étranges, et je partageai son brusque regret pour toute cette magie péniblement amassée et perdue en vain. Olikéa avait raison : j'avais l'air d'un homme sans pouvoir, émacié, que nul n'honorait, et je serais la risée de tous à la réunion des clans. Un sentiment de déception m'inonda et se mua aussitôt en colère ; Fils-de-Soldat pointa le doigt sur Olikéa et prononça son nom au beau milieu de la tirade de l'Ocellionne. Je ne pense pas qu'il se servit de la magie, mais son interruption la réduisit au silence aussi efficacement.

« Si tu souhaites que je te ramène en marche-vite ce soir, va me chercher de quoi manger, sinon je serai trop faible. Si tu ne veux pas aider Likari à me nourrir, très bien ; demande à Jodoli de t'emmener. Mais c'est ta seule alternative ; fais ton choix, et fais-le sans bruit. »

Elle plissa les paupières, et le vert de ses yeux lui donna l'expression d'un félin. « J'ai peut-être des options dont tu ne sais rien, Jhernien ! » Elle me tourna le dos et s'en alla à grands pas dans la forêt. Je la suivis du regard en me demandant comment j'avais pu croire un instant qu'elle éprouvait de l'amour ou même seulement de l'affection pour moi, alors qu'il s'agissait d'une transaction : elle me donnait à manger et faisait l'amour avec moi dans l'espoir que j'acquerrais pouvoir et respect et qu'elle en profiterait.

Firada gonfla les joues afin de marquer son dédain pour la sortie d'Olikéa. « Elle n'a pas le choix ; elle reviendra avec des mets fins et des paroles suaves pour regagner tes faveurs. Ma petite sœur a toujours été ainsi ; mon père l'a gâtée après que ma mère a été prise. »

Jodoli vint s'asseoir pesamment près de moi. Fils-de-Soldat réprima une bouffée de jalousie : l'autre était splendide avec sa peau lisse et huilée, son ventre luisant et rond comme un chat de forêt repu ; il avait les cheveux brillants, plaqués en arrière et tressés en une natte épaisse. Je détournai les yeux, incapable de supporter le contraste terrible avec ma peau pendante et mes os saillants. « Jamère, il faut que nous parlions des accusations d'Olikéa. Je te sais divisé, réticent à accepter

qu'il faille tuer ou chasser les intrus ; mais, maintenant qu'ils t'ont rejeté, tu les regardes peut-être autrement, et peut-être reconnais-tu qu'ils n'ont pas leur place sur notre terre. »

Fils-de-Soldat se frotta les mains en examinant mes doigts. Divisé... Jodoli ignorait à quel point il avait touché juste. « Comment sais-tu qu'ils m'ont rejeté ? demandai-je.

— La magie me l'a soufflé à l'oreille. Comme tu refusais de venir à la forêt de ton plein gré, elle a dû retourner tes semblables contre toi, et maintenant ils te renient. Quand tu dis « mon peuple », à présent, de qui parles-tu ? »

La question ne s'adressait pas seulement à Fils-de-Soldat, Opulent des Ocellions ; Jamère devait y répondre aussi. Mon double s'exprima pour nous deux.

« Je crois que je ne dirai plus « mon peuple » avant très longtemps. »

6

Confrontations

En tant que Jamère, je ne fis pas grand-chose pendant le reste de cette journée : je me retirai au fond de mon esprit et devins spectateur de ma vie. Fils-de-Soldat mangea ce que Likari avait apporté, se désaltéra longuement d'eau claire puis dormit ; il se réveilla en sentant l'arôme délicieux de la chère cuisinée. Dans un filet tressé à la va-vite reposaient des tubercules rôtis et des paquets de la taille d'un poing, enveloppés de feuilles ; dans ces derniers se trouvaient des morceaux de poisson cuits avec des racines aigres, auxquels les feuilles, comestibles, ajoutaient une touche piquante. Il mangea et se déclara satisfait du repas ; ce fut le seul échange entre Olikéa et lui ; aucun ne présenta d'excuses à l'autre ni ne chercha à analyser la situation. Ils paraissaient avoir résolu leur conflit beaucoup plus simplement que n'eussent pu le faire des Gerniens.

Quand Likari revint avec son panier plein, Fils-de-Soldat mangea de nouveau ; je ne pense pas qu'Olikéa en fut ravie, mais elle ne dit rien, sortit un peigne en bois de sa poche en bandoulière et se mit à défaire consciencieusement les nœuds de mes cheveux. Elle y passa beaucoup plus de temps que cette tâche simple n'en méritait, et je me rendis compte pour la première fois du plaisir qu'elle pouvait procurer. Firada réprouvait, je pense, la façon dont Fils-de-Soldat acceptait sans discuter le retour d'Olikéa ; elle annonça qu'elle menait Jodoli au ruisseau pour le laver et se reposer, sur quoi elle s'éloigna à grandes enjambées, et il la suivit avec une lenteur impassible, comme un bouvillon placide.

Olikéa ne leur prêta nulle attention. Likari était reparti chercher des champignons. L'Ocellionne continua de me passer le peigne dans les cheveux, bien qu'elle n'eût pas grand-chose à coiffer : j'avais renoncé depuis quelque temps à la coupe militaire, mais il n'y avait pas assez de longueur pour faire des tresses ou toute autre coiffure. Néanmoins, le contact de ses mains était agréable, et l'Opulent se laissait bercer par ses doux attouchements et la sensation de réplétion de son estomac. Il s'endormit.

Cela peut paraître étrange, mais je n'en fis pas autant : je demeurai éveillé et conscient de tout ce qu'on peut ressentir les yeux fermés. Mon double ocellion avait-il vécu la même expérience à l'époque où j'étais totalement maître de ma vie – ou du moins le croyais-je ? Cela ne manquait pas d'agrément : j'avais lâché les rênes de mon existence ; on ne pouvait donc pas me tenir responsable de l'imbroglio qu'elle était devenue. L'été volait une journée à l'automne et il faisait chaud en ce début d'après-midi, mais, là où nous nous trouvions, dans l'ombre du cœur de la forêt, il régnait une fraîcheur plaisante qui me picotait la peau. Je gisais immobile, baigné de ma chaleur corporelle que la moindre brise dissipait ; cela ne me dérangeait guère : la mousse sur laquelle je reposais était épaisse, attiédie par mon contact, et je me sentais bien. Je me rendis compte soudain que j'étais nu comme un ver. Olikéa avait dû me déshabiller lorsqu'elle m'avait sauvé ; elle avait toujours vu d'un mauvais œil les vêtements que je portais, mais elle avait eu tort de les jeter ainsi : sans eux, on s'apercevrait beaucoup plus vite de ma maigreur. Malgré leur aspect étrange, ils auraient pu m'éviter un peu du dédain et des moqueries des autres Ocellions, qui n'avaient que mépris et pitié pour un homme émacié : il fallait vraiment être stupide pour ne pas pouvoir subvenir à ses propres besoins ou gagner assez d'estime de la part de ses semblables pour obtenir leur aide en cas de blessure ou de maladie. Actuellement, je répondais tout à fait à cette description – mais Fils-de-Soldat avait désormais la haute main sur mon corps : à lui de se débrouiller. Je laissai mon esprit s'égarer vers des pensées plus agréables.

J'entendais des oiseaux gazouiller, la brise qui soufflait dans les pins et le bruit à peine perceptible des feuilles délogées par une rafale de vent ; à l'oreille, je suivais leur chute de branche en rameau jusqu'au contact avec le sol de la forêt. Les Ocellions avaient raison : l'été avait passé, l'automne était au plus fort et l'hiver suivrait sans tarder ; le vrai froid descendrait des montagnes, accompagné de neige et de vents mordants. L'année précédente, j'avais une petite chaumière douillette où m'abriter ; cet hiver, j'affronterais les intempéries sans même aucun vêtement. Une vague d'angoisse monta en moi mais, une fois encore, je contournai simplement l'obstacle : cela ne me regardait pas. Apparemment, les Ocellions survivaient depuis des siècles ; quelle que fut leur tactique, même si elle consistait à supporter stoïquement le froid et les privations, Fils-de-Soldat l'apprendrait et passerait victorieusement la mauvaise saison.

Un oiseau se mit à chanter plus fort en signe d'avertissement, puis j'entendis le claquement de ses ailes quand il prit brusquement son envol. Quelques secondes plus tard, une créature se posa lourdement parmi les branches, et une pluie de brindilles s'abattit sur mon visage, suivie par une lente averse de feuilles. Je levai les yeux, contrarié : un gros croas s'était perché dans l'arbre qui me dominait. Je fronçai le nez avec dégoût : les caroncules charnues, rouge-orange, qui pendaient de son bec m'évoquaient à la fois des morceaux de viande et des tumeurs cancéreuses. Ses plumes bruirent quand il s'ébroua, et j'eus l'impression de sentir l'odeur de charogne qui en émanait. Ses longues serres noires agrippées à la branche, il se pencha pour me regarder, les yeux brillants.

« Jamère ! Tu me dois une mort. »

Son croassement me glaça l'échine ; je m'arquai comme si j'avais reçu une flèche dans le dos, puis je relevai les yeux vers la créature. Elle n'avait plus l'aspect d'un oiseau ; elle ne ressemblait pas non plus à un homme : Orandula, dieu de l'équilibre, se tenait sur la branche au-dessus de moi. Ses longs pieds noirs accrochaient le bois avec leurs ongles cornés, il avait le bec crochu d'un oiseau charognard à la place du nez, et les caroncules rouges tombaient à présent de sa gorge ; sur sa tête se dressait un taillis de plumes hirsutes, tandis que des pennes

couvraient son corps et pendaient de ses bras. Seuls restaient inchangés ses yeux brillants de croas. Il pencha la tête et me regarda fixement, puis un sourire étira son bec de manière horrible. Je ne pouvais détourner mon attention de lui, pétrifié de terreur, et je vis sa petite langue noire pointer, passer sur les bords de son bec puis disparaître.

Ce n'était pas vrai. C'était trop affreux. Toutes les prières au dieu de bonté que je connaissais remontèrent à la surface de mon esprit, et je m'efforçai de les prononcer, mais Fils-de-Soldat dormait, la bouche close, inconscient de ma terreur. Je voulus fermer les yeux pour chasser de ma vue l'ancien dieu, pour le repousser dans le domaine des rêves, mais je n'avais pas les paupières ouvertes ; j'ignorais comment je le voyais. Je m'évertuai à lever un bras comme pour cacher les yeux, mais mes muscles n'obéissaient pas à Jamère, et Fils-de-Soldat restait plongé dans le sommeil. Je ne pouvais échapper au regard perçant de l'ancien dieu. Quelle expérience affreuse d'éprouver une pareille épouvante et de sentir en même temps la respiration lente et régulière du sommeil profond et les battements de cœur paisibles d'un homme repu qui se repose ! Fils-de-Soldat pouvait bien dormir, impossible à Jamère de s'enfuir loin du dieu juché dans l'arbre au-dessus de moi. Un gémissement apeuré monta dans ma gorge, mais il ne put sortir ; je voulus détourner le regard, mais je n'y parvins pas.

« Pourquoi font-ils toujours ça ? » Orandula posait la question de façon rhétorique. « Pourquoi les hommes croient-ils que, s'ils se cachent les yeux, ce qui leur fait peur s'en ira ou cessera d'exister ? Il me semble qu'une créature saine d'esprit préférerait ne pas quitter du regard un être aussi dangereux que moi ! » Il déploya ses bras-ailes pour agiter ses rémiges d'un air menaçant, et, en moi, le gémissement se mua en hurlement muet. Son sourire s'élargit. « Pourtant, chaque fois que je leur rends visite, les hommes se détournent pour ne pas me voir. Ça ne sert à rien, Jamère ; regarde-moi. Tu m'appartiens, sache-le, et ni ton dieu de bonté ni ta magie de la forêt ne le contesteront. Tu as pris ce qui me revenait, et ta vie est engagée ; tu me dois une mort en remboursement. Regarde-moi, Jamère Burvelle ! » Lorsqu'il me lança cet ordre, un événement étrange se

produisit : un calme glacial s'étendit en moi comme la couche d'air froid qui stagne sur l'eau dans un puits profond. J'avais perçu en Orandula, ou peut-être dans ma situation, un élément que je connaissais : l'inévitable. Il suscitait toujours chez moi une terreur suffocante, mais j'avais compris que je ne pouvais pas lui échapper, qu'il était inutile de lutter, et la sérénité du désespoir m'envahissait. Je pus enfin poser les yeux sur le dieu que j'avais dupé, et je parvins à m'exprimer d'une voix qui ne passait pas par mes lèvres, ma langue ni mes poumons. Je plantai mon regard dans le sien avec l'impression d'appuyer la paume de la main sur la pointe d'une épée.

« Une mort ? Tu exiges une mort ? Mais tu en as eu des dizaines, un plein banquet ! Combien de gens ai-je enterrés à la fin de l'été ? Des soldats robustes, des petits enfants, des inconnus, des ennemis personnels, des amis, Buel Faille, Carsina... » Ma gorge se noua sur le prénom de mon ancienne fiancée.

Orandula éclata d'un rire croassant. « Tu me dis ce que j'ai pris, non ce que tu m'as donné. Or, tu ne m'as rien donné : tu m'as volé, Jamère Burvelle !

— Je n'ai fait que libérer un oiseau qui souffrait, empalé sur un carrousel sacrificiel. Je l'ai décroché puis relâché ; en quoi s'agit-il là d'un crime si grand que je doive le payer de ma vie ? Ou de ma mort ?

— Tu m'as dépouillé, humain. Cet oiseau, sa vie et sa mort m'appartenaient. De quel droit pouvais-tu affirmer qu'il ne devait pas souffrir ? De quel droit l'as-tu libéré, ressuscité puis laissé s'envoler ?

— Je l'ai ressuscité ? Moi ?

— Ha ! s'exclama-t-il dans un croassement rauque. Écoutez-moi ça ! Tu commences par prétendre ignorer la gravité de ton acte ; bientôt, tu nieras l'avoir commis, puis tu diras...

— Ce n'est pas juste !

— Voilà, exactement. Et pour finir chacun affirmera que... »

Si j'avais eu des poumons, j'eusse pris une grande inspiration. Je rassemblai toute la force de ma terreur pour aller chercher les mots en moi. « Je suis un fidèle du dieu de bonté ;

par ma naissance en tant que fils militaire, je lui suis consacré, et on m'a élevé selon ses préceptes. Tu n'as nul pouvoir sur moi ! » Je prononçai cette dernière phrase avec conviction, ou du moins je m'y efforçai, car ma voix se perdait dans ses croassements de rire.

« Ah oui, la dénégation finale ! Je ne peux être ton dieu puisque tu en as déjà un ; tu le gardes dans ta poche et tu le sors dans les grandes occasions comme aujourd'hui. Faire appel à ton dieu de bonté, c'est beaucoup plus efficace que, disons, mouiller ton pantalon de terreur ; en tout cas, c'est un peu moins ridicule. » Il déploya les plumes de sa queue et se redressa, agité d'une telle hilarité qu'il en ébranlait sa branche. Je le regardais, incapable de me détourner de lui. Il continua de s'esclaffer un long moment, puis il cessa enfin, se frotta les yeux d'un bras emplumé et se pencha vers moi, la tête de côté pour m'observer plus précisément. « Appelle-le, fit-il. Supplie le dieu de bonté de venir à ton secours ; j'aimerais voir ce qui se passera. Vas-y, glapis, appelle à l'aide, humain ; tu n'as pas encore essayé ça. »

Je n'y arrivai pas ; pourtant, l'envie me taraudait d'invoquer une présence bienveillante qui fondrait du ciel pour me protéger. La cause n'en était pas mon manque de foi en l'existence du dieu de bonté, mais, je crois, la crainte qu'il n'intervînt réellement et ne me jugeât indigne. Je savais au fond de moi, comme la plupart des hommes, que je ne m'étais jamais donné complètement à lui – je ne parle pas ici de la façon dont un prêtre consacre sa vie au service d'un dieu, mais plutôt de celle dont on suspend son propre jugement, ses propres désirs, pour exécuter en toute confiance la volonté du dieu de bonté. J'avais toujours évité cet engagement ; je m'en apercevais soudain, j'avais toujours eu la conviction qu'une fois dans mon vieil âge je deviendrais dévot et rattraperais les manquements de ma jeunesse insouciante. La vieillesse m'apparaissait comme le moment idéal pour m'exercer à l'autodiscipline, à la charité et à la patience ; je me montrerais généreux dans mes aumônes et je passerais des heures à méditer en regardant la fumée suave de mes offrandes journalières monter vers le dieu de bonté ; lorsque l'ambition, l'appétit de la chair et la curiosité ne feraient

plus bouillonner mon sang, je pourrais m'assagir et me satisfaire de mon dieu de bonté.

Sottement, je me berçais de l'illusion que j'aurais toujours le temps de m'améliorer plus tard, alors qu'à l'évidence l'existence pouvait s'arrêter à tout instant ; une chute dans les escaliers, un coup de froid, une fièvre, une balle perdue : la jeunesse ne protégeait pas de ces accidents. On pouvait perdre la vie fortuitement, d'une seconde à l'autre. Une partie de moi-même le savait peut-être, mais, dans ma chair, je n'y croyais pas.

En tout cas, je n'avais jamais imaginé qu'un dieu ancien se matérialiserait devant moi pour exiger que je lui donne ma vie.

Je ne méritais pas l'intervention du dieu de bonté – pire : je craignais son jugement. Les anciens dieux, je le savais, possédaient le pouvoir de plonger les hommes dans des tourments éternels ou de leur imposer des tâches sans fin, souvent dans le seul but de s'amuser. Subir un martyre gratuit me semblait soudain préférable à affronter un rejet fondé.

Mon cri de supplication mourut en moi. Je levai les yeux vers Orandula, l'ancien dieu de l'équilibre, sentis un frémissement de résignation me parcourir, puis l'immobilité m'envahit. Les plumes de sa tête se dressèrent sous le coup de la surprise.

« Quoi, tu ne pousses pas de hurlements désespérés ? Tu n'appelles pas au secours ? Tu n'implores pas ma clémence ? Eh, ce n'est pas très amusant. Je ne fais pas une bonne affaire avec toi, Jamère ; apparemment, je ne peux avoir que la moitié de toi, et ce n'est même pas la plus intéressante. Néanmoins, ça ne manque pas d'un certain piquant pour le dieu de l'équilibre.

— Fais ce que tu veux de moi ! » fis-je avec hargne, déjà las de vaciller au bord du précipice.

D'un mouvement brusque, il dressa ses plumes et sa taille augmenta d'un tiers. « Oh, compte sur moi », murmura-t-il en les laissant retomber. Il nettoya nonchalamment deux de ses rémiges en les passant dans son bec puis en les replaçant soigneusement. L'espace d'un instant, il parut oublier ma présence, mais soudain son regard me transperça de nouveau.

« Selon mon bon plaisir, quand je déciderai de prendre ce que tu me dois, je viendrai te chercher et tu me paieras.

— Et que te dois-je ? demandai-je brusquement, sur une impulsion. Ma mort ou ma vie ? »

Il bâilla, et sa langue pointue s'agita dans sa bouche. « Celle que je voudrai, naturellement. En tant que dieu de l'équilibre, je puis choisir le plateau de la balance qui me plaît. » Il inclina la tête. « Dis-moi, Jamère, à ton avis, qu'est-ce qui plairait le plus à un ancien dieu comme moi ? Demander ta mort ou exiger que tu me rembourses au prix de ta vie ? »

Je n'en savais rien et je n'avais nulle envie de lui donner des idées. Mes peurs roulaient et se bousculaient en moi. Que redoutais-je le plus ? Que voulait-il dire ? Qu'il me tuerait et que je sombrerais dans le néant, ou qu'il m'emporterait dans la mort pour faire de moi son jouet ? Et s'il exigeait ma vie et que je devienne son pantin ? Toutes ces possibilités me paraissaient sinistres. Je levai vers lui un regard sans espoir.

Il dressa ses plumes encore une fois puis déploya tout à coup ses ailes, s'enleva de l'arbre sans plus d'effort que s'il ne pesait rien et disparut – littéralement : je ne le vis pas s'éloigner dans le ciel ; seul le balancement de la branche soulagée attestait qu'il s'y était posé.

« Ne le réveille pas ! »

Le murmure furieux d'Olikéa eut précisément le résultat contre lequel elle mettait Likari en garde. Fils-de-Soldat s'agita, grogna et ouvrit les yeux ; il prit une grande inspiration puis se frotta le visage des deux mains. « A boire », dit-il, et ses deux nourriciers se précipitèrent sur l'outre posée près de lui ; Olikéa se montra légèrement plus rapide et un peu plus vigoureuse ; elle la saisit la première, l'agrippa solidement et l'arracha à la menotte de l'enfant, qui écarquilla les yeux, déçu et indigné.

« Mais c'est moi qui l'ai remplie ! protesta-t-il.

— Il a besoin qu'on l'aide pour boire, et tu ne sais pas comment on s'y prend ; tu lui en mettrais partout. »

On eût cru entendre un frère et une sœur en train de se chamailler, non une mère s'adressant à son enfant. Sans leur prêter attention, Fils-de-Soldat prit l'outre des mains d'Olikéa et la porta à ses lèvres ; il la vida quasiment avant de la tendre au

petit garçon en le remerciant d'un hochement de tête, puis il bâilla, s'étira soigneusement et fronça les sourcils en voyant la peau pendre de ses bras. Il les rabaissa. « Je me sens mieux, mais il me faut encore me restaurer avant d'entamer la marche-vite ce soir. J'aimerais un repas cuisiné pour me réchauffer ; le froid va tomber avec la nuit. »

Il poussa un grognement en se redressant, mais c'était le grognement de satisfaction de celui qui a bien mangé, bien dormi, et qui s'apprête à recommencer. Comment pouvait-il ignorer aussi complètement tout ce qui m'était arrivé pendant qu'il dormait ? Percevait-il seulement que j'existais encore en lui ? Comment la visite d'Orandula et la terreur qu'elle avait suscitée en moi avaient-elles pu lui échapper ? Pourtant, il paraissait ne s'être rendu compte de rien. Qu'avait-il éprouvé, enfoui en moi pendant presque un an ? Je me rappelai les occasions où il avait percé dans ma conscience, et celles où il m'avait obligé à lui obéir ; quelle force lui avait-il fallu, au Fuseau-qui-danse, pour m'écarter pendant qu'il volait la magie des Nomades puis la détruisait ? Avait-il agi sous l'impulsion de la passion ou bien avait-il rassemblé patiemment son énergie dans l'attente du moment où il souhaiterait s'en servir ? Il me fallait découvrir comment il m'avait manipulé et pourquoi il me tenait aujourd'hui sous sa coupe si je voulais survivre et reprendre un jour les rênes de la vie que nous partagions ; certes, j'ignorais si je tenais vraiment à me retrouver aux commandes de notre existence, mais je refusais d'y renoncer complètement au profit de mon double ocellion ; la perspective de ne plus jamais être maître de mon propre corps me répugnait. Néanmoins, l'étrangeté de la situation faisait barrage à mes émotions, et la terreur que j'eusse dû en ressentir restait en suspens, inexprimée.

Likari avait anticipé l'appétit de Fils-de-Soldat : son panier contenait plusieurs grosses racines de plantes aquatiques et deux poissons jaune vif qui finissaient de suffoquer. L'enfant les lui présenta, le visage empreint de ferveur ; Fils-de-Soldat eut un hochement de tête approbateur, mais Olikéa fit grise mine.

« Je vais te les faire cuire ; le petit ne sait pas cuisiner. »

Likari s'apprêtait à protester mais il se ravisa : à l'évidence, sa mère disait la vérité. Néanmoins, son menton tremblait de déception. Fils-de-Soldat le regardait avec indifférence, mais j'étais malheureux pour l'enfant. « Donne-lui quelque chose ! fis-je d'un ton pressant à mon autre moi. Montre-lui au moins que tu apprécies ce qu'il t'a apporté. »

Je sentis qu'il avait conscience de ma présence, tout comme, naguère, je percevais son influence cachée sur mes pensées et mes actions. Il fronça les sourcils puis regarda de nouveau l'enfant qui reculait, les épaules voûtées. Fils-de-Soldat leva l'outre. « Mon jeune nourricier ira la remplir à nouveau ; j'ai beaucoup aimé trouver de l'eau fraîche à mon réveil. »

Le garçon s'arrêta, transfiguré : il leva la tête, redressa les épaules, et, les yeux brillants, il me sourit. « Je suis honoré de te servir, Opulent », répondit-il en prenant le récipient. C'était une formule de courtoisie chez les Ocellions quand ils s'adressaient à un de leurs magiciens, mais il la prononça avec une profonde sincérité.

Olikéa pinça les lèvres puis déclara sèchement : « Rapporte aussi du bois pour le feu quand tu reviendras ; et veille à ce qu'il soit sec afin que le poisson cuise rapidement. »

Si elle espérait vexer l'enfant, elle en fut pour ses frais : c'est à peine s'il remarqua qu'elle lui donnait un ordre. Il opina du bonnet et courut remplir sa mission.

Sous le regard de Fils-de-Soldat, Olikéa parcourut la zone pour ramasser du petit bois, écarta les feuilles mortes récemment tombées pour dégager un emplacement sur le sol de la forêt puis en arracha la mousse pour mettre à nu la terre humide et noire ; elle y déposa son bois d'allumage, dénoua une des poches accrochées à sa ceinture et en sortit de quoi démarrer le feu. Je sentis à cet instant un picotement désagréable courir sur ma peau, et Fils-de-Soldat s'agita, mal à l'aise. Distraitemment, j'observai que le briquet en acier dont elle se servait pour tirer des étincelles de son silex était de facture gernienne, et qu'elle avait posé près d'elle une poignée d'allumettes à bout soufré : malgré l'aversion qu'elle professait envers les intrus, elle ne méprisait pas leur technologie et les avantages qu'elle procurait. J'eus un sourire ironique, mais les

lèvres de Fils-de-Soldat ne bougèrent pas ; apparemment, il avait l'esprit ailleurs et se demandait combien d'autres Ocellions portaient sur eux des objets d'acier alors qu'ils savaient pertinemment le fer dangereux pour la magie. Il n'écoutait pas mes réflexions ; n'étais-je pour lui qu'une petite voix au fond de son esprit, une vague sensation d'inquiétude, ou rien du tout ? Je ne pouvais que m'interroger.

Olikéa travaillait efficacement ; je la suivis des yeux pendant qu'elle allait chercher des brindilles pour alimenter la petite flamme, s'accroupissait pour souffler sur le feu puis coupait les racines en rondelles et nettoyait le poisson, et je me rendis compte que je ne pouvais la comparer à aucune Gernienne : elle se déplaçait avec grâce et assurance, sans prêter plus d'attention à sa nudité que Fils-de-Soldat. Je m'arrêtai sur une singularité qui m'étonnait : je ne ressentais nulle excitation devant le spectacle qu'elle offrait, peut-être parce que j'avais dépensé tant de magie que mon moi ocellion, qui tenait à peine debout, n'avait à plus forte raison nullement l'énergie de s'accoupler avec cette femme. Je me tenais au bord de ses pensées : il ne songeait pas aux plaisirs de la chair, mais au repas en préparation, et il tâchait d'estimer combien de ses forces il récupérerait d'ici la tombée du soir et quelle quantité de magie il devrait brûler pour les ramener tous les trois en marche-vite auprès du Peuple.

En marche-vite... On pouvait voyager ainsi sur de longues distances, avec l'impression d'avancer à une allure normale mais en couvrant beaucoup plus de terrain ; un magicien pouvait emmener des compagnons dans son déplacement, un, deux, voire trois s'il avait accumulé une quantité exceptionnelle de pouvoir. Toutefois, il fallait un effort pour mettre le pouvoir en route, et de l'endurance pour l'entretenir. Fils-de-Soldat aurait du mal à y parvenir, et il répugnait à brûler les maigres réserves qu'il avait reconstituées. Cependant, il y était tenu : il l'avait promis devant Jodoli, or un Opulent ne reculait jamais devant un exploit de magie qu'il avait affirmé accomplir ; il eût perdu toute considération auprès du Peuple.

Likari revint avec une brassée de branches sèches ; Olikéa le remercia d'un ton brusque et le renvoya chercher de l'eau.

Elle s'efforçait, je pense, de le tenir à l'écart de Fils-de-Soldat pendant qu'elle exécutait devant ce dernier les tâches manifestes d'une nourricière. Elle parut sentir mon regard posé sur elle car elle se tourna vers moi ; quand nos yeux se croisèrent, j'eus l'impression qu'elle me voyait encore, moi, le Gernien, à l'intérieur de Fils-de-Soldat.

Avait-elle remarqué son changement d'attitude envers elle ? Elle le parcourut du regard comme elle eût jaugé un cheval qu'elle envisageait d'acheter, puis elle secoua la tête.

« Le poisson et les racines t'aideront mais c'est de la graisse qu'il te faut pour te remettre rapidement en état, et Likari n'en trouvera pas dans la forêt à cette époque de l'année ; d'ailleurs, même s'il y arrivait, il est trop petit pour tuer quoi que ce soit. Quand nous aurons rejoint le Peuple, tu devras exécuter une danse du chasseur et appeler un ours avant qu'il ne s'endorme pour l'hiver. De bonnes tranches de viande bien grasse te reconstitueront vite ; je les cuisinerai avec des champignons, des poireaux et du sel rouge. Ça prendra du temps, Jamère, mais je te rendrai ta puissance. »

A cette seule évocation, j'avais déjà l'eau à la bouche. Elle avait raison : mon organisme avait un besoin urgent de matière grasse. Le poisson accompagné de racines me parut soudain chère bien maigre et insatisfaisante. Fils-de-Soldat se redressa sur la mousse et se passa les mains sur les plis lâches de son ventre, puis, lentement, avec prudence, il se leva. Mon corps me semblait bizarre : je n'avais plus l'habitude de me sentir aussi léger. J'avais acquis une musculature propre à supporter un poids qui avait disparu, et ma peau pendait sur moi en formant des plis inattendus. Il écarta les bras de mes flancs, baissa les yeux sur ma silhouette décharnée et secoua la tête avec écoëurement. Il allait devoir tout recommencer de zéro.

« Je peux te remettre en état, dit Olikéa comme si elle entendait ses pensées. Tu trouveras en moi une très bonne nourricière.

— Si je te le permets, rétorquai-je.

— Tu n'as pas le choix, fit-elle posément. Likari ne sait même pas encore cuisiner ; en tout cas, il ne peut pas te donner d'enfants qui s'occuperont de toi quand tu seras vieux. Tu m'en

veux ; moi, je t'en voulais avant, et je t'en veux peut-être encore, mais je ne suis pas bête et je sais que je n'obtiendrai pas ce que je désire par la colère ; par conséquent, je la mets de côté. Toi non plus, tu n'obtiendras pas ce que tu désires et ce dont tu as besoin grâce à elle ; tu ferais donc bien de l'écarter et de laisser la situation revenir à son point de départ. Le Peuple aura déjà bien assez de motifs de se moquer de toi et de douter de tes capacités ; n'en rajoute pas en te montrant avec un petit garçon en guise de nourricier. Laisse-moi me tenir à tes côtés pour notre retour ; j'expliquerai que tu as dépensé toute ta magie à créer un énorme barrage végétal qui protégera nos arbres des ancêtres pendant tout l'hiver ; je te présenterai comme un héros qui a donné tout ce qu'il avait pour défendre ce à quoi nous tenons le plus, au lieu d'un écervelé qui a épuisé sa magie sans y gagner ni gloire ni pouvoir. »

Je commençais à percevoir les Ocellions sous un éclairage totalement nouveau. On me les avait toujours décrits comme naïfs, enfantins, peuplade primitive aux traditions simples, et j'avais traité Olikéa en conséquence ; je l'avais crue passionnément éprise de moi, et j'avais même battu ma coulpe, rongé de remords à l'idée d'avoir profité d'une jeune fille amoureuse, alors qu'en satisfaisant mes appétits elle ne cherchait qu'à gagner mes faveurs afin de tirer bénéfice de l'apport d'un homme de pouvoir et de corpulence dans son clan familial. Elle courait sur les brisées de sa sœur d'une façon beaucoup plus violente que je n'avais jamais rivalisé avec mes frères, et, loin d'être en extase devant moi, elle me considérait comme un instrument apte à lui permettre de réaliser ses ambitions, et elle se servait de moi dans cette optique. Le discours qu'elle me tenait à présent ne parlait pas d'amour ; elle me disait seulement que notre antagonisme nous empêchait tous deux d'arriver à nos fins ; même nos enfants potentiels représentaient non le fruit de notre affection mutuelle mais une assurance contre la vieillesse impotente. Elle était dure, dure comme de la corde à fouet, dure comme de l'acier trempé, et Fils-de-Soldat le savait depuis le début. Il finit par lui sourire.

« Je peux mettre ma colère de côté, Olikéa, mais je n'en oublie pas pour autant ce qui l'a déclenchée. Nous savons

parfaitement l'un et l'autre le profit que tu peux tirer de mon pouvoir ; néanmoins, je vois moins bien en quoi j'ai besoin de toi, et même pourquoi je ne devrais chercher à m'intégrer qu'à ton seul clan familial. Pendant que tu cuisines, peut-être pourrais-tu m'expliquer en quoi tu serais la nourricière idéale, et ton clan, qui jouit déjà un Opulent, le meilleur choix parmi tous ceux du Peuple. Il y en a qui ne possèdent pas d'Opulent, où une nourricière pourrait s'appuyer sur tous ceux de son clan pour l'aider à s'occuper de moi. Pourquoi devrais-je te préférer ? »

Elle étrécit les yeux et pinça les lèvres. Elle avait enveloppé le poisson et les racines dans des feuilles humides, placé le tout à cuire à l'étouffée dans le feu, et, du bâton qui lui servait à retourner les aliments sur la braise, elle assenait de petits coups rageurs dans le paquet ; j'avais la quasi-certitude qu'elle eût préféré me les donner. Fils-de-Soldat la regardait avec calme et, je le sentais, se demandait ce qui l'emporterait chez elle, de sa colère ou de son ambition.

Sans quitter le repas des yeux, elle répondit : « Tu sais que je cuisine bien et que, quand je cherche à manger, je trouve ; tu sais aussi que mon fils Likari ne manque pas de cœur à l'ouvrage. Alors prends-moi comme nourricière et je le mettrai à ton service ; ainsi, tu auras deux personnes pour s'occuper de te nourrir et de subvenir à tes besoins – et je continuerai à te procurer du plaisir et à m'efforcer de porter ton enfant. Ce n'est pas facile, crois-moi : il est difficile d'attraper la semence d'un Opulent et plus encore de mener son fruit à terme. Rares sont les Opulents qui ont des enfants ; mais, moi, j'ai déjà un fils, que je puis mettre à ton service.

« Si tu souhaites que nous t'aidions tous les deux avant que tu ne retrouves ta corpulence et ta dignité, il n'y a pas d'autre moyen. Si tu choisis Likari au lieu de moi, j'arrêterai là mes relations avec vous deux ; et, lorsque nous arriverons à l'Hivernage, si tu décides d'abandonner mon clan pour chercher une nourricière dans un autre, compte sur moi pour que tous soient au courant de ton manque de loyauté, de ta maladresse avec la magie et de l'irréflexion qui t'a conduit à en gaspiller une montagne pour un gain inexistant. Crois-tu que toutes les

femmes aient envie de devenir nourricières ? Tu risques de constater que nous sommes bien peu à accepter de renoncer à notre existence pour servir les hommes comme toi. »

Fils-de-Soldat l'avait laissée parler sans l'interrompre. Il garda le silence après qu'elle se fut tue, et elle finit par lever les yeux vers lui, manifestement agacée, mais malgré l'attente qu'il lui imposait, je notai qu'elle ne chercha pas à le relancer. Enfin, il déclara : « Je n'aime pas tes menaces, Olikéa ; et je pense que, de fait, de nombreuses femmes de l'Hivernage aimeraient devenir ma nourricière et avoir leur part de ma gloire et de mon pouvoir, sans pour autant user de chantage ou me faire grise mine. Tu ne m'as toujours pas donné de raison valable pour choisir ton clan familial ; Jodoli et Firada acceptent-ils l'idée que les tiens aient la charge d'un autre Opulent ? »

Elle ne répondit pas, mais la façon dont elle baissa la tête, le visage sombre, en disait plus qu'aucun discours. A cet instant, nous entendîmes la voix de Jodoli et de Firada dans les arbres, et ils apparurent bientôt à notre vue. L'Opulent paraissait propre et parfaitement reposé, les cheveux tressés de frais, la peau frottée d'huile parfumée. « Comme un bœuf de concours », se dit Jamère, mi-figue, mi-raisin, mais la jalousie aiguë de Fils-de-Soldat me transperça. A côté de Jodoli, il se sentait sale, hirsute et décharné. Il jeta un regard en coin à Olikéa : elle aussi bouillait de frustration.

Plus fort qu'il n'était nécessaire, elle me dit : « Le petit a réussi à trouver de quoi préparer à manger. Après le repas, un bon bain, et ensuite il faudrait peut-être dormir encore. »

Jodoli bâilla à s'en décrocher la mâchoire, manifestement satisfait. « Ça me paraît une bonne idée, Jamère, si nous devons voyager en marche-vite ce soir. Ah ! Ça sent bon, ce que tu cuisines. »

Un événement remarquable se produisit alors : Firada se hérissa en l'entendant complimenter sa sœur. Celle-ci la regarda et dit sèchement : « J'ai préparé ce repas pour Jamère ; il aura besoin de toutes ses forces. » Puis, avec un coup d'œil en coin vers moi, elle ajouta à l'intention de Jodoli : « Mais nous aurons peut-être de quoi t'en faire goûter un peu.

— Nous le partagerons avec Jodoli et Firada, décréta soudain Fils-de-Soldat. Je me dois de les remercier de m'avoir transporté ici, et il sied, je pense, que je lui laisse une partie de mes vivres pour reconstituer la magie qu'il a dépensée. »

Sans autre forme de procès, il prit la situation en main, et il présida au repas qui s'ensuivit. A mon grand plaisir, il n'oublia pas Likari : l'enfant n'avait cessé de courir sur les ordres d'Olikéa pour aller chercher du bois, de l'eau, les larges feuilles pour envelopper le poisson, et ainsi de suite. Assis à distance respectueuse des adultes, il avait du mal à garder les yeux ouverts, mais cela ne l'empêchait pas de lorgner la nourriture. La proposition de Fils-de-Soldat de partager sa chère avait réveillé chez Jodoli son sens de l'hospitalité ; il demanda à Firada les vivres qu'elle avait apportés. Elle avait des gâteaux assaisonnés d'une herbe poivrée et des boulettes faites de graisse de rognon, de fruits secs et de miel ; avec les mets qu'avait préparés Olikéa, l'ensemble fit un repas copieux et délectable pour tous.

Likari paraissait mesurer tout l'honneur qui était le sien de pouvoir manger des mets réservés aux Opulents : il mâchait lentement de minuscules bouchées, d'une façon qui me rappelait les journées que j'avais passées enfermé sur les ordres de mon père, et, comme moi alors, il semblait savourer chaque morceau.

On parlait peu. Jodoli et Fils-de-Soldat s'absorbaient dans leur repas comme seuls savent le faire des Opulents, tandis que Firada et Olikéa se surveillaient mutuellement d'un air méfiant. Fils-de-Soldat ne se contentait pas de se restaurer : il réfléchissait à chaque bouchée qu'il prenait, savourait son goût et sa texture tout en calculant combien il pouvait en engranger pour alimenter sa magie et combien il devait en garder pour sustenter son organisme. Le résultat le contrariait : il devrait certainement se servir de tout ce qu'il mangeait pour ramener ses compagnons en marche-vite auprès du Peuple, et il ne pourrait commencer à restaurer ses réserves qu'une fois arrivé à l'Hivernage. Les jours gras et insoucians de l'été étaient passés ; le Peuple accepterait-il de puiser dans ses vivres d'hiver pour nourrir un Opulent qui n'avait même pas fait ses preuves ?

Après le repas, Jodoli annonça son intention de visiter le Val des arbres des ancêtres en attendant la fraîcheur du soir. « La magie se pratique plus aisément quand le soleil ne nous accable plus, dit-il, et, bien qu'ignorant comment, je sus qu'il avait raison. Nous nous retrouverons donc à l'Hivernage ? » me demanda-t-il ; Fils-de-Soldat acquiesça gravement de la tête et le remercia une fois encore de son aide, puis l'Opulent et Firada s'en allèrent, le premier marchant sans hâte tandis que la seconde le harcelait sans méchanceté pour l'obliger à presser le pas.

Olikéa tint parole. Avec ostentation, elle aida Fils-de-Soldat à se lever puis le mena au bord du ruisseau. Likari nous accompagna, et sa mère lui ordonna d'aller chercher du sable fin pour me frotter les pieds et quelques poignées de prêles pour me nettoyer le dos. Jamère eût éprouvé de la gêne à se laisser laver par un enfant et une femme ravissante pendant qu'il restait assis dans l'eau à ne rien faire, mais Fils-de-Soldat non seulement s'y prêtait sans scrupule mais l'acceptait comme un dû.

Olikéa fit la moue devant les plis de ma peau mais fit bien son travail. Je n'eusse jamais imaginé que se faire laver puis masser les pieds pût être aussi délicieux ; elle dut se rendre compte que le plaisir me laissait quasiment paralysé car, après qu'elle m'eut nettoyé, elle m'obligea à m'allonger sur la mousse au bord de l'eau et me frotta le dos, les épaules, les mains et la nuque. C'était si agréable que Fils-de-Soldat eût aimé résister au sommeil afin de profiter de ces sensations ; mais naturellement il finit par s'endormir.

Cette fois, j'en fis autant. Il devait supporter la fatigue et les besoins de notre organisme, mais il existe aussi, je pense, un épuisement de l'âme, et je le partageais avec lui : moins de deux jours avaient passé depuis que mon existence avait radicalement changé. J'étais à la fois un condamné à mort qui avait échappé à son exécution une nuit et un magicien qui, le soir suivant, avait épuisé sa magie, deux pas de géant qui m'avaient encore éloigné de l'enfant qui, second fils, devait devenir officier de la cavalla. Ma conscience dut battre en retraite.

Quand le monde me redevint perceptible, je regardais, par les yeux de Fils-de-Soldat qui battait des paupières, l'entrelacs des branches au-dessus de moi. Les feuilles bruissaient en frémissant si violemment l'une contre l'autre que certaines, affaiblies par la morsure de l'automne, se détachaient ; rares d'abord, elles se muèrent en une pluie orange et jaune puis en véritable averse. J'écarquillai les yeux, hébété. Elles tombaient avec un bruit surnaturel ; leur tremblement suivait un rythme qui évoquait une foule murmurant au loin et qui ne devait rien au vent.

Il n'y avait pas de vent. Et les voix existaient bel et bien. Des dizaines de voix qui murmuraient toutes ensemble. Fils-de-Soldat tendit l'oreille pour tenter d'en isoler une. « Lisana affirme que... » « Dis-lui, dis-lui de venir tout de suite ! » « Vite ! Elle est folle de douleur, elle menace de... » « Le feu ne craint nulle magie. Vite ! » « Fils-de-Soldat, Jamère, préviens-le, réveille-le, dis-lui de se dépêcher... »

Une cataracte de feuilles emplissait mon champ de vision avec un bruissement omniprésent. Fils-de-Soldat roula sur le ventre et se releva tant bien que mal ; une fois debout, il vacilla puis prit appui sur le tronc d'un arbre voisin. Cette agitation avait réveillé Olikéa qui dormait contre son dos, et il annonça : « Je dois me rendre tout de suite auprès de Lisana. Elle est en danger ; la Gernienne folle la menace. »

L'ultimatum d'Epinie

Fils-de-soldat allait en tête, Olikéa le suivait de mauvaise grâce et Likari fermait la marche, chargé de provisions. « Pourquoi a-t-elle besoin de toi ? avait-elle demandé d'un ton revêche en se redressant à son tour.

— Elle est en danger. Je dois l'aider. » Et, sans attendre la réponse de sa nourricière, il s'était mis en route, ankylosé, la démarche raide, mal à l'aise dans son corps après des mois de corpulence. Il avait mal, mais il forçait ses muscles à lui obéir et hâtait le pas. Les arbres murmuraient sur son passage et le pressaient d'avancer, dans des envolées de feuilles et de voix susurrantes.

« Il arrivera trop tard... »

« Nous tous, pas seulement Lisana... »

« ... sa faute : c'est elle qui l'a divisé... »

« Pourquoi la peur ne l'a-t-elle pas arrêtée ? Comment a-t-elle réussi à parvenir si loin ? »

« Elle a volé de la magie ; elle en brûle. »

« Qu'on laisse tomber une branche sur elle ; ça la tuera peut-être. »

La sueur se mit à dégouliner le long du dos de Fils-de-Soldat et trouva de nouveaux plis à infiltrer et à échauffer, mais il continua d'avancer. Il avait moins de poids à porter et plus de muscles, mais tous ses membres lui semblaient épuisés, usés par l'âge, grinçants ; son cœur battait la chamade, et son repas à demi digéré ballottait misérablement dans son estomac. Néanmoins, il persistait à marcher à vive allure.

Derrière lui, Olikéa déroulait une litanie de mises en garde qui gênait sa perception des murmures ; elle-même ne paraissait pas les entendre, à moins qu'elle n'y vît que le bruit du vent dans les arbres. « Tu te conduis stupidement. Que vas-tu faire auprès de Lisana ? Qu'a-t-elle besoin de toi ? Tu vas user toutes tes forces, et que deviendrons-nous ce soir, alors ? Devrons-nous passer encore toute une journée ici en attendant que tu te restaures et que tu te reposes avant de pouvoir rejoindre le Peuple ? La plupart des clans familiaux ont déjà atteint leur camp d'hiver et parviendront bientôt aux plages de commerce ; je veux être là quand ils arriveront à l'Échange. On parle toujours beaucoup, on festoie, on danse, il y a de la musique, et on marchande quand tous les clans se réunissent, et j'ai envie d'en profiter sans être complètement épuisée. En outre, je ne tiens pas à ce que tu fasses ta première apparition squelettique et sans énergie. Il faudra d'ailleurs que nous restions quelques jours dans ma hutte avant de pousser jusqu'à l'Échange ; je devrai t'apprêter de façon que tu inspires le respect. Jamère ! Tu ne m'écoutes pas ! Ralentis. »

Malgré l'affaiblissement de Fils-de-Soldat, elle avait du mal à le suivre, et je compris qu'il pratiquait le marche-vite pour contracter la distance qui le séparait de Lisana ; il n'employait qu'une faible quantité de magie, mais cela suffisait à rendre les arbres légèrement flous et le sol moins solide sous ses pieds. Il entraînait Olikéa et Likari dans son sillage. Quand il sentit une odeur de fumée, il redoubla soudain d'efforts et se mit à consommer son pouvoir comme s'il disposait de réserves infinies. En deux enjambées, nous nous retrouvâmes près de la souche de la femme-arbre.

Epinie avait amassé un large tas de feuilles, certaines sèches, d'autres récemment tombées, contre l'écorce, et, avec un rictus de satisfaction qui lui découvrait les dents, regardait monter l'épaisse fumée blanche du feu qu'elle avait allumé au pied de l'arbre de Lisana. A côté d'elle gisait une réserve de branches sèches, prêtes à alimenter les flammes une fois qu'elles auraient pris.

Ma cousine faisait peur à voir : des mèches s'échappaient de ses tresses, qui donnaient l'impression d'avoir été nattées

plusieurs jours plus tôt ; elle portait une robe verte informe, retailée pour son ventre arrondi, par-dessus lequel passait une vieille ceinture de cuir munie d'anneaux pour y fixer des outils et d'où pendait un bidon. Elle avait déchiré sa robe, dont la jupe présentait un long accroc ; à l'évidence, elle n'avait pas pris la peine de la soulever pour traverser la forêt, et un chapelet de ronces et de feuilles mortes lui faisait comme une traîne sale. Elle avait déboutonné les poignets de ses manches et les avait retroussées sur ses bras nus, la transpiration luisait sur son visage et imprégnait son col et le dos de sa robe. Ses mains étaient maculées de terre et de cendre. Comme j'approchais, elle se passa le bras sur le front et y laissa une traînée noirâtre. Un sac en cuir, ouvert, était posé par terre derrière elle. Malgré son aspect dépenaillé, elle paraissait déborder d'énergie.

« Brûle ! » s'exclama-t-elle d'une voix grondante, empreinte de folie. Elle serra les dents et je les entendis grincer. « Brûle, menteuse, putain de la magie ! Brûle et meurs définitivement comme Jamère ! J'ai fait ce que tu m'avais demandé, j'ai fait tout ce que tu m'avais demandé, et en contrepartie tu avais promis de le sauver ! Mais rien ! Tu as laissé Jamère mourir ! Espèce de sale garce de menteuse ! » Les mots jaillissaient d'elle comme un acide visqueux. Elle se baissa, gênée par son ventre, pour ramasser une brassée de bois et la jeter sur les feuilles en feu ; elles s'écrasèrent sous ce poids, et je crus un instant qu'elle avait étouffé les flammes ; mais bientôt la fumée s'épaissit et une petite langue orangée monta entre les branches mortes et se mit à lécher avidement l'écorce de la souche.

Lisana elle-même se manifestait sous l'aspect d'une vieille femme obèse aux cheveux rayés de gris qui se tenait devant la souche, les bras ouverts en un geste protecteur ; mais, désincarnée, elle ne pouvait rien. Ses pieds nus et sa longue robe d'écorce et de dentelle de mousse plongeaient dans les flammes affamées ; elle ne sentait sans doute pas leur brûlure, mais cela ne l'empêchait pas de crier alors qu'elles gravissaient le tronc.

Il n'avait pas plu depuis des semaines, et la sécheresse régnait dans la forêt. Je compris soudain le sens des murmures :

le feu ne craint nulle magie. De petites braises s'élevèrent, portées par la chaleur des flammes, accrochées à des bouts de feuilles noircies. Le danger ne menaçait pas seulement Lisana : si le feu se propageait, il risquait de submerger tout le versant de la montagne et le Val des arbres des ancêtres à son pied.

Fils-de-Soldat avait accès à mes souvenirs, il connaissait le nom de ma cousine et sa langue. « Epinie ! Arrête ! Arrête ! Tu vas tous nous tuer ! » Il se précipita et donna un coup de pied dans le feu ; il l'éparpilla, mais l'air se rua dans la masse brasillante et les flammes jaillirent avec un crépitement de bonheur. Saisie, Epinie ne fit pas un geste pour empêcher Fils-de-Soldat d'agir ; elle le regarda bouche bée.

« Éteins le feu ! Éteins-le ! » hurla Lisana d'une voix suraiguë.

Je ne pense pas qu'Olikéa ni Likari l'entendirent, mais ils avaient perçu le danger. Sans se préoccuper des brûlures qu'il encourait, Fils-de-Soldat écrasait du pied la périphérie du brasier tandis que sa nourricière avait décroché le sac de vivres de sa ceinture et s'en servait pour taper sur les flammes afin de les étouffer ; mais ce fut Likari qui prit l'outre pleine qu'il portait à l'épaule, l'ouvrit et la pressa en dirigeant le jet sur le cœur du feu. Epinie s'était reculée devant les trois nouveaux venus et, pétrifiée, les regardait disperser son feu, l'arroser d'eau puis éteindre les dernières flammes à coups de pied et de sac. En quelques instants, tout danger fut écarté. Des sanglots de terreur rétrospective secouaient Olikéa, mais Likari sautait de joie ; Fils-de-Soldat s'assit lourdement par terre, aperçut une braise encore ardente et l'étouffa d'une poignée de feuilles mouillées. Tous trois étaient maculés de noir de fumée et de cendre.

« Je te l'avais dit ! cria Lisana à Epinie d'une voix furieuse. Je te l'avais dit que je tiendrais parole ! Et, même dans le cas contraire, la magie s'en serait chargée ; elle ne ment pas et elle ne triche jamais. Là, tu le vois ? Tu vois ? Jamère est vivant ; j'ai tenu ma part de notre marché : Jamère est vivant ! »

Fils-de-Soldat se tourna vers ma cousine qui le regarda, hébétée. Elle le parcourut des yeux, choquée par sa maigreur, mais plus encore, je pense, par sa nudité. Elle le voyait comme

un être bigarré, le visage et les mains hâlés, la peau blanche et pendante là où le soleil ne l'avait pas brûlée. Epinie rougit puis fixa son regard sur mes yeux et ne l'en détourna plus. Je me sentais écrasé de honte, mais Fils-de-Soldat remarquait à peine qu'il ne portait pas de vêtements. Après une longue hésitation, elle fit : « Jamère ? Est-il possible que ce soit toi ? »

— C'est bien moi », répondit-il en mentant effrontément, et je pris brusquement la pleine mesure de ma situation. Cette autre entité avait la maîtrise totale de mon corps et s'en servait comme bon lui semblait sans aucun égard pour moi. Je me jetai contre ses murailles et m'évertuai à lui arracher son empire sur ma personne. Je perçus son mépris pour Epinie et me rappelai le rôle qu'elle avait joué dans sa défaite la première fois où je l'avais combattu. Il voyait en elle un vieil ennemi revenu lui mettre des bâtons dans les roues ; pour ma part, je voyais ma cousine, ravagée par le chagrin, sale, fatiguée, mourant de soif, et à des milles de chez elle ; sa première grossesse, que je savais difficile, l'alourdisait ; elle aurait dû se trouver dans sa maison, à l'abri, avec Spic et Amzil et ses enfants – ce que je croyais avoir arrangé : en modifiant les souvenirs de tous les témoins de mon « assassinat », en renvoyant Spic et Amzil chez eux et à peu près indemnes, je pensais avoir assuré sa sécurité. Je le savais, si j'essayais de rester, si même j'entretenais l'idée de retourner d'une façon ou d'une autre auprès de ceux que j'aimais, la magie trouverait un moyen de les écarter de moi.

Deux nuits plus tôt, elle avait failli réussir. Si je n'avais pas rendu les armes, si je ne m'étais pas servi d'elle, si je ne lui avais pas donné l'autorisation de s'emparer de moi, elle eût laissé Amzil se faire violer par des hommes déchaînés dans les rues de Guetis, tandis que Spic eût péri en voulant la défendre et me protéger de la foule en furie. Qu'est-ce qui eût alors attendu Epinie, son enfant à naître et ceux, en bas âge, d'Amzil ? Un deuil sans fin pour ma cousine, la douleur et l'indigence pour les petits. Voilà pourquoi j'avais fait ce sacrifice ; je n'avais cherché qu'à les sauver.

Pourtant, elle se tenait devant moi, les yeux écarquillés, échevelée, bien loin de chez elle, dans une forêt hostile, face à un homme qui se disait moi. Elle me regardait, exorbitée, en

s'efforçant de comprendre ce qui se passait. « Tu es tout nu, fit-elle, à bout de mots. Et tu... tu n'es plus gros. Que t'est-il arrivé ? Comment cela a-t-il pu se produire en une seule nuit ? Comment se peut-il que tu sois vivant ?

Spic et Amzil t'ont vu te faire tuer ; Spic t'a vu mourir dans la rue, roué de coups par ses propres hommes, par ceux de son régiment. Te rends-tu compte de ce qu'il en a ressenti ? Sais-tu qu'il en vient à éprouver du dégoût pour ce qui faisait naguère sa fierté ? Amzil a vu s'écrouler tous ses espoirs naissants – et te voici, bien vivant ! Je ne comprends pas, Jamère ; je ne comprends plus rien ! »

Elle fit deux pas hésitants vers moi. Si j'avais ouvert les bras, elle s'y fut jetée ; mais Fils-de-Soldat ne bougea pas. Raide, les bras croisés, rébarbatif et nu, il demanda gravement : « Que fais-tu ici ? Que veux-tu ?

— Ce que je... quoi ? Mais je suis venue te venger, grand imbécile ! Lui faire payer ta mort à la mesure de notre souffrance ! Lui faire regretter de t'avoir trahi, punir la magie de n'avoir pas tenu parole ! Et ce que je veux ? Je veux retrouver ma vie d'avant, je veux que mon mari me voie quand il me regarde au lieu d'avoir l'impression d'être transparente, je veux qu'Amzil cesse de faire la tête et de rembarasser ses enfants ; je veux qu'elle cesse de pleurer la nuit ; je veux que mon enfant naisse heureux et en bonne santé, non dans une maison submergée tous les jours par des raz-de-marée d'accablement ou d'affolement ! Voilà ce que je veux ! Voilà ce que je venais chercher. Je savais que je n'obtiendrais pas satisfaction, mais je pensais pouvoir au moins tuer un de ceux qui m'ont dépouillée de mon bonheur. »

J'avais l'impression de mourir. Je me ruai contre la conscience de Fils-de-Soldat dans l'espoir de passer au travers pour prendre Epinie dans mes bras, la réconforter ; il me semblait avoir une dette envers elle : tout ce que je croyais avoir gagné pour elle en tournant le dos à Guetis me paraissait à présent creux et sordide à la lumière du jour. Je n'avais rien résolu en m'abandonnant à la magie ; j'avais seulement laissé ceux que j'aimais plongés dans un chagrin et accablés d'un sentiment de culpabilité qu'aucun d'eux ne méritait.

« Je ne te laisserai pas la tuer, déclara mon double à Epinie d'un ton catégorique. Tu ferais mieux de rentrer chez toi. Fais comme si tu ne m'avais pas vu ; accepte ma mort ; puis quitte Guetis et retourne dans l'ouest, là où est votre place, à toi et les tiens. » En parlant, il leva les yeux vers Lisana, mais j'eus l'étrange sentiment qu'il ne la voyait pas ; plus curieux encore, je sentais que Lisana me voyait, moi. Par les yeux de Fils-de-Soldat, j'implorai de sa part un peu de pitié, une bribe de compassion pour ma cousine ; qu'avait fait Epinie sinon essayer de me protéger, de m'apporter son aide ? Pourquoi devait-elle tant souffrir pour la magie ?

Lisana s'adressa à elle d'une voix douce : « Comme tu le vois, Gernienne, je t'ai dit la vérité. La magie tient parole : Jamère n'est pas mort. »

Epinie tourna brusquement la tête vers moi, les lèvres entrouvertes, vacillant légèrement, les yeux agrandis. Un jour, j'avais vu un cheval quasiment crevé à la course ; elle me rappelait cette pauvre bête, comme si elle ne tenait plus debout que par la seule force de sa volonté. Elle resta un long moment à me dévisager, puis elle reporta son attention sur Lisana et dit d'un ton sec : « Ne cherche pas à me duper : ce n'est pas Jamère. Je connais Jamère, et ce n'est pas lui. Oublies-tu que la magie m'a touchée ? Je distingue son aura et elle n'a rien de normal. Tu ne me tromperas pas une deuxième fois, femme-arbre ; j'ai bien l'intention de te tuer, quitte à y perdre la vie ! » Elle se baissa et c'est alors que je vis la hachette dont elle s'était servie pour couper les branches pour son feu. A côté de la souche large de la femme-arbre, elle paraissait aussi ridicule qu'un jouet d'enfant – mais un jouet en fer, dont la présence me brûlait la peau. Quand Epinie brandit l'outil, les dents découvertes par un rictus de haine, Fils-de-Soldat agit : d'un bond, il se plaça entre elle et la souche, et il lui saisit le poignet alors qu'il s'abattait ; il resserra durement sa prise, et la hachette tomba, puis il lui attrapa l'autre poignet quand elle voulut lui griffer le visage. Malgré son amaigrissement, il n'eut aucune difficulté à la retenir. Le visage tordu par la fureur, Epinie hurlait des invectives inintelligibles et lui décochait coup de pied sur coup de pied ; il les supportait sans mot dire.

« Elle n'a plus son esprit, fit Olikéa, l'air effaré comme si la conduite indigne d'Epinie l'humiliait elle aussi. La miséricorde commanderait de la tuer. » Elle s'exprimait en ocellion à l'adresse de Fils-de-Soldat, et la gravité de son ton me glaça les sangs ; elle ne plaisantait pas : pour elle, il fallait abattre Epinie comme on achève un chien malade. Elle s'approcha pour ramasser la hachette ; je craignis qu'elle n'agît elle-même, qu'elle ne plantât le fer brillant dans le dos d'Epinie.

« Non ! hurlai-je. Lisana, aide-moi, je t'en supplie ! Ne laisse pas Epinie se faire tuer ! Je ne le supporterais pas ! »

Je n'avais pas de voix, je ne commandais pas à mes lèvres, à mes poumons ni à ma langue ; je m'exprimais, non par des mots, mais par un flot de pensées qui écartait tout besoin de mots, de la même façon qu'Epinie et Lisana communiquaient entre elles. C'étaient les mots de mon cœur, inaudibles au monde. Incapable d'intervenir physiquement, je ne pouvais qu'implorer et proférer des menaces. Dans mes mains, je tenais ma cousine prête à être exécutée.

Lisana regarda la scène. Epinie ne se débattait plus que faiblement contre Fils-de-Soldat qui broyait ses poignets frêles entre ses larges mains ; elle touchait à peine le sol du bout des pieds. Derrière elle, Olikéa avait levé la hachette. Likari suivait le déroulement du drame avec toute l'attention d'un petit garçon face au comportement incompréhensible des adultes. La hachette commença de s'abattre.

« Epinie ! » criai-je sans bruit. Un rayon de soleil passa sur le fer de l'outil.

Mes pitoyables menaces avaient laissé Lisana de marbre. Fils-de-Soldat regarda sa souche, et, encore une fois, j'eus le sentiment que je voyais la femme-arbre autrement que lui.

« Si je participe au meurtre de ma cousine, je vais perdre la tête ! J'aurai pour ton amant une haine insatiable ! Fils-de-Soldat peut-il servir la magie avec au fond de son esprit un dément qui pousse des cris de rage ? »

La femme-arbre se contenta de secouer la tête, et je sentis mon cœur se serrer.

« Assez », dit-elle.

Maintenant, je savais ce que coûtait l'usage d'une telle magie, et je vis l'effort qu'elle dut faire ; sa présence s'affaiblit, mais, pour moi, elle obtint l'effet désiré : Olikéa hésita et sa main lâcha l'outil qui tomba par terre derrière Epinie. Fils-de-Soldat ne desserra pas sa prise mais il reposa ma cousine au sol ; d'une torsion, elle arracha un de ses bras à sa poigne et le plia sur son abdomen en un geste à la fois de soutien et de protection. Mon double libéra son autre bras, et elle recula de quelques pas chancelants puis éclata en larmes en tenant son ventre à deux mains ; elle ne regardait pas Fils-de-Soldat, mais la souche de la femme-arbre. « Pourquoi ? demanda-t-elle d'une voix tendue. Pourquoi as-tu infligé ce sort à Jamère ? Pourquoi mon cousin, pourquoi moi ? Nous n'avions commis aucun crime contre ton peuple ; pourquoi être allée si loin pour le prendre en otage ? Pourquoi ? »

Lisana se raidit ; elle s'estompa un instant puis, rassemblant ses réserves, parut regagner en substance et rétorqua : « Prends-t'en au Kidona, pas à moi ! C'est lui qui s'est emparé de ton cousin et a tenté d'en faire un guerrier pour l'utiliser contre moi ; au contraire de lui, j'ai fait preuve de compassion. J'aurais pu lui arracher l'âme du corps, et il serait mort dans tous les mondes ; si je n'avais pas eu l'idée de l'offrir à la magie, il aurait péri il y a bien des années. C'est le pouvoir qui a décidé de le garder, pas moi. J'en ignorais la raison, mais il l'avait choisi, et aujourd'hui il l'a pris. Mieux vaudrait pour toi que tu l'acceptes, Gernienne, tout comme il doit l'accepter et ne faire plus qu'un avec la magie. Personne ne pourra rien y changer ; ce que le pouvoir prend, il le garde. » Je fus peut-être le seul à percevoir l'ombre d'une résignation ancienne dans sa voix ; elle aussi avait été choisie par la magie, et elle n'avait jamais pu vivre l'existence dont elle avait rêvé.

« Je t'en prie, pensai-je en m'adressant à elle, avec l'espoir qu'elle avait encore quelque influence sur Fils-de-Soldat, je t'en prie, laisse-moi parler à Epinie, laisse-moi la renvoyer chez elle. Permets-moi cette petite consolation avant que je ne me plie à la volonté de la magie. »

Fils-de-Soldat regardait fixement la souche. « Lisana ? » fit-il, avec une immense nostalgie dans la voix. Sans prêter

attention à Epinie qui sanglotait ni à Olikéa qui observait la scène d'un air perplexe, il s'avança et posa les mains sur l'écorce. « Lisana ? » répéta-t-il. Il jeta un coup d'œil furieux à ma cousine, et je perçus son indignation à l'idée que cette Gernienne pût manifestement voir celle qu'il aimait et lui parler alors qu'il ne voyait que les vestiges d'un arbre abattu.

Lisana poussa un grand soupir. « Je suis idiote, dit-elle, et je le regretterai sûrement, mais, oui, tu peux lui parler. Je t'aiderai. »

J'espérais qu'elle agirait sur Fils-de-Soldat pour me rendre la maîtrise de notre corps, mais elle n'en était pas capable ou bien elle ne me faisait pas assez confiance. J'éprouvai une sensation des plus singulières, un froid glacial qui s'insinuait sous ma peau, comme si on m'amputait de ma vie ; l'instant suivant, je vis Lisana beaucoup plus distinctement, et je ressentis la même impression de désincarnation que la nuit où elle m'avait appelé pour m'aider à m'échapper de ma cellule. A l'époque, je n'avais d'autre but que parler à Epinie, mais, à présent qu'elle se tenait devant moi, je ne savais plus quoi lui dire. Je voyais Fils-de-Soldat comme elle le voyait, et j'en restais abasourdi : il ne portait pas mon corps nu et brûlé par le soleil comme moi ; jamais je n'eusse adopté pareille posture ; jamais non plus je n'eusse pu demeurer aussi indifférent à ma nudité devant ma cousine. Toutefois, mes traits débarrassés de leur graisse, je retrouvais quasiment le visage que j'avais en entrant à l'École, et, malgré mes bajoues pendantes, jamais je n'avais eu l'air plus juvénile au cours de l'année passée. Mes cheveux blonds s'enchevêtraient en une tignasse hirsute mais, avec une sensation de nausée, je me rappelai que j'étais autrefois un jeune homme de belle tournure ; le brusque regret que suscita en moi cette séduction perdue me surprit par sa violence. Je ne m'étais jamais considéré comme quelqu'un de superficiel, mais j'appréciais que les filles me sourient. J'apercevais à présent un reflet déformé du grand étudiant prometteur que j'avais été, et je ressentais comme un coup de poignard au cœur.

Epinie avait levé les yeux vers Lisana, et, quand son regard tomba sur mon apparition éphémère, elle eut un hoquet de

saisissement ; elle tendit une main tâtonnante vers moi comme pour me toucher. « Jamère ? » fit-elle.

Fils-de-Soldat lui jeta un regard noir puis se pencha sur la souche. « Lisana ? » dit-il d'un ton implorant. Nul ne l'écouta.

Je sus soudain ce que je devais dire : seule la vérité la convaincrail. Je décidai de la lui donner. « Epinie, ma chère Epinie, oui, c'est moi. Je suis ici. Je regrette ; j'ai agi selon ma conscience : je me suis servi de la magie pour obliger Spic et Amzil à croire que j'avais péri ; j'ai forcé toute la foule à se convaincre qu'elle avait atteint son but et qu'elle m'avait tué, puis j'ai pris la fuite. Je n'avais pas d'autre moyen de m'échapper, de couper nettement les ponts entre mon existence et la vôtre.

— Mais... » Elle avait les yeux écarquillés ; effarée, elle regarda Fils-de-Soldat qui occupait mon corps puis revint à moi.

Je me hâtai de poursuivre sans la laisser m'interrompre. Je la connaissais : une fois qu'elle aurait commencé à parler, je n'aurais plus la possibilité de placer un mot. « La magie m'interdisait de rester, comprends-tu ? Elle m'avait pris au piège et ne m'a pas laissé le choix ; si j'avais tenté de demeurer auprès de toi, la foule m'aurait mis en pièces ; quant à Amzil, elle aurait peut-être survécu à un viol collectif, mais ça m'étonnerait ; et Spic, tu le sais aussi bien que moi, se serait fait tuer ; jamais il n'aurait accepté d'assister à la scène sans intervenir. La magie voulait qu'il me soit impossible de retourner à Guetis ; elle devait me forcer à fuir dans les montagnes pour accomplir sa volonté. Elle a gagné. »

Epinie haletait à cause de la chaleur du jour et des efforts qu'elle avait fournis, et ses épaules montaient et descendaient au rythme de sa respiration. Tandis que je parlais, de nouvelles larmes avaient commencé à rouler sur ses joues sales ; je crus qu'elle pleurerait sur moi, mais je me trompais.

« Spic n'aurait jamais laissé la foule t'assassiner sans se précipiter dans la mêlée, nous le savons ; ça aurait été contraire à toutes ses convictions. Mais toi, Jamère, tu l'as laissé convaincu qu'il n'a rien fait et s'en est tiré avec quelques bleus. Amzil aussi est obligée de le croire ; elle affirme que Spic t'a sacrifié pour la sauver, et tous deux en sont profondément

affligés. Hier soir, pour la première fois, Spic a jugé devoir avaler du reconstituant de Guetis, ce mélange de rhum et de laudanum. Ça lui a permis de dormir, mais il n'avait pas l'air en meilleure forme à son réveil ; alors il en a repris une demi-dose avant d'aller prendre ses fonctions, mais il avait le cerveau embrumé. Amzil en a bu aussi et en a donné à ses enfants pour oublier ; elle dormait encore quand je suis partie. J'ignore ce qu'ils vont devenir.

« Spic avait toujours réussi à résister à l'accablement et à la terreur de la magie, mais maintenant qu'il s'est écroulé par deux fois, je crains que ses murailles ne soient ébréchées. Je ne crois pas que... »

Sa voix s'éteignit comme devant une peur trop effrayante pour qu'elle pût l'exprimer. Un petit sanglot lui échappa puis, avant que j'eusse le temps de reprendre la parole, elle me demanda d'un ton furieux : « Tu ne comprends donc pas, Jamère ? La voie que tu nous as imposée n'a sauvé personne ! La magie va quand même nous détruire ; il lui faudra simplement plus longtemps pour y parvenir. » Elle regarda Lisana. « Alors, je le répète : le « marché » que tu m'as proposé n'était qu'une tromperie. J'ai fait ce que tu voulais, j'ai fait ce que la magie voulait, et, en échange, je me retrouve dépouillée de tout !

— Je ne commande pas au pouvoir, répliqua Lisana avec raideur. Il agit pour le bien du Peuple. » Elle parlait d'un ton glacé, mais j'avais l'impression qu'elle ne restait pas insensible au désarroi d'Epinie.

« Tu la vois ? Tu peux lui parler ? » demanda Fils-de-Soldat, éperdu.

Epinie le foudroya du regard. « Elle est devant toi. Tu ne la vois donc pas ? »

Lisana répondit à ma cousine : « Je te l'ai déjà dit, je ne commande pas la volonté de la magie. Fils-de-Soldat ne me voit pas et je ne puis communiquer qu'avec la facette de lui qui est Jamère. Peut-être est-ce la sanction de notre échec, ou bien seulement le résultat de la division de son âme ; une moitié acquiert souvent une capacité aux dépens de l'autre. » Elle

hésita puis ajouta à voix basse : « Je n'avais pas prévu qu'il resterait divisé aussi longtemps ; réuni, je pense qu'il réussirait.

— Je ne la vois pas, je ne l'entends pas, je ne peux pas la toucher ! » L'exaspération transparaissait nettement dans le ton de Fils-de-Soldat ; derrière lui, Olikéa avait l'air offusquée.

Je savais la réponse aux interrogations de la femme-arbre, même si je ne la comprenais pas. « J'ai gardé cette partie qui me permet de voir Lisana et de lui parler dans cet univers, parce que... (je tâchai en vain d'accéder au savoir que je possédais et finis par émettre une hypothèse) parce que cette partie provient principalement de moi. Quand Fils-de-Soldat se trouvait à tes côtés, il était dans ton monde, alors que je devais faire un effort pour te contacter depuis le mien.

— Crois-tu ? » demanda Lisana, et sa question n'avait rien de rhétorique.

Épuisée, Epinie se laissa tomber sur la mousse et repoussa ses cheveux de son visage luisant de sueur. « Quelle importance ? Tout est anéanti ; nous n'avons plus rien à espérer de cette vie. Peu importe qui tu aimes dans ce monde-ci, Jamère ; ni toi ni celui qui occupe ton corps ne connaîtra le bonheur ni la paix. Quant à moi, je dois rentrer pour assister à la lente destruction de mon foyer. »

J'intervins rapidement avant d'avoir le temps de changer d'avis et avant que Lisana ne m'obligeât à me taire : « Epinie, va retrouver Spic et dis-lui la vérité ; dis-lui que j'ai employé la magie sur lui, qu'il n'a pas agi en lâche, que je me suis servi de lui pour sauver Amzil.

— Et il me croira, naturellement, répondit Epinie, l'ironie l'emportant sur la douleur. Il ne me prendra évidemment pas pour une folle.

— Il te croira quand il aura des preuves. » Je me creusai un instant la cervelle. « Dis-lui d'aller au cimetière et de parler à Quésit ; qu'il lui demande s'il n'a pas fait un rêve bizarre le matin de ma disparition ; qu'il lui demande s'il n'a pas trouvé mon épée par terre à mon réveil. Si Quésit ne ment pas, Spic aura sa preuve. » J'hésitai puis repris : « Et, si nécessaire, adresse-le à l'éclaireur Tibre ; il m'a aperçu alors que je

m'enfuyais. Je préférerais qu'on ne le lui rappelle pas, mais, si Spic doute encore, envoie-le interroger Tibre. »

Epinie haletait toujours. « Et Amzil ? fit-elle d'une voix tendue. Que devient-elle ?

— Il vaut mieux qu'elle continue à me croire mort, je pense.

— Pourquoi ? »

J'hésitai à nouveau. La raison que j'avais à présenter me paraissait futile, même à moi. « A cause de son caractère entêté ; elle risquerait de vouloir se lancer à ma recherche pour me sauver si elle s'imaginait que j'ai renoncé à tout pour la sauver. Si elle savait combien je l'aime, elle pourrait bien se mettre en danger. »

Epinie se frotta les yeux ; la cendre et les larmes mélangées lui firent un masque sur le visage. « Je la connais peut-être mieux que toi par certains aspects ; c'est quelqu'un de pragmatique, et elle fait passer ses enfants avant tout dans sa vie. »

Elle se tut, et je courbai la tête. Elle en avait assez dit ; je comprenais. Soudain elle reprit : « Mais je pense qu'il compterait beaucoup pour elle de savoir qu'elle a été aimée ainsi par un homme au moins une fois dans son existence. »

Je réfléchis ; je songeai à l'importance qu'avaient pour moi les mots qu'Amzil m'avait murmurés la nuit où elle m'avait aidé à m'échapper. Epinie avait raison ; il était bon d'entendre ces paroles, même si elles ne débouchaient sur rien.

« Dans ce cas, je t'autorise à le lui révéler aussi, concédai-je. Et à lui dire également que je l'aimais – et que je l'aime toujours, même si je dois la quitter. »

Epinie eut un rire étranglé. « Maintenant que je suis au courant, rien ne pourrait m'empêcher de le lui dire, Jamère, avec ou sans ton autorisation. Je n'ai pas oublié l'humiliation et l'impression de bêtise que j'ai éprouvées quand j'ai découvert que Spic et toi m'aviez tenue à l'écart de votre secret ; je refuse d'infliger un tel sort à Amzil !

— Je regrette », dis-je avec sincérité.

Elle regarda Fils-de-Soldat. Il avait la mine sombre et l'œil mauvais ; manifestement, il cherchait quelqu'un à qui s'en prendre de son incapacité à voir la femme-arbre, mais il ne

parvenait pas à savoir sur qui abattre sa colère. Jamais je n'eusse cru mes traits capables d'afficher une telle expression de méchanceté ; j'en éprouvai un véritable choc, et, devant ce visage creusé, je me demandai s'il m'était souvent arrivé d'arborer pareille mine. Epinie se tourna vers Lisana. « Sait-il ce qui se passe ? Que tu me permets de parler avec le vrai Jamère ?

— Il n'est pas idiot, répondit l'autre non sans une certaine fierté. Mais, comme Jamère, il a souffert d'être incomplet ; ça peut se produire quand une âme reste divisée : une moitié devient impulsive, l'autre indécise. L'une peut se laisser aller aux grandes manifestations d'émotions tandis que l'autre n'exprime quasiment aucun sentiment ; la première agit sans réfléchir, la seconde réfléchit sans agir. »

Epinie nous regarda tour à tour. « Ça se tient », fit-elle d'un ton calme.

Fils-de-Soldat intervint : « Je comprends ce qui se passe ici, même si j'ignore pourquoi Lisana s'y prête. Profites-en bien, Gernienne, car ça ne se reproduira plus. » Et il croisa les bras.

« Qu'attends-tu ? demanda Olikéa. Nous avons éteint le feu ; il faut tuer cette femme et s'en aller. Regarde-la : elle est chétive ; elle a l'air d'une ficelle avec un nœud au milieu. Comment une femme aussi maigre peut-elle être enceinte ? Allons, finissons-en, Fils-de-Soldat ; tu gaspilles des forces dont tu auras besoin pour nous ramener ce soir en marche-vite auprès du Peuple. » Elle s'exprimait en ocellion, et je ne pense pas qu'Epinie comprît ce qu'elle disait ; néanmoins, on ne pouvait se méprendre sur son ton méprisant. D'une main, ma cousine repoussa les mèches qui tombaient sur son visage et se détourna d'Olikéa sans répondre ni même paraître avoir entendu. Je me demandai si l'Ocellionne avait seulement reconnu une attitude gernienne de dédain.

« Il a raison, dit Lisana : vous n'avez pas le temps de vous attarder. Jamère, tu m'as suppliée de te laisser lui parler et tu as prétendu pouvoir la renvoyer. Alors, dis-lui ce que tu as à lui dire et ensuite mets-toi en route.

— Me renvoyer ? répéta Epinie tandis que des étincelles de colère s'allumaient dans ses yeux caves. Me renvoyer ? Me

prenez-vous pour un chien à qui il suffit de donner des ordres pour qu'il obéisse bien gentiment ? »

J'intervins en hâte : « Non ! Non, pas du tout. Epinie, il faut que tu m'écoutes attentivement : tu n'obtiendras rien en restant ici. Retourne auprès de Spic, Amzil et les enfants, occupe-toi d'eux du mieux possible, révèle-leur la vérité si tu juges que ça peut les consoler, et surtout prends soin de toi et de ton petit. Fais ce que tu peux pour ma sœur ; je ne peux plus rien pour elle désormais.

— Comment ? Mais que comptes-tu faire ? Et pourquoi me parles-tu ainsi au lieu de... Pourquoi occupe-t-il ton corps ?

— Je ne sais pas exactement ; je pense que sa moitié de moi-même est la plus forte à présent, et c'est donc lui qui décide. Je me trouve là où lui-même se trouvait quand je l'ai vaincu. »

Lisana acquiesçait de la tête en silence.

« Essaie de te reprendre, Jamère ! s'exclama Epinie. Il faut te battre, récupérer la maîtrise de ton corps. Reviens à Guetis ! Regarde, tu as perdu ton embonpoint ; tu peux devenir un vrai soldat.

— Epinie, réfléchis ! Je peux aussi finir à la potence pour m'être évadé de ma cellule, une fois qu'on se rendra compte que je ne suis pas mort. Non, je n'ai plus rien à espérer de Guetis.

— Il ne peut pas l'emporter sur Fils-de-Soldat, intervint Lisana à mi-voix. Son temps est révolu ; il a eu sa chance et il a échoué : ses solutions n'ont rien résolu. Il doit maintenant lâcher prise, devenir partie intégrante de Fils-de-Soldat, pour qui l'heure est venue d'essayer à son tour. Il faut qu'ils unissent leurs forces. »

Epinie changea d'expression ; ses traits se durcirent et une émotion très semblable à la haine brilla dans ses yeux. « Je t'empêcherai de le détruire ; je me battrai et lui aussi. Nous sommes plus forts que tu ne l'imagines. Il redeviendra maître de son corps et il reviendra auprès de nous ; j'en suis certaine. »

Lisana secoua la tête puis, d'un ton calme et patient, répondit : « Non, il ne reviendra pas. Tu serais bien avisée de l'écouter ; rentre chez toi, occupe-toi des tiens, et, quand ton

enfant sera né, va-t'en, retourne sur les terres qui t'appartiennent. »

Epinie la regarda dans les yeux. « Je n'abandonnerai pas Jamère. Si tu veux que je m'en aille, il faudra me rendre mon cousin. »

La femme-arbre n'eut pas un sourire ni un froncement de sourcils : elle demeura impassible. « Je pense qu'une fois réunis, ils réussiront là où ils ont échoué jusqu'ici ; je pense qu'alors il acceptera la mission de la magie et que les intrus quitteront notre terre. Je t'offre la chance de vous sauver, toi et ton enfant ; va-t'en avant qu'on te chasse. J'ignore comment la magie nous débarrassera des intrus, mais je ne crois pas que ça se passera en douceur. Nous avons déjà essayé la douceur et la persuasion, sans succès ; ce temps-là est désormais passé.

— Je n'abandonnerai pas Jamère, répéta Epinie, comme si Lisana ne l'avait pas entendue ou n'avait pas prêté attention à ses paroles. Et lui non plus ne renoncera pas, à mon avis. Il ne baissera pas les bras, et, quand il sera devenu assez fort, il s'arrachera aux griffes de Fils-de-Soldat et reprendra sa vie auprès de nous. »

Je m'efforçai de trouver une réponse adéquate. Elle me sourit et poursuivit : « Et, s'il ne revient pas, l'été prochain, aux jours les plus longs et les plus chauds, lorsque la sécheresse régnera, je mettrai le feu à ta forêt tout entière. » Elle avait soudain recouvré tout son calme. Elle croisa les doigts, les bras sur le ventre, sans me regarder ; elle avait les mains et le visage sales, la robe crottée et déchirée, les cheveux qui tombaient en mèches désordonnées, mais on eût dit que la douleur et la tristesse l'avaient quittée et qu'il ne restait plus en elle qu'une résolution inflexible ; elle évoquait une lame d'acier brillante sortie d'un fourreau usé.

« Voilà bien la gratitude des Gerniens, fit Lisana d'un ton glacé. La magie a tenu parole ; je t'ai montré ton cousin, bien vivant comme promis, j'ai même intercédé pour que tu puisses lui dire adieu, je t'ai donné une chance de repartir saine et sauve pour l'ouest avec ton enfant, et toi, en échange, tu menaces de nous détruire ! »

Je savais que Fils-de-Soldat ne l'entendait pas, et pourtant on eût dit qu'il lui répondait. « Je vais la tuer », déclara-t-il, et Olikéa opina du bonnet, la mine sombre.

Comme il s'exprimait en ocellion, Epinie ne comprit sûrement pas, mais elle perçut la menace. « Tu peux me tuer, dit-elle, ça ne devrait pas être très difficile pour toi. » Elle leva le menton comme pour lui offrir sa gorge et continua de regarder Lisana. Elle n'ajouta rien, mais le danger resta perceptible, indéfini et d'autant plus inquiétant.

« Tue-la, murmura Olikéa d'une voix où se mêlaient peur et désir. Sers-toi de ça. » Elle dégaina un poignard de sa ceinture et le tendit à Fils-de-Soldat ; il avait une lame noire et brillante, en obsidienne. Un souvenir me revint : c'était une arme tranchante comme un rasoir, parfaite pour un magicien qui ne devait pas toucher au fer.

Fils-de-Soldat la prit puis jeta autour de lui des regards indécis, comme en quête d'instructions. Il n'entendait pas Lisana, et l'attitude d'Epinie qui acceptait son sort de façon intrépide le déstabilisait manifestement. Il finit par juger qu'elle devait savoir quelque chose qu'il ignorait ; pour ma part, je m'interrogeais : était-ce le cas ou bien Epinie donnait-elle seulement le change ? J'eusse voulu le lui demander, mais il ne fallait même pas que j'eusse l'air de me poser des questions ; je me bornai à essayer d'afficher un petit sourire semblable au sien, mais sans grand succès, sans doute.

Fils-de-Soldat se décida. Il frappa.

Je sentis sa décision une fraction de seconde avant qu'il n'agît, et deux événements se produisirent dans le même instant : je l'arrêtai. J'ignore comment je m'y pris, mais je l'interrompis en plein mouvement. Mon intervention le prit par surprise, et, malheureusement, consumma une partie de sa maigre réserve de magie ; je m'étais servi de son pouvoir contre lui pour l'empêcher de faire du mal à Epinie, et j'en restais aussi étonné que lui.

Et sa cible, ma cousine, malgré sa grossesse qui l'alourdisait, se baissa brusquement puis se précipita sur la hachette qu'Olikéa avait laissée tomber. Elle heurta le sol plus durement qu'elle ne l'avait prévu, et je l'entendis pousser un

gémissement de douleur ; néanmoins, elle se redressa, l'outil à la main, avec un rictus triomphant. « Voyons maintenant ce qui se passe quand on te touche avec du fer ! » fit-elle, et elle projeta son arme de toutes ses forces vers la tête de Fils-de-Soldat. Le bout arrondi de la lame lui heurta le front avec un bruit dur, et il s'effondra ; je ne sais si ce fut à cause de la puissance de l'impact ou du contact du fer avec sa personne, mais il fut pris de soubresauts convulsifs et ses yeux se révulsèrent. Likari, effaré, resta bouche bée tandis qu'Olikéa poussait un hurlement de chatte échaudée et se ruait sur Epinie.

Et je ne pouvais qu'assister à la scène, incapable d'intervenir : non seulement je n'avais plus de corps, mais le seul sur lequel j'eusse pu agir était inconscient. Olikéa était plus grande qu'Epinie, plus lourde aussi, habituée à une activité physique plus importante, et elle n'avait ni vêtements ni ventre arrondi pour la gêner. Elle se jeta sur ma cousine comme un fauve sur sa proie. Epinie tenta d'esquiver mais ne put échapper à l'attaque, et toutes deux se mirent à hurler d'une voix stridente ; jamais je n'avais entendu cris plus abominables. Epinie employait un langage que je n'eusse jamais cru qu'elle connût et se battait avec une vigueur et une sauvagerie qui me laissaient pantois ; elle se défendait elle-même autant qu'elle protégeait son enfant à naître. Olikéa avait le dessus, mais son adversaire se dégagea de sa poigne et tira le premier sang en la griffant, tous ongles dehors, au visage et sur les seins. Le tissu de ses habits l'encombraient, mais il la protégeait aussi des blessures légères, et, quand elle roula sur le flanc, releva les jambes et réussit à frapper Olikéa en plein ventre, ses bottes lui fournirent un avantage évident.

Pendant que l'Ocellionne tâchait de reprendre son souffle, Epinie s'écarta en rampant avec l'énergie du désespoir ; Olikéa, remise, se précipita vers elle, mais ma cousine saisit à nouveau la hachette à terre. L'autre, se croyant menacée, s'empara du poignard d'obsidienne demeuré dans la main inerte de Fils-de-Soldat, mais Epinie ne se jeta pas sur elle ; non, elle appuya la lame de son arme sur la gorge de l'Opulent. « Recule ! gronda-t-elle. Recule ou nous ne l'aurons ni l'une ni l'autre : il sera mort. » Elles ne parlaient pas la même langue, mais la hachette

qu'elle pressait sur le cou de Fils-de-Soldat ne laissait nulle place à l'équivoque.

A cet instant, je compris que c'était pour moi qu'elles se battaient. J'en restai abasourdi.

Olikéa se figea. Epinie garda la même position, accroupie sur Fils-de-Soldat, l'acier de la lame au ras de sa gorge. On eût dit une bête féroce ramassée sur mon corps. Soudain elle eut un hoquet de douleur, poussa un petit gémissement puis posa la main sur son ventre et le frotta d'un geste doux, comme rassurant.

« Tu ne le tueras pas, déclara enfin Olikéa d'un ton assuré. C'est ton cousin. »

Epinie la regarda, les yeux plissés, puis se tourna vers moi. Je fis l'interprète : « Elle dit que tu ne me tueras pas parce que je suis ton cousin.

— Non, rétorqua-t-elle. En cet instant, ce n'est pas mon cousin ; Jamère est là-bas. » De sa main libre, elle indiqua mon essence désincarnée qui flottait près de Lisana. « Ceci, cette... créature qui occupe son corps a été créée par la femme-arbre et la magie ; elle a peut-être fait partie de mon cousin à une époque, mais elles l'ont déformée jusqu'à la rendre complètement étrangère à ce qu'est Jamère. Et, plutôt que la voir se faire passer pour lui, je préfère encore la tuer, sans aucun scrupule. Je ne laisserai pas cet animal prendre la place de Jamère Burvelle. »

Olikéa écoutait ce flot de paroles, en soi inutiles : le fer de la hache au-dessus de ma gorge suffisait à lui apprendre ce qu'elle devait savoir.

Lisana intervint : « Fils-de-Soldat est autant ton cousin que Jamère Burvelle. Quand il est venu à moi, envoyé par le vieux Kidona à titre de champion, je l'ai capturé et j'ai divisé son âme en deux. Tu peux nier la vérité tant que tu le veux, Fils-de-Soldat n'est pas un être indépendant de ton cousin ; ses deux parties de lui sont nécessaires pour former un tout. Tu ne peux pas l'expulser de ce corps ; tue-le, et tu assassines en même temps le Jamère que tu connais.

Es-tu prête à tuer Jamère pour empêcher Fils-de-Soldat de se servir de ce corps ? »

Olikéa ne l'entendait pas. Elle s'était redressée et tournait lentement autour d'Epinie, le poignard en position basse, prêt à frapper. « Et maintenant, que comptes-tu faire, triste Gernienne décharnée ? Tue-le et je te tue. Je suis plus grande et plus forte que toi ; je te battrai, tu le sais très bien. Combien de temps penses-tu tenir ainsi, accroupie, à le menacer ? Que feras-tu quand il se réveillera ?

— Je n'en sais rien, répondit Epinie, mais à l'adresse de Lisana. On dirait que nous sommes dans une impasse. » Elle se tut puis reprit : « Si mon cousin Jamère ne doit jamais récupérer son corps ni sa vie d'antan, et si je dois me faire tuer quoi qu'il arrive, ni lui ni moi n'avons rien à perdre à ce que je le tue. D'accord ? »

Je gardai le silence, plongé dans mes réflexions. J'ignorais ce qu'il adviendrait de moi si Epinie mettait sa menace à exécution ; mais y attachais-je vraiment de l'importance ? Je n'avais pas de réponse immédiate à cette question. Pendant la plus grande partie de mon existence, j'avais toujours eu des buts pour me guider ; que me restait-il aujourd'hui ? Peut-être, comme ma cousine, me trouvais-je dans une impasse. Nos regards se croisèrent brièvement, et je lus de l'affection dans le sien, mais aussi de la résolution et de la résignation.

Cela augurait mal pour mon corps. J'adressai un lent hochement de tête à Epinie, et elle reporta son regard sur Lisana. « Tu vois ? »

La femme-arbre se tut un moment puis elle demanda à brûle-pourpoint : « Que veux-tu, Gernienne ? Que faut-il pour t'obliger à t'en aller et à ne jamais revenir ? »

A son tour, Epinie resta quelques instants silencieuse. Sa main tremblait ; la hachette devait commencer à lui peser. « Tu veux dire sans le tuer, je présume ?

— Oui, répondit Lisana sèchement.

— Adresse-toi à moi ! intervint brusquement Olikéa. C'est moi qui suis ici ; c'est moi qui peux te tuer ! » Elle appuya ses propos d'un geste menaçant de son poignard.

« La ferme ! » aboya Epinie en mettant en contact le fer de la hachette avec la gorge de Fils-de-Soldat. Il émit un petit son plaintif. Olikéa recula d'un pas, l'œil meurtrier.

« Elle est dangereuse, Epinie, fais très attention, dis-je. Elle te tuera si elle en a l'occasion.

— Je sais, répondit ma cousine d'une voix rauque. Je risque de devoir tuer ton corps. » Ses yeux se brouillèrent de larmes, mais seule la colère transparaissait sur ses traits. « Je suis aux abois, Jamère ; dois-je tomber à genoux en gémissant et en implorant qu'on nous épargne ? Je doute qu'on ait pitié de nous. Si je dois tout perdre, je tiens au moins à le faire payer cher. On saura que j'étais ici ; je ne me laisserai pas écraser comme une fourmi. »

Bouleversé, je sentis le courage du désespoir qui imprégnait sa voix. « C'est toi qui aurais dû naître fils militaire, lui murmurai-je.

— Il se réveille ! » s'écria Likari. J'avais presque oublié sa présence ; il était resté à l'écart et il avait assisté à la scène sans rien dire. Maintenant, il désignait mon corps : mes paupières papillonnaient et les mains de Fils-de-Soldat s'agitaient par à-coups sur la mousse de la forêt.

Epinie n'avait peut-être pas compris ce qu'avait dit Likari, mais son ton l'alerta, et elle replaça le fer de la hachette au contact de la gorge de son otage, qui poussa un cri incohérent ; j'ignore s'il protestait contre la morsure de la lame ou contre la brûlure du métal. Ma cousine se pencha sur lui, si près qu'il ne voyait plus que son visage. Je le vis cligner les yeux, effaré, puis fixer son regard sur elle.

D'une voix basse et grondante, elle déclara : « Ne bouge pas ; écoute-moi. Ordonne à la femme au poignard et à l'enfant à l'outre de s'en aller ; explique-leur que tu ne veux pas qu'ils me fassent du mal, et envoie-les près du ruisseau.

Qu'ils attendent là jusqu'à ce que tu les rejoignes. Ne leur dis rien d'autre, ou je le saurai ; si tu ajoutes ou si tu soustrais un seul mot, je te tue. M'as-tu compris ? »

Il se passa la langue sur les lèvres puis leva les yeux vers Olikéa. Epinie n'hésita pas : elle appuya plus fermement sa hachette sur son cou. De façon lointaine, je sentis le tranchant entamer ma peau, et, plus intensément, le baiser brûlant et glacial du fer sur ma chair ; mon pouvoir se mit à s'écouler par la blessure, avec une douleur plus grande que celle de la fine

entaille de ma gorge. « Non, je t'en prie ! » croassa Fils-de-Soldat. Epinie se redressa légèrement, mais la hachette ne bougea pas.

« Dis-leur, souffla-t-elle.

— Olikéa, Likari, descendez au ruisseau et attendez-moi là. Ne faites rien d'autre pour l'instant ; attendez simplement là-bas que j'arrive. »

Epinie tourna brièvement les yeux vers moi, et je lui confirmai qu'il avait suivi ses instructions. « Il a fait ce que tu lui as dit ; il leur a ordonné d'aller l'attendre près du ruisseau. »

Olikéa ne paraissait pas prête à obéir ; Likari, lui, souffrait manifestement les affres de la curiosité, mais il se détourna docilement et commença de s'éloigner. « Tu crois que je vais te laisser à sa merci ? » protesta l'Ocellionne, mais Fils-de-Soldat l'interrompit : « Va. Va-t'en tout de suite ou elle me tuera. Je viendrai mieux à bout de cette situation si tu n'es pas là, Olikéa. Descends au ruisseau et attends-moi.

— Ah, ça, on peut dire que tu maîtrises la situation, c'est évident ! » fit l'Ocellionne, caustique. Elle regarda Epinie d'un œil mauvais et garda son poignard à la main tout en reculant. « Un jour, Gernienne, un jour, nous nous retrouverons, toi et moi. » Puis elle s'en prit à Likari : « Que fais-tu encore ici, les bras ballants ? Il nous a dit d'aller l'attendre près du ruisseau ; nous y allons.

— Il leur a donné l'ordre de partir, et l'enfant et la femme obéissent », traduisis-je précipitamment avant qu'Epinie eût le temps de se tourner vers moi ; il ne fallait surtout pas qu'elle quittât Olikéa des yeux. « Mais elle t'a avertie qu'un jour elle aurait sa revanche.

— Parfait », répondit ma cousine, comme distraitement. Je sentais la fatigue dans sa voix. Elle suivit Likari et Olikéa du regard jusqu'à ce qu'ils disparussent. Elle était dans une position inconfortable, agenouillée près de moi ; son ventre la gênait, et je voyais bien qu'elle avait peine à demeurer immobile, la hachette sur ma gorge, ses genoux fléchis supportant tout son poids.

« Et maintenant ? demanda Lisana à mi-voix. Que vas-tu faire ? Penses-tu que tout est fini, que Fils-de-Soldat va te

laisser partir librement alors que tu as menacé d'incendier la forêt ? »

Epinie souffla pour écarter une mèche de ses yeux puis la regarda. « Et tu crois avisé de me poser cette question dans la position où je me trouve ? Le plus simple, pour résoudre le problème, serait que je lui tranche la gorge et que je m'en aille ; le temps que ses acolytes comprennent qu'il ne les rejoindra pas, je serai partie depuis longtemps.

— A ton avis, la forêt te laisserait-elle t'échapper aussi facilement ? » rétorqua Lisana.

Epinie soupira. « Non. Ni la magie ni la forêt ne nous laisseront nous échapper. Elles veulent l'impossible ; elles veulent inverser le cours du temps, revenir à l'époque où les Gerniens s'aventuraient ici pour faire du commerce puis repartaient aussitôt. Ça ne marchera pas ; ça ne peut pas marcher ; et, tant que la magie exigera ce résultat, rien ne pourra se résoudre pour aucun d'entre nous. »

D'Epinie qui courbait la tête, mon regard passa aux gouttes de sueur qui coulaient lentement sur mon visage, puis il remonta vers Lisana. Ma cousine avait raison. Alors que cette pensée me venait, j'eus l'impression que mon existence vacillait : la magie s'affaiblissait ; Lisana se fatiguait, et mon corps ne conservait plus guère de pouvoir dans lequel puiser.

« Epinie ! Je disparaissais. J'ai fait ce que je pensais avisé, mais personne n'y a gagné, pas même moi. Adieu ; je vous ai tous aimés du mieux que je pouvais. Va-t'en si tu peux ; allez-vous-en tous. »

Je me retrouvai soudain dans mon corps, les yeux levés vers Epinie. Elle dut me reconnaître dans le regard de Fils-de-Soldat, car elle dit à mi-voix : « Tu l'as empêché de me tuer ; n'oublie pas que tu en as été capable. Répète-toi que tu auras de nouveau un jour cette force, que tu pourras avoir de nouveau le dessus. En attendant, pardonne-moi, Jamère ; je suis sûre que tu ferais de même à ma place. Et puis, entre nous, tu le mérites. »

Elle écarta la hachette de ma gorge, mais, sans me laisser le temps de réagir, elle la tourna dans sa main et me frappa entre

les yeux avec l'extrémité arrondie du fer. Je perdis connaissance.

8

Marche-vite

Quand je revins à moi, Epinie n'était plus là, mais je ne m'en rendis pas compte aussitôt. Avec Fils-de-Soldat, la tête me tournait, je me sentais désorienté, je n'arrivais pas à accommoder, et la nausée me chavirait l'estomac. Recevoir un coup sur le crâne assez violent pour plonger dans l'inconscience n'est jamais une partie de plaisir, or mon corps avait subi ce genre d'assaut à deux reprises et à peu d'intervalle. J'avais la bouche si pâteuse que j'avais du mal à respirer, et mes membres refusaient de répondre à mes injonctions. Je perçus l'exaspération de Fils-de-Soldat qui employait sa magie, dont les maigres réserves baissaient rapidement, à guérir notre corps. Pourtant, malgré ses efforts, nous restâmes incapables de bouger, le cœur au bord des lèvres, pendant une bonne heure avant qu'il ne se sentît assez bien pour se redresser.

Il s'aperçut alors qu'Epinie avait pris quelques précautions avant de partir. Elle avait fixé la sangle de cuir de son sac sur ma bouche en guise de bâillon, et noué des bandes de tissu tirées de l'ourlet déchiré de sa robe autour de mes poignets et de mes chevilles. Fils-de-Soldat roula sur le flanc et entreprit de se tortiller pour se défaire de ses liens. La femme-arbre s'adressa à moi pendant ce temps.

« Ta cousine est plus débrouillarde que je ne m'y attendais ; en vérité, elle aurait fait une meilleure servante de la magie. »

Malgré mon aversion pour cette fonction, je fus piqué au vif. « Si on n'avait pas divisé mon âme, j'aurais peut-être mieux servi la magie – ou l'armée. »

— Probablement », reconnut-elle, désinvolte. Fils-de-Soldat ne l'entendait pas, et, comme il ne regardait pas du côté de la souche, je ne la voyais pas ; néanmoins, j'imaginais sans mal son sourire doux et triste. Je n'éprouvais qu'horreur pour ce qu'elle m'avait infligé, pour la façon dont le pouvoir avait arraché ma vie à mes rêves adolescents d'une carrière glorieuse d'officier de cavalla, d'une épouse douce et bien éduquée et d'un foyer bien à moi. J'avais tout perdu lors de ma défaite contre Lisana ; elle avait été la cheville ouvrière de ma déchéance, et pourtant je ressentais toujours de la tendresse pour elle, ma femme-arbre ; cette affection ne reposait pas entièrement sur l'amour que lui portait Fils-de-Soldat : je la percevais comme une âme sœur, quelqu'un qui s'était soumis contre son gré au service de la magie, mais qui, comme moi, en voyait la nécessité.

« Et maintenant, que va-t-il se passer ? »

Elle poussa un soupir léger comme la brise dans les feuilles. « Olikéa ou Likari finira par revenir et t'aidera, ou bien tu arriveras à te libérer tout seul ; alors, il te faudra manger copieusement et rejoindre en marche-vite le Peuple à l'Hivernage.

— Je ne parlais pas de ça ; je voulais savoir ce qui allait advenir d'Epinie et de Spic. Que vont-ils devenir ? »

Elle soupira de nouveau. « Oublie cette existence-là, Jamère, et embrasse celle que tu vis désormais. Réunis les moitiés séparées de ton âme et ne sois plus qu'un. »

Ce n'était pas ce que je lui demandais. Je décidai de m'exprimer plus clairement : « Tenteras-tu de faire du mal à Epinie ?

— Ha ! A-t-elle tenté de m'en faire ? Si son feu avait tenu quelques minutes de plus, nous ne serions pas là en train de discuter. Je te l'ai déjà dit, je ne maîtrise pas la magie ni les événements qu'elle crée. » Elle s'interrompit puis reprit d'une voix plus douce : « Mais, si ça peut t'apaiser, je te promets que je n'essaierai pas de me venger de ta cousine. » Elle émit un bruit curieux qui évoquait un peu un rire. « Moins j'aurai à faire avec elle, mieux ça vaudra pour nous deux, je pense.

— Merci. »

Ce ne fut pas Olikéa mais Jodoli qui me trouva ; il arriva d'un pas lourd sur la crête, une Firada à la mine sombre à sa suite. Lui aussi avait entendu le murmure des feuillages, mais il se trouvait plus loin que moi, et sa nourricière avait refusé qu'il les transporte tous deux en marche-vite auprès de Lisana : selon elle, il valait mieux que Fils-de-Soldat arrange seul le problème avec la Geraienne folle. Firada voyait d'un mauvais œil que Jodoli consume à nouveau de l'énergie pour me secourir une fois de plus, et elle ne cessa de maugréer pendant qu'elle me détachait.

« Que s'est-il passé ? demanda Jodoli dès qu'elle m'eut ôté mon bâillon.

— Epinie, la cousine de Jamère, a attaqué Lisana ; mais ne t'en fais pas : la menace a été dissipée. Je m'excuse d'avoir encore abusé de ton temps.

— Tu appelles ça dissiper une menace ? dit Firada d'un ton acerbe. Nous t'avons retrouvé ligoté, bâillonné, et tes nourriciers dans la nature !

— Je les avais renvoyés pour les mettre à l'abri. Le problème est réglé ; restons-en là. »

Je m'attendais à ce qu'elle s'offusquât du ton impérieux de Fils-de-Soldat, mais elle se contenta de gonfler les joues, puis elle sombra dans un mutisme mécontent. Mon double se tourna vers Jodoli, qui arborait lui aussi une expression réprobatrice ; mais, d'un signe, il avait dû ordonner à Firada de se taire.

« Jodoli, je te remercie de t'être à nouveau porté à mon secours. Je t'en prie, ne retarde pas davantage ton retour auprès du Peuple ; il me faudra encore une journée avant d'avoir repris assez de force pour me servir de la magie, mais ne m'attends pas.

— Nous n'en avons pas l'intention », intervint Firada.

Jodoli répondit avec plus de mesure : « En effet, il nous faut partir ce soir ; mais je voulais te dire que j'étais allé constater les dégâts que tu as infligés à la route des intrus. A mon avis, tu nous as donné une saison de répit, peut-être davantage. Ce n'est pas une solution définitive, mais je ne pense pas que tu aies gaspillé ton pouvoir pour rien. Firada a raison : je dois rejoindre notre clan familial dès ce soir ; sans moi, il n'a

aucune protection. J'espère que tu nous rattraperas le plus vite possible. » Il parcourut les alentours du regard et ses yeux s'arrêtèrent sur le tronc noirci de la femme-arbre.

Fils-de-Soldat se releva lentement, la tête douloureuse, tenaillé de nouveau par la faim. Il avait utilisé toute la magie qu'il avait accumulée à guérir le plus gros de ses blessures. Il soupira ; « Je vais aller chercher mes nourriciers ; nous nous reverrons bientôt à l'Hivernage. Voyagez bien.

— A l'Hivernage », confirma Jodoli. Il prit la main de Firada et ils s'éloignèrent. Je ne vis pas à proprement parler opérer la magie du marche-vite, mais, en moins de temps qu'il ne m'en fallut pour cligner deux fois les paupières, ils disparurent à ma vue. Alors Fils-de-Soldat se retourna vers la souche de Lisana.

Il s'en approcha, s'agenouilla dans la mousse épaisse et, gravement, examina les dommages qu'elle avait subis. Il n'y en avait guère : les flammes avaient léché l'écorce, l'avaient roussie mais sans l'attaquer. Il hocha la tête, satisfait, puis il saisit la poignée du sabre de cavalla rouillé toujours enfoncé dans le bois ; sans prêter attention au bourdonnement désagréable que la proximité de la lame éveillait dans ses mains, il s'efforça de la dégager, mais en vain. Je m'aperçus soudain sans aucun plaisir que je venais de découvrir, en tant que magicien, le contact éminemment déplaisant du fer ; pourtant, Lisana ne m'avait jamais fait reproche de l'avoir abattue avec ce métal puis de l'avoir laissé planté dans son tronc. La honte m'envahit.

Mais Fils-de-Soldat n'entendait pas mes pensées ni mes sentiments ; il se fraya un chemin dans les taillis pour atteindre le baliveau jailli du tronc abattu de Lisana, posa les mains sur l'écorce lisse et se pencha en arrière pour regarder ses branches en souriant. « Il faut rendre grâce à la chance qu'elle n'ait pas su où tu es la plus vulnérable ; ce petit arbre n'aurait pas survécu aux brûlures que ta souche a supportées. Vois comme il cherche le soleil, comme il se dresse ! » Il appuya un instant le front contre l'arbuste. « Tes conseils me manquent affreusement, affreusement », murmura-t-il.

Derrière nous, Lisana déclara : « Toi aussi, tu me manques, Fils-de-Soldat. »

Je savais qu'il ne pouvait pas l'entendre ; elle le savait également, et je perçus dans sa voix le sentiment de solitude qu'elle éprouvait à ce que ses paroles lui demeurent inaudibles ; pour elle plus que pour lui, je dis : « Tu lui manques aussi. »

Il eut un hoquet de surprise. « Réponds-lui que je l'aime toujours, que pas un jour ne passe sans que je regrette sa présence. A chaque instant, je me remémore ce qu'elle m'a inculqué, et je resterai fidèle à son enseignement quand j'irai à l'Hivernage ; je lui en fais la promesse. Dis-le-lui ; je t'en prie, dis-le-lui pour moi ! »

Il regardait le petit arbre ; j'eusse voulu qu'il pivotât vers la souche, où Lisana m'apparaissait le plus clairement, mais j'avais du mal à me faire entendre de lui et je n'avais pas envie de me fatiguer pour rien. « Elle t'écoute quand tu parles ; tu ne perçois pas ses réponses mais elle entend ce que tu dis. »

Une fois encore, il se figea et tourna la tête comme un chien qu'on siffle au loin ; puis il tendit lentement la main vers le jeune tronc et passa l'index le long de l'écorce. « Je suis content que tu m'entendes, murmura-t-il. Je suis content qu'il nous reste au moins ça. »

Un sanglot échappa à Lisana ; j'eusse aimé pouvoir la regarder dans les yeux. « Elle se trouve près de la souche », dis-je, mais mes forces se dissipaient.

Elle s'adressa de nouveau à moi. « S'il te plaît, dis-lui de suivre mon tronc ; près de l'extrémité, un autre arbuste a commencé à pousser. Dis-lui que c'est pour lui, lorsque le moment viendra ; je lui prépare un arbre. Je t'en prie, dis-lui.

— Cherche un second baliveau au bout du tronc abattu », fis-je en y mettant toute mon énergie ; mais il ne m'entendit pas. Il se tut un instant puis dit : « Je suis épuisé, Lisana ; je suis épuisé, j'ai faim et je n'ai plus de magie. Je dois trouver de quoi me nourrir, puis, dès que possible, me rendre à l'Hivernage. Je n'oublie pas ce que tu m'as appris, crois-moi ; je vivrai selon tes préceptes. » Il demeura parfaitement immobile, comme s'il essayait de nous entendre, Lisana ou moi, puis il finit par fermer les yeux, gonfla les joues et se détourna de l'arbuste.

Il suivit la piste à demi effacée qui descendait de la crête jusque dans une vallée où coulait un ruisseau. La fatigue nous

ralentissait ; il marmonnait en marchant, et, au bout d'un moment, je m'aperçus qu'il me parlait. Je prêtai une oreille plus attentive à son discours décousu. « Tu as tout utilisé. Nous détestais-tu à ce point ou bien était-ce pure bêtise ? J'avais épargné cette magie, je l'avais mise de côté dans l'idée que j'aurais peut-être une occasion de m'en servir, et maintenant il n'en reste rien. Rien ! Tu t'es toujours plaint à tout le monde que je t'avais dépouillé de ton magnifique avenir ; est-ce pour ça que tu as détruit le mien ? Par vengeance ? Ou par stupidité ? »

Je ne pouvais pas répondre ; je n'étais guère au fond de lui qu'une étincelle qui s'accrochait avec l'énergie du désespoir à sa conscience d'elle-même. Je songeai à lâcher prise, mais j'écartai brutalement cette solution. Qu'advierait-il de moi ? Cesserais-je totalement d'exister ou bien mes idées, mes pensées, mes connaissances se fondraient-elles d'un seul coup en celles de Fils-de-Soldat ? M'absorberait-il comme j'avais tenté de l'absorber ? S'il m'intégrait à son être, en aurais-je la moindre conscience ? Continuerais-je à vivre sous la seule forme de bribes de rêve qui hanteraient le magicien ocellion que je serais devenu ?

La perspective de fusionner avec Fils-de-Soldat et de n'être plus qu'une part de lui ne me souriait pas du tout ; au contraire, elle m'emplissait d'horreur, et je la combattis de toutes mes forces. « Je suis Jamère Burvelle, me dis-je, fils militaire d'un seigneur de la nouvelle aristocratie, destiné à faire carrière d'officier dans la cavalla pour servir mon roi avec courage et me distinguer sur le champ de bataille. Je vaincrai ; je garderai foi en Epinie et je vaincrai. » Je me refusais à devenir une brassée de souvenirs sans liens entre eux, perdue dans la masse d'un magicien de la forêt ; je m'y refusais.

Malgré ma fatigue, je m'accrochai donc à mon identité et passai ainsi les deux jours suivants. Simple observateur, je suivis Fils-de-Soldat qui se rendait péniblement jusqu'au ruisseau ; il y trouva Likari qui somnolait sur la berge ombrée tandis qu'Olikéa, dans l'eau, attrapait des créatures gris-brun et pleines de pattes qui m'évoquaient davantage des insectes que des poissons. Chaque fois qu'elle en prenait une, elle lui arrachait la tête de l'ongle du pouce et l'ajoutait au tas déjà

formé sur une feuille de nénuphar posée sur la rive. C'étaient de petits animaux ; deux tenaient aisément dans sa paume. Elle avait déjà allumé un feu. En arrivant, Fils-de-Soldat lui lança en guise de salut : « Je me réjouis que tu me cherches déjà de quoi manger. »

Elle ne détourna pas le regard de l'eau. « Je sais ce que tu vas dire : tu as épuisé toute ta magie et nous devons rester encore une nuit ici. L'as-tu tuée ?

— Non ; je l'ai laissée partir : elle ne représente nul danger pour nous. Et, en effet, il faut demeurer ici, non pas une nuit mais trois. J'ai décidé, avant de voyager, de refaire une partie de mes réserves. Je ne serai pas l'Opulent que j'étais quand nous arriverons au Peuple, mais je ne veux pas me présenter non plus sous l'aspect d'un squelette. Je mangerai pendant trois jours puis nous nous rendrons en marche-vite auprès du Peuple.

— D'ici là, pratiquement tout le monde sera retourné à l'Hivernage ! Les meilleures affaires auront été faites et il ne subsistera que les marchandises avec des défauts ou des vieilleries !

— Il y aura d'autres jours de négoce dans les années à venir. Tu devras manquer ceux-ci. »

Olikéa gonfla les joues puis souffla brutalement. Elle avait attrapé deux autres créatures, et elle les jeta si violemment sur celles qui s'entassaient sur la berge que j'entendis craquer leur carapace. Elle était contrariée, et je m'étonnai vaguement de la facilité avec laquelle Fils-de-Soldat se désintéressait de ses sentiments.

Enfin, elle leva les yeux vers lui, et son air morose s'effaça presque derrière son expression de surprise. « Qu'as-tu au front ?

— Ne t'inquiète pas de ça, répondit-il avec brusquerie. Il nous faut de quoi manger ; occupe-t'en. » Du pied, il poussa Likari qui dormait. « Debout, petit. Va chercher des vivres, et beaucoup. Je dois me remplir. »

L'enfant se redressa en battant des paupières et se frotta les yeux. « Quel genre de nourriture, Opulent ?

— Tout ce que tu pourras trouver en quantité. Va. »

Likari s'en alla en courant. Derrière moi, Olikéa dit :

« Ne lui fais pas de reproches s'il ne trouve pas grand-chose de bon ; l'époque des meilleures récoltes est passée. C'est pour ça que nous nous rendons à l'Hivernage.

— Je le sais. » Fils-de-Soldat se dirigea vers le bord du ruisseau, en amont de l'Ocellionne. Avec un soupir d'effort, il s'accroupit puis s'assit par terre, arracha une poignée d'herbes aquatiques, nettoya leurs racines boueuses dans le courant puis en ôta la peau gluante ; il croqua dans les grosses raves blanches et, tout en mastiquant, en cueillit une nouvelle poignée ; le goût rappelait un peu celui de l'oignon.

Quand Likari revint, les bras pleins de prunes fripées, Fils-de-Soldat avait dégagé une zone considérable de plantes d'eau ; il mangeait aussi méthodiquement qu'une vache au pré. Olikéa vaquait à ses propres tâches ; elle avait fait cuire les créatures qu'elle avait pêchées à l'étouffée, entre des feuilles, et les dépouillait à présent de leurs pattes et de leur carapace. Elle ne tirait de chacune qu'un bout de chair de la taille de mon petit doigt, mais d'un arôme irrésistible.

Tous trois se restaurèrent ensemble, Fils-de-Soldat prenant la part du lion. Les fruits séchés par le soleil avaient une chair épaisse et sucrée qui contrastait agréablement avec celle des petits crustacés. Quand il n'y eut plus rien à manger, l'Opulent ordonna à ses nourriciers de se remettre en quête de nourriture et s'allongea pour dormir. Lorsqu'ils le réveillèrent, ils avaient cuisiné des racines jaunes qui ne sentaient guère que l'amidon, et un porc-épic cuisait sur la braise ; Likari l'avait tué d'un coup de gourdin. Dépouillée de sa fourrure et de ses piquants, la bête se révélait couverte d'une épaisse couche de graisse. « Tu vois le temps qui nous attend sous peu, dit Olikéa sur le ton de la mise en garde.

— Laisse-moi m'inquiéter de ce genre de détails », répondit Fils-de-Soldat, dédaigneux.

La nuit tombait quand le repas s'acheva. Ils dormirent pelotonnés les uns contre les autres, Olikéa contre le ventre de l'Opulent, Likari roulé en boule contre son dos. Fils-de-Soldat se servit d'une bribe de magie pour former un nid de mousse autour d'eux, et l'enfant avait ramassé des brassées de feuilles pour les couvrir ; par-dessus, mon double avait disposé la

couverture d'hiver prise dans ma chaumière du cimetière, malgré les protestations d'Olikéa et Likari qui lui trouvaient une odeur bizarre. Il avait découvert qu'ils avaient jeté les vêtements qu'il portait lorsqu'ils l'avaient retrouvé ; Olikéa avait récupéré les boutons en métal brillant de son uniforme, mais le reste avait disparu, abandonné quelque part dans la forêt alors qu'ils le transportaient. Il ne gardait de mon existence qu'une couverture d'hiver et une poignée de boutons, ce qui me paraissait approprié.

Comme ils s'installaient sur leur couche, le dos tiède d'Olikéa contre la poitrine de Fils-de-Soldat et ses fesses fermes contre ses cuisses, l'Opulent se sentit envahi d'une envie insistante, mais il la réprima. Plus tard, lorsqu'il aurait repris une partie de sa corpulence, il pourrait profiter d'elle ; pour le moment, il devait employer son énergie exclusivement à récolter de la nourriture et à s'alimenter. Olikéa, elle, ne lui manifestait nul intérêt de cet ordre, et Likari, heureux enfant, paraissait ne se rendre compte d'aucune tension entre les adultes.

Les deux jours suivants s'écoulèrent selon le même modèle ; tant que la lumière le permettait, Olikéa et Likari chassaient, péchaient et cueillaient, et Fils-de-Soldat mangeait le fruit de leur travail. Ils se déplacèrent à deux reprises le long du ruisseau à mesure que l'Opulent ingérait systématiquement tout ce que la zone offrait de comestible.

La troisième nuit, il gela. Il y avait eu quelques frimas jusque-là, qui avaient hâté le brunissement des frondaisons, mais, cette nuit-là, le froid descendit en dessous de la voûte des arbres, et, malgré leur nid moussu et leur épaisse couverture de feuilles, tous trois grelottèrent jusqu'au petit matin. Fils-de-Soldat se réveilla les membres ankylosés, Olikéa et Likari d'humeur ronchonne. En réponse aux récriminations de l'Ocellionne, l'Opulent dit : « Nous partirons ce soir. J'ai assez reconstitué mes réserves pour nous permettre de voyager vite. Pour le présent, vachez à votre cueillette ; je reviens sans tarder.

— Où vas-tu ?

— Au bout de la route. Je n'y resterai pas longtemps ; préparez le repas pour mon retour.

— Tu prends un risque stupide. Il y aura des ouvriers ; ils pourraient bien t'attaquer.

— Ils ne me verront pas », répliqua Fils-de-Soldat d'un ton catégorique ; et il s'en alla sans autre formule d'adieu.

Il avait refait ses réserves et repris ses forces, et moi aussi. Il n'était pas aussi monumental qu'auparavant, mais il avait retrouvé de la corpulence et de l'énergie, et il se déplaçait dans la forêt d'une démarche assurée. Les feuilles mortes tapissaient la mousse, et elles bruissaient sur son passage. A l'approche du chantier, il ralentit et adopta un pas plus prudent. Pour un homme de son poids et de sa taille, il progressait très silencieusement, et il s'arrêtait souvent, l'oreille tendue.

Il n'entendait que des chants d'oiseaux, et, en une occasion, le tapotis suivi du bruit dans les feuilles d'un lapin qui détalait. Enhardi, il s'aventura plus près de ce qui restait de la route ; rien ne bougeait.

A cette heure, les ouvriers auraient déjà dû être au travail, mais il n'y avait pas signe de leur présence. Fils-de-Soldat longea la route à pas de loup. La végétation que j'avais envoyée l'envahir avait bruni, mais les plantes rampantes et les ronces avaient survécu, et nul n'y avait apparemment touché. Là où les plantes avaient bouché les ponceaux, des mares d'eau croupie s'étaient formées de part et d'autre de la chaussée, survolées par des insectes bourdonnants.

Il parvint au hangar où les soldats montaient la garde, la nuit où il avait lancé son attaque ; il était désert. Fils-de-Soldat le traversa et trouva les dés sur la table grossière, là où les hommes les avaient abandonnés. Nul n'était revenu depuis mon intervention.

« Peut-être toute cette magie n'a-t-elle pas été complètement gaspillée, fit-il, manifestement à contrecœur. On dirait que les intrus sont découragés ; je ne crois pas qu'ils reviendront avant le printemps. »

Il avait repris le chemin de la forêt avant que je ne comprisse qu'il s'était adressé à moi.

« Je croyais obéir à la volonté de la magie. » J'ignorais si je tenais vraiment à m'excuser auprès de lui ; me présenter des excuses me faisait un effet curieux, surtout pour un geste auquel

on m'avait contraint. Je n'étais même pas sûr qu'il eût conscience de ma réponse. Je songeai aux occasions où il m'avait semblé sentir Fils-de-Soldat s'agiter en moi, aux moments où mes pensées me paraissaient plus ocellionnes que gerniennes ; j'avais toujours eu le sentiment qu'il se dissimulait à moi, mais je me demandais aujourd'hui s'il ne s'efforçait pas de me faire partager ses vues et s'il ne se sentait pas aussi refoulé que moi.

Presque contre son gré, comme s'il répugnait à reconnaître mon existence, il reprit : « Cette magie était à moi, non à toi. Et c'est à moi qu'elle parle, non à toi. Tu n'avais pas le droit de jouer ainsi avec elle. »

Il semblait m'en vouloir autant que je lui en voulais, ce que j'estimai injuste : c'était quand même lui qui avait fait intrusion dans ma vie ! Mais je mis ma colère à l'écart et posai la question qui me taraudait le plus.

« Sais-tu ce que la magie attend de toi ? »

Il eut un sourire dur ; devait-il répondre ou non ? Il pesa sa décision, puis je sentis qu'il ne résistait pas à l'envie de se vanter. « A plusieurs reprises, j'ai agi selon ses injonctions.

— Quand ça ? Qu'as-tu fait ?

— Tu ne te rappelles pas le Fuseau-qui-danse ?

— Si, évidemment. » Par mes actions, j'avais arrêté pour toujours la danse du Fuseau et dispersé la magie des Nomades ; je comprenais à présent que Fils-de-Soldat avait absorbé autant de ce pouvoir qu'il le pouvait et l'avait gardé par-devers lui. « Et quoi d'autre ? A quelle autre occasion as-tu obéi à la magie ? »

Son sourire s'élargit. « Ah, tu n'en sais rien, hein ? Voilà qui m'amuse, parce qu'à l'époque j'ai cru que tu me résistais. Et, encore maintenant, je ne crois pas avisé de te dire ce que la magie m'a ordonné de faire ; c'étaient de petites interventions que je ne comprenais pas, mais je les ai effectuées, et je te les ai cachées, de crainte que tu ne tentes de les modifier. Tu croyais m'avoir écrasé, absorbé, mais je t'ai dupé en ces occasions, et je t'ai battu aujourd'hui, Gernien. Je vais gagner. »

Je faillis le mettre en garde contre sa présomption, mais je jugeai préférable de ne pas l'inciter à rester en garde contre moi. Il se tut et suivit le ruisseau pour rejoindre Likari et Olikéa ; elle

était assise près du feu, les bras serrés sur son corps nu. La température n'avait guère remonté avec le lever du soleil.

« Tu aurais plus chaud si tu cherchais de quoi manger, lui dit-il. C'est la dernière journée que nous passerons ici ; nous allons nous restaurer puis dormir jusqu'à la tombée de la nuit.

— Il n'y a quasiment plus rien à manger par ici ! » protesta-t-elle, mais, à cet instant, Likari la démentit.

Il se précipita vers moi et me présenta fièrement six poissons argentés, suspendus par les ouïes à une tige de saule. « Je les ai attrapés tout seul ! » s'exclama-t-il. L'eau glacée avait rougi ses mains et ses avant-bras.

« Magnifique ! » répondit Fils-de-Soldat en l'ébouriffant. Le jeune garçon frétille comme un chiot heureux tandis qu'Olikéa prenait le poisson, la mine sombre, et s'en allait l'écailler et le vider. Fils-de-Soldat retourna près du ruisseau et se mit à mâchonner des tiges d'herbe aquatique ; il eût préféré manger des aliments riches en potentiel magique mais, à défaut, il remplissait mon ventre avec n'importe quoi de comestible.

Quand Olikéa revint de sa cueillette, elle portait un sac tissé à la hâte et plein de gros champignons et de pommes de pin hérissées ; elle confia ces dernières à Likari qui se mit à les cogner sur un rocher près du cours d'eau pour en faire tomber les graines charnues. Les champignons au chapeau orange et à la chair dense présentaient des rangées de petits tubes au lieu de lamelles sur leur face inférieure ; Olikéa les découpa en tranches épaisses pour les mettre à griller avec le poisson.

Quand ils eurent tous mangé, ils s'installèrent dans le nid de mousse et de feuilles pour dormir jusqu'à la fin du jour. Pour ma part, je n'éprouvais nul besoin de me reposer ; prisonnières de l'obscurité des paupières closes de Fils-de-Soldat, mes pensées se mordaient la queue : quelles instructions de la magie avait-il exécutées sans que j'en sache rien, et quand ? Étreint d'angoisse, je songeai aux nombreuses occasions où je m'étais réveillé en pleine nuit hors de chez moi, victime d'une crise de somnambulisme ; avait-il profité de mon état second ? Ou bien cela s'était-il passé chez moi, à Grandval, ou même à l'École militaire ?

Je me rappelai les danseurs ocellions arrivés à Tharès-la-Vieille avec le carnaval ambulant ; lorsque je les avais vus, j'avais levé la main et je leur avais fait signe de propager la peste ocellionne, terreur de nos villes, dans notre capitale. Oui, je me rendais compte à présent que c'était l'œuvre de Fils-de-Soldat. Mais quels autres crimes avait-il commis sans que j'en eusse conscience ? Avait-il influencé mon jugement sur mon père ? Avait-il précipité ma querelle avec Carsina ?

Finalement, devant la futilité de ces réflexions, je tournai mes pensées vers Epinie, Spic et Amzil. Ma cousine avait-elle réussi à rentrer chez elle saine et sauve ? Avait-elle pu convaincre Spic et Amzil que j'étais toujours vivant et qu'ils ne m'avaient pas laissé mourir ? Quant au reste de la population, elle se désintéresserait sans difficulté de ma mort, qui n'entraînerait sans doute aucune enquête sérieuse. Guetis ne comptait guère que des soldats, des forçats, d'anciens prisonniers et leurs familles, et la magie ocellionne submergeait alternativement la ville de terreur et d'accablement ; la violence et les crimes y étaient aussi courants que la poussière qui dansait dans les rues. La nouvelle qu'un homme avait péri, battu à mort par une foule déchaînée, ne choquerait les habitants que brièvement, et personne d'autre n'en saurait rien. Le rapport officiel, si on en rédigeait un, dirait sans doute qu'un prisonnier condamné, Jamère Burve, avait été abattu alors qu'il tentait de s'évader.

Mon secret, le fait que j'étais en réalité le fils de sire Burvelle de l'est, avait dû disparaître à la mort du colonel Lièvrin : j'avais la quasi-certitude qu'il ne l'avait confié à personne ; par conséquent, on n'enverrait pas de notification officielle à mon père. Comment Epinie et Spic expliqueraient-ils mon décès à ma sœur ? Transmettrait-elle la nouvelle à mon père et au sergent Duril, mon vieux mentor ? J'espérais que Yaril aurait la force d'âme nécessaire pour la garder pour elle : mon père m'avait renié ; apprendre que j'avais succombé en essayant d'échapper à une sentence de mort ne ferait que renforcer sa piètre opinion de moi ; quant au sergent Duril, il savait avec quelle facilité l'armée pouvait couper de la famille et des amis. Je préférais disparaître de sa vie et de ses souvenirs

sans qu'il sût mon déshonneur ; je ne voulais pas que le vieux sous-officier crût avoir raté mon instruction ou s'imaginât que j'avais tourné le dos à ses enseignements. Mieux valait qu'ils m'oublient tous.

Et pour moi, quel espoir pouvais-je entretenir ? L'espoir ! Quel mot empreint d'amertume désormais ! Que pouvais-je espérer, prisonnier de ma propre chair, sur le point de me faire transporter à l'Hivernage des Ocellions ? J'ignorais de quoi il s'agissait, et je n'avais aucune idée de ce que projetait Fils-de-Soldat. A l'évidence, il obéissait à la magie, et il ferait tout ce qu'il jugerait nécessaire pour refouler les Gerniens sur leurs propres terres, à l'ouest ; mais jusqu'où irait-il ?

On m'avait parlé d'un autre Opulent, le plus puissant de tous ; je cherchai son nom et il me revint soudain : Kinrove. Olikéa l'avait prononcé en mentionnant son espoir que je le surpasserais ; sans doute aspirait-elle à ce que Fils-de-Soldat le supplante comme le plus grand des Opulents ; Lisana l'avait évoqué sous un autre aspect, tout comme Jodoli : Kinrove était la source de la Danse, manifestation dont j'ignorais tout mais qui générait depuis des années une magie censée tenir les intrus à distance, voire les chasser définitivement ; mais elle n'avait pas atteint son objectif, et les jeunes Ocellions commençaient à s'impatisser et à parler de faire la guerre aux Gerniens d'une façon qu'ils comprendraient. Je me repris : d'une façon que « nous » comprendrions. J'étais toujours gernien, non ?

J'avais peine à définir ma véritable identité ; je ne savais même plus si je devais dire « je » ou « il » en pensant à moi.

Mon double constituait une énigme effrayante à mes yeux. J'ignorais ce qu'il avait déjà fait en réponse à la volonté de la magie et ce dont il était capable. Toutefois, je pris brusquement conscience que ce n'était pas tout à fait exact : il avait déclenché une épidémie de peste ocellionne dans la capitale de Gernie ; il avait contaminé mes condisciples de l'École royale de cavalla et anéanti la moitié de la future génération d'officiers. Où s'arrêterait-il ? Cette créature impitoyable faisait-elle vraiment partie de moi, aspect de Jamère Burvelle que la femme-arbre avait arraché de ma personnalité et infecté de sa magie ? S'il était resté intégré à moi, eussé-je été capable d'actes aussi

meurtriers et perfides ? Ou bien la part qui était moi aujourd'hui l'aurait-elle amélioré, aurait-elle compensé sa nature belliqueuse par une éthique et une philosophie supérieures ? Faisait-il un meilleur soldat que moi en ce qu'il n'avait charge de loyauté qu'envers « son » peuple et « sa » cause ?

Était-il le soldat que mon père eût souhaité me voir devenir ?

Ce genre de cogitations n'avait rien de réjouissant, surtout enfermé comme je l'étais dans le corps endormi de mon ennemi. Un court moment, je tentai de me persuader que je n'étais pas pieds et poings liés ; après tout, je l'avais empêché de tuer Epinie, non ? Donc, je possédais un certain empire sur lui. Et puis j'avais réussi à lui faire entendre mes pensées ; devais-je en déduire que je pouvais l'influencer ? Voire, comme Epinie le pensait, en redevenir le maître ?

Je tâchai de sentir mon corps comme naguère, de percevoir les feuilles qui caressaient ma peau, les cheveux d'Olikéa sur mon visage, la boule tiède que formait Likari contre mon dos. Je percevais tout cela mais, quand je voulus bouger la main ou lever le pied, rien ne se passa ; pendant ce long après-midi de sieste, je ne réussis qu'à concentrer mon attention sur les cheveux d'Olikéa sur mon visage : ils me chatouillaient, ils me picotaient, j'avais envie de m'en détourner, ils m'agaçaient. Je harcelai Fils-de-Soldat endormi de ces pensées jusqu'au moment où, avec un grognement, il repoussa les mèches du dos de la main. J'avais réussi !

Ou bien avait-il, de son propre chef, simplement écarté une source de gêne ? Je n'avais nul moyen de le savoir.

A la nuit tombante, ils commencèrent à se réveiller, d'abord l'enfant, puis Fils-de-Soldat et Olikéa. Ils n'avaient guère de préparatifs à faire pour leur voyage ; l'Ocellionne et son fils avaient quitté le Peuple en hâte pour se rendre à mon secours : elle ne portait que sa ceinture à outils et à poches, lui son outre qu'il était en train de remplir ; il y avait aussi la couverture prise dans ma chaumière, et Olikéa avait mis de côté dans un filet du poisson et des racines cuits. Fils-de Soldat bâilla, s'étira puis se frotta le visage et gratta avec contrariété le

chaume qui bleuissait ses joues. Enfin il annonça : « Il est temps de nous mettre en route ; venez. »

Il prit l'enfant par la main mais parut estimer Olikéa capable de suivre seule. Comment décidait-il qui il emmenait en marche-vite ? Comment étendait-il la magie pour envelopper ses compagnons ? Et comment pratiquait-il la magie, pour commencer ? Je ne sentais rien, sinon son désir de voyager vite ; peut-être cela suffisait-il. Pendant quelque temps, ils marchèrent de façon apparemment très normale dans la forêt ombreuse ; ils parvinrent à un sentier à peine visible qui courait entre les arbres, et mon double hocha la tête avec un grognement de satisfaction.

Dès lors, nous progressâmes rapidement. Il n'accéléra pas le pas ; il paraissait marcher à la même allure qu'au début, et les sensations que j'éprouvais ne différaient guère de celles que j'avais ressenties lors de randonnées passées. De temps en temps, une embardée m'étourdissait, ou bien je trébuchais comme si le chemin s'élevait brusquement sous mes pieds ; c'était très déconcertant. Les arbres et les buissons ne défilaient pas à toute allure, et pourtant il ne fallut que trois enjambées pour gravir une colline escarpée, une demi-douzaine pour suivre une longue crête, puis, en quelques foulées, nous descendîmes au creux d'une vallée, franchîmes une rivière et remontâmes au sommet de l'autre versant. Ensuite, nous ne cessâmes de gagner en altitude. Malgré la nuit de plus en plus profonde, nous avançons dans un crépuscule grisailant qui s'étendait à quelques pas devant nous.

Nous gravîmes le flanc pentu d'une montagne à l'oblique, passâmes un col, puis franchîmes un nouveau versant ; et nous montions toujours.

L'air se refroidissait avec l'altitude. Olikéa et Likari se serraient l'un contre l'autre, et leur haleine blanchissait sous la lune. Nous avions dépassé l'étage des arbres désormais, et le sol était dur et glacé ; je songeais avec horreur à mes pieds nus qui foulaient un terrain si rude, mais Fils-de-Soldat ne paraissait pas s'en émouvoir.

Nous parvînmes à l'entrée d'un nouveau col. De part et d'autre, les hautes montagnes nous interdisaient toute autre

voie. Un site de bivouac se trouvait là, où l'on voyait la trace de nombreux feux, et quantité d'indices montraient qu'un large groupe, voire plusieurs, avaient séjourné là récemment. « Nous nous arrêtons ici jusqu'à demain ? » demanda Olikéa.

Sans répondre, Fils-de-Soldat continua d'avancer. Nous empruntâmes le col qui sinuait entre deux versants à pic ; l'air était sec et froid, et nous nous réjouîmes bientôt que Likari eût pensé à remplir son outre. Comme nous poursuivions notre marche, je me rendis compte que Fils-de-Soldat utilisait la magie en un flux continu et régulier. Olikéa et Likari restaient à sa hauteur, mais je percevais leur fatigue : la magie leur permettait certes de voyager très vite, mais les heures de randonnée dans le froid à vive allure commençaient à leur peser. « Combien de temps allons-nous encore marcher cette nuit ? » fit Olikéa. Elle avait comme des sanglots dans la voix.

Mon double daigna répondre. « Nous nous reposerons à l'aube.

— Mais nous avons déjà dépassé les meilleurs sites de campement. Je n'ai rien préparé pour la Passe de Pierre ; je pensais avoir l'occasion de ramasser du bois pour le feu et de quoi manger avant que nous n'y entrions.

— Là où l'aube nous surprendra, nous nous reposerons », dit-il d'un ton qui n'admettait pas de discussion.

Et il poursuivit sa route, inflexible. La mine sombre, l'Ocellionne se mit à récupérer des objets abandonnés par d'autres migrants ; elle courait de-ci, de-là, ramassant des restes de torches et des bouts de bois qui n'avaient pas complètement brûlé. Fils-de-Soldat, sans paraître remarquer son manège, réduisit néanmoins légèrement l'allure. Quand Likari commença de se laisser distancer, il lui ordonna sans douceur de se presser. J'éprouvai de la pitié pour l'enfant ; il n'avait pas plus de six ou sept ans, et lui imposer cette marche forcée par une nuit glaciale me paraissait cruel ; toutefois, si Fils-de-Soldat y prêtait quelque attention, je n'en percevais rien. Le col devenait de plus en plus étroit et les versants de plus en plus escarpés, et, pour moi, le sentier ne pouvait qu'aboutir à un cul-de-sac, mais tous avançaient comme s'ils longeaient un chemin qu'ils connaissaient parfaitement.

Quand l'aube fit grisailler le ciel, elle n'apparut que comme une bande vaguement lumineuse au-dessus de nous : le col que nous suivions s'apparentait plutôt à une caverne au plafond ouvert. Jamais je n'eusse imaginé qu'il pût exister un lieu semblable ; à la maigre lumière, je constatai que de nombreuses personnes étaient passées par là tout récemment : des détritiques jonchaient le bord de la piste, chiffons, panier abîmé, reliefs de vivres, et autres rebuts. Olikéa ramassa le panier et y fourra son bois sans ralentir. L'éclat du jour grandissait, mais Fils-de-Soldat marchait toujours. Jodoli avait raison : invoquer la magie était plus difficile à la lumière du jour que la nuit. Fils-de-Soldat commençait à se fatiguer et à éprouver un malaise au creux de l'estomac à force de voir le paysage tressauter et bondir en tous sens ; il s'arrêta brusquement et annonça : « Nous nous reposerons ici.

— Ici ? répéta Likari, surpris. Mais il n'y a pas de bivouac.

— Maintenant il y en a un », répliqua l'Opulent, revêche. Olikéa garda le silence. Sur un geste de Fils-de-Soldat, l'enfant fit passer l'outre d'eau à la ronde. L'Ocellionne laissa tomber par terre le bois qu'elle avait ramassé puis regarda mon double ; il gonfla les joues en une mimique de refus.

« Faire du feu exige trop de magie ; allume-le toi-même. »

L'espace d'un instant, elle découvrit les dents, les lèvres retroussées, puis elle lui tourna le dos, prit un briquet de fabrication gernienne et se mit au travail. Fils-de-Soldat perçut le bourdonnement inquiétant du métal à nu et serra les dents. L'Ocellionne déchiqueta un bout du panier, s'en servit comme amadou, et le bois à demi brûlé prit feu rapidement. Bien que réduit, le feu suffit à repousser les ombres et à dispenser un peu de chaleur, et les trois compagnons partagèrent les vivres qu'Olikéa avait apportés. Sur la piste caillouteuse, il n'y avait nulle mousse que l'Opulent pût former en berceau, ni feuilles dont ils pussent se couvrir ; Fils-de-Soldat choisit un emplacement le long de la paroi de pierre et s'allongea sur le sol dur et froid. Olikéa tourna autour de lui, l'air mécontente, puis prit sa place habituelle près de lui, et Likari s'installa contre mon dos. La couverture ne les protégeait pas tous, et la chaleur

vacillante du feu mourant était quasiment imperceptible dans la caverne glaciale.

A un moment, l'enfant se plaignit : « J'ai froid. » Sans répondre, Fils-de-Soldat laissa filtrer un peu de magie ; mon corps se réchauffa, et la femme et l'enfant se pelotonnèrent contre lui. Peu après, j'entendis le garçon pousser un grand soupir, et je le sentis se détendre.

Olikéa s'était couchée dos contre mon ventre. Elle se pressa contre moi et bâilla, puis le silence tomba et je la crus endormie ; mais soudain elle demanda : « As-tu un plan ? Pour notre arrivée à l'Hivernage ? »

Il se tut un long moment, mais je savais qu'il ne dormait pas. Avec lui, je contemplai d'un œil las les parois rocheuses de la crevasse, et, quand il cligna les yeux, je sentis l'irritation de ses paupières. La magie brûlait en lui comme un petit feu de camp et consommait les réserves qu'il avait amassées. Quand enfin il répondit dans la pénombre, je me demandai si Olikéa était encore éveillée. « Je devrai attendre d'y être ; je ne m'y suis encore jamais rendu, tu le sais.

— Pourtant, tu connais le chemin ; comment ? » Olikéa paraissait soudain hésitante.

« Par Lisana ; elle a partagé nombre de ses souvenirs avec moi, or elle avait effectué ce trajet des dizaines de fois, d'abord jeune fille puis en tant qu'Opulente. Je me sers de sa mémoire. »

Ils se turent à nouveau, et je sentis l'Ocellionne se détendre à la chaleur de mon corps. Il la tenait dans ses bras, tout contre moi, et je compatissais à son sort. Derrière les paupières closes de Fils-de-Soldat, je songeai à Lisana, puis mes pensées dévièrent sur Amzil. Ah, si seulement c'était elle que j'embrassais à présent ! Olikéa fit voler ma rêverie en éclats.

« Tu n'es pas des nôtres, murmura-t-elle, et, pour certains, ça posera un problème ; ils risquent même de critiquer ta venue.

— Je sais ; ça ne me facilitera pas la tâche.

— Tu devras faire tes preuves avant qu'ils ne t'acceptent comme membre de notre clan familial et plus encore comme Opulent.

— J'y songeais, oui. »

Elle prit une grande inspiration qu'elle relâcha lentement, comme un prélude au sommeil. « Combien de temps faudra-t-il pour atteindre l'Hivernage ?

— Nous pourrions y être demain, mais je ne souhaite pas me déplacer si vite au risque d'arriver vidé de mon pouvoir. Nous avancerons plus lentement et nous nous arrêterons plus tôt.

— Je comprends. » Elle ajouta : « J'ai besoin de dormir à présent.

— Oui », acquiesça Fils-de-Soldat ; mais il ne ferma pas les yeux tout de suite. Je le sentis jauger les possibilités qui s'ouvraient à lui et établir une stratégie, mais je ne pus percer ses pensées ; sans doute me les dissimulait-il volontairement.

Voyage dans les ténèbres

Fils-de-Soldat se réveilla le premier. Des heures durant, j'étais resté conscient, seul dans son crâne obscur, avec une bizarre impression d'impuissance. Je savais qu'il mijotait quelque chose qui nous affecterait tous les deux à jamais, mais j'ignorais quoi et comment l'influencer ; une fois encore, j'avais tenté de mouvoir notre corps, de « marcher en dormant » pendant que mon double reposait dans le sommeil, mais sans aucun résultat.

Il s'étira lentement en tâchant de ne pas réveiller ses deux compagnons, puis il se dégagea gauchement d'entre eux ; ils se mussèrent dans l'espace chaud qu'il laissait et se partagèrent la couverture plus équitablement. Il s'écarta un peu pour se soulager ; au-dessus de lui, un mince ruban de ciel bleu apparaissait ; je n'arrivais pas à savoir si les parois à pic se resserraient en montant ou bien si seule la distance en donnait l'illusion.

Quand il revint auprès d'Olikéa et Likari, il les trouva pelotonnés l'un contre l'autre. Dans la pénombre, l'Ocellionne tenait son fils dans ses bras, et tous deux paraissaient sereins. Je me demandai qui était le père de l'enfant et où il se trouvait à présent ; Fils-de-Soldat connaissait beaucoup mieux que moi les coutumes ocellionnes, et je découvris la réponse dans son esprit : les Ocellions partageaient rarement leur vie avec la même personne, et, quand une femme avait un enfant, le clan tout entier formait sa famille et l'élevait. En général, les compagnons venaient d'en dehors du clan, et les jeunes femmes profitaient souvent du voyage à l'Hivernage ou au Troc pour

faire connaissance avec des hommes d'autres clans et entamer ces liaisons. Les petits garçons ne savaient pas obligatoirement qui était leur père, même si, d'ordinaire, ils le connaissaient, et, souvent, les pères n'entretenaient guère de relations avec leurs fils tant qu'ils n'avaient pas atteint l'âge de l'apprentissage des rites de chasse. Alors les garçons pouvaient décider de quitter leur clan familial pour intégrer celui de leur père ou au contraire de rester dans celui de leur mère. Les femmes n'abandonnaient pour ainsi dire jamais leur clan ; telle était la tradition ocellionne.

« Il est temps de nous remettre en route », dit Fils-de-Soldat. Sa voix avait un son étrange.

Olikéa se tourna, et, à côté d'elle, Likari ronchonna, s'étira puis se roula de nouveau en boule, les sourcils froncés. Sa mère ouvrit les yeux et soupira. « Il ne fait pas encore nuit.

— Non, mais je veux partir maintenant. Les nuits deviennent de plus en plus froides, et je ne tiens pas à me trouver ici quand l'hiver mordra vraiment.

— Et c'est maintenant qu'il s'en inquiète », marmonna-t-elle. Elle secoua Likari par l'épaule. « Debout ; nous repartons. »

Cette fois, nous ne nous déplaçâmes pas en marche-vite. La lumière du jour tombait verticalement sur nous et dévoilait le décor le plus étonnant que j'eusse jamais vu : la passe qui avait débuté comme un col de montagne s'était réduite à une crevasse dans le roc, et nous marchions au fond, tandis que le ciel paraissait de plus en plus lointain. La roche schisteuse des parois était inclinée ; la pierraille tombée dans la fracture au cours des siècles s'accumulait au fond, mais un chemin bien marqué la traversait ; de la mousse et des plantules poussaient dans les anfractuosités de la pierre.

En fin d'après-midi, l'ouverture qui laissait voir le ciel s'était réduite à une lointaine fente bleu foncé. De l'eau ruisselait sur une paroi, s'accumulait dans un bassin, débordait et courait le long du sentier que nous suivions avant de disparaître dans une fissure du sol ; nous en profitâmes pour remplir l'outre, et chacun se désaltéra de l'eau glacée. Des plantes croissaient près du ruisselet, mais pas en abondance ; à

l'évidence, on en avait récemment arraché beaucoup. Furieuse, Olikéa maugréa : il ne restait quasiment rien alors que, selon la tradition, les voyageurs devaient toujours laisser au moins quelques feuilles pour les suivants. Fils-de-Soldat, l'estomac grondant, s'agenouilla, plongea les mains dans l'eau glaciale et effleura le treillis de racines.

Je sentis la magie jaillir en lui puis retomber ; alors il se redressa lentement en secouant ses mains mouillées. Sur une distance de six ou sept pieds, de nouvelles feuilles charnues avaient poussé sur les plantes. Avec une exclamation ravie, Olikéa se mit à les récolter rapidement.

« N'oublie pas d'en laisser quelques-unes, dit Fils-de-Soldat.

— Naturellement. »

Ils grignotèrent les feuilles en marchant ; il n'y avait pas assez à manger pour rassasier Fils-de-Soldat, mais cela suffisait à détourner ses pensées de sa faim. Ils n'échangeaient guère de paroles ; le ruban de ciel au-dessus de leur tête continuait à rétrécir ; le froid ne diminuait pas, et je pense que tous en souffraient, mais nul ne se plaignait. C'était simplement un élément de leur voyage qu'ils devaient supporter.

Mes yeux s'étaient habitués à la pénombre. Comme la veille, Olikéa se mit à ramasser des bouts de torche et des morceaux de bois à demi brûlés ; Fils-de-Soldat ne dit rien mais ralentit l'allure afin qu'elle pût accomplir sa tâche sans rester à la traîne. Nous parvînmes à un nouveau ruisseau qui coulait sur la paroi ; cette fois, le bassin était manifestement de facture humaine, de la taille d'une baignoire et comme tapissé d'une fourrure de mousse claire. L'eau qui débordait disparaissait dans l'obscurité par une rigole, sans doute taillée à l'origine par le Peuple puis adoucie par le courant. Là encore, Likari emplît son outre, et nous bûmes tous. « Nous aurions dû emporter des torches », fit Olikéa d'un air contrarié tandis que nous reprenions notre marche.

Très vite, je compris le motif de cette réflexion : la fissure par laquelle tombait indirectement la lumière du jour disparut. Je levai les yeux, mais n'arrivai pas à savoir si des feuillages la cachaient ou bien si le roc s'était refermé au-dessus de nous ;

j'éprouvai soudain une profonde angoisse à l'idée de m'enfoncer davantage dans cette fracture devenue caverne. Toutefois, si Fils-de-Soldat ou l'un de ses compagnons partageait mes appréhensions, ils n'en montraient rien. Je sentis mon double allumer la magie en lui pour créer une maigre flaque de lumière autour de nous ; nous poursuivîmes notre route, Likari et Olikéa tout près de lui.

Je voulus d'abord croire que les ténèbres ne dureraient pas ; j'espérais que la fissure réapparaîtrait au-dessus de nous. Je me berçais d'illusions. Le ruisseau qui courait parallèlement à nous ajoutait un élément sonore à notre marche. Le froid devint plus humide, empreint d'une odeur organique d'eau et de plantes aquatiques ; la luminescence qui nous accompagnait effleurait des mousses blanches et des lichens accrochés aux parois, et, quand Olikéa distingua une grappe de champignons jaune pâle qui pendait d'une anfractuosité moussue, elle poussa une exclamation de satisfaction d'une voix rauque et les cueillit rapidement. Elle en fit trois parts que nous mange  mes en marchant, et je sentis s'accroître la conscience qu'avait Fils-de-Soldat de la caverne ; il paraissait avoir regagné en énergie, et la lumière qu'il émettait devint plus vive. Likari et Olikéa semblaient eux aussi requinqu  s, et, pendant quelque temps, nous progress  mes plus vite.

De temps en temps, j'entendais des bruits d'éclaboussures dans le ruisseau, comme si notre lueur effrayait de petites grenouilles ou des poissons. Les reflets qui jouaient sur la paroi laissaient voir un ruissellement de plus en plus considérable qui alimentait le cours d'eau ; celui-ci s'écoulait rapidement et cela, plus que la sensation de déclivité, m'indiqua que notre piste descendait.

Quand Fils-de-Soldat décida enfin la halte, ses compagnons avaient mal aux pieds, ils étaient frigorifi  s et épuisés ; Olikéa parut contente qu'il   t choisi de s'arrêter à un site de bivouac habituel : la caverne s'élargissait substantiellement, et au sol se dessinait un large cercle noirci, laissé par de grands feux successifs, où l'Ocellionne ramassa quantité de combustible à demi brûlé. Pendant qu'elle s'efforçait de l'enflammer, Likari alla examiner une curieuse structure

installée dans le ruisseau et revint avec trois poissons aux écailles pâles. « Il n'y avait pas grand-chose dans le piège ; ceux-ci étaient à peine assez gros pour se faire prendre.

— D'habitude, ça grouille et il y en a de reste. » Olikéa lança un regard entendu à Fils-de-Soldat.

« Nous sommes sans doute les derniers à emprunter cette voie cette année. Quand on passe derrière autant de gens, il ne faut pas s'étonner qu'ils aient tout pêché avant nous. Trois poissons, ce sera assez pour ce soir.

— Assez ? » répéta-t-elle, effarée.

Il clarifia sa pensée : « Nous ne mourrons pas de faim.

— Mais tu n'auras pas l'air d'un Opulent quand nous arriverons !

— C'est moi que ça regarde, non toi.

— Ça ne me regarde pas si les autres se moquent de moi parce que je m'occupe si mal de mon Opulent qu'il a l'air d'un sac d'os ? Si, à l'Hivernage, tu ne disposes même pas d'assez de magie pour allumer un feu ? Je serai complètement humiliée, et tout le monde rira de toi et te dédaignera. Ça ne t'inquiète pas ?

— J'ai d'autres sujets de préoccupation », répondit-il, et il lui tourna le dos pour mettre fin à la discussion. Maugréant, elle se mit à préparer le poisson pour le repas, pendant que Likari s'intéressait aux rebuts des précédents voyageurs ; il revint auprès de sa mère avec un morceau de tissu en lambeaux. « On peut en faire des chaussures ? » lui demanda-t-il, et tous deux s'absorbèrent bientôt dans cette tâche.

Fils-de-Soldat s'écarta, accompagné de sa lumière personnelle, et se dirigea vers la paroi de la caverne ; là, le plafond s'abaissait, et mon double dut s'accroupir et se déplacer quelque temps dans cette position. Le faible éclat qui nous entourait ne me laissait guère voir que le sol rocheux sous ses pieds. Il commença d'avoir mal au dos, et je me demandai où il allait et dans quel but. Quand le plafond remonta, il se redressa, ferma les yeux, puis souffla brusquement, et la lumière éclata autour de nous – mais ce n'était plus de Fils-de-Soldat qu'elle émanait. Nous nous trouvions dans une nouvelle salle, à l'écart de la longue fissure que nous suivions : elle avait les dimensions d'une salle de bal, et, partout, des cristaux brillaient aux murs.

J'ignore comment, Fils-de-Soldat y avait allumé un éclat qui illuminait la caverne.

Il s'approcha des cristaux qui scintillaient ; humides et luisants, ils paraissaient incrustés dans les parois, certains de belle taille, avec des facettes visibles, et d'autres tellement petits qu'on ne voyait que des étincelles sur la roche sombre. Fils-de-Soldat se perdit un long moment dans leur contemplation, puis il en choisit un qui pointait de la paroi et le brisa. Je m'étonnai de la facilité avec laquelle la pierre avait cédé, et aussi de ses arêtes tranchantes : le sang dégouttait des entailles piquantes de mes doigts quand il la rapporta au centre de la salle.

Là s'étendait un bassin, aussi obscur que les cristaux étaient brillants, et Fils-de-Soldat s'assit près du bord ; il y plongea les doigts et les ressortit noirs d'un liquide épais, visqueux. Il hocha la tête, puis entreprit de se piquer la peau avec la pointe du cristal puis d'appliquer un peu du fluide répugnant sur chaque petite coupure ; les minuscules entailles piquaient, mais le produit lui-même n'ajoutait pas à la douleur ; au contraire, à son contact, les blessures paraissaient se refermer.

Il travaillait méthodiquement, couturant de piqûres d'abord ses deux bras puis le dos de ses mains ; il œuvrait sur sa jambe gauche quand je m'aperçus qu'une nouvelle lumière était apparue dans la caverne, jaune et tremblotante : Olikéa avait fixé ensemble deux bouts de torches à demi consumées pour en faire une à peine assez longue qu'elle pût tenir sans se brûler la main. Comme elle s'approchait, elle poussa soudain un cri de douleur et laissa tomber les deux brandons ; elle n'en avait d'ailleurs plus besoin : les cristaux brillaient toujours autour de nous.

Elle lança : « Je me demandais où tu étais passé, et je commençais à m'inquiéter quand j'ai vu de la lumière au fond de la caverne. Que fais-tu ?

— Ce que tu m'as suggéré : je me transforme en Ocellion afin que le Peuple m'accepte.

— Mais ce rite ne s'effectue que sur les petits enfants, lors de leur premier voyage.

— Je ne suis pas un enfant, mais c'est mon premier voyage ; j'ai donc décidé de subir le rite, même si je devais officier moi-même. »

Elle se tut et le regarda un moment se piquer la peau avec le cristal brisé, puis enduire les blessures de vase noire. Elle s'était emmailloté les pieds dans le vieux tissu qu'avait trouvé Likari ; sa torche mourante ajoutait une touche dorée à la lumière de la salle et se reflétait dans les cristaux scintillants. Comme elle commençait à s'éteindre, Olikéa demanda à mi-voix : « Veux-tu que je te fasse le dos ?

— Oui.

— Veux-tu... Quel motif désires-tu ? Robe de félin ? De cerf ? Ondulations d'écaillés ?

— Comme tu voudras », répondit-il, et il courba la tête pour lui présenter toute la surface de son dos. Elle lui prit le cristal des mains et se mit au travail à gestes vifs, comme si elle avait déjà pratiqué cette opération ; elle faisait une série de piqûres puis les barbouillait d'une poignée de vase épaisse. Imposée par quelqu'un d'autre, la douleur paraissait plus intense.

J'entendis un bruit derrière nous et m'aperçus que Likari nous avait rejoints. « Le poisson est cuit ; je l'ai ôté du feu, dit-il, l'air hésitant.

— Nous n'en avons pas pour longtemps, fit Olikéa ; tu peux manger ta part. » Mais l'enfant, loin de s'en aller, s'accroupit délicatement sur le sol jonché d'éclats de cristal et nous regarda.

Quand elle eut achevé le dos de Fils-de-Soldat, Olikéa lui demanda de se lever et s'occupa de ses fesses et de l'arrière de ses cuisses, puis elle passa devant lui et l'observa d'un œil critique. « Tu n'as pas fait le visage.

— N'y touche pas, murmura-t-il.

— Mais...

— Laisse-le. Je fais partie du Peuple, mais je ne veux pas qu'on oublie que je suis venu de l'extérieur. Laisse mon visage tel qu'il est. »

Elle gonfla les joues, manifestement en désaccord, puis elle lui rendit le cristal. « Le repas va refroidir et le feu s'éteindre », dit-elle avant de le planter là. Il resta debout près du bassin

noir, à tourner lentement la pierre à facettes dans ses mains, et un souvenir lui vint alors – un de mes souvenirs : quand j'étais enfant et que le sergent Duril me formait au métier de soldat, il ne se séparait jamais d'une fronde et d'un sac rempli de petits cailloux ; chaque fois qu'il me surprenait à baisser ma garde, je pouvais m'attendre à recevoir une pierre dans les côtes, le dos ou même la tête. « Et voilà, tu es mort, répétait-il alors, parce que tu ne faisais pas attention. »

Au bout de quelque temps, j'avais pris l'habitude de récupérer les différents cailloux avec lesquels il me « tuait » ; j'en avais une boîte pleine avant de partir pour l'École.

Fils-de-Soldat montra le cristal à Likari. « Je veux que tu gardes ceci ; as-tu de la place dans ton sac ?

— Je peux le mettre avec ta fronde. »

Je restai surpris. « Tu as ma fronde ?

— Je l'ai trouvée dans tes vieux vêtements, et j'ai pensé que tu pourrais avoir envie de la récupérer.

— Tu as eu raison ; je te félicite. Range le cristal avec elle. »

L'enfant acquiesça de la tête, ravi de mes éloges, et tendit la main. « Attention, c'est tranchant », dit Fils-de-Soldat, et Likari prit la pierre avec précaution ; il la fourra dans un des sacs pendus à sa ceinture, puis leva vers moi un regard grave et interrogateur. Mon double devança sa question : « Allons manger », et il retourna au feu mourant et au repas, l'enfant sur les talons.

Le poisson était excellent, mais en quantité insuffisante ; Fils-de-Soldat, je le sentais, avait trop puisé dans sa magie pour créer lumière et chaleur, et il était fatigué. Au bivouac, des alcôves creusaient la partie inférieure des parois ; il en choisit une de bonnes dimensions, s'y glissa, et ne s'étonna pas quand Olikéa et Likari l'y rejoignirent. L'humidité de l'air renforçait l'impression de froid, comme s'il se déposait sur nous telle de la rosée ; notre chaleur réchauffait l'alcôve, mais notre unique couverture peinait à la conserver ; elle s'enfuyait tandis que le froid nous pénétrait insidieusement. Fils-de-Soldat jugea néanmoins qu'il ne pouvait pas employer davantage de magie ce soir-là ; il nous faudrait supporter notre inconfort.

Il s'endormit, mais pas moi. Dans l'obscurité, au fond de lui, je réfléchis à ce que j'avais vu. Je ne suis pas sot, et j'avais aussitôt fait le rapprochement entre la multitude de petites blessures qu'il s'était infligées, le liquide noir dont il les avait frottées et les taches des Ocellions. S'agissait-il d'une sorte de tatouage imposé aux enfants même les plus jeunes ? Celles d'Olikéa ne m'avaient jamais évoqué des tatouages ; elles semblaient même présenter une texture légèrement différente du reste de sa peau. J'avais toujours supposé que les Ocellions naissaient avec ces marques ; se pouvait-il qu'ils ne fussent pas tachetés à la naissance ?

J'eus soudain conscience que la température de Fils-de-Soldat montait ; sa chair devenait de plus en plus chaude et les petites blessures qu'il s'était faites commençaient à le démanger. Il marmonna dans son sommeil et s'agita, mal à l'aise. Sans se réveiller, il se gratta d'abord un bras puis l'autre ; il s'agita de nouveau, suscitant des grommellements de protestation de la part de ses compagnons, puis il sombra dans un sommeil plus profond. Presque aussitôt, je sentis sa fièvre s'élever encore.

Il était malade, très malade ; il avait infecté mon organisme, et je m'y trouvais prisonnier, sans voix et incapable de me défendre. Chaque trou que le cristal avait percé dans sa peau me démangeait abominablement, de façon bien pire qu'aucune piqure ou morsure d'insecte. Quand, dans son sommeil, il se gratta, je sentis sous mes doigts à quel point chaque petite plaie était enflée ; elles crevaient comme des ampoules, puis un liquide, sang ou pus, coulait sur ma peau.

J'eusse voulu me lever et me rendre au ruisseau afin de m'y baigner et d'y laver mes blessures, mais je n'arrivais pas à réveiller mon double.

Il rêvait maintenant, et, à mesure que sa température montait, les images devenaient de plus en plus vives, nettes et présentes. Il se voyait dans une forêt d'un vert irréaliste, traversée par un vent qui l'agitait comme les vagues de l'océan, et il y avait des navires sur cette mer, des navires avec des voiles aux teintes brillantes qui flottaient et dansaient au sommet des arbres. Ce songe bizarre plein de couleurs éclatantes et de

formes vertigineuses me fascinait totalement ; ma rationalité céderait-elle sous le poids de sa fièvre ?

Soudain, il quitta son corps.

Sensation étrange ; l'espace d'un instant, j'eus l'impression de rester seul dans l'enveloppe charnelle consumée de fièvre ; avec l'énergie du désespoir, je m'efforçai de reprendre la maîtrise de mon corps, puis, comme happé par le courant d'un fleuve, je me sentis arraché à mon être physique et entraîné dans un ailleurs, comme si je tombais dans un puits. Je n'avais plus de forme ni d'attache, mais je pris conscience tout à coup de la part de moi-même qui était Fils-de-Soldat, et je m'y agrippai comme à la crinière d'un cheval emballé.

Il voyageait en rêve, je m'en rendis compte aussitôt, mais cette expérience différait autant de celle que j'avais connue auparavant qu'un torrent impétueux d'un bassin placide. C'était un songe fébrile, sinueux, alimenté par la chaleur qui tourmentait son corps. Fils-de-Soldat sautait d'un état de conscience à l'autre sans arrêt, sans but, comme un poisson dans un seau d'eau ; nous effleurâmes à toute allure l'esprit d'Olikéa, plongée dans le souvenir d'une rencontre charnelle, puis nous nous ruâmes vers Lisana. Mon double se mit à tourner furieusement autour d'elle comme un oiseau qui tente de franchir une vitre, mais ne perçut pas, au contraire de moi, qu'elle se tendait vers lui et s'efforçait d'établir le lien entre eux. Elle poussa un cri empreint de solitude quand il repartit comme une flèche.

A ma grande surprise, le rêveur suivant fut mon père. Pourquoi Fils-de-Soldat allait-il le voir ? La réponse me vint aussitôt : c'était son père autant que le mien. Il dormait du sommeil léger des vieillards ; la peste ocellionne et son apoplexie avaient lourdement ajouté à ses années. Il se voyait à nouveau vêtu de son prestigieux uniforme vert, en train de mener un mouvement de flanc destiné à couper la retraite à l'ennemi ; il combattait des Nomades montés sur des chevaux blancs aux longues jambes et brandissant des haches de guerre, mais il m'apparaissait comme un vieillard égroting aux mains tavelées qui tremblaient sur ses couvertures. Nous pénétrâmes dans son rêve, et je chevauchai à ses côtés, aussi courageux que

lui, de nouveau en selle sur Siraltier. Mon père me regarda et, l'espace d'un instant de folie, il fut heureux de me voir et fier de moi ; je compris alors que je me trouvais dans un songe qu'il choyait, un songe où j'avais réalisé les objectifs qu'il m'avait fixés. Mais, comme un élan d'affection me poussait vers lui, je grossis brusquement ; mes boutons sautèrent et ma chair obscène, blanche et tressautante, jaillit de ma chemise.

« Pourquoi, Jamère, pourquoi ? Tu devais être ce que j'étais, à mon image ! Pourquoi n'as-tu pas pu devenir un militaire digne de ce nom ? Si je n'avais droit qu'à un seul fils pour suivre mes traces, pourquoi n'as-tu pas pu remplir ta mission ? Pourquoi ? Pourquoi ? »

Ses cris étouffés le réveillèrent, et il se détacha de notre contact. Une seconde, je vis sa chambre de Grandval, la cheminée, le lit, un plateau de chevet encombré de flacons de médicaments et de lourdes cuillers.

« Yaril ! Yaril ! Où es-tu ? M'as-tu abandonné toi aussi ? Yaril ! » Il appelait ma sœur comme un enfant effrayé sa nourrice. Nous le laissâmes ainsi, assis dans son lit, criant à pleins poumons ; j'en avais le cœur fendu, à mon propre étonnement. Je pouvais en vouloir à mon père, voire le haïr, tant que je le voyais comme un homme et comme mon égal ; le découvrir fragile et apeuré m'arrachait toute colère, et je fus saisi d'un soudain sentiment de culpabilité à l'idée de lui avoir causé tant de peine avant de le laisser à sa solitude. En cet instant, il m'était bien égal qu'il m'eût renié et chassé de chez lui. Enfant, sa sévérité m'avait toujours protégé ; aujourd'hui, il appelait en pleurant l'unique rejeton que le sort lui avait laissé, seul, perdu, dépouillé de fils dans un monde qui n'accordait de valeur qu'aux descendants mâles.

Alors que ma conscience se tendait vers lui pour l'abriter du triste destin auquel il s'était voué lui-même, Fils-de-Soldat poursuivit sa course et m'arracha à lui. J'eus de brefs aperçus des rêves d'autres personnes, telles des éclaboussures de couleur sur le tissu fantastique de son esprit enfiévré. Je n'arrivais pas à me concentrer sur une seule sensation ; c'était comme tenter de lire un livre feuilleté par une main trop rapide : j'entrevois un mot ici, un paragraphe là. Mon double

n'avait pas de souvenirs propres ; les liens qui l'appelaient m'appartenaient. Trist rêvait d'une jeune fille en robe de velours jaune. Gord ne dormait pas ; il leva les yeux de l'épais ouvrage qu'il étudiait, surpris, et dit : « Jamère ? »

Le sergent Duril reposait du sommeil de l'épuisement, sans nul songe. Aucune image ne flottait dans son esprit ; il n'y régnait que le soulagement de savoir que, quelque temps, son dos douloureux à plat sur le matelas, il ne souffrirait pas. Mon apparition dans son esprit fit comme une goutte d'huile tombant dans un bassin paisible. « Surveillance tes arrières, mon garçon », marmonna-t-il avant de pousser un grand soupir. Fils-de-Soldat poursuivit sa course.

Sans doute n'avait-il pas conscience que la température le consumait, mais je m'en rendais bien compte. Quelqu'un lui faisait couler un filet d'eau fraîche entre les lèvres. Sa bouche s'agita sans effet ; il avait la peau tendue et brûlante. La distance et la fièvre déformaient les paroles d'Olikéa ; elles paraissaient vives mais je les entendais à peine. Je crus percevoir : « Il fait un voyage de fièvre », et Likara, de sa voix flûtée, posa une question qui s'achevait par « ... nom ? »

La réponse d'Olikéa me parvint, fluctuante. « Pas un bébé », fit-elle d'un ton de dédain, mais j'ignorais si j'avais entendu correctement ; un paysage fantastique capturerait mon attention : jamais je n'avais vu de couleurs si intenses. D'immenses objets apparurent, si vastes que je les reconnus seulement après que nous les eûmes dépassés ; alors je me demandai si le papillon m'avait semblé démesuré à cause d'une proximité excessive ou bien s'il avait réellement des proportions qui lui permettaient de cacher la moitié du ciel et qu'il parût rapetisser uniquement parce que nous nous éloignions de lui.

« C'est la fièvre », me dis-je, mais j'avais peine à me convaincre qu'il s'agissait d'un rêve et que je n'avais pas été transporté dans un autre univers.

Puis, tentation pire que toutes, nous pénétrâmes dans le rêve d'Epinie, doux et simple : elle était assise près du feu dans le salon de son père, à Tharès-la-Vieille ; près d'elle, un magnifique berceau en bois sculpté monté sur des bascules et drapé d'un voile de fine dentelle brodée de boutons de rose. Elle

le balançait doucement tout en lisant un livre. Elle me regarda quand j'apparus soudain dans la pièce.

« Jamère ? Que t'est-il donc arrivé ? »

Je baissai les yeux sur moi : j'étais de nouveau monstrueusement obèse, et couvert de tachetures. Je portais une sorte de large ceinture d'où pendaient divers sacs et poches, mon cou s'ornait de colliers de perles faites de pierres polies et enfilées sur des fils de cuir ; de semblables parures décoraient mes poignets. Fils-de-Soldat s'apprêta à répondre, et je me battis avec la dernière énergie pour prendre la maîtrise de ma bouche et de ma parole. Je m'aperçus alors que, dans ce monde, nous étions de force beaucoup plus égale : je n'arrivais pas à prononcer les mots qui me venaient, mais lui non plus. Nous restâmes figés devant Epinie, deux esprits pris dans une empoignade en un seul corps, incapables de parler alors que nos lèvres remuaient et qu'il n'en sortait que des sons inarticulés.

L'image d'Epinie devint soudain plus nette et plus vive, comme si elle s'était rapprochée de moi sans bouger. « Jamère, tu es là, n'est-ce pas ? Il s'agit de ces fameux déplacements oniriques dont tu parles dans ton journal ! Pourquoi venir à moi ? As-tu quelque chose d'important à me dire ? Es-tu en danger ? Blessé ? Où es-tu, Jamère ? Qu'attends-tu de moi ? »

En chair et en os, Epinie pouvait manifester une présence écrasante ; dans son monde de rêve, c'était encore pire. Comme elle portait toute son attention sur moi, elle parut grandir ; la pièce disparut ; seul le berceau demeura, et, malgré la grêle de questions dont elle me bombardait, elle continua de le balancer d'une main calme et apaisante. Enfin, je crus comprendre ce qu'était cette « aura » dont elle m'avait souvent parlé : Epinie irradiait sa personnalité comme un feu la chaleur. Ici, rien n'était caché ; sa contention d'esprit, sa curiosité, son sens brûlant de la justice et son indignation tout aussi brûlante devant l'injustice, tout cela jaillissait d'elle comme un halo. Je me sentais plein d'humilité devant elle, sous le ressac de son affection pour moi.

Je mourais d'envie de rester pour m'entretenir avec elle, mais Fils-de-Soldat éprouvait un désir tout aussi puissant de se

taire et de s'enfuir. Aux prises l'un avec l'autre, nous formions une présence silencieuse empreinte de conflit.

« Si tu ne peux pas me parler, écoute au moins les nouvelles que j'ai. Tu seras peut-être soulagé d'apprendre que Spic et Amzil m'ont cru quand je leur ai révélé que tu n'étais pas mort ; quel réconfort pour eux ! Ils n'avaient pas voulu s'avouer que leurs souvenirs de cette fameuse nuit étaient tronqués et contradictoires. Néanmoins, cette affaire a eu des conséquences : Spic peut vaquer à ses tâches quotidiennes en sachant qu'il n'a rien à se reprocher, mais il ne voit plus du même œil les hommes avec qui il chevauchait cette nuit-là ; il ne supporte plus de les approcher. Il sait de quelles horreurs ils sont capables. Il évite le capitaine Thayer, l'époux de Carsina, mais celui-ci sait que Spic le méprise, et je crains qu'il ne s'en offense un jour.

« J'ai peur pour lui, Jamère. Il est incapable de dissimuler ce qu'il sait de ces hommes ; ça se voit sur son visage et dans ses yeux chaque fois que nous croisons l'un d'eux. De leur côté, ils doivent se dire qu'il faut se débarrasser de lui ; c'est peut-être la seule façon pour eux d'oublier cette nuit funeste. Ils ont la conviction de t'avoir tué, ou au moins d'avoir vu leurs camarades t'assassiner, mais ils ne se rappellent plus exactement le déroulement des événements, si bien que, lorsqu'ils voient le regard révolté de Spic sur eux, ils ne savent pas quoi penser d'eux-mêmes.

« Et Amzil n'arrange rien. J'ignore ce que tu lui as dit cette nuit-là, mais elle en a tiré une sorte de témérité ; et, quand je lui ai fait part de ton message où tu lui expliquais que tu l'aimais mais que tu devais la quitter, j'ai senti quelque chose se durcir en elle. Désormais, elle se montre plus que téméraire quand elle croise un de ces hommes : elle les harcèle. Lorsqu'elle en voit un dans la rue ou dans une boutique, au lieu de détourner les yeux ou de l'éviter, elle le suit comme un fauve, cherche son regard, se plante devant lui et l'affronte, les yeux dans les yeux. Et ils reculent, Jamère ! Ils évitent son regard, ils s'efforcent de changer de trottoir, mais elle les force à la haïr. Un seul a voulu lui tenir tête et a refusé de quitter le magasin devant son expression mauvaise ; à le voir si méprisant, elle a déclaré tout

haut, assez fort pour que les autres clients l'entendent : « Il a peut-être oublié ce qui s'est passé la nuit où une foule enragée a tué le fossoyeur, mais pas moi, oh que non ! Tu crois me connaître ; je t'ai entendu m'appeler la putain de Ville-Morte ; mais, moi, je te connais vraiment. Je me rappelle tout jusqu'au moindre détail, et je préfère cent fois être une putain plutôt qu'un lâche et un pleurnichard ! » Alors il a filé comme un péteux, convaincu que d'autres avaient les mêmes souvenirs qu'elle.

« L'hiver se refermera bientôt sur nous, Jamère, et ce n'est pas une bonne saison à Guetis : les blessures se mettent à suppurer tandis que le froid et l'obscurité permettent de cacher tous les méfaits. J'ai peur ; je barre la porte le soir, et Spic dort avec son pistolet armé sur la table de chevet. Il parle de démissionner : il ne supporte plus de servir avec ces hommes ; si l'hiver n'était pas si proche, je crois bien qu'il le ferait, et nous nous enfuirions pour mettre notre enfant à l'abri. Une attitude aussi lâche l'horrifierait et lui laisserait une cicatrice inguérissable, mais, une fois le printemps revenu, quelle autre solution aura-t-il ? Mieux vaut qu'il nous emmène loin d'ici plutôt qu'il meure d'une balle dans le dos et me laisse à la merci de ces bêtes sauvages. Je cite ces propres paroles. »

Ses propos me transperçaient comme des poignards. Je croyais avoir sauvé ceux que j'aimais en rompant les ponts avec eux, mais en réalité je les avais non seulement exposés au danger et à la souffrance mais abandonnés à leurs seules ressources. Je ne me faisais pas d'illusions : je n'eusse pas pu grand-chose pour eux, mais mon absence me paraissait celle d'un poltron. Plus inquiétantes me semblaient la colère d'Amzil et la conduite qu'elle entraînait, même si je ne pouvais les lui reprocher : que devait-elle éprouver en croisant dans la rue ceux-là mêmes qui s'étaient apprêtés à la violer, eussent-ils dû la tuer pour cela ? Je souhaitais qu'elle pût gagner un lieu plus sûr, mais non si elle devait laisser Epinie enceinte sans le réconfort d'une autre femme auprès d'elle ; c'était une perspective trop effrayante. Je voulus tendre les mains vers Epinie, mais je ne les commandais pas, même en rêve.

J'appliquai toute ma volonté à tenter de lui dire ne fut-ce qu'un mot.

C'était une erreur, car, alors que j'employais ainsi mon énergie, Fils-de-Soldat nous arracha au rêve d'Epinie et m'entraîna dans sa fuite. Derrière nous, je vis ma cousine nous suivre du regard ; elle diminua puis disparut à ma vue.

« Ils feraient mieux de partir. » Fils-de-Soldat s'adressait à moi, mais, à l'écho que provoquaient ses paroles, je compris que, dans l'autre monde, la fièvre le faisait délirer. En tendant la main, je sentais ce corps qui brûlait de l'intérieur mais grelottait de froid dans la caverne humide. J'entendis des murmures, peut-être ceux d'Olikéa et Likari ; ils s'exprimaient d'une voix tremblante, effrayante.

« Une mort, ou bien une vie. Que me dois-tu, Jamère ? Que me donneras-tu, Jamère ? »

Un énorme croas nous barrait la route. Noir et blanc, il avait des caroncules rouge vif de part et d'autre du rostre, grosses, charnues, répugnantes et menaçantes à la fois. Il ouvrit un large bec, et je vis l'étrange façon dont sa langue s'y attachait et sa pointe exagérément acérée.

« Je ne suis pas Jamère ! Je suis Fils-de-Soldat du Peuple ! Je ne te dois rien. »

L'amusement brilla dans les yeux de l'oiseau. Il agita les plumes de ses ailes pour les arranger, et une atroce odeur de charogne me parvint. « On ne se débarrasse pas si aisément d'une dette ni d'un nom, Jamère. Tu es qui tu es et tu me dois ce que tu me dois ; le nier n'y change rien.

— Je ne m'appelle pas Jamère. » Un oiseau peut-il sourire malicieusement ? « Jamère est enfant de militaire ; le nom dont tu te sers t'a été donné parce que tu es Jamère et fils de soldat – et fils militaire. C'est la réalité, tout autant que le fait que tu me dois une mort. Ou une vie ; emploie le terme que tu veux, ta dette reste la même.

— Je ne te dois rien ! » cria Fils-de-Soldat, et sa voix se répercuta dans une caverne lointaine. Il avait plus de cran que moi. Ses mains jaillirent et saisirent deux pleines poignées des plumes du croas ; il secoua l'oiseau en répétant à tue-tête : « Je ne te dois rien ! Ni une vie ni une mort ! Je ne te dois rien ! »

Très loin, quelqu'un poussa un cri suraigu, et le croas s'envola avec un rire de dément.

De l'eau glacée éclaboussa le visage de Fils-de-Soldat. Choqué, frissonnant, il ouvrit les yeux, battit des paupières en s'efforçant d'accommoder, et leva une main tremblante pour s'essuyer. Furieuse, Olikéa démêlait ses cheveux pris dans les doigts crispés de mon double ; par terre, une outre finissait de se vider en glougloutant. Il fallut à mon autre moi quelques instants pour comprendre le sens de ce qu'il voyait, puis l'injustice de sa situation lui fendit le cœur. « Tu m'as jeté de l'eau ! fit-il du ton accusateur d'un enfant prêt à pleurer, la voix chevrotant de faiblesse.

— Tu m'as arraché les cheveux alors que j'essayais de te donner à boire ! Et, si tu crois que tu ne me dois rien, eh bien, moi, je te dois encore moins que rien ! »

Je distinguais à peine ses traits à la lueur rougeâtre du feu mourant. Le corps avait froid et très mal ; Olikéa paraissait fatiguée et hagarde. Je pris conscience que j'avais des mèches de ses cheveux entre les doigts ; je les lui avais arrachées. « Je regrette », dis-je, horrifié, puis je restai abasourdi d'avoir réussi à prononcer ces mots.

« Olikéa ! » fis-je, mais je perdis brusquement la capacité de m'exprimer, et je sentis la colère de Fils-de-Soldat vibrer dans tout son corps. Affaibli, malade, épuisé, il avait à peine la force de me contenir. Je cessai de le combattre : j'écoutais Olikéa.

« Il n'y a plus rien à manger et nous ne trouvons quasiment plus de bois pour le feu. Il faut continuer jusqu'à l'Hivernage ; peux-tu marcher ? »

Il avait si mal à la tête qu'il avait peine à réfléchir. « Je ne peux pas pratiquer la marche-vite. Donne-moi de l'eau. »

Elle ramassa l'outre flasque et la lui tendit. Il but et s'étonna de la soif qu'il éprouvait ; il avait la bouche pâteuse, et, lorsque l'eau dissipa cette sensation, il se sentit plus vivant. « Tu as raison, dit-il quand elle reprit l'outre. Il faut continuer ; même si je ne suis pas en état de pratiquer la marche-vite, nous devons nous efforcer de poursuivre notre route. »

Elle acquiesça de la tête, la mine sombre.

Likari jaillit soudain de l'obscurité derrière elle, les bras pleins de bois. « C'est difficile de trouver quelque chose dans le noir... Ah, il est réveillé ? Tu te sens mieux ? » Il se pencha et approcha désagréablement le visage. Par réflexe, Fils-de-Soldat s'écarta et ferma les yeux. « As-tu trouvé un nom ? Quand les nourrissons font ce voyage, c'est souvent celui de leur baptême. As-tu trouvé ton nom ?

— Jamère », répondit mon double d'une voix rauque avant de secouer la tête, furieux — une seule fois, car un étourdissement le saisit aussitôt. Il porta les mains à son visage ; il avait les paumes brûlantes, sèches et tirées. Il se frotta ses yeux encroûtés.

« Tu t'appelais Jamère avant déjà, fit Olikéa d'un ton revêche. Et je crois qu'il était malavisé de prendre ce risque ; nous sommes mal préparés pour attendre ici que tu te rétablisses.

— Ton opinion sur ce sujet ne m'intéresse pas. » Il plaça les mains à plat sur le sol de la caverne, se retourna sur le ventre, ramena ses genoux sous lui et parvint enfin à se relever, titubant. Il eût aimé ne pas laisser voir l'effort que cela lui coûtait mais, quand Olikéa lui prit le bras et le passa sur ses épaules, la volonté de résister lui fit défaut.

« Likari, va chercher nos affaires et tout ce que tu auras pu récupérer d'utile. » Elle ne paraissait guère convaincue que nous irions très loin, mais, à l'évidence, elle était toute prête à essayer, pressée de quitter la caverne humide. Elle et le petit mouraient sans doute de faim autant que Fils-de-Soldat, mais ni l'un ni l'autre ne se plaignait.

« Je n'ai pas la force de vous donner de la lumière, avoua Fils-de-Soldat à contrecœur. Il va falloir marcher dans le noir.

— Il fera assez clair pour voir où nous mettons les pieds une fois que nous nous serons éloignés du feu », répondit Olikéa.

Cette déclaration me laissa perplexe, mais Fils-de-Soldat parut s'en contenter. Likari, parti remplir l'outre et prendre notre couverture, revint avec cette dernière sur l'épaule ; il avait aussi rassemblé en fagot les bouts de bois qu'il avait ramassés et les avait liés avec une lanière de cuir afin d'en faciliter le

transport. Il se plaça à côté de Fils-de-Soldat et, sans cérémonie, lui prit la main et la posa sur son épaule, comme s'il pensait pouvoir supporter mon poids. Et, sans autre forme de procès, nous nous mîmes en route.

Nous laissâmes rapidement derrière nous la lueur rougeâtre du feu et nous enfonçâmes dans les ténèbres. Fils-de-Soldat se laissait guider par Olikéa, qui paraissait connaître le chemin, foulé par tant de pieds au cours d'innombrables années qu'il en était devenu plan et lisse. Mais mon double n'y pensait pas ; il s'appliquait seulement à se déplacer. La fièvre courait sur sa peau comme des flammes ; les piqûres qu'il s'était infligées le démangeaient, et, lorsqu'il les grattait, il en arrachait les croûtes, et du liquide s'écoulait des plaies enflées. Il se jugeait stupide de s'être servi du cristal, mais, en même temps, il estimait nécessaires sa décision et la douleur accompagnée de fièvre qui s'ensuivait. Il avait les articulations douloureuses et la migraine lui martelait le crâne ; l'envie de s'allonger et de dormir se mua promptement en besoin pressant, plus fort encore que la faim qui le tenaillait, mais il devait oublier ces deux sensations pour ne songer qu'à marcher. Tout son esprit se concentrait sur cette étroite nécessité : avancer. Une lueur fantomatique et dansante s'insinuait à la périphérie de sa vision ; il ferma les yeux, les rouvrit, battit à nouveau des paupières, sans parvenir à chasser les minuscules points de luminescence verdâtre. Il continua de progresser.

Peu à peu, je m'aperçus que cette lumière spectrale n'avait rien d'une illusion ; elle apparaissait sous forme de plaques et de minuscules points mouvants d'un vert pâle, velouté, et parfois blanc bleuté ; c'étaient les éclats bleus qui bougeaient. L'un d'eux s'approcha de nous en bourdonnant, voleta près de mon visage puis s'éloigna, et je compris alors qu'il s'agissait d'une espèce de phalène cavernicole ; cette découverte me permit de mieux saisir ce que je voyais : les plaques verdâtres devinrent de la vase ou de la mousse qui luisait aux parois ; les insectes bleus s'y posaient, peut-être pour se nourrir ou se désaltérer, et y ajoutaient leur propre lueur avant de repartir, rassasiés. Ces plaques à l'éclat doux apparaissaient à intervalles presque réguliers, et, bien qu'ignorant leur nature, vase, mousse

ou autre végétal, je supposai que les Ocellions s'en servaient pour indiquer le chemin aux voyageurs. J'admirai l'ingéniosité qui leur permettait d'employer ainsi un matériau naturel tout en m'étonnant de leur manque de stratégie à d'autres égards ; je songeai à ma cavalla bien-aimée : si nous empruntions fréquemment ce trajet, nous l'aurions ponctué de réserves de bois et de vivres. Les Ocellions n'avaient-ils pas ce genre d'attentions les uns pour les autres ou bien n'y avaient-ils simplement jamais songé ?

Je pris soudain conscience d'un détail beaucoup plus important pour moi : dans son épuisement et sa souffrance, Fils-de-Soldat employait toute son énergie à rester debout et à marcher.

Il ne se protégeait plus contre moi.

Mon premier réflexe fut de tenter un coup d'Etat contre mon oppresseur et de reprendre la maîtrise de mon corps ; par bonheur, je compris aussitôt que cela me mettrait dans la position qu'il occupait à présent, soumis à la fièvre, perclus de douleur et assiégé par la faim, tandis que, si je ne me faisais pas remarquer, sa défiance envers moi diminuerait peut-être encore, et, lorsqu'il dormirait à nouveau, je pourrais peut-être voyager en rêve tout seul. Je me fis donc tout petit dans la prison de mon propre corps et attendis mon heure.

Voyage en rêve

Fils-de-Soldat ne tint pas longtemps. J'ignore quelle distance nous avons parcourue dans l'obscurité quand il poussa un brusque gémissement et s'effondra. Olikéa et Likari s'employèrent à le déposer avec douceur sur le sol dur, où il se roula en une grosse boule de mal-être. Pendant quelque temps, son seul mouvement fut celui de sa respiration ; il avait les yeux fermés, les paupières plissées.

Je n'avais, pour comprendre ce qui se passait alentour, que la voix d'Olikéa qui s'adressait à son fils et les bruits qu'ils faisaient ; l'enfant prépara un petit feu que sa mère alluma, mais la maigre chaleur me soumit plus au supplice de la tentation qu'elle ne me réconforta. Mes deux compagnons étendirent la couverture sur mon corps et la bordèrent.

« Bois ; ouvre la bouche. Tu brûles de fièvre ; il faut que tu boives. »

Fils-de-Soldat obéit. Le liquide qui coula dans sa gorge lui fit du bien, mais la petite quantité qui l'éclaboussa lui parut atrocement froide. Olikéa se mouilla les mains et les lui passa sur les yeux en frottant doucement ses paupières collantes. Mon double se détourna mais néanmoins se sentit mieux de ces soins ; il poussa un grand soupir puis s'abîma dans un profond sommeil.

Je m'inquiétais pour mon corps délabré par la température. Cet affaiblissement qui éloignait de moi les pensées de Fils-de-Soldat m'arrangeait, mais je n'avais pas envie de reprendre les rênes d'un organisme infirme ou à l'agonie. Je fus tenté de demander à Olikéa de me redonner à

boire ; cela m'eût certainement fait du bien, mais cet acte téméraire risquait d'attirer l'attention de mon double. Non, mieux valait d'abord essayer de me déplacer en rêve.

Je me sentis un peu dans la peau d'un voleur : il était au bout du rouleau, et j'eus l'impression de lui jouer un tour cruel en consommant le peu de magie qui lui restait ; néanmoins, je rassemblai mes forces et sortis prudemment.

Il est difficile de décrire cette expérience. J'avais déjà effectué des voyages en rêve, mais jamais de ma propre initiative et souvent en réponse à un appel. C'était la première fois que je m'efforçais de commander à la magie de cette façon, et je m'aperçus bientôt qu'une pierre d'achoppement m'attendait. Pendant notre marche, le soleil s'était levé et le jour avait commencé, et tous ceux à qui j'espérais rendre visite dans leurs songes avaient repris leurs activités quotidiennes. Les trouver n'avait rien de compliqué : je n'avais nulle distance à franchir, et la pensée d'un ami semblait me conduire à lui, mais son esprit occupé à d'autres activités refusait de me voir.

De même que je n'avais pu établir de véritable lien avec Gord la nuit précédente, j'eus un problème semblable avec Spic, Epinie et Amzil. Comme un moucheron bourdonnant, je pouvais voler autour de leurs pensées mais non y pénétrer : le monde extérieur s'imposait trop à leur esprit pour y laisser la moindre faille. Découragé, je cherchai quelqu'un que je pourrais trouver assoupi ; je songeai à Yaril, et, sans avoir le temps de juger s'il s'agissait ou non d'un choix avisé, je me retrouvai dans la chambre de Grandval. Elle faisait la sieste après une matinée fatigante, et je m'avançai dans un rêve qui n'avait pas l'air reposant du tout, encombré de tâches qui lui restaient à accomplir ; les longueurs d'un tissu bleu clair et chatoyant le disputaient à la lessive du jour qu'elle devait superviser ; un problème indéfini avec le bétail la préoccupait, mais, ce qui dominait, c'était l'image de Caulder Stiet levant vers elle un regard plein d'espoir comme un gamin en arrêt devant la vitrine d'un magasin de friandises.

« Éconduis-le, fis-je aussitôt. Dis-lui de s'en aller.

— Il n'est pas si mauvais bougre, répondit-elle d'un ton las. Il peut certes se montrer aussi capricieux qu'un enfant, mais il

meurt tellement d'envie qu'on le voie comme un homme et quelqu'un de compétent que je puis le mener par le bout du nez, simplement en lui soufflant à l'oreille ce qu'il pourrait faire pour s'attirer de ma part ce genre d'éloges. Non, c'est son oncle qui m'inquiète. Les pierres, les pierres, les pierres : cet homme ne pense qu'à ça ! Il harcèle les aides et pose mille questions par jour, mais il se garde bizarrement de révéler ce qu'il recherche. En outre, il fait preuve d'une outrecuidance incroyable : hier, je me suis aperçue qu'il avait réquisitionné des ouvriers chargés de réparer l'allée pour leur faire creuser des trous le long de la berge et rapporter des seaux de cailloux. Comme s'il avait le droit de donner des ordres sur notre domaine du seul fait que je suis fiancée à son neveu ! Ah, cet homme me fait enrager ! »

Je ne dis rien malgré mon angoisse. Il me semblait percevoir l'urgence, le terrible besoin qu'elle avait de s'épancher de ses difficultés.

« Duril m'a rapporté le problème parce qu'il faut achever les travaux de la voie avant l'hiver, sans quoi l'érosion défoncera tout. Je suis donc allée voir père ; il m'a répondu que les femmes qui s'inquiètent de ce genre de questions sont en général beaucoup plus âgées et plus laides que moi, et que je n'ai nulle perspective d'avenir. J'ai donc dû aller me plaindre auprès de Caulder de l'état de la route qui rendait mes trajets en voiture cahoteux, jusqu'au moment où il a vu son oncle pour lui dire qu'il valait mieux ne pas détourner la main-d'œuvre de Duril tant que les travaux n'étaient pas terminés, mais son oncle a répondu qu'il n'aurait encore besoin des ouvriers que quelques jours et qu'ensuite ils pourraient retourner travailler au chantier. Comme s'il avait le droit de décider des priorités du domaine !

« Je commence à détester cet homme. Il est insidieux, Jamère, vraiment insidieux ; il manipule Caulder comme il l'entend et, à force de flatteries, il fait croire à père que lui, le professeur Stiet, est quelqu'un de très avisé à qui on doit faire confiance. Pour ma part, je ne le crois pas ; à mon avis, il voit le mariage de Caulder avec moi comme l'occasion d'accéder à une vie aisée. Vraiment, chaque fois que j'ai l'impression d'avoir la maîtrise de mon existence, du moins dans une certaine mesure,

on dirait que quelqu'un vient toujours tout anéantir ! Je suis convaincue que, si son oncle voulait bien s'en aller, je pourrais parfaitement m'arranger de Caulder, et à sa plus grande satisfaction, ajouterais-je. Il ne me demande pas grand-chose ; je n'ai qu'à être jolie et lui faire des compliments. Mais son oncle ! J'en suis sûr, après que j'aurai épousé son neveu, il projette de s'installer ici et de tout prendre en main.

« Ça me rend folle de rage, Jamère ! Folle de rage ! Contre toi ! Parce que c'est ta faute si tout ça m'arrive. Ce n'est pas à moi de m'occuper du domaine. Si tu n'avais pas laissé père te chasser, si tu m'avais envoyée chercher, si tu étais revenu, eh bien, eh bien...

— Tout irait bien ? demandai-je avec douceur.

— Non, répondit-elle à contrecœur. Mais au moins je ne serais pas seule. J'ai été bouleversée d'apprendre que tu n'étais pas mort, Jamère. Je suis restée abasourdie en voyant tomber ton mot de la lettre de Carsina, et puis je n'ai pas pu m'empêcher d'éclater de rire devant ce renversement de situation : combien de fois t'a-t-elle envoyé des mots dissimulés dans des lettres qu'elle m'adressait ? Et quel tour du sort extraordinaire qu'elle se trouve à Guetis et qu'elle se reprenne d'amitié pour toi au point de t'aider à me faire parvenir une lettre ! Je lui ai aussitôt répondu en la remerciant et en lui rappelant les moments merveilleux que nous avons vécus avant de nous brouiller bêtement pour un homme ! Quelles sottises nous étions ! Pourtant, au fond, je ne lui ai toujours pas pardonné qu'elle t'ait si mal traité, même si j'ai joué son jeu ; mais, si tu lui as assez pardonné pour lui confier une missive pour moi, je n'ai guère de motif de lui en vouloir encore. Tu ne sais pas le soulagement que j'ai éprouvé en apprenant que tu étais vivant et même que tu avais intégré l'armée comme tu en avais toujours rêvé ! Je meurs d'envie de le dire à père, mais je ne l'ai pas encore fait. J'espère qu'un jour tu reviendras chez nous, grand et fier dans ton uniforme, pour lui montrer qu'il se trompait complètement sur ton compte. Ah, que tu me manques ! Quand pourras-tu nous rendre visite ? »

Je me traitai de tous les noms : j'avais pénétré dans son rêve sans réfléchir ; elle ne se rendait pas compte qu'elle

dormait et ne me voyait qu'en esprit, ni, au contraire d'Epinie, que j'avais fait intrusion dans ses songes de façon magique. La lecture de mon journal de fils militaire avait préparé ma cousine, alors que Yaril n'avait qu'une idée des plus vagues de mes aventures ; j'eus comme un coup au cœur quand je calculai soudain que j'avais « péri » moins de dix jours auparavant. La nouvelle de ma condamnation honteuse pour viol, meurtre et actes contre nature ni celle de ma mort lors de mon évasion n'avaient encore dû lui parvenir ; ce qu'elle savait de moi datait de ce billet que j'avais obligé Carsina, par chantage, à lui envoyer. Elle ignorait que son ancienne amie avait succombé à la peste et qu'on m'avait jugé coupable d'avoir fait subir les derniers outrages à son cadavre. Quelqu'un lui avait-il écrit entre-temps ? Spic ou Epinie avaient-ils eu le temps de lui transmettre une lettre lui narrant mon sort ? Je regrettai de n'avoir pas posé la question à ma cousine. Une pensée me glaça encore davantage : Yaril avait répondu à Carsina ; l'époux de celle-ci s'estimerait-il tenu de renvoyer une missive pour lui annoncer la fin tragique de sa femme ? Avec horreur, j'imaginai sous quelle lumière il me dépeindrait. Je devais préparer ma sœur au cas où le pire se produirait.

« Yaril, tu dors et tu rêves ; je ne suis pas vraiment présent, tu le sais, mais tu ne fais pas un songe ordinaire. Je me sers de la magie pour y pénétrer et communiquer avec toi, et ce que je te dis est vrai. Je suis vivant mais je ne puis te rejoindre ni te faire venir auprès de moi ; et, pour le moment, ne parle pas de moi à père, ni à personne.

— Comment ? » Son front se plissa, et la pièce fluctua soudain autour de nous ; des rais de lumière la transpercèrent, comme si on avait entrouvert un rideau – ou comme si Yaril avait légèrement battu des paupières. Ma déclaration trop soudaine, trop inattendue, la tirait du sommeil.

« Yaril, ne te réveille pas tout de suite ! Par pitié, garde les yeux fermés, reste calme et écoute-moi. Tu entendras peut-être dire que je me suis déshonoré, que je suis mort à cause des crimes horribles que j'ai commis ; tu recevras peut-être une lettre du mari de Carsina ; ne crois rien de ce qu'il dira sur moi.

Ce n'est pas vrai. Je suis toujours en vie et je finirai par trouver un moyen de te rejoindre. Yaril ? Yaril ! »

Le monde disparut dans un flot de lumière. Je l'avais réveillée, et je n'avais aucun moyen de savoir quel crédit elle prêterait à un songe ni même ce qu'elle s'en rappellerait.

Je ne pouvais échapper à la lumière, qui me semblait douloureuse ; je songeai soudain que la magie fonctionnait mieux la nuit ; il était temps de regagner mon corps.

J'avais puisé dans la réserve de pouvoir de Fils-de-Soldat ; il s'en rendrait compte dès son réveil et me surveillerait sans doute de plus près désormais. J'avais une seule occasion de pouvoir me déplacer en rêve et je l'avais gâchée. Je sentais ma chair m'attirer à elle, et je me laissai entraîner vers mon corps. Fils-de-Soldat dormait toujours, les yeux clos ; en me fiant à mes oreilles et à mon nez, je me renseignai sur ce qui se passait autour de moi. Je sentis de la fumée et j'entendis les crépitements d'un petit feu non loin de moi ; Olikéa et Likari bavardaient à voix basse. A quelque distance en avant de nous, il y avait un autre piège à poissons dans le ruisseau ; dans ces instruments, tressés comme des paniers et placés dans le courant, le poisson entraît facilement, mais il avait beaucoup plus de mal à en sortir, surtout s'il était de belles dimensions. Peut-être celui-ci contenait-il des prises ; la mère et l'enfant mouraient de faim ; ils discutèrent à mi-voix pour savoir si l'un d'eux devait se porter en avant pour examiner le piège et en rapporter du poisson, puis pour choisir lequel d'entre eux irait. J'éprouvais une grande lassitude à écouter cette empoignade entre la faim et la peur de l'obscurité.

Enfin, il fut décidé qu'Olikéa irait. Elle recommanda à Likari de ne pas trop s'éloigner de moi et de songer à alimenter le feu, mais avec parcimonie ; elle aurait besoin de sa lumière pour nous retrouver.

« Donne de l'eau à Jamère s'il demande à boire, et ne le quitte pas.

— Que puis-je faire d'autre pour lui ?

— Rien à part demeurer près de lui et lui apporter l'outre s'il a soif. Personne ne l'a forcé à entamer ce voyage ; il savait l'effet qu'auraient sur lui le cristal et l'eau noire. A mon avis, il

n'a pas songé une seconde à ce que nous devrions supporter à cause de lui, mais c'est ça, la vie d'un nourricier, Likari ; les Opulents ne pensent pas à nous, mais nous ne devons penser qu'aux Opulents que nous servons. »

Sur cette admonestation, elle laissa l'enfant assis près du maigre feu au milieu des ténèbres immenses. Peu après, il s'approcha de moi et s'installa dos contre moi, fidèle petit gardien. J'étais impressionné par son obéissance et son courage, et touché par sa loyauté ; il était bien jeune pour rester seul dans le noir, chargé de soigner un malade.

Fils-de-Soldat continuait de dormir d'un sommeil fébrile et douloureux. Le silence nous entourait, empli d'échos de la caverne ; du feu s'échappaient les légers bruits du bois en train de se consumer ; si je tendais l'oreille, j'entendais le bruissement du ruisseau dans sa rigole de pierre et, de temps en temps, le bourdonnement chuintant d'une phalène qui passait près de nous. Likari frissonna brusquement, poussa un soupir et se pelotonna contre moi ; sa respiration devint plus profonde, plus régulière, puis se transforma en un ronflement de petit garçon qui dort la bouche ouverte. L'ennui m'étreignit.

Réduit à l'impuissance, mon esprit ne pouvait apparemment plus que ruminer les événements du passé et m'adresser des reproches pour mes erreurs stupides ; j'avais beau m'efforcer de dresser des plans pour l'avenir, je n'y parvenais pas : il me manquait trop d'informations. Même si j'arrivais à reprendre la maîtrise de mon corps, mon organisme, trop malade, ne me permettrait pas de faire demi-tour – et pour retourner vers qui, vers quoi ? me demandai-je, accablé.

En quittant Guetis, j'avais juré de me vouer à la magie et d'obéir à sa volonté, et je pensais avoir tenu parole en tentant d'empêcher les ouvriers d'abattre les arbres des ancêtres. A présent, sans rien pour me distraire de mes réflexions, je commençais à me demander pourquoi Fils-de-Soldat avait accumulé toute cette magie et ce qu'il espérait en faire. A l'évidence, en vidant ses réserves, j'avais mis à mal son plan – mais quel plan ?

Connaissait-il vraiment un moyen de chasser les Gerniens des monts de la Barrière et des régions voisines ? Que pouvait-il

abattre sur nous de si terrible que l'armée et les colons se retireraient et que le roi renoncerait à sa chère route ? A quelle barbarie serait-il prêt à recourir ?

Le cœur soudain au bord des lèvres, je sus la réponse : il se montrerait plus impitoyable que moi, de cette inflexibilité dont il m'avait dépouillé. C'était effrayant.

Je tâchai de me rappeler ma personnalité avant que la femme-arbre et la magie ne me divisent. Quelle solution aurais-je jugée trop extrême au conflit entre les Gerniens et les Ocellions ? J'avais peine à penser en ces termes. Sa loyauté envers les Ocellions paraissait absolue ; à l'aune de ce seul critère, pouvait-il exister des mesures trop radicales ? Je me contraignis à raisonner froidement et à ne plus regarder les Gerniens comme mes compatriotes, ni même comme des humains. S'il s'agissait d'animaux nuisibles, comment m'en débarrasserais-je ?

La réponse me vint aussitôt, limpide : la peur et la maladie dont les Ocellions les submergeaient ne faisaient que les décourager ; à la place de Fils-de-Soldat, si je souhaitais détruire Guetis et rendre la ville inhabitable, j'y mettrais le feu pendant l'hiver, à l'époque où les résidents n'auraient nulle retraite où se réfugier ; je les chasserais de leurs maisons pour les éliminer un par un. L'espace d'un horrible instant, j'imaginai Amzil et ses enfants fuyant dans la neige, Epinie lourde de sa grossesse ou un nourrisson dans les bras : jamais elles n'iraient plus vite qu'une flèche. Si les Ocellions frappaient en catimini, tard dans la nuit, ils pourraient abattre tout à loisir leurs victimes en fuite.

A peine cette stratégie me fut-elle venue à l'esprit que je la repoussai avec un frisson d'horreur ; je fermai mes pensées à double tour en formant le vœu que Fils-de-Soldat ne les eût pas perçues. J'avais déjà trahi un peuple en montrant aux Gerniens comment se protéger de la magie en se droguant pour continuer de couper les arbres ; je ne deviendrais pas traître une deuxième fois.

Il me paraissait peu vraisemblable que Fils-de-Soldat inventât pareille stratégie : il était plus ocellion que gernien, or les Ocellions ne passaient pas l'hiver à proximité de Guetis ;

peut-être ne voyaient-ils pas de la même façon que moi les possibilités militaires d'une ville, du moins je l'espérais. Pour découvrir ce qu'il mijotait, il me fallait réfléchir comme lui, devenir lui – pensée qui m'eût fait sourire si j'avais disposé d'une bouche : je devais devenir moi-même pour me comprendre.

Mais, peu à peu, cette vérité m'imprégna. Peut-être n'existait-il nulle autre tactique à ma portée ; pour empêcher Fils-de-Soldat de mener ses projets à bien, il me fallait me fondre en lui, le forcer à partager ma sensibilité, lui faire comprendre qu'il ne pouvait pas détruire mon peuple sans détruire une partie de lui-même.

Quand je pris la mesure de ce que j'envisageais, je rejetai violemment cette solution. Il ne restait plus de moi qu'une bribe de ma personnalité ; si je l'abandonnais à Fils-de-Soldat, si je perdais ma conscience de moi-même pour devenir lui, comment saurais-je si je l'influenciais ou non ? Il s'agissait d'un acte probablement irrévocable, et je craignais qu'en dernière analyse il ne se montrât plus fort que moi. Je disparaîtrais en lui et j'ignorerais toujours si j'avais sauvé ou non le peuple que j'aimais.

Je décidai que je ne rendrais les armes et ne fusionnerais avec lui que s'il n'y avait pas d'autre solution ; en attendant, je me battrais pour reprendre la vie qui m'appartenait.

Likari avait cessé de ronfler. Il s'appuya davantage contre moi et dit très bas : « J'ai froid et j'en ai assez du noir. Depuis combien de temps est-elle partie ? Et s'il lui arrivait malheur ? » Un frisson le parcourut soudain et un sanglot lui échappa. « J'ai peur », fit-il encore plus bas.

Je ne pensais pas qu'il pouvait se pelotonner plus près, mais il se plaqua contre moi. Je sentis son cœur battre de plus en plus fort et sa respiration s'accélérer tandis qu'il peuplait l'obscurité de toutes les créatures effrayantes que sa jeune imagination pouvait évoquer. Quelles terreurs nocturnes rôdaient-elles dans les recoins obscurs de l'esprit d'un Ocellion ? Je gardais encore le souvenir pénible de l'effroi auquel je m'amenais, enfant, simplement en plongeant le regard

dans les ténèbres de ma chambre et en laissant la bride sur le cou à ma fantaisie.

Quand j'étais très petit, je laissais l'épouvante progresser jusqu'au point où j'appelais à grands cris ma mère ou ma nourrice, qui venaient aussitôt me tirer des affres où je m'étais jeté. Ces terreurs valaient presque leurs caresses et la chope de lait chaud qu'elles m'apportaient.

Quand mon père prit la relève de mon éducation, j'étais trop grand pour crier dans ma chambre d'enfant. Je sautais parfois de mon lit pour chercher refuge auprès de la nounou que je partageais avec mes sœurs, mais cela ne m'arriva qu'une fois après que mon père eut déclaré me prendre en charge. Empli d'effroi, je toquais à la porte de la nounou quand il me surprit ; aujourd'hui encore, j'ignore ce qui l'avait averti. Il portait encore ses vêtements d'intérieur, et il avait un livre à la main, l'index glissé entre deux pages. Il posa sur moi un regard sévère et demanda d'un ton impérieux : « Que fais-tu hors de ton lit ?

— J'ai cru voir quelque chose derrière les rideaux de ma fenêtre.

— Vraiment ? Eh bien, de quoi s'agissait-il ? » Il s'exprimait d'une voix sèche et autoritaire.

Je me redressai dans ma chemise de nuit, pieds nus sur le dallage froid. « Je ne sais pas, père.

— Et comment cela se fait-il, Jamère ?

— J'ai eu peur d'aller voir, père. » Je baissai les yeux sur mes orteils, honteux. Mon père n'avait sûrement jamais eu peur de rien.

« Ah. Eh bien, tu vas y aller tout de suite. »

Je lui jetai un regard empreint d'espoir.
« M'accompagnerez-vous ?

— Non, évidemment. Tu dois devenir militaire, Jamère, et un militaire ne bat jamais en retraite devant un ennemi potentiel. Dans une situation indécise, un militaire se renseigne, et, si les informations réunies sont assez importantes, il en réfère à son commandant. Imagine une sentinelle qui irait voir son officier pour lui dire : « J'ai abandonné mon poste parce que j'ai cru voir quelque chose ; voulez-vous venir avec moi voir ce que c'était ? » Que se passerait-il, à ton avis, Jamère ?

— Je ne sais pas, père.

— Eh bien, réfléchis ! Que ferais-tu à la place de l'officier ? Quitterais-tu ton poste pour aller voir ce qui a effrayé ta sentinelle ? »

Accablé, je répondis : « Non, père. Je dirais à la sentinelle de retourner se rendre compte de quoi il s'agissait, parce que c'est son devoir. Le mien est de commander.

— Exactement. Retourne dans ta chambre, Jamère, et affronte ta peur. Si tu y trouves quoi que ce soit qui exige une intervention de ma part, reviens me voir et je t'aiderai.

— Mais...

— Va, fils. Affronte ta peur comme un vrai militaire. »

Je m'éloignai ; il ne bougea pas. A peine quelques mois auparavant, ma chambre se situait non loin de celle des enfants et de celle de notre nounou ; la pièce que j'occupais désormais me semblait bien loin de ces lieux protecteurs et familiers. Le couloir qui y menait me paraissait infini et plein d'ombre ; on avait réduit pour la nuit la mèche de la lampe murale. Mon cœur cognait dans ma poitrine quand j'arrivai devant ma porte ; je l'avais claquée derrière moi en m'enfuyant afin que nul monstre ne pût me suivre. Je tournai lentement le bouton, et le battant s'ouvrit sur les ténèbres.

Je demeurai dans le couloir à scruter ma chambre plongée dans le noir. Je distinguai le blanc du drap froissé sur mon lit, puis, à mesure que mes yeux s'habituèrent à l'obscurité, je discernai d'autres détails. Mes couvertures pendaient jusqu'au sol, et elles pouvaient dissimuler n'importe quoi. Les seuls autres meubles étaient un bureau et une chaise, rangée sous ce dernier ; peut-être une créature se cachait-elle dans l'espace entre les deux. Soudain, les longs rideaux s'agitèrent. On avait laissé la fenêtre ouverte, comme tous les soirs, afin de me faire profiter des bienfaits de l'air frais ; peut-être le vent les dérangeait-il. A moins que...

J'eusse aimé disposer d'une arme, mais mon épée en bois et mon bâton d'exercice se trouvaient tous les deux dans la penderie, à l'autre bout de la pièce. J'allais devoir affronter mes peurs les mains vides.

Pour un adulte, la situation eût pu paraître comique, mais j'étais la victime de ma propre imagination et j'ignorais ce qui pouvait rôder derrière ces rideaux aux lents ondoiements. Même si c'était le vent qui les faisait bouger, le monstre qui se cachait auparavant derrière eux ne se tapissait-il pas à présent sous mon lit ? A cette idée, mon cœur commença à tonner à mes tympans : j'allais devoir me mettre à quatre pattes pour vérifier sous le sommier, et, une fois que j'aurais soulevé les couvertures, la créature me sauterait sans doute à la figure pour m'arracher les yeux, j'en avais la certitude.

Je ne voulais pas regarder. Naturellement, je pouvais foncer dans la pièce, grimper d'un bond sur mon lit et rester là ; peut-être ma chambre ne recelait-elle nul monstre ; peut-être me conduisais-je comme un sot. Pourquoi ne pas demeurer éveillé toute la nuit ? Si une créature sortait de sous mon lit pour m'attaquer, je pourrais appeler à l'aide ; nul besoin de l'affronter tout de suite.

Si. Mon père me l'avait ordonné ; un militaire n'agirait pas autrement, or, second fils, destiné à devenir officier, je n'avais pas le choix ; je ne pouvais pas faire moins que mon devoir.

Mais, pour autant, rien ne m'obligeait à m'y prendre n'importe comment.

J'enfilai le couloir jusqu'à un petit salon. A cette heure tardive, le silence régnait partout, et j'avais peine à reconnaître la maison : nul domestique ne courait çà et là, nulle porte ne s'ouvrait ni ne se fermait, nulle voix ne me parvenait. Je n'entendais que le bruit étouffé de mes pieds nus et ma respiration haletante. Quand j'entrai dans le petit salon, je le trouvai désert, et les flammes mourantes du feu dans la cheminée donnaient un éclairage inquiétant. Je me dirigeai vers le serviteur et y prélevai le tisonnier, beaucoup plus lourd que mon épée d'exercice ; je le saisis à deux mains, le soupesai : je devrais m'en contenter.

J'eus du mal à rapporter mon arme jusqu'à ma chambre, car la pointe en semblait magnétiquement attirée par le sol ; néanmoins, je serrai les dents, assurai ma prise et continuai d'avancer.

Je trouvais la porte entrebâillée, comme je l'avais laissée. Sans hésiter ni prendre le temps de réfléchir, j'entrai en trombe, plantai un genou en terre et passai le lourd tisonnier sous mon lit d'un mouvement en arc de cercle. Enhardi, je me servis du crochet pour relever les couvertures pendantes, puis, mon arme au poing, je me baissai pour jeter un rapide coup d'œil sous le lit. A la lumière sourde du couloir, je vis qu'il n'y avait rien.

Je me relevai en titubant, le pesant tisonnier à la main, et me dirigeai d'un pas prudent vers les rideaux. Une fois encore, je me servis de mon arme pour accrocher l'épais tissu et l'écarter du mur. Rien.

Mais mon imagination avait déjà discerné la stratégie probable de mon diabolique adversaire : il devait se tapir à présent dans la garde-robe. Le cœur battant, j'affermis ma prise sur le tisonnier et, de ma main libre, ouvris brusquement la porte de l'armoire ; ce mouvement fit bouger les vêtements, et j'eus un hoquet de terreur. Puis je frappai d'estoc si violemment que la pointe de mon arme érafla le fond du meuble.

Une ombre se dressa soudain derrière moi. Je me retournai d'un bloc, tisonnier brandi ; mon père en saisit l'extrémité et me désarma d'une rapide torsion du poignet. Je restai les bras ballants, les yeux levés vers lui, étreint d'angoisse.

Il sourit. « Eh bien, qu'y a-t-il à signaler, soldat ?

— Il n'y a rien là-dedans, père. » Ma voix tremblait. Je m'étais ridiculisé devant lui ; il avait été témoin de l'étendue de ma peur.

Il hocha la tête. « En effet : rien qui puisse t'effrayer. Et je suis fier de toi, mon fils, très fier. S'il s'était trouvé un monstre dans cette chambre, tu l'aurais vaincu ; et, à présent, tu te sais capable de tenir tête à ce qui t'effraie. Tu n'es plus obligé de courir pleurnicher auprès de ta mère, de ta nounou ni même de moi. Tu es courageux, Jamère ; un jour, tu feras un excellent officier. »

Il appuya le tisonnier contre le mur près de la tête de mon lit. « Je te laisse ceci pour la nuit, au cas où tu croirais en avoir encore besoin. Allons, recouche-toi et dors, maintenant ; une journée chargée nous attend demain. »

Je grimpai dans mon lit, et mon père étendit sur moi les couvertures que j'avais tirées par terre, puis il se pencha et posa la main sur mon front. « Bonne nuit, mon fils », dit-il, et il sortit en laissant la porte entrouverte afin qu'un léger rai de lumière tombât sur mon cher tisonnier.

Ce souvenir m'était brusquement revenu, déclenché par la présence tremblante de l'enfant qui se pressait contre moi. Adulte, je réorganisai ces images enfantines : mon père avait attendu de voir comment j'allais réagir ; sans intervenir, il m'avait observé, et il avait éprouvé de la fierté pour moi, son fils militaire, pour mon courage, et il me l'avait dit. J'ignore combien de nuits le tisonnier était resté près de mon lit, mais je ne me rappelle pas avoir été victime d'aucune crise de terreur par la suite.

Malgré ce qui avait pu se passer au cours des années suivantes et les conditions dans lesquelles nous nous étions séparés, mon père m'avait fait un don ce jour-là, un don bien plus important que s'il m'avait pris dans ses bras et ramené dans ma chambre avant de l'examiner en quête d'un danger imaginaire. Quand avais-je donc perdu ce père ?

Quand avait-il perdu son fils militaire ?

Je voulus lever la main ; je n'y arrivai pas. Fils-de-Soldat avait toujours la maîtrise absolue de notre corps ; je ne pus même pas ouvrir les yeux. Je me tournai vers sa conscience et la trouvai très diminuée ; il était physiquement épuisé à force de combattre la fièvre dont il était responsable. Je dus faire un effort terrible pour me frayer un passage à travers sa stupeur, et je lui offris mon souvenir de mon père et ma connaissance de la peur de Likari. Il les reçut mais ne sortit pas de sa torpeur.

« Fais quelque chose. » J'insistai sans relâche. « Fais quelque chose pour le petit, vite !

— Va-t'en, laisse-moi dormir. »

Je refusai de renoncer. Je me fis épine dans son pantalon, caillou dans son lit, et il finit par céder.

« De l'eau ! croassa-t-il. Likari ?

— Je suis là, répondit aussitôt l'enfant d'une voix tremblante. J'ai l'outre.

— Aide-moi à boire. »

Les ténèbres nous enserraient. Likari posa un petit bout de bois sur les braises, et, quand une flamme commença de s'élever, il profita de la maigre lumière pour me donner à boire. Encore maladroit, il fit gicler l'outre, et l'eau m'éclaboussa le menton et la poitrine avant que Fils-de-Soldat parvînt à placer sa bouche sous le jet. Alors la sensation fut merveilleuse, fraîche, pure et apaisante : il ne s'était pas rendu compte de la soif qui le tenaillait. Likari reboucha l'outre tandis que Fils-de-Soldat passait sa main sur mon menton dégouttant puis frottait mes paupières encroûtées. Même l'éclat faible du feu paraissait trop vif à ses yeux enfiévrés.

« Où est Olikéa ? demanda-t-il.

— Elle est allée voir s'il y avait du poisson dans le piège, plus loin. » L'enfant hésita puis ajouta : « Elle est partie depuis longtemps.

— Elle ne va sûrement plus tarder. » Fils-de-Soldat avait une migraine si violente qu'il avait du mal à s'exprimer. Pour lui imposer mes idées, il me fallait partager ses sensations, aussi rassemblai-je mon courage et fis-je pression sur lui. Il réagit à contrecœur, tant l'effort lui faisait mal à la tête, mais il dit : « Néanmoins, tu es resté près de moi dans le noir, pour veiller sur moi.

— Oui.

— Merci pour l'eau, Likari. Je me sens mieux de te savoir avec moi. »

L'enfant avait cessé de trembler, et il répondit d'une voix assurée : « Olikéa m'a dit que ça faisait partie du rôle d'un nourricier. Je suis fier d'être ton nourricier, Jamère.

— Je me réjouis de ta présence, Likari », et, l'espace d'un bref instant, ce fut vraiment moi qui parlai. Mais Fils-de-Soldat somnait à nouveau dans sa torpeur, et son épuisement m'entraînait. J'avais entremêlé trop intimement ma conscience avec la sienne et, à présent qu'il s'enfonçait dans le sommeil, je le suivais. Toutefois, je sentis vaguement que l'enfant se réinstallait contre mon dos et qu'il ne tremblait plus. Je me laissai tomber dans l'obscurité à la suite de Fils-de-Soldat.

L'Hivernage

L'arôme du poisson en train de cuire me tira lentement d'un profond sommeil.

J'en sortis encore agrippé à un rêve étrange, où j'étais assis dans le bureau de mon père ; lui-même, en robe de chambre et en mules, occupait un fauteuil devant la cheminée, allumée pour repousser la fraîcheur de l'automne. Ses cheveux parfaitement peignés donnaient toutefois l'impression qu'il ne les avait pas coiffés lui-même, et, avec ses chaussons aux pieds, il avait l'apparence de qui n'est pas sorti de chez lui depuis des jours. Sur une table près de lui se trouvait un saladier rempli de pommes tardives dont l'odeur parfumait toute la pièce. Mon père, le visage enfoui dans les paumes, pleurait. Ses cheveux étaient devenus gris, et les tendons saillaient sur ses mains ; il paraissait avoir vieilli d'une décennie depuis un an que je l'avais quitté.

Sans me regarder, il me dit d'une voix bizarre qui déformait les mots : « Pourquoi, Jamère ? Pourquoi me détestais-tu à ce point ? Je t'aimais, moi ; le sort avait voulu que tu sois le seul fils que je puisse reconnaître, le seul qui devait suivre mes traces de militaire et d'officier de la cavalla ; toi seul pouvais apporter la gloire à notre nom. Mais tu as tout rejeté, tu t'es humilié, tu m'as humilié ; pourquoi ? Pourquoi te détruire toi-même ? Pour me contrarier ? Parce que je représentais ce qui te faisait horreur ? Qu'ai-je fait de mal ? En quoi ai-je échoué à me poser en exemple pour toi ? Ai-je été un si mauvais père ? Pourquoi, Jamère ? Pourquoi ? »

Les questions tombaient comme une pluie d'hiver, incessante, glaçante, qui m'inondait de remords et de perplexité. Qu'il avait l'air malheureux, blessé, vulnérable, désespéré, sans défense !

« J'ai tout fait pour te pousser à changer, Jamère, mais rien ne t'ébranlait. Même quand je t'ai privé de ton nom et de ton foyer, pas une fois tu n'as dit que tu souhaitais une seconde chance ! Pas une fois tu n'as dit que tu regrettais tes actes ! Tu n'es jamais revenu. Me détestais-tu donc à ce point ? Pourquoi, fils ? Pourquoi ne pouvais-tu pas simplement suivre le destin que te traçait ta naissance ? Pourquoi ne pouvais-tu pas accepter ce que j'avais gagné pour toi et en profiter ? »

Dans ce rêve, je ne disais rien ; j'ignorais même si j'étais vraiment présent. Peut-être le regardais-je à travers une fenêtre, et peut-être la fenêtre se trouvait-elle dans ma tête.

Je m'éveillai l'esprit confus : le parfum des pommes s'était mué en arôme de poisson, et j'avais froid au lieu de me réchauffer au coin du feu. Mon père ne pleurerait sûrement pas sur moi : il m'avait chassé de chez lui. Je frottai mes paupières collées ; j'avais toujours mal à la tête, mais moins qu'avant, et j'avais faim et très soif. J'ouvris les yeux. Olikéa était revenue et avait rallumé le feu ; posés sur des pierres près des braises, deux gros poissons cuisaient doucement. A manger, de la lumière, un peu de chaleur – rien que des bonnes choses.

Puis, comme je prenais une grande inspiration et tâchai de me redresser, je m'avisai d'un autre changement : ma fièvre avait disparu. Mes blessures me démangeaient encore horriblement et, quand j'en grattai une, la croûte se détacha sous mes ongles, mais ma fièvre était tombée. Je poussai un profond soupir et m'entendis demander d'une voix rauque : « Y a-t-il de l'eau ? »

— Tu es réveillé ! Tant mieux ; Likari, apporte à boire. »

Je me rendis compte que l'enfant ne dormait plus contre mon dos. Il entra dans le cercle de lumière avec l'outre. « J'ai veillé sur toi pendant ton sommeil », me dit-il avec fierté.

Je souris – mais, quand je voulus le remercier, je m'aperçus soudain que je ne commandais pas à mes muscles. C'était Fils-de-Soldat qui lui souriait avec ma bouche ; il

éprouvait de la bienveillance pour lui, mais il ne prononça pas les paroles que j'eusse dites ; il se contenta de hocher la tête, de lui prendre l'outre des mains et de boire longuement l'eau pure et froide.

Je détachai ma conscience de la sienne, et, ce faisant, je perçus qu'il me savait de nouveau séparé de lui. Son sourire s'élargit parce que, pendant quelque temps, je m'étais fondu en lui et n'avais pas cherché à le combattre ; durant cette période, je n'avais même pas eu conscience d'exister de façon distincte de lui. « Je me sens plus solide », dit-il, et je tressaillis : j'avais l'impression que ces mots s'adressaient autant à moi qu'à Olikéa et Likari.

Je me tins à l'écart, muet mais vigilant, tandis qu'Olikéa retirait le poisson du feu et le découpait ; puis tous mangèrent avidement en laissant à peine au plat le temps de refroidir avant de l'engloutir. Quand ils eurent fini, l'Ocellionne apporta d'un air triomphant une double poignée de champignons visqueux qui ressemblaient à des doigts groupés et paraissaient jaunes à la lumière vacillante. Je leur trouvai un aspect répugnant, mais Fils-de-Soldat huma longuement leur parfum capiteux.

« Des miel-du-magicien, annonça fièrement Olikéa ; extrêmement nourrissants pour la magie ; je n'en avais jamais vu pousser en quantité aussi considérable. Je les ai découverts sur le déversoir en bois du piège à poisson, tous en rang ; ça te rendra tes forces et te remettra sur pied. »

Likari et sa mère avaient encore faim, mais ni l'un ni l'autre ne manifestait le désir de partager ce mets ; ils regardèrent d'un œil attentif Fils-de-Soldat prendre un des champignons gélatineux et le poser sur ma langue. Ma réaction fut immédiate : je sentis un frisson me parcourir de la tête aux pieds, ma peau se couvrit de chair de poule, et les poils se dressèrent sur ma nuque et sur mes bras ; une fraction de seconde plus tard, je sentis le goût du miel-de-magicien : manifestement, il devait son nom à sa couleur, non à sa saveur ; vaguement musquée, elle n'avait rien de déplaisant, mais rien non plus d'inoubliable. Quand Fils-de-Soldat se mit à mâcher le champignon, je lui découvris la texture d'une gelée de fruits trop cuite, guère appétissante ; toutefois, lorsqu'il l'avalait, je fus

repris d'un frisson semblable au premier, mais qui m'ébranla jusqu'aux moelles, sensation si intense que je ne suis pas sûr qu'elle fut agréable. Pourtant, il prit un autre champignon et le posa sur ma langue.

Chaque fois, les sensations se firent plus vives et plus longues. Au cinquième, je crus entendre Olikéa murmurer : « Vois comme la magie le fait briller ! » mais je n'y prêtai guère attention, tout entier à mes sensations.

Quand j'eus dévoré la dernière bribe de champignon, je restai frissonnant, les sens douloureusement aiguisés, particulièrement celui du toucher, devenu hypersensible ; il semblait s'étendre au-delà de ma peau, comme les moustaches frémissantes d'un chat. Je percevais les mouvements de l'air dans la caverne, les striations de la roche sur laquelle je reposais, et même les perturbations de l'air que causait un insecte passant près de moi. L'acuité de mes sens ne cessait de croître ; je voyais dans l'obscurité avec une clarté qui surpassait ma vision diurne. En même temps, une énergie turbulente courait en moi et sur ma peau et me poussait à l'action, à n'importe quelle action. Fils-de-Soldat se leva brusquement. « Il est temps de repartir », annonça-t-il, et ma voix résonna comme une trompette à mes oreilles, non seulement quand il parla mais aussi quand l'écho de ses paroles me revint.

« Remplis l'outre, roule la couverture et ramasse nos affaires, fit Olikéa à Likari d'un ton excité. Je crois que nous allons voyager en marche-vite. »

Mon double débordait tant d'énergie qu'il avait du mal à les attendre. L'Ocellionne dut sentir son agitation car elle m'attrapa le bras en se redressant et s'y accrocha en appelant son fils : « Viens, viens vite, et prends son autre main ! »

L'enfant se précipita et saisit ma main libre comme si sa vie en dépendait – et peut-être en dépendait-elle, en effet. Le pouvoir courait comme du feu dans mes veines.

En quatre enjambées, nous jaillîmes de la caverne noire et humide dans la lumière du jour, sous un vent vif. D'épais nuages couvraient le ciel, mais son éclat restait éblouissant. Fils-de-Soldat s'arrêta, aveuglé, et je ne pris conscience de l'élan

que nous avions acquis qu'en sentant la brusque traction qu'exercèrent Olikéa et Likari sur mes bras.

Mon double jeta un regard en arrière, et je vis alors l'ouverture de la caverne que nous venions de quitter, haute fissure au milieu d'un pan de roche crevassée. Nous nous trouvions sur un chemin qui parcourait un versant couvert de hautes herbes jaunes et d'ajoncs fanés ; plus bas, le sentier se perdait dans une vallée abritée, tapissée d'une forêt de conifères ; une demi-douzaine de panaches de fumée s'élevaient çà et là au-dessus des frondaisons, aussitôt dissipés par la brise fraîche ; un torrent venu des montagnes auxquelles nous tournions le dos coupait la vallée en deux, et, malgré la distance, j'entendais sa voix, grave et avide : il dévalait le versant en emportant des pierres qui grondaient et crissaient dans le courant blanc de poussière de roche. Il divisait la vallée comme un tranchoir. A l'horizon, le soleil se levait sur une baie scintillante à l'embouchure du cours d'eau. Jamais je n'avais vu plus beau panorama. « Est-ce l'océan ? » demanda Fils-de-Soldat d'un ton hébété. Je me posais la même question : avais-je sous les yeux la destination finale de la Route du roi ?

Olikéa jeta un regard distrait à l'étendue d'eau et haussa les épaules. « C'est une grande eau ; personne n'en a jamais fait le tour, mais on dit que, si on voyage assez loin vers le nord, il y a des îles qu'on peut visiter. Il n'y a que de la pierre, il y fait froid ; c'est parfait pour les oiseaux et les otaries qui mangent du poisson, mais pas pour le Peuple. C'est cette vallée qui nous convient le mieux ; nous y avons toujours tenu notre Hivernage.

— Pourquoi ?

— A présent, les feuilles ont dû tomber de l'autre côté des montagnes ; plus rien ne protège du soleil ni du froid. Ici, les arbres ne perdent jamais leurs aiguilles, la température et la lumière restent douces sous leur voûte. Il y a une chute de neige peut-être une fois tous les cinq ans, et elle ne tient pas ; il pleut, parfois beaucoup, mais la pluie est moins dure à supporter que la neige et le froid, à mon avis. A la fin de l'automne et au début du printemps, le poisson abonde dans la rivière, et les cerfs dans les bois. En hiver, nous ne manquons de rien ici.

— Et pourquoi n'y séjournez-vous pas toute l'année ? »

Elle me regarda comme si j'étais demeuré. « Les arbres des ancêtres ne sont pas ici, et ils refusent d'y pousser – nous avons essayé en vain d'y planter des jeunes. Et, en été, il y a du brouillard, des averses incessantes et des inondations. Certains parfois tentent d'y rester parce qu'ils se sentent trop vieux pour faire le voyage ou parce qu'ils préfèrent passer la saison chaude ici, mais ils ont du mal à tenir ; parfois même ils n'y survivent pas. »

Fils-de-Soldat avait courbé la tête ; les propos d'Olikéa lui agaçaient l'esprit, réveillaient des souvenirs que Lisana avait partagés. Il releva les yeux et contempla la vallée, puis, tendant l'index, il dit : « Là-bas, ces colonnes de fumée, c'est notre village, n'est-ce pas ? »

Il avait la vue aussi extraordinairement aiguë que le toucher ; il distingua d'abord des toits moussus puis de minuscules silhouettes qui se déplaçaient. Les épaisses ramures des conifères cachaient presque toute la vue, et je n'eusse su dire quelle taille avait le village. Un vol de croas s'éleva soudain des arbres, fit un tour complet au-dessus des habitations puis se dirigea vers nous avec force croassements.

« Oui, et, d'après la quantité de fumée, la majorité de notre clan familial est déjà arrivée. Je pensais qu'il se trouverait encore au champ de négoce près de l'embouchure à faire des affaires. » Elle secoua la tête, déçue. « Nous arrivons trop tard ; tous les nôtres se sont déjà rendus au Troc et en sont revenus. Quelle humiliation ! Tout le monde aura de nouveaux bijoux et de nouvelles robes d'hiver alors que je devrai me débrouiller avec ce qui me reste de l'année dernière !

— Je ne t'aurais pas crue sensible aux robes et aux fanfreluches. » De la main, Fils-de-Soldat désigna sa quasi-nudité.

« A l'Estival, ces choses nous encombreraient inutilement, mais ici et maintenant ? » Elle croisa les bras sur sa poitrine en frissonnant. « Il faut se tenir chaud, et, si une femme est riche, elle se tient chaud avec de beaux vêtements.

— On a manqué le temps du négoce ? » demanda Likari d'un ton désolé. Son petit visage affichait une douleur qui me brisait le cœur.

« Il reste peut-être quelques clans encore réunis, mais les meilleures affaires seront terminées. Regarde la vallée, la fumée qui monte : le Peuple a retrouvé ses emplacements traditionnels pour l'hiver. Le négoce est fini. » Dans la bouche d'Olikéa, ces mots semblaient une sentence de mort.

La figure de Likari s'allongea et il sombra dans un silence morose.

Peut-être Fils-de-Soldat s'efforçait-il de faire preuve de sens pratique quand il leur rappela à tous deux : « Nous n'avons rien à échanger, de toute façon. Nous n'aurions effectué ce trajet que pour nous laisser tenter par de jolis objets impossibles à acheter. »

Olikéa lui jeta un regard oblique. « Toi, tu n'as rien à échanger, tandis que j'avais tout ce qu'il fallait dans mon sac ; je l'ai confié à mon père pour qu'il l'apporte ici pendant que j'allais m'occuper de toi. J'avais prévu toutes mes emplettes ! L'année dernière, le clan de Spolsine avait de ravissantes capes en peau de phoque, bien chaudes, avec une fourrure luisante et tachetée qui ne laisse pas entrer l'eau ! Voilà ce que je voulais m'acheter au temps du négoce ; et maintenant je vais devoir me contenter de mon vieux manteau en peau de loup. J'espère que les mites ne s'y sont pas mises pendant l'été ! L'an passé, les vers ont dévoré les bottes en phoque de Firada, et elle aurait passé l'hiver pieds nus si Jodoli n'avait pas échangé de la magie pour lui en procurer de nouvelles, en peau d'élan garnie de renard. » Il n'y avait pas à se tromper sur ses accents envieux ; à l'évidence, sa sœur avait le meilleur Opulent des deux.

« Et toi, as-tu pensé à ce que je me mettrais lorsque tu as jeté mes vieux vêtements ? »

Elle le regarda, l'air atterré. « Mieux vaut aller tout nu que porter ces répugnantes guenilles gerniennes ! J'aurais honte de te voir au milieu des gens dans une tenue pareille ! Je préférerais encore te donner les vieux habits de mon père. »

Fils-de-Soldat fit une grimace, et je sentis le picotement qui courait dans ses veines diminuer ; le vent froid le glaça soudain : il avait interrompu la magie. J'entr'aperçus ses pensées : il voulait conserver autant de pouvoir que possible.

Mon bras me démangeait ; Fils-de-Soldat le gratta en l'observant dans le même temps. Ce que je vis m'horrifia, mais il se tourna vers Olikéa et changea de sujet : « De quoi ai-je l'air ? Le motif est-il resté en place ? J'aime bien mes bras ; je suis content de ne pas les avoir trop piqués : ça les aurait gâchés. »

Je percevais sa satisfaction et sa fierté, mais, pour ma part, je n'éprouvais qu'horreur et consternation. Le résultat de ses scarifications avec le cristal et la vase était maintenant visible : ma peau présentait un motif tacheté consécutif aux blessures et à l'infection qui s'en était suivie. J'étais un Ocellion.

Je n'avais jamais soupçonné que les petits Ocellions naquissent sans taches ; je croyais ces dernières inhérentes à leur espèce, qui les distinguaient tant des Gerniens que des Nomades, et je restais troublé de découvrir qu'il s'agissait de marques exécutées volontairement, différence culturelle et non biologique. Fils-de-Soldat avait irrévocablement marqué mon corps, d'une manière qui proclamait que je n'étais plus gernien. Grossir avait déjà mis à mal mon image de moi-même, mais c'était encore pire ; même si par miracle je trouvais le moyen de reprendre la maîtrise de mon corps et de retrouver mon apparence d'antan, ma peau porterait à jamais les stigmates des Ocellions. Avec l'impression d'être suspendu en l'air sans pouvoir intervenir, je regardai mon existence s'éloigner un peu plus de moi. Fils-de-Soldat devait jouir d'une double satisfaction : il avait encore poussé son avantage en se marquant comme un Ocellion, et, en s'appropriant un peu plus notre corps, il m'avait porté un coup dont j'aurais peine à me relever. Il percevait sans doute mon désespoir et s'en réjouissait.

Olikéa scruta son visage d'un œil critique, puis elle fit le tour de mon double d'un pas lent, comme s'il s'agissait d'un cheval dont elle eût envisagé l'achat lors d'une foire. Quand elle revint devant lui, l'approbation se lisait dans son regard. « J'ai marqué des nourrissons par le passé ; Likari est mon œuvre, et tu vois que je lui ai inscrit un motif serré, de façon que, lorsqu'il grandira, le dessin reste joli. Avec toi, c'était plus difficile parce que tu es adulte, mais tu as perdu tant de graisse que tu as la peau flasque, et il se peut que, quand tu auras repris ta corpulence, tes taches ne soient pas complètement

satisfaisantes ; mais ça m'étonnerait : tu as le dos tacheté comme une truite de rivière, mais je me suis inspirée du lion des montagnes pour les épaules. Je regrette que tu ne m'aies pas laissé te marquer la figure, mais ça reste quand même très bien ; tu portes le camouflage du chasseur et de la proie à la fois, ce qui donne un motif puissant. Le résultat est de très bon augure. »

Elle souriait, très contente de son œuvre – mais soudain son visage se ferma et elle pinça les lèvres. « Cependant, je m'attriste que tu te montres dans cet état à notre clan familial, et encore plus à Kinrove à l'assemblée de l'hiver. Jamère, il faut t'engraisser le plus vite possible ; il n'y a rien d'autre à faire.

— C'est bien mon intention », dit Fils-de-Soldat. Sa réponse ne me surprit nullement, et pourtant l'accablement me saisit.

« Continuons-nous jusqu'au village, alors ? Si tu nous emmènes en marche-vite, nous pouvons y être en quelques instants. » Elle fronça les sourcils, les yeux plissés. « J'aimerais me cacher de cette lumière ; même en cette saison, alors que les nuages sont épais comme des couvertures de bonne fourrure, l'éclat du ciel me donne des étourdissements. »

Mon double se tut. Manifestement, il réfléchissait, mais ses pensées m'échappaient, et je n'avais pas l'énergie d'essayer de les déceler. Quand enfin il répondit, on eût dit qu'il venait de prendre une décision difficile. « Je vous enverrai bientôt au village, mais je ne peux pas me montrer ainsi au Peuple.

— Ainsi ? répéta Olikéa, intriguée.

— Maigre, pauvre, mes marques à peine cicatrisées – ce n'est pas ainsi que je veux que les gens me voient, ce n'est pas l'image que je veux donner. » La détresse perçait clairement dans sa voix. « Si je me présente devant eux sous cet aspect, je ne parviendrai jamais au rang qu'il me faut atteindre ; on ne m'écouterà pas.

— Je te l'ai répété cent fois, mais tu ne voulais rien entendre ! »

Olikéa paraissait à la fois satisfaite et furieuse qu'il adhère si complètement à son opinion, mais, pour ma part, j'avais l'impression d'assister à un dialogue de sourds : l'Ocellionne ne

voyait qu'honneurs, offrandes et position. Je ne discernais pas les pensées de Fils-de-Soldat, mais lui songeait sûrement plutôt tactique et stratégie. Ce qu'il dit ensuite me glaça le sang, mais j'avais souvent entendu les mêmes propos dans la bouche de mon père.

« Si je veux commander, je dois donner l'impression dès ma première apparition que je dispose déjà de l'autorité, même si je dois pour ça retarder mon arrivée au village. Quand nous y parviendrons, je dois avoir l'air parfaitement nourri, et nous devons tous avoir l'air prospère. Si je me présente à ton clan aujourd'hui, on me regardera comme un mendiant et tout le monde s'en sentira humilié.

— Mais qu'y pouvons-nous ?

— Nous ne devons pas y aller, répondit-il catégoriquement. Nous ne devons pas y aller tant que tu n'es pas prête.

— Tant que je ne suis pas prête, moi ? Mais je suis prête ! Je suis plus que prête à retrouver ma hutte et mon confort ; mon père doit avoir de quoi manger et il partagera ses réserves avec moi ; et puis je dois préparer ma hutte pour l'hiver, et le travail ne manque pas : je dois sortir mes couvertures et les secouer, et aérer mes fourrures. » Elle me jeta soudain un regard singulier. « Comme je suis ta nourricière, j' imagine que tu vas habiter avec moi, maintenant. » Et elle me parcourut des yeux comme si elle examinait un meuble de larges dimensions qui risquait de ne pas entrer dans son salon.

« Likari vit-il avec toi ? lui demanda Fils-de-Soldat.

— Parfois, oui, autant qu'un enfant vive avec quelqu'un en particulier. Il a l'air de préférer la hutte de sa tante, et il est souvent chez mon père et chez Firada. C'est un gamin ; il vit là où ça lui chante. Nul ne refuse à un petit un repas et un coin près du feu.

— Naturellement », répondis-je, mais je sentis Fils-de-Soldat aussi surpris que moi – et aussi bizarrement satisfait. Je trouvais merveilleuse l'idée qu'un enfant pût choisir où il désirait vivre sans que nul songeât à le rejeter, qu'il pût attendre gîte et couvert de n'importe quel habitant du village. Je pensai aux petits d'Amzil : ils avaient reçu le même accueil chez Spic.

« Moi aussi, je suis son nourricier ! déclara Likari avec force. J'habiterai là où habitera l'Opulent.

— Parce que tu crois que je vais supporter de vous avoir tous les deux dans les jambes ? rétorqua-t-elle. J'aurai bien assez de travail avec lui seul !

— Je ne serai pas dans tes jambes, et puis moi aussi je m'occuperai de lui. N'ai-je pas veillé sur lui pendant que tu allais chercher le poisson ? N'ai-je pas souvent trouvé de quoi manger, n'ai-je pas porté l'outre et la couverture pendant tout le trajet ? C'est ma place et je l'aurai.

— Très bien. » Elle accepta mais sans grâce. « Ma hutte sera petite pour nous trois, mais nous arriverons sûrement à nous débrouiller.

— S'il le faut, nous l'agrandirons, intervint soudain Fils-de-Soldat. Mais je ne m'y rendrai pas aujourd'hui. Toi, tu iras, Olikéa ; va chez toi, prends ce que tu comptais échanger puis mets-toi aussitôt en route pour le Troc.

— Mais... mais les meilleures affaires seront finies ! Et il me faudra la moitié de la journée pour aller jusque chez moi, puis encore deux, voire trois jours de marche avant d'arriver au Troc. Tout le monde sera parti. Et toi, que feras-tu pendant ce temps ? » Elle avait posé la question d'un air méfiant, comme si elle le soupçonnait de vouloir la duper.

« Le petit restera avec moi, et nous nous dirigerons nous aussi vers Troc, où nous te retrouverons. Aussi, quand tu te mettras en chemin, apporte des couvertures de peau en plus. L'hiver approche à grands pas et je n'ai pas envie de dormir dans le froid.

— Je ne comprends rien à tes idées. J'en ai assez de marcher, et toi tu n'as pas de vivres. Allons à ma hutte, reposons-nous et prenons un repas chaud, puis, lorsque tu seras un peu remis, tu nous emmèneras au Troc en marche-vite. » Elle se passa la main sur la tête puis leva les yeux vers le ciel couvert, manifestement gênée par la lumière du jour et pressée de repartir.

Fils-de-Soldat réfléchit. La perspective d'un repas chaud et d'une bonne nuit de sommeil près du feu dut le tenter, mais il finit par secouer la tête – mimique gernienne que je reconnus

soudain : il intégrait de plus en plus de bribes de ma personnalité. Je me demandai avec terreur si cela signifiait que je disparaissais en lui.

Il répondit enfin : « Non. Je me montrerai à ton clan familial quand je pourrai le faire avec fierté. La prochaine fois que Jodoli me verra, j'aurai repris du poids et j'apparaîtrai comme un homme prospère.

— Et comment t'y prendras-tu ? demanda Olikéa sèchement. Que penseront les autres de moi en me voyant arriver sans toi ?

— Je ne sais pas, mais ne t'en inquiète pas. Si on t'interroge sur moi, dis que je t'ai envoyée en avant. Pour l'instant, songe seulement que ton rêve va se réaliser : tu vas aller à la foire au négoce. Va, maintenant ; Likari et moi te retrouverons là-bas.

— Mais on va me bombarder de questions au village quand j'arriverai sans vous deux !

— Contente-toi de sourire et promets à tous une surprise ; dis-leur que le petit ne craint rien avec moi, puis mets-toi en route pour le Troc. D'ici quatre jours, nous t'y rejoindrons.

— Quatre jours ?

— Tu as dit que tu aurais peut-être besoin de dormir. En tout cas, tu arriveras avant nous ; vante-toi de l'Opulent que tu as trouvé, achète sans compter, comme si tu n'avais pas besoin de marchander pour obtenir les meilleurs prix, comme si tu disposais d'une véritable fortune. »

Le front plissé, Olikéa avait le regard perplexe. Elle avait envie de rentrer chez elle, de se reposer puis de se rendre au Troc pour les derniers jours de la foire, mais la curiosité la piquait comme une puce insatiable. « Que mijotes-tu ? demanda-t-elle d'une voix tendue.

— J'ai l'intention d'arriver au Troc d'ici quatre jours et d'en imposer à tout le monde, toi compris.

— Mais si j'y vais, que je me vante de toi, que j'échange mes affaires sans compter et que tu ne viennes pas, je passerai pour une idiote !

— Oui, mais si j'arrive, on te fêtera et on te rendra hommage comme à une femme douée d'une grande clairvoyance. »

Elle me regarda fixement sans rien dire.

« C'est un pari, je sais, Olikéa, et toi seule peux décider si tu veux miser ou non. »

Elle demeura un moment plongée dans ses réflexions ; enfin elle fit demi-tour et s'en alla en direction de son village. Nous la suivîmes du regard, puis Fils-de-Soldat baissa les yeux et découvrit Likari qui l'observait d'un air hésitant. Olikéa nous avait quittés sans même lui dire adieu ni lui recommander de prendre soin de lui. Je me remémorai la méfiance qu'avait manifestée Amzil avant de me permettre de m'occuper de ses petits quelques minutes seulement ; à l'évidence, Olikéa, elle, considérait Likari comme un individu indépendant capable de prendre ses propres décisions ou de s'opposer à celles des autres. Je n'étais pas sûr d'adhérer à cette vision, mais le système paraissait fonctionner pour l'enfant.

Fils-de-Soldat avait-il perçu l'écho de mes pensées ? Il regarda Likari dans les yeux. « Veux-tu m'accompagner ou préfères-tu regagner le village avec ta mère ? »

Le petit se redressa de toute sa taille. « Je suis ton nourricier et tu as dit que j'irais avec toi ; donc, j'irai.

— Très bien. » Fils-de-Soldat jeta un dernier regard à Olikéa qui s'en allait. Le soleil brillant sur sa peau, elle suivait la piste qui menait aux villages avec la démarche désinvolte d'une lionne. Elle pénétra sous les arbres et disparut dans l'ombre.

« Que comptes-tu faire ?

— Chasser, et tu m'y aideras ; et manger aussi, beaucoup. Puis, quand j'aurai grossi autant qu'il est possible en quatre jours, nous nous rendrons en marche-vite au Troc, et là je négocierai. »

Il pencha la tête. « Et avec quoi ?

— Je ne sais pas encore ; à quoi accorde-t-on de la valeur ? »

Il plissa le front, la mine grave, et réfléchit. « Le tabac ; tout le monde en veut. Les fourrures, les jolis objets, les choses bonnes à manger, les poignards.

— Je crois que j'aurais dû me renseigner auprès de ta mère avant son départ.

— Sans doute. Pourquoi dis-tu si souvent « ta mère » en parlant d'Olikéa ?

— Ma foi, c'est ta mère, non ?

— Bien sûr, mais ça fait bizarre. » Il parcourut les alentours du regard et dit d'un ton inquiet : « Nous devrions aller sous les arbres. Ça commence à brûler.

— Je le sens aussi, surtout sur mes marques. » Toute ma peau était devenue plus sensible à la lumière, mais mes nouvelles taches me faisaient particulièrement mal malgré le faible éclat du soleil. Fils-de-Soldat se mit lentement en route sur le chemin qu'Olikéa avait emprunté, et Likari m'emboîta le pas ; sa petite tête aux cheveux sombres dansait au rythme de sa marche. « Comment appelles-tu Olikéa, habituellement ?

— Olikéa.

— Tu ne l'appelles jamais « maman » ou « mère » ? »

Ma question parut le désarçonner. « C'est sa fonction, pas son identité », répondit-il au bout d'un moment.

« Je comprends », dit Fils-de-Soldat, et il me semblait comprendre moi aussi.

Le vent se leva et s'abattit sur nous. Mon double se retourna : au-dessus de la crevasse d'où nous avions émergé, la neige blanchissait déjà les sommets. Un brusque scrupule le saisit. « Tu dois avoir froid ; j'aurais dû t'envoyer avec Olikéa.

— L'hiver arrive ; il est normal d'avoir froid. Le vent piquera moins quand nous entrerons sous les arbres.

— Alors dépêchons-nous », répondit Fils-de-Soldat, car le vent lui mordait la peau presque autant que la lumière. Likari pouvait bien adopter une attitude philosophe face aux rigueurs de l'hiver, il ne voyait nulle raison d'avoir froid s'il pouvait l'éviter.

Mais, même à l'abri de la forêt, il continua de frissonner, et je commençai soudain à douter de la sagesse de sa décision. Il ne lui restait plus rien de son ancienne existence hormis sa couverture. L'enfant, lui, transportait quelques affaires, une outre, de quoi allumer le feu, un poignard et quelques autres ustensiles de première nécessité dans sa besace, tandis que Fils-de-Soldat était quasiment aussi incapable de se débrouiller qu'un enfant nouveau-né. Je songeai à mes vieux vêtements

abandonnés dans la forêt et fus subitement pris d'un immense regret, comme s'il s'agissait d'un trésor qu'on eût gaspillé. Le froid et la faim nous talonnaient et poussaient leurs griffes jusque dans ma conscience. Que lui avait-il donc pris ? Pourquoi n'avait-il pas accompagné Olikéa chez elle ? Nous serions au chaud et nous aurions le ventre plein. Likari ne semblait pas partager mes doutes et marchait aux côtés de Fils-de-Soldat, aussi patient qu'un chien.

La forêt que nous traversons ne ressemblait pas à celle qui couvrait l'autre versant de la montagne ; elle était plus verte, plus luxuriante, elle comptait surtout des conifères, et les fougères poussaient en abondance dans leur ombre moussue. Je me réjouis soudain de cette pénombre. Les buissons de myrtilles affichaient leur verdure de la saison passée comme pour se moquer de moi. Les bois avaient aussi une odeur différente, une odeur de végétation mouillée, et l'on y voyait clairement des signes d'occupation humaine ; nous suivions un chemin manifestement fréquenté dont de petits sentiers s'écartaient à intervalles réguliers, comme les affluents d'une rivière. Les branches paraissaient grouiller de gros écureuils au pelage gris ; l'un d'eux s'arrêta au milieu de l'ascension d'un tronc pour nous invectiver en agitant la queue et dénoncer furieusement notre présence dans la forêt. Si j'avais eu ma fronde, nous eussions bientôt dégusté du ragoût d'écureuil ; peut-être Fils-de-Soldat capta-t-il un filet de mes pensées, car il hésita, et sa main faillit se porter à une poche qui n'existait pas ; puis il secoua la tête et poursuivit sa route. Il avait d'autres sujets de préoccupation – mais que pouvait-il y avoir de plus pressant que la faim ? Or, il avait faim, je le savais ; le besoin de manger le rongait comme il m'avait naguère rongé moi-même. Mais ce qui le poussait désormais avait des dents plus acérées. Je m'efforçai de découvrir ce que c'était, mais il me le dissimulait.

Nous marchions depuis une heure environ quand il fit halte et tourna la tête de droite et de gauche comme un chien de chasse en quête d'une piste. Après avoir parcouru les alentours des yeux et observé plusieurs arbres de grande taille, il hocha la tête et quitta le chemin que nous suivions. Likari regarda le

sentier battu qui menait à son village, poussa un petit soupir et lui emboîta le pas.

Fils-de-Soldat ne paraissait pas savoir exactement où il allait ; il s'arrêtait souvent, et revint une fois sur ses pas pour repartir dans une direction légèrement différente. Quand nous arrivâmes à un ruisseau tumultueux qui croisait notre route, il sourit, et l'enfant et lui s'accroupirent pour se désaltérer d'eau glacée.

Likari s'essuya la bouche du revers de la main. « Où allons-nous ? »

A ma grande surprise, Fils-de-Soldat lui répondit. « A l'ancienne maison de Lisana. J'ai du mal à trouver le chemin ; la région a beaucoup changé depuis l'époque où elle y vivait : les arbustes sont devenus des géants, les sentiers ont été dévorés par la mousse et les fougères, et de nouveaux ont été tracés. Je m'y perds un peu.

— La vieille Opulente, Lisana ? C'est un arbre, maintenant ?

— Mais ça n'a pas toujours été le cas. Il y a bien des années, elle habitait non loin d'ici ; elle m'a parlé de sa maison. Elle a commencé à communiquer avec moi très clairement lors de mes premières visions en rêve, et, plus tard, elle est devenue mon instructeur, mon professeur. » Il aurait pu ajouter « et ma maîtresse », mais il se tut.

« Crois-tu que sa hutte sera encore là après tant d'années ?

— Sans doute pas ; mais nous verrons. »

Je me rapprochai prudemment des pensées de Fils-de-Soldat et m'alignai sur lui. J'ignorais s'il avait conscience de ma présence ou non, mais je m'efforçais de rester le plus discret possible. Je me sentais comme un petit garçon qui tâche de regarder par-dessus l'épaule de son père pendant qu'il écrit une lettre.

Il possédait les souvenirs de Lisana et s'y référait comme à une carte. Le chemin qui menait chez elle franchissait une crête puis se faufilait entre deux arbres immenses, dont il ne restait plus qu'un seul debout ; de l'autre, il ne demeurait qu'une souche semblable à un chicot pourri pointant du sol de la forêt. Fils-de-Soldat passa entre eux puis s'arrêta, les sourcils froncés ;

oui, il fallait encore monter ; la femme-arbre jouissait autrefois d'une vue dégagée de la vallée.

Elle avait cessé de vivre au village en devenant Opulente : elle y laissait trop de rêves inexaucés ; l'homme qu'elle aimait n'avait pas voulu lui servir de nourricier ni vivre pour toujours dans l'ombre de son pouvoir, et elle n'avait nulle envie de voir les enfants qu'il avait eus d'une autre passer en courant chaque jour devant sa porte. Elle n'avait jamais pris de nourricier ; certains villageois la servaient, et tout son clan familial s'enorgueillissait d'avoir produit un Opulent. Elle ne manquait de rien, les siens y veillaient : vivres, bijoux, fourrures, musique pour l'endormir, parfum pour stimuler ses pensées, il lui suffisait d'exprimer un souhait pour qu'on le satisfît. En échange, elle s'occupait fidèlement de son peuple.

Il ne lui manquait rien, hormis l'existence simple qu'elle espérait naguère ; rien hormis un homme qui s'était détourné d'elle quand la magie l'avait touchée puis investie.

Je me sentis submergé par une immense compassion. Je nous croyais différents mais, en la voyant par l'esprit de Fils-de-Soldat et en partageant ses souvenirs, je m'apercevais que nous avions de nombreuses expériences communes.

Sa hutte était en solides rondins de cèdre, avec un toit en bois recouvert de mousse, très pointu, dont les avancées frôlaient le sol ; avec les années, des fougères et des champignons y avaient poussé, et elle les avait encouragés : elle avait une maison vivante, image appropriée de l'incarnation de la forêt dont elle tirait son pouvoir.

Fils-de-Soldat passa deux fois devant la hutte sans la voir. Je la repérai avant lui, et je harcelai sa conscience jusqu'à ce qu'enfin il fit demi-tour : il cherchait la maison telle qu'il se la rappelait, vaste mais douillette, avec un chemin qui menait à sa porte. Tout cela avait disparu depuis longtemps, et j'avais identifié le monticule qui en dissimulait les vestiges.

Dans cette région pluvieuse, on bâtissait en cèdre pour une excellente raison : dans des conditions favorables, c'est un bois qui ne pourrit pas ; en cas d'intempéries prolongées, il se décompose très lentement. La maison de Lisana avait été bien construite, avec d'épais rondins calfatés à la poix chaude ;

néanmoins, le temps et les éléments avaient fait leur œuvre ; des années auparavant s'ouvraient dans la façade deux fenêtres et une porte, mais des plantes grimpantes les avaient ensevelies sous un rideau de racines et de sarments, dont la mousse avait fini par combler les vides. Avant de trouver la porte, Fils-de-Soldat dut tâtonner et appuyer sur les murs envahis de végétation jusqu'à ce qu'une section cédât sous sa pression.

Sous le regard attentif de Likari, il plongeait le bras jusqu'au coude dans l'ouverture puis entreprit d'arracher le mur de feuillage. Tâche pénible : les racines étaient dures et ligneuses, et la mousse épaisse, mais il finit par dégager un trou assez large pour y voir à l'intérieur. Il scruta l'obscurité d'où s'échappait une riche odeur d'humus. Likari, quasi nu, avait commencé à frissonner de froid.

« Fais-nous du feu pendant que je travaille », lui dit Fils-de-Soldat. L'enfant hocha la tête d'un air soulagé puis courut ramasser des brindilles et du bois sec.

Fils-de-Soldat acheva de dégager l'entrée, entra prudemment dans la cahute et battit des paupières quelques instants pour laisser le temps à ses yeux de s'habituer à la pénombre. Les murs et le toit avaient tenu, mais cela n'avait pas empêché l'invasion de la forêt ; des cascades de racines blêmes avaient pénétré et, ce faisant, renforcé les parois, tandis que d'autres pendaient du plafond. Le sol de terre battue était humide sous ses pieds. Je distinguais des formes vagues, vestiges de ses meubles : là, contre le mur, il devait y avoir eu un coffre en cèdre, et ce tas de mousse et de moisissure effondré devait être les restes de son lit. Au toucher, il trouva une des fenêtres et la dégagea pour laisser entrer la lumière. L'âtre central, en pierres sèches soigneusement agencées, avait survécu, mais le trou d'évacuation de la fumée était bouché. L'après-midi s'avancait ; Fils-de-Soldat jeta un coup d'œil à l'extérieur par la porte basse ; Likari avait allumé un petit feu et le surveillait, assis sur la couverture roulée.

« Viens ici ! Tu vois ça ? Grimpe là-haut et ouvre ce trou ; cela fait, nous pourrions transférer le feu à l'intérieur. Nous serons un peu mieux installés cette nuit. »

L'enfant jeta un coup d'œil dans la hutte obscure et fronça le nez, l'air dégoûté par l'odeur d'humidité, les insectes qui grouillaient au sol et les racines blafardes qui pendaient du plafond. « Tu ne pourrais pas simplement ordonner à la forêt de nous abriter pour la nuit ? »

Fils-de-Soldat ne voulut pas s'offusquer de son impertinence. « Si, mais je devrais puiser dans ma magie, or je dois l'amasser, non la dépenser. Donc, ce soir, nous dormirons ici. »

Je sentis d'autres motifs à sa décision, la plupart liés au fait que sa bien-aimée avait vécu dans cette maison. Il parcourut des yeux une pièce qu'un Gernien eût désignée comme une cave et dans laquelle il voyait un foyer douillet, éclairé par un feu accueillant et doté du confort qui seyait à un Opulent. Ses souvenirs par procuration me laissaient pantois : il se rappelait avec précision les casseroles en cuivre, les saladiers en verre glauque, les peignes en ivoire et les épingles à cheveux en argent ; toutefois, ces images de fortune se teintaient de tristesse : peut-être lui seul savait-il la solitude dans laquelle elle avait vécu. Croyait-il par quelque miracle pouvoir réparer le passé en s'installant dans sa hutte ?

Tandis que Likari, docile, s'occupait d'arracher les broussailles, les racines et la mousse qui obturaient le trou d'évacuation, Fils-de-Soldat fit le tour de la pièce, l'œil aux aguets. Lisana n'avait pas d'héritier, pas même un nourricier préféré qui eût pu choisir trois objets parmi ceux qu'il convoitait ; alors, ainsi que le voulait la coutume concernant les personnages de magie, sa résidence était devenue sacrée à sa mort et restée intacte depuis le jour où elle l'avait quittée. Lisana avait péri de l'autre côté des montagnes ; elle se savait à l'agonie et elle avait abandonné son peuple pour demeurer près de l'arbre qu'elle avait élu. Son frère cadet et trois de ses nourriciers l'avaient gardée, fidèles jusqu'à la fin, afin d'adosser son corps défaillant à son arbre et veiller sur elle en attendant que le kaembra enfonce ses racines dans son organisme pour absorber ses nutriments et ce qui restait de son esprit.

Il savait tout cela aussi sûrement que si cela lui était arrivé, car il s'agissait des souvenirs que Lisana lui avait transmis. Il se

dirigea donc vers un emplacement où se trouvait jadis une étagère et fouilla parmi les débris de la planche tombée en décomposition ; il en tira une lampe en stéatite, l'emporta dehors et la nettoya à l'aide d'une poignée d'aiguilles qu'il prit sous un cèdre. Il se procurerait de l'huile pour la remplir lorsqu'il se rendrait au Troc. Il la tint au creux de ses mains, tiède au toucher ; Lisana aimait autrefois s'asseoir devant sa hutte, lors des chaudes soirées du début de l'automne, la nuit éclairée par sa douce lueur.

Il regarda le ciel à travers le lacis des frondaisons : la lumière du jour baissait vite ; s'ils voulaient dîner ce soir, il devait chasser sans tarder. Il crispa les mâchoires : maintenant qu'il avait retrouvé la hutte, il n'avait nulle envie de la quitter ; il n'aspirait qu'à la restaurer dans son état antérieur, voir les murs illuminés par les flammes dansantes de l'âtre, s'allonger sur le lit où elle avait dormi, boire dans les gobelets où elle avait bu. Son absence était une profonde douleur qui confinait à l'obsession ; sa solitude et son amour le rendaient malade, et j'éprouvais pour lui une grande pitié.

Néanmoins, il se maîtrisa, comme mon père le lui avait enseigné lorsque lui et moi étions le même enfant. Il regarda Likari qui, l'air abattu, continuait de débarrasser le trou d'évacuation de la végétation qui l'encombraient. « As-tu toujours ma fronde ? »

L'enfant eut un sourire espiègle. « Je te l'ai gardée. » Il fouilla dans un sac accroché à sa ceinture puis lança la bande de cuir enveloppée de ses longues lanières à Fils-de-Soldat qui l'attrapa en plein vol ; mon double se détourna pour se mettre en route.

« Veux-tu que j'aie chasser à ta place ? »

Fils-de-Soldat resta saisi : il n'y avait même pas songé. Il prit rapidement sa décision. « Non, merci. Finis de déblayer le trou, puis nettoie l'âtre et transportes-y le feu ; ramasse un peu de bois pour la nuit. Je vais voir ce que je puis nous dénicher à manger. »

A demi accroupi au-dessus du foyer, le garçon le regarda sans répondre. Mon double s'éloigna de la hutte à contrecœur : il ne souhaitait pas que Likari débarrassât l'âtre : il voulait s'en

charger lui-même afin de s'assurer que chaque pierre retrouvât la place qu'elle avait à l'époque où Lisana occupait la hutte. Il n'avait pas fait dix pas que l'enfant l'appela : « Opulent, cette maison porte-malheur ! Je t'en prie, ne me laisse pas seul ici ! »

Fils-de-Soldat se retourna, surpris. « Pourquoi porte-t-elle malheur ?

— Une Opulente y a vécu et maintenant elle est partie. Nous n'avons pas notre place ici ; nous installer sans y avoir été invités, c'est la malchance garantie. Et même si l'Opulente a disparu depuis longtemps, la malchance règne toujours. » Sa voix eut un trémolo quand il prononça ces derniers mots, et il pinça les lèvres pour les empêcher de trembler.

Immobile, mon double écouta le vent glacé souffler dans la ciguë et les aiguilles de cèdre, puis il répondit : « J'ai été invité, et tu es mon nourricier. Je n'ai rien à craindre de la malchance, et toi non plus. »

L'enfant se tut. Je le regardai par les yeux de Fils-de-Soldat et le trouvai soudain très jeune ; mon double, lui, n'y prêta pas attention. Le jour déclinait très vite ; à cette heure, les animaux se déplaçaient, mais cela ne durerait pas. J'avais beau avoir pitié de Likari laissé seul face à ses peurs, Fils-de-Soldat partait du principe qu'il saurait les affronter.

La chasse se révéla fructueuse. Je le sentis puiser dans ma technique et mon expérience lorsqu'il se servit de la fronde, et j'en éprouvai une impression insolite, comme s'il me saignait pour se nourrir. En même temps, il ne pouvait ouvrir ce lien avec moi et s'emparer de mes connaissances sans laisser ses propres pensées vulnérables à mon observation, et j'entrevis alors son plan : il resterait chez Lisana pendant quatre jours et il mangerait autant qu'il le pourrait avant de se rendre en marche-vite au Troc ; il espérait regagner une corpulence suffisante pour faire impression sur les gens qui s'y trouveraient. Je perçus aussi une autre idée qu'il dissimulait davantage ; je ne pus la distinguer, mais il attendait un certain événement avec un enthousiasme curieusement mêlé de regret.

Il marchait dans une forêt aussi différente de celle qui couvrait l'autre flanc des montagnes que la prairie où j'avais grandi l'était de celle-ci, et ce fut une révélation pour moi, car

j'avais toujours cru que toutes les forêts se ressemblaient ; j'éprouvai comme un choc en les découvrant aussi dissemblables que deux villes entre elles. De ce côté-ci des montagnes, les conifères prédominaient, surtout les cèdres et les épicéas ; les aiguilles tapissaient le sol et je sentais leur parfum résineux à chaque inspiration. Je passai devant des fourmilières qui m'arrivaient à la taille et qui réapparaissaient à première vue comme de simples tas d'aiguilles brun rouille ; les fougères poussaient en abondance, ainsi que des champignons d'une extraordinaire diversité. Fils-de-Soldat en identifia certains comme aptes à restaurer sa magie, les cueillit au passage et les mangea jusqu'au dernier, malgré ma répugnance à me fier à des souvenirs de seconde main ; et, quand il eut fini, le bourdonnement subtil du pouvoir s'éleva dans mon sang. Il poursuivit son chemin avec un sourire satisfait ; je m'aperçus qu'il appréciait d'être capable de se prendre en charge.

Le premier lièvre lui échappa bêtement : il avait oublié de faire provisions de pierres avant de se mettre en route. Il chercha un ruisseau et, là, il se remit à piller mes souvenirs pour sélectionner les cailloux de la bonne dimension et du poids idoine pour la fronde, à ma grande contrariété : après tout, s'il me tenait à l'écart de ses propres secrets, pourquoi devrais-je partager les talents qu'il m'avait fallu tant de travail pour perfectionner ? Je lui fermai mon esprit.

Il prit quelques instants pour se désaltérer dans le courant, puis il s'entraîna à la fronde. Il n'eut guère de succès au début ; il choisit pour cible un tronc d'arbre ; la première pierre passa très au large, la seconde frôla l'écorce et la troisième tomba à ses pieds sans quitter la bande de cuir. Je sentis son exaspération, et aussi la faim qui le tenaillait. Il avait besoin de mon savoir.

Je cédai après avoir réfléchi : s'il ne se restaurait pas, mon organisme en souffrirait. Quand il se mit en quête de mes souvenirs, je lui fournis activement ce qu'il lui fallait, non seulement la posture à adopter et l'instant précis où libérer le caillou, mais aussi la connaissance intime de son arme. Les deux pierres qu'il lança alors touchèrent le tronc avec un bruit sec et franc. Il sourit, refit ses munitions et se remit en route, devenu soudain prédateur.

Il tua d'une seule pierre le premier lièvre qu'il vit et ramassa le cadavre inerte, heureux de son coup ; c'était un bel animal, fourni en graisse pour l'hiver. Satisfait, il reprit le chemin de la hutte. Ils auraient de la viande fraîche ce soir ; cela ne suffirait pas à le rassasier – il se sentait capable d'avaler quatre autres lièvres à la file – mais ce repas calmerait assez sa faim pour lui permettre de dormir. Le lendemain, il enverrait l'enfant chercher de quoi manger ; il promit à son estomac grondant qu'il ferait bombance. Pour ce soir, il devrait se contenter du lièvre gras. Il hâta le pas dans le crépuscule.

Il sentit l'odeur de la fumée dans les arbres puis aperçut une lueur dansante à la fenêtre de la maison. L'hiver, avec ses journées courtes et les longues nuits, s'avavançait, et Fils-de-Soldat eut un tressaillement d'inquiétude en songeant soudain à quel point il manquait d'outils pour faire face à la mauvaise saison ; mais il serra les dents : il avait quatre jours devant lui, quatre jours pour s'engraisser, trouver des affaires à échanger et les troquer. Il lui fallait des vêtements d'hiver et des provisions régulièrement renouvelées par un clan loyal, mais il n'aurait rien de tout cela en se présentant au Troc sous l'aspect d'un vieux mendiant décharné. « Le pouvoir va à celui qui a l'air puissant », dit-il tout haut, à ma grande consternation : il s'agissait encore d'un des dictons de mon père. Cet enseignement implacable qu'il m'avait transmis dans l'espoir de faire de moi un meilleur officier allait-il se retourner à présent contre la Gernie et mon roi ? Traître ! me dis-je soudain. Renégat !

Je me réjouis alors que tous me crussent mort, et je regrettai amèrement qu'Epinie me sût toujours en vie, que quiconque le sût, car j'avais l'horrible certitude que tout ce que j'avais appris au cours de ma vie allait servir contre mon peuple. Par pure lâcheté, je voulais que nul ne soupçonnât que j'en étais responsable ; si j'avais encore eu un cœur, je l'eusse senti se serrer ; mais, en l'occurrence, je devais supporter l'affreuse satisfaction de Fils-de-Soldat qui regagnait la hutte.

Un croas apparut tout à coup dans le ciel, sans doute attiré par l'odeur du lièvre mort. Avec un criaillement sonore, il se

posa sur la poutre faîtière du toit, et il me regarda d'un œil brillant de gourmandise.

Likari était accroupi devant la hutte, près du petit feu qu'il avait allumé plus tôt. Il avait l'air malheureux, et, en entendant Fils-de-Soldat approcher, il leva la tête d'un air craintif, les yeux écarquillés par la peur.

« Que fais-tu dehors ? » lui demanda Fils-de-Soldat d'un ton sévère.

L'enfant s'agita d'un air gêné. « Je t'attendais.

— Ce n'est donc pas par peur de la malchance que tu restais à l'extérieur ? Ni parce que tu doutais de ce que j'avais dit ? »

Le petit garçon baissa les yeux. Fils-de-Soldat éprouva-t-il soudain de la pitié ? En tout cas, son ton s'adoucit. « As-tu exécuté tous mes ordres ? As-tu fait provision d'eau et de bois ? As-tu gratté la terre et la mousse de la cheminée ?

— Oui, Opulent. J'ai rempli toutes les missions que tu m'avais confiées.

— Tant mieux ; nous avons de la chance : la chasse a été fructueuse, et nous avons un beau lièvre pour ce soir. Sais-tu dépecer ces animaux et les faire cuire ? »

L'enfant hésita. « J'ai vu Firada le faire ; je peux essayer.

— Une autre fois, peut-être. Je te montrerai comment on s'y prend ce soir. » A part lui, Fils-de-Soldat songeait qu'il préférerait éviter de perdre de la viande à cause d'un dépiautage maladroit.

« Mais nous n'avons pas de marmite pour le faire cuire.

— Tu as raison – enfin, peut-être. Suis-moi à l'intérieur ; voyons ce dont nous disposons. »

Selon les souvenirs de Lisana, elle possédait une cocotte en terre cuite, un de ses ustensiles de cuisine préférés, vernissé, blanc crème à l'intérieur et décoré de grenouilles noires sur fond bleu foncé à l'extérieur ; elle avait la taille idéale pour préparer d'excellents petits plats. Fils-de-Soldat se rendit là où elle la rangeait, mais, sous un tapis froissé de mousse épaisse, ses doigts ne trouvèrent que des fragments de poterie ; il en prit un et le nettoya. La moitié d'une grenouille en plein saut demeurait

sur le tesson, à côté d'une demi-lune verdâtre en cuivre corrodé, seuls vestiges d'un faitout autrefois brillant.

Il en conçut une tristesse excessive. A quoi s'attendait-il ? Combien de générations s'étaient-elles écoulées depuis l'époque où Lisana occupait cette hutte ? En toute logique, il ne pouvait pas espérer que ses possessions eussent survécu ; je m'étonnais déjà que la hutte et ce qu'elle renfermait existassent encore. Pourquoi une telle déception devant une cocotte en terre cuite brisée ?

Tandis qu'il s'accroupissait à côté de l'enfant puis éviscérât et dépeçait le lièvre, la réponse m'apparut : dépositaire des souvenirs de Lisana, il partageait aussi sa peine. Elle aimait beaucoup ce faitout et elle attachait de l'importance à sa survie – comme si, ainsi que je le compris peu à peu, ses affaires, en subsistant, assuraient la continuation de son existence.

A cette idée, je partageai soudain les émotions de Fils-de-Soldat à mesure qu'il les éprouvait ; comme le calque d'un dessin, je me plaquai sur sa conscience, et, pendant une fraction de seconde, je devins lui. Si je m'étais laissé aller, je me fusse fondu en lui, dissous comme du sel dans un verre d'eau. Un instant, je me sentis paralysé par l'attrait qu'offrait cette perspective, puis je fis un bond, tel un poisson à l'hameçon, et m'arrachai à lui ; je m'enfuis sans m'inquiéter des ténèbres où je m'enfonçais ; je m'abîmai hors de sa portée, au-delà des souvenirs de Lisana – ou du moins je m'y efforçai. Je n'échappais pas tout à fait au son de sa voix.

Il sourit lentement et dit tout bas : « Je finirai par l'emporter.

— Emporter quoi ? demanda Likari.

— Tout, répondit Fils-de-Soldat. Tout. »

Articles de négoce

Je fus ramené vers eux malgré moi. L'enfant mangea une cuisse du lièvre, et Fils-de-Soldat dévora le reste ; il rongea même le cartilage des articulations et broya les petits os entre ses dents avant de les avaler.

Je me sentis presque redevenir moi-même lorsqu'il gratta la peau et la tendit à l'aide de chevilles en bois pour la faire sécher. Il avait chassé, trouvé à se nourrir, et il accomplissait à présent les tâches simples d'un homme responsable de lui-même ; elles me rappelaient que j'avais exécuté les mêmes pour Amzil, et que cette existence paisible m'avait jadis séduit. Elle et les enfants me manquèrent soudain autant que Lisana manquait à Fils-de-Soldat. Pouvait-il partager mes émotions comme moi les siennes ? Comprendait-il que j'aimais Amzil comme il aimait Lisana ?

Accroupi près de moi, Likari me regardait œuvrer, l'air abasourdi.

« Je n'ai jamais vu d'Opulent travailler, dit-il avec innocence. Jodoli ne fait rien, il ne cueille jamais une baie, il ne se lave jamais lui-même ; c'est Firada qui s'occupe de tout. Mais toi, tu chasses, tu cuisines et tu grattes les peaux. »

L'étonnement de l'enfant fit sourire Fils-de-Soldat. « Je sais faire beaucoup de choses ; il est bon qu'un homme sache se débrouiller seul.

— Mais tu possèdes la magie en toi ; avec elle, rien ne t'oblige à t'échiner. J'aimerais bien la posséder moi aussi.

— La magie peut représenter un dur travail en soi, Likari. Mais le travail, même dur, peut apporter du plaisir si on l'accomplit de bon cœur et avec application. »

Cette phrase sentait son sergent Duril. Les Ocellions partageaient-ils avec nous cette valeur traditionnelle de la Gernie, ou bien Fils-de-Soldat était-il plus gernien qu'il n'en avait conscience ?

Il n'y avait plus de viande mais son arôme flottait encore dans la pièce ; le feu flambait joyeusement dans l'âtre propre, et la fumée s'évacuait efficacement par le trou dans le toit. Likari avait bien travaillé. Fils-de-Soldat se perdit dans la contemplation des pierres de la cheminée ; Lisana les avait choisies autant pour leur aspect esthétique que pour leur résistance à la chaleur ; elles étaient toutes du même vert sombre, émoussées par le courant de la rivière et durcies par les flambées. En les regardant, il pouvait s'imaginer que la hutte était aussi accueillante et bien rangée qu'à l'époque où la femme-arbre vivait encore.

Il posa les yeux sur le petit Ocellion au regard perdu dans les flammes. Accroupi dans la lumière rassurante du feu, l'enfant éprouvait encore de l'inquiétude à se trouver sous le toit de l'Opulente. Il parut percevoir l'attention que lui portait Fils-de-Soldat, leva vers lui un regard apeuré puis se tourna de nouveau vers l'âtre. Mon double fronça les sourcils puis parcourut la pièce des yeux en s'efforçant de la voir comme Likari la voyait. Les racines blêmes qui pendaient du plafond et couraient sur les murs pouvaient évoquer les entrailles du lièvre, ou peut-être des serpents ; il régnait une odeur de moisissure et d'humidité, et des insectes couraient partout.

« Où allons-nous dormir ? » demanda l'enfant.

Fils-de-Soldat tourna la tête et, l'espace d'un instant, vit par les yeux de Lisana : un châlit en bois, robuste afin d'accueillir une Opulente, débordant de fourrures moelleuses et de couvertures en laine, refuge chaud et douillet où se retirer à la fin du jour. Puis il battit des paupières et il n'y eut plus qu'un manteau de mousse et de vieux débris répandus par terre. Il se redressa, la poitrine serrée par une émotion qui lui faisait monter les larmes aux yeux.

Alors il tendit la main vers le lit effondré et les racines pendantes.

J'avais pratiqué la magie, j'en connaissais les sensations, mais je l'avais toujours employée comme Fils-de-Soldat se servait de ma fronde : sans technique ni efficacité. Je la projetais sans réflexion ni mesure, tandis que lui l'utilisait d'une façon qui m'évoquait les mains habiles de ma mère quand elle brodait : un point, un point, un point, et soudain une feuille verte apparaissait sur un mouchoir de lin. Elle ne perdait pas une seconde ni un pouce de soie. Fils-de-Soldat usait de la magie avec la même précision et la même parcimonie. Au lieu de donner un ordre général, il fit un geste en direction d'abord d'une radicelle puis d'un monticule de mousse ; la racine bougea, s'agita puis se tressa proprement avec trois autres de ses semblables avant de se redresser et de s'enfoncer entre les poutres vermoulues du plafond. La mousse s'avança lentement sur un morceau de bois pourri, le dévora puis se joignit à un autre monticule. L'un après l'autre, racines et monticules suivirent l'exemple des premiers, et je compris peu à peu le but de Fils-de-Soldat, car il puisait dans mes connaissances en matière de technologie et de structure : il transformait l'enchevêtrement de racines au-dessus du lit en cordes qui s'entretissaient autour des poutres afin de les renforcer tandis que la mousse détruisait ce qui restait du châlit de Lisana et prenait la forme d'une couche verte et moelleuse.

Dans mon dos, Likari fit à mi-voix : « Je croyais que tu voulais économiser ta magie. »

Fils-de-Soldat secoua brusquement la tête, comme s'il s'éveillait d'un rêve. « Je n'en ai pas utilisé beaucoup, dit-il, comme s'il s'excusait.

— Nous allons dormir ici ?

— Oui, répondit mon double d'un ton décidé. Où est la couverture ?

— Dehors. » Fils-de-Soldat se tourna vers lui, mais l'enfant garda les yeux baissés.

« Qu'y a-t-il ?

— Je ne veux pas dormir ici, avoua Likari d'une voix rauque.

— Mais moi si, répliqua mon double ; donc nous dormirons ici. Va chercher ma couverture.

— Oui, Opulent », dit le jeune garçon avec soumission, et il sortit.

Fils-de-Soldat poussa un grand soupir, peut-être de résignation, puis il fit lentement le tour de la pièce en examinant les murs, le plafond et l'encadrement des fenêtres ; les opercules en peau roulée et chevillés au mur pour empêcher le froid de l'hiver d'entrer avaient disparu depuis longtemps. Pourquoi se préoccupait-il d'obturer les ouvertures alors qu'un des murs faisait un ventre évident ? La hutte supporterait-elle un autre hiver ? Je sentis qu'il me posait la question ; je voulus faire celui qui n'avait rien entendu, mais la vue du mur instable agaçait l'ingénieur en moi. Je fixai mon attention sur lui jusqu'à ce que Fils-de-Soldat partageât mon impression ; alors il hocha gravement la tête, peut-être à mon intention, puis, de quelques mouvements étudiés des doigts, il le renforça à l'aide de racines. Les rondins étaient trop friables pour qu'il pût les réaligner, mais il pouvait les stabiliser ; des radicelles s'entremêlèrent pour former des sortes de filets qui allèrent s'attacher au plafond et aux autres parois, leur réseau flexible étayant la structure existante. Quand Likari revint avec ma vieille couverture, mon double avait renforcé et nettoyé le toit de la hutte. L'enfant parcourut les aîtres d'un œil surpris puis sourit d'un air soulagé. Désormais, la lumière du feu éclairait uniformément la pièce, et je pris alors conscience de l'impression inquiétante que dégageaient les racines et leurs doigts d'ombre avant leur disparition.

Fils-de-Soldat prit la couverture des mains de Likari et la secoua vigoureusement, attisant les flammes au passage et laissant un épais nuage de poussière dans l'air. L'Opulent observa ce dernier d'un œil critique. « Demain, dit-il à l'enfant, tu laveras la couverture et tu la mettras à sécher près du feu. Pour ce soir, veux-tu que nous dormions dessus ou dessous ?

— Dessous », répondit le petit garçon d'un ton décidé. Puis il ajouta, circonspect : « Enfin, toi, en tout cas. Elle n'est pas très grande ; c'est dommage.

— Nous en achèterons d'autres quand nous irons troquer. Lisana possédait quantité d'épais tapis et de couvertures colorées. » On eût dit qu'il récitait une formule magique, et je compris tout à coup qu'il la prononçait parce que la femme-arbre lui manquait affreusement ; parler d'elle la rendait plus présente, même s'il n'avait pour tout public qu'un petit garçon qui tombait de sommeil.

Il étendit la couverture sur la couche de mousse, puis il fit lentement le tour de la pièce en rassemblant soigneusement ses souvenirs sur sa disposition d'antan. Likari demeura près de l'âtre et le suivit d'un œil curieux en mâchonnant un os.

Mousse et moisissures couvraient le coffre de cèdre qu'il traîna tant bien que mal jusqu'à la cheminée, et le meuble s'écroula en petits morceaux quand il voulut l'ouvrir. Il écarta les vestiges du couvercle blanchi de toiles d'araignée.

Les insectes avaient depuis longtemps détaché l'épaisse fourrure des peaux, et même le cuir était troué et verdi ; les mites avaient réduit les couvertures de laine en lambeaux, et l'humidité avait effacé leurs teintes vives. Le cœur de leur empilement s'était fondu en une masse solide et puante. Avec un grognement écoeuré, Fils-de-Soldat lâcha le coin du couvercle qu'il avait tenté de soulever et s'essuya les mains par terre.

« Tu peux te coucher si tu veux », dit-il à l'enfant, qui se précipita avec bonheur sur le lit de mousse et se glissa sous la couverture ; mais il ne s'endormit pas et continua de me regarder, les yeux brillants de curiosité, tandis que Fils-de-Soldat parcourait la pièce à pas lents en exhumant d'autres vestiges des affaires de Lisana.

Le vert-de-gris avait noirci un épais saladier en cuivre dont le motif martelé avait disparu à jamais ; les rares objets en bois encore entiers étaient rongés par les vers et rendus spongieux par le temps. Plus il découvrait de bribes décomposées de la vie de Lisana, plus la hutte délabrée lui paraissait triste et corrompue ; il ne pouvait plus faire semblant de croire qu'elle y vivait encore la veille : des décennies, voire des générations, avaient passé.

Un raz-de-marée de résignation mêlée de chagrin monta en lui ; quelle part de cette émotion provenait de lui et quelle part de l'ombre de Lisana, je n'eusse su le dire. Il ajouta du bois dans le feu, et, dans le cercle de lumière, il disposa par terre les rares affaires qu'il avait pu récupérer, comme un arrangement commémoratif : deux bols de verre, la lampe en stéatite, une minuscule cuiller en jade pour les produits de beauté. Il les aligna proprement, et je revis soudain l'horrible image des victimes de la peste que nous alignions en rang en attendant de les enterrer.

Et, tout en travaillant, Fils-de-Soldat ne cessait de jeter des coups d'œil en direction de Likari comme s'il attendait quelque chose. Peu à peu, les paupières de l'enfant se fermèrent ; sa respiration devint plus profonde et plus régulière. Mon double trouva sous la mousse un peigne en ivoire ; il le rapporta près du feu et passa un temps exagérément long à le nettoyer. Quand il eut fini, il regarda de nouveau le petit garçon.

« Likari ? » fit-il à mi-voix.

L'enfant ne réagit pas. Convaincu qu'il dormait bel et bien, Fils-de-Soldat poussa un petit soupir, préleva un brandon du feu et se dirigea sans bruit vers le fond de la pièce.

Je crus d'abord qu'il imitait la discrétion de Lisana lorsqu'il se mit à passer les doigts sur la mousse et les radicelles qui couvraient le mur en rondins. Les chevilles qui maintenaient en place le battant dissimulé avaient disparu depuis longtemps, mais les racines le bloquaient plus efficacement encore. Il tira sur elles avec délicatesse, mais le panneau tomba aussitôt en pièces ; je compris alors qu'il avait attendu d'être seul, non par goût du secret, mais par révérence.

Le secret de Lisana s'ouvrait devant lui. Il écarta les morceaux de bois et révéla un espace creux dans le mur. A l'intérieur se trouvait ce qui restait de ses biens les plus chers ; elle y avait caché ce qui faisait ses plaisirs secrets, les parures et les bijoux qui eussent convenu à une femme de son peuple mais pas obligatoirement à une Opulente. Je compris que j'avais devant moi les atours de son rêve interdit. Pour Lisana, ce n'était pas un sabre de cavalla, un jeu d'éperons ni le journal d'un fils militaire. Fils-de-Soldat sortit de la niche de lourds

bracelets d'argent, noircis par le temps, puis quatre grands torques, trois en argent et un en or battu ; il y avait aussi des bracelets en ivoire strié, taillés dans les défenses de quelque créature, et de larges coiffures de jade, d'hématite et d'une pierre bleue que je n'identifiai pas. Les coutures des bougettes en cuir ayant cédé, il dut les soulever prudemment au creux de ses mains pour empêcher leur contenu de se répandre, et il les transporta ainsi, l'une après l'autre, auprès du feu. Les fils en boyau tissé s'étaient affaiblis ou décomposés, mais les perles polies subsistaient, ivoire, ambre, jade et nacre. Il fit plusieurs trajets entre la cache et l'âtre devant lequel s'accumulait une véritable rançon de roi en bijoux et ornements taillés. Tandis qu'il sortait ce trésor à pleines poignées, je percevais les souvenirs qu'en gardait Lisana. Il y avait de petites babioles, une arête de poisson et une feuille de jade, que son père lui avait données quand elle était enfant, des colifichets qu'elle avait acquis en troquant alors que, jeune femme, elle cherchait à attirer le regard de certain jeune homme, mais, en majorité, il s'agissait du butin qu'elle avait gagné sans le moindre effort en tant qu'Opulente, présents, offrandes et tributs d'un clan familial reconnaissant.

Quand il eut vidé la cachette, il resta longtemps assis près du feu à faire le tri parmi les trésors d'un air nostalgique. Un long moment, il tint au creux de ses mains une sculpture en ivoire, de la taille d'un poing, représentant un nourrisson rondet ; je compris qu'il s'agissait d'une amulette de fertilité et que Lisana avait essayé d'adoucir sa solitude. Mais ces efforts avaient été vains : je me rappelai soudain que les Opulents n'avaient que très rarement des enfants, que le Peuple tenait en grand respect. Je vis alors sous un jour nouveau les fréquentes étreintes dont Olikéa me gratifiait, et je me sentis naïf et stupide à la fois d'avoir pu la croire attirée par moi. Je me remémorai notre relation et conclus qu'elle ne m'avait jamais trompé : c'est moi qui ajoutais un contexte amoureux à nos ébats pour me convaincre qu'elle me portait un intérêt romantique aussi bien que charnel, mais cet intérêt n'existait pas alors et n'existait pas plus aujourd'hui. Elle espérait me voir acquérir un pouvoir

qu'elle partagerait, et devenir la mère d'un enfant d'Opulent, avantage rare et précieux pour son clan familial.

Une bouffée de honte et de rancœur m'envahit. Je m'étais bercé d'illusions, mais il m'était plus facile d'en vouloir à Olikéa que de le reconnaître. J'accrus ma rancune en songeant qu'elle osait considérer mon enfant comme une tête de bétail de grand prix, et je décidai de n'avoir plus rien à faire avec elle.

Puis je me rappelai que je n'avais pas voix au chapitre. Je m'ouvris aux pensées de Fils-de-Soldat et m'aperçus qu'il ne songeait nullement à Olikéa ; il acceptait tout ce qu'elle avait fait, tout ce qu'elle m'avait offert, tout ce qu'elle avait espéré comme normal et allant de soi. Elle voulait l'enfant d'un Opulent ? Évidemment ! Un tel rejeton leur bénéficierait à tous deux en leur valant l'estime de leur clan familial. Olikéa me fournissait à manger, me choyait et couchait avec moi ; quoi de plus naturel ? C'était le rôle des nourriciers d'un Opulent.

Y compris ceux de Lisana ?

Non, elle ne les avait jamais gardés longtemps : elle ne voulait pas de ce genre de relation. Et plus tard, lorsqu'elle avait essayé d'avoir un enfant ?

Ses pensées se mirent à fuir mon contact comme les poissons un caillou qu'on leur lance. Ah ! Question sensible, hein ? Intéressant.

Assis devant le feu, il contemplait l'impressionnante collection de la femme-arbre ; je percevais l'émotion de Lisana devant ces objets et l'évaluation plus terre à terre qu'en faisait Fils-de-Soldat. Devant lui, s'il trouvait le courage de s'en servir, s'étalait le moyen d'accéder au pouvoir. Qu'il l'arbore, la vende ou la distribue en signe de générosité, il disposait là d'une fortune suffisante pour commander instantanément le respect du Peuple ; c'était le socle de son plan, pour peu qu'il eût la volonté de l'utiliser comme si ce trésor lui appartenait.

Mais, naturellement, c'était là que le bât blessait : ce trésor ne lui appartenait pas. Il avait été à Lisana et, pour lui, il restait à elle, car elle vivait dans son cœur. Le seul fait de le regarder lui donnait le sentiment de se rapprocher d'elle. Elle avait aimé ces objets, et Fils-de-Soldat se jugeait cruel et intéressé de piller sa

cache et de ne penser qu'à ce que ces richesses pouvaient lui rapporter.

L'absence de la femme-arbre lui pesait ; il prit un grand pendentif en jade taillé en forme de feuille de lis et l'appliqua sur sa joue ; la pierre froide se réchauffa doucement, comme elle se réchauffait jadis sur sa poitrine lorsqu'elle la portait. Il ouvrit son cœur et se tendit frénétiquement vers elle, mais c'était un élan sans espoir ; depuis que je l'avais vaincu dans l'autre monde, depuis qu'il avait perdu une mèche de cheveux avec un bout de cuir chevelu, il ne voyait plus Lisana et il ne pouvait plus la toucher. Je l'avais dépossédé de cette ancre qui lui donnait accès à cet univers, et à présent elle m'appartenait. J'avais entrevu la femme-arbre lors des occasions où je l'avais contactée, mais seulement à travers le filtre de mon être, et ce n'était pas cela dont il avait envie : il voulait vivre aux côtés de Lisana dans cet autre monde comme à l'époque où il était son apprenti – son apprenti, et, plus tard, son amant.

Son esprit se tourna douloureusement vers ces souvenirs. Il avait pris conscience de son existence avec lenteur, comme une fleur qui s'épanouit. Comme j'avais grandi et appris sous la férule du sergent Duril pendant ces années-là, lui-même avait reçu l'enseignement de son propre mentor, la femme-arbre, gardienne du chemin qui menait au monde des esprits ; vigilante, elle barrait la route à ceux qui n'y avaient pas leur place, tâche fastidieuse qui lui interdisait de jamais relâcher complètement sa surveillance. Une partie d'elle-même restait toujours en faction même lors des moments les plus tendres. Cela avait été la première leçon de Fils-de-Soldat sur la terrible exigence de la magie : elle arrachait aux Opulents ce dont elle avait besoin pour le Peuple et pour elle-même. Un Opulent disposait de la magie, mais il y avait un prix à payer.

Une double vague de chagrin et de fatigue déferla soudain sur lui ; la faim qui le harcelait sans cesse se tut : son organisme réclamait du repos. Fils-de-Soldat se dirigea vers le lit de mousse du pas lourd d'un homme habitué à sa corpulence. Près de la couche, il souleva un instant les plis lâches de son ventre.

« Tu as dilapidé ma fortune, Jamère. » L'entendre s'adresser directement à moi me fit un effet étrange. « A

présent, je dois dépenser le trésor de Lisana pour tâcher de retrouver ma position. Tu es bien un Gernien, gaspilleur et sûr de lui ! Mais maintenant tu dois vivre en moi, et, crois-moi, je vais t'enseigner la façon dont un Opulent du Peuple se conduit. »

Avec un petit grognement d'effort, il s'assit sur le lit. Avec la nuit, la température tombait, et, poussé par le vent, un air humide pénétrait par les fenêtres et la porte. Comme Likari l'avait observé, la couverture n'était pas assez grande pour tous les deux, aussi se pelotonna-t-il autour de l'enfant, protégé par un coin de la couverture, puis, avec un soupir, il laissa un filet de magie s'écouler de lui. La mousse s'agita doucement puis s'éleva autour d'eux comme les bords d'une coupe et monta sur l'homme et l'enfant comme sur des troncs abattus. Lentement, Fils-de-Soldat se réchauffa, et il s'enfonça dans un sommeil profond.

Je restai éveillé.

Je me tins, discret, muet, dans un coin sombre de son esprit, et je pris patience. Je m'inquiétais qu'il se fût adressé directement à moi ; nous étions plus conscients que jamais l'un de l'autre, et nous devenions peu à peu plus accessibles l'un à l'autre. Je me sentais vulnérable. J'attendis que ses pensées se dissipent dans le sommeil. Allait-il rêver ? Non ; il était trop fatigué.

Je laissai la nuit s'enténébrer complètement avant d'oser bouger. Alors, comme si je disposais de mon propre corps, j'étirai mon être, puis, doucement, je détachai ma conscience de la sienne en me demandant si ma disparition le tirerait du sommeil.

Il continua de dormir.

J'en étais encore à découvrir la marche en rêve. Quand je me mis en quête d'Epinie, j'eus l'impression de feuilleter non pas un seul livre épais mais tous les ouvrages d'une vaste bibliothèque. Je n'avais pas l'impression de me déplacer géographiquement mais plutôt à travers quelque strate spatiale sans nom, et je devais non seulement chercher où Epinie pouvait se trouver mais aussi me rappeler les sensations que j'avais éprouvées la dernière fois que j'avais partagé son rêve. Je

finis par découvrir un ancrage dans son petit sifflet argenté ; je me représentai son éclat brillant, sa forme de loutre, et enfin ses trilles exaspérants, et, ainsi que l'éclaireur Buel Faille l'avait décrit, je le vis. Je pénétrai dans le songe de ma cousine comme j'eusse pénétré dans une pièce.

Elle eût peut-être parlé plutôt de cauchemar. Nous nous tenions dans une petite alcôve fermée par des rideaux, à côté d'une grande salle de bal. J'entendais de la musique et, entre les pans de tissu, je voyais passer par instants les robes ravissantes et les pieds des danseuses aux gais escarpins, et leurs cavaliers aux costumes élégants ; je sentais l'odeur de centaines de fines bougies en cire d'abeille qui brûlaient, mêlée à des arômes de viandes rôties, de pain frais et de vins des meilleurs crus. Par-dessus la musique, je percevais le tintement des couverts et des verres, et le rire joyeux des aristocrates qui dînaient en grande tenue. Tous profitaient pleinement de la fête.

Mais Epinie se voyait en domestique harassée ; alourdie par sa grossesse, vêtue d'une robe grise usée, elle refaisait rapidement un chignon mis à mal par une danse trop allante, réparait le nœud déchiré d'un escarpin ou retardait le cou gracieux de quelque jeune fille hautaine. Je compris bien vite que, dans son rêve, elle passait son temps à patienter et à travailler dans l'ombre pendant que d'autres dansaient, riaient et s'amusaient dans la splendeur de Tharès-la-Vieille. Elle était fatiguée, elle avait mal au dos et les pieds enflés, mais nul ne paraissait se soucier de l'inconfort que lui procurait sa grossesse avancée. Les ris continuaient sans elle.

« Aimerais-tu rentrer chez toi ? lui demandai-je doucement.

— Chez moi ? » Elle eut un sourire amer. « Ce n'est pas chez moi, ici, Jamère. Aimerais-tu retourner à tes anciens rêves ? »

Elle me désigna de la main et je baissai les yeux sur moi. J'avais retrouvé ma minceur et j'étais vêtu de mon pimpant uniforme vert d'élève officier aux boutons de cuivre brillants ; mes bottes noires luisaient d'un lustre impeccable. Apparemment, elle me voyait en invité à son bal onirique, et je m'en sentis bizarrement gêné.

Epinie avait une forte volonté et l'esprit vif ; dès qu'elle s'aperçut que nous partagions le même rêve, elle en prit les commandes. La musique baissa et les femmes qui bavardaient dans l'alcôve disparurent ; nous demeurâmes seuls. Elle s'assit avec soulagement sur un coussin qui ne se trouvait pas là l'instant précédent. « Ainsi, dit-elle dans le silence relatif, tu viens m'apprendre que tu es vivant et en bonne santé ; quand reviendras-tu à la maison ?

— Je suis vivant, oui, et en bonne santé, si l'on peut dire, mais je ne crois pas que je reviendrai bientôt, si même je reviens. Fils-de-Soldat conserve son emprise sur mon corps, et il a fait de moi un Ocellion, taches comprises ; et nous habitons dans l'ancienne hutte de Lisana, où il a découvert la cache du trésor qu'elle y avait dissimulé. Il compte devenir un personnage puissant parmi son peuple ; j'ignore quelles sont ses intentions pour la suite, mais il pense toujours qu'il faut chasser les Gerniens des monts de la Barrière. Je ne puis pas grand-chose pour contrarier ses projets ; je dois rester extrêmement vigilant rien que pour conserver ma propre conscience : je demeure Jamère et je ne veux pas perdre cette identité. Mais je ne sais pas combien de temps je tiendrai contre lui. »

C'était étrange ; je n'avais pas prévu de m'épancher ainsi et je n'avais pas mesuré à quel point la perspective de finir absorbé par Fils-de-Soldat m'inquiétait. « Est-ce la raison de ta présence ? Tu veux que je t'aide ? » Je sentis comme de l'espoir dans sa question. Je tressaillis. « Tu connais un moyen ? » Son expression s'assombrit. « Non ; mais j'espérais que tu allais me demander un service qui me donnerait l'impression d'être utile, qui changerait le cours des choses. » Elle leva les yeux vers moi. « Pour quoi d'autre viendrais-tu me rendre visite dans mes rêves ? »

Pour quoi ? Je répondis avec franchise, car c'était peut-être la dernière fois que j'aurais l'occasion de lui parler. « Pour me rassurer, je crois ; pour trouver quelqu'un qui aimait Jamère. »

Son visage s'éclaira d'une lumière qui réchauffa ses traits et les adoucit. « Alors, je te remercie d'être venu, Jamère. Je suis celle que tu cherches ; je t'aime, et, si m'entendre le dire te reconforte, pouvoir le dire me reconforte aussi. » L'espace d'un

instant, elle parut aussi jeune qu'à l'époque où elle habitait à Tharès-la-Vieille, et je mesurai alors combien la rude existence qu'elle menait dans une ville de garnison à la frontière du royaume la vieillissait : elle avait les traits plus creusés, la peau abîmée. Elle n'avait jamais été enveloppée, mais à présent on eût dit que ses bras, ses jambes, son visage avaient fondu pour concentrer toutes ses ressources sur sa grossesse. Comparée aux Ocellionnes, elle avait l'air décharné ; parmi le Peuple, elle eût été un objet de pitié et Spic de dédain devant son incapacité à entretenir les rondeurs et la bonne santé de la femme qu'il avait mise enceinte.

« Que tu es maigre ! » fis-je sans réfléchir.

Elle éclata de rire et posa ses mains sur son ventre arrondi.
« Maigre ?

— Ça, c'est ton enfant ; je parle de toi, Epinie. Tes doigts ressemblent à des brindilles. »

Une expression inquiète passa fugitivement dans ses yeux.
« Ma grossesse me dérange toujours l'estomac. Tout le monde me répète que mes nausées matinales ne dureront pas, mais elles continuent. » Elle secoua la tête. « Mais j'en ai par-dessus la tête de parler de moi : chaque fois que je croise une autre femme, j'ai l'impression qu'elle n'a envie que de me submerger de conseils avisés ou de s'apitoyer sur mon sort.

— Même Amzil ? » demandai-je en souriant.

Elle conserva l'air grave. « Je me fais du souci pour elle, dit-elle à mi-voix.

— Est-elle malade ?

— J'aimerais que ce soit aussi simple ! Elle est rongée par une amertume indescriptible, Jamère ; elle a entr'aperçu un rêve, et il a disparu avant qu'elle puisse le saisir. Et elle en veut au monde entier de son malheur : à la ville, à la cavalla, aux soldats dans la rue, aux officiers et leurs épouses, aux habitants de Guetis ; je crois même qu'elle nous en veut plus ou moins, à Spic et à moi.

— Ça lui passera avec le temps. » J'ignorais si je disais la vérité ; du temps avait déjà passé, mais, chaque fois que je songeais à l'existence que je ne partagerais jamais avec elle, la douleur restait poignante et n'avait nullement diminué.

« Mais acceptera-t-elle que ça lui passe ? On jurerait qu'elle chérit sa peine ; un moment, elle prend ses enfants dans ses bras et pleure sur eux en disant qu'elle ne connaîtra jamais d'autre amour que le leur, et l'instant suivant elle les rembarre durement, ou elle les regarde sans les voir, les yeux dans le vague, son ouvrage de broderie abandonné sur ses genoux. » Son flot de paroles s'interrompt brusquement, puis elle reprend précipitamment : « Ne crois pas que je veuille la dénigrer ou propager des racontars. Il y a naturellement des moments où elle est simplement elle-même, et elle travaille très dur pour garder la maison propre et préparer les repas. Mais j'ai peur pour elle.

— Peur pour elle ? Pourquoi ?

— Bah, je t'en ai déjà parlé. Chaque fois qu'elle croise un de ceux qui... qui l'ont accostée cette fameuse nuit, ou bien qui ont assisté à la scène sans intervenir, elle les regarde bien en face comme si ses yeux pouvaient les transpercer, ou elle leur demande avec une politesse acide comment ils vont et elle leur souhaite une bonne journée d'un ton qui dit exactement le contraire. Certains baissent la tête devant elle, mais quelques-uns lui vouent une haine féroce parce qu'elle connaît leur secret honteux et qu'elle ne les craint pas, alors qu'eux-mêmes gardent un souvenir indistinct de ce qui s'est passé. Amzil et Spic aussi, d'ailleurs ; il y a comme une zone de temps grise dans leur esprit, et, je le sais, la question de savoir ce qui a pu se passer pendant cette période les tourmente. Spic aimerait croire qu'il s'est conduit de façon honorable et avec courage, mais il ne se rappelle rien ; Amzil voudrait penser qu'elle a repoussé ses assaillants, mais, dans ses cauchemars, la terreur lui ôte toute force, elle ne peut même appeler à l'aide, et les hommes la souillent avant que tu puisses intervenir. Je n'ai aucune idée de ce que ces hommes imaginent pour combler ces heures qui leur manquent ; ça doit les ronger comme un cancer. Or Amzil les convainc qu'elle se rappelle tout, elle leur agite ses souvenirs sous le nez et elle les traite avec un mépris que ne teinte nulle peur.

— L'un d'eux va la tuer, dis-je d'une voix atone, ne serait-ce que pour en finir avec ce rappel constant de cet épisode de leur vie, pour être sûrs qu'il n'en reste aucun témoin.

— Je le crains, fit Epinie avec un soupir.

— Chaque fois que je tente de me servir de la magie à mon profit, elle se retourne contre moi – contre moi et ceux que j'aime.

— C'est vrai, hélas.

— Et j'ai peur que le pire reste à venir, Epinie. La colère des Ocellions grandit contre les Gerniens ; les jeunes hommes, paraît-il, s'agitent et veulent des actions plus virulentes que celles de la magie. »

Elle partit d'un petit rire empreint d'amertume. « Que pourraient-ils faire de plus horrible ?

— Je l'ignore, et c'est bien ce qui m'inquiète. Fils-de-Soldat a accès à mes souvenirs, et je crains qu'il ne se serve de mes connaissances contre Guetis. Il doit exister un moyen de résoudre ce conflit, Epinie, d'obliger les Gerniens à quitter nos terres et à cesser d'abattre nos arbres des ancêtres. »

Un instant, elle me regarda sans répondre, puis elle pencha légèrement la tête, s'inclina vers moi et dit d'une voix circonspecte : « Jamère ?

— Quoi ? »

Elle tendit la main et la posa sur la mienne. « Tu es bien Jamère ?

— Naturellement. Pourquoi ? Qu'y a-t-il ?

— Tu as dit « nos terres » et « nos arbres des ancêtres » comme un Ocellion. »

Je poussai un soupir. « Vraiment ? Je partage trop les pensées de Fils-de-Soldat – et parfois je comprends trop bien le sens de ses actions. Voir les deux côtés du conflit me place dans une position inconfortable, Epinie ; je ne puis jamais me sentir dans mon bon droit quoi qu'il arrive.

Les Gerniens ont tort d'abattre les arbres sans tenir compte des croyances des Ocellions, et ceux-ci ont tort de propager la maladie parmi les Gerniens et de les accabler de désespoir.

— Néanmoins, c'est nous qui avons commencé : nous leur avons volé leur terre.

— Oui, mais eux-mêmes l'ont volée aux Kidonas.

— Comment ?

— Ils ont pris ces terres aux Kidonas, et ils ont forcé un peuple sédentaire à devenir nomade ; ils ont tout fait pour détruire leur magie et leur interdire l'accès au monde des esprits.

— Quoi ? »

Je secouai la tête. « Simplement, on peut remonter aussi loin qu'on veut, on constate que quelqu'un a toujours dépouillé quelqu'un d'autre de sa terre. A mon avis, on ne résout rien à chercher qui a volé le premier ; la solution se trouve dans l'avenir, Epinie, non dans le passé. »

Je ne suis même pas sûr qu'elle m'entendît. « Il doit exister un moyen, dit-elle, pour nous obliger à cesser d'abattre les arbres, quelqu'un qui puisse mettre un terme au chantier de la route, quelqu'un qui soit prêt à écouter ce que nous avons appris, ce que nous savons à présent ; quelqu'un qui accepte de nous croire et qui possède le pouvoir d'intervenir. »

Je secouai la tête encore une fois. « Ce ne sera pas si simple, Epinie ; il s'agit ici des mouvements de peuples entiers. On n'arrête pas le progrès d'un claquement de doigts.

— La reine le pourrait, elle. » Une lueur étrange était apparue dans son œil. « Pourquoi n'y ai-je jamais songé ? Elle se passionne pour tout ce qui relève du mysticisme et de la magie. Avant ma « mésalliance », elle m'invitait à ses séances spirites, et c'est probablement à cause d'elles que je suis devenue si vulnérable à la magie. Si je lui écrivais, que je lui rappelle qui je suis et que je lui dise ce que nous avons découvert à propos des Ocellions et des arbres... »

J'étouffai un rire de dérision. « Cette sotte, avec ses superstitions ridicules, ses cercles mystiques et ses séances spirites ? Personne ne la prend au sérieux ! »

Epinie éclata de rire à son tour, mais d'un rire empreint d'humour. « Mais écoute-toi donc, Jamère ! Tu te débats dans un écheveau de magie, mais ça ne t'empêche pas de mépriser la reine parce qu'elle y croit ! »

Je ne pus que partager son hilarité. « Mon père m'a profondément marqué ; même quand je sais que ce qu'il m'a

appris ne vaut rien, mes vieux réflexes reviennent automatiquement. Néanmoins, je reste sur ma position, Epinie : toi et moi savons peut-être que ses études ne sont pas qu'élucubrations, mais l'avoir pour alliée ne nous servirait à rien. Elle a du pouvoir, mais la plupart des nobles regardent sa passion pour le mysticisme comme... comme une lubie risible. Nul ne croirait à ce que tu lui écrirais, et nous ne disposons d'aucune preuve à lui soumettre, à moins de l'amener ici pour qu'elle prenne une bonne suée de Guetis. »

Epinie étouffa un gloussement de rire, mais elle conserva une expression pensive. « Je pourrais lui envoyer ton journal de fils militaire ; ça la convaincrail. Et, à partir de là, elle...

— Non ! fis-je d'un ton catégorique. Epinie, n'aggrave pas mon cas. Tu anéantirais le nom de Burvelle avec ce livre. Je m'y suis exprimé avec beaucoup trop de franchise et de sincérité. Je n'aurais jamais dû tenir ce journal.

— Avec moi, il est en sécurité, dit-elle à mi-voix. Compte sur moi, je ne m'en servirai pour rien de risqué ; crois-tu que j'ignore le danger qu'il représente pour le nom de Burvelle ? Après tout, ce nom, je le portais aussi naguère. » Elle se tut un instant puis reprit : « Veux-tu que je l'envoie à mon père pour qu'il le garde sous clé ? Il le ferait si je l'en priais.

— Sans le lire ? »

Elle hésita. « Je lui demanderais de ne pas l'ouvrir – mais il aurait beaucoup de mal à résister ; il voudrait savoir pourquoi je le détiens, comment je l'ai obtenu, et quantité d'autres détails que j'aurais du mal à expliquer. Néanmoins, je pense que son sens de l'honneur le contraindrait à le laisser fermé si je l'exigeais. C'est un ouvrage qu'il faut préserver, et il aurait moins à craindre dans la bibliothèque des Burvelle qu'au fond de mon buffet. »

Je l'entendis à peine, préoccupé par une autre idée. « Qu'as-tu dit à ton père à mon sujet ? »

Elle se mordit la lèvre. « Rien – et ça me chagrine, Jamère, mais c'est comme ça. Je ne vois pas ce que je pourrais lui dire, à lui, à ta sœur ou à ton père, ou à ton pauvre sergent instructeur. J'ai donc gardé le silence, et, maintenant que l'hiver arrive, nul n'espérera de nouvelles de nous avant le printemps. J'ai pitié de

ta petite sœur, obligée d'attendre, tenaillée par ses interrogations, mais je n'aurais vraiment pas su quoi lui écrire. Juges-tu cette attitude cruelle ?

— Pas plus que les actes que j'ai commis. » Je sentis comme une traction en moi, un affaiblissement, et je compris l'origine de cette sensation étrange : Fils-de-Soldat ne dormait plus que d'un sommeil léger ; peut-être même se réveillait-il.

« Tu disparais, dit Epinie d'un ton attristé. Reviens me voir la nuit prochaine, Jamère ; il faut que nous trouvions une solution. Tu ne peux pas te dissoudre en lui !

— J'ignore si je pourrai revenir. »

Mais, avant d'avoir le temps d'achever ma phrase, je quittai son rêve ; la conscience de Fils-de-Soldat m'attirait irrésistiblement. Chaque jour qui passait nous liait plus étroitement, et, désormais, quand il était éveillé, ce qui subsistait de mon être ne suffisait plus à me permettre de me déplacer en songe. L'espace d'un instant, mon rêve se superposa au sien. « Lisana », marmonna-t-il, mais il dormait encore ; même dans son sommeil, il ne parvenait pas à l'atteindre.

Il se retourna sur le lit de mousse. Il avait froid, sauf là où Likari dormait contre lui. Sans se réveiller, Fils-de-Soldat fronça les sourcils puis relâcha un peu de magie qui les réchauffa en s'étendant sur eux comme une bonne pelisse d'ours ; alors il se renfonça dans le sommeil. Sans bouger, j'attendis que sa respiration redevînt profonde et régulière. Je tentais le sort, je le savais, à essayer de lui échapper deux fois dans la même nuit, mais je m'inquiétais tant pour Amzil qu'il me fallait courir le risque. Cette fois, lorsque je tirai sur sa magie pour prendre ce dont j'avais besoin, il s'agita légèrement et plissa le front ; je ne prélevai qu'un tout petit peu de son pouvoir, puis, songeant que c'était maintenant ou jamais, je m'enfuis et volai droit jusqu'à Amzil. Je n'eus aucun mal à la trouver ; il me suffit de me remémorer l'unique baiser que nous avions échangé, et je fus avec elle, les bras autour d'elle, ses lèvres contre mes lèvres, environné du parfum de sa peau. L'espace d'un instant de joie débordante, je pénétrai dans son rêve. « Amzil ! m'écriai-je en tendant les bras pour la serrer contre moi.

— Non ! » hurla-t-elle. Elle se redressa dans son lit et je la sentis se débattre violemment pour échapper au sommeil. « Je ne veux plus rêver de toi ! Tu es parti, je suis ici, et je dois le supporter. Assez de ces songes stupides ! Assez de ces songes stupides ! » Elle prononça ces derniers mots dans un sanglot, puis elle appuya son front sur ses bras ; assise dans son lit, elle pleurait à chaudes larmes. Je flottais près d'elle mais me heurtais à un mur si compact et si solide qu'elle devait le bâtir depuis longtemps.

« Amzil, je t'en prie, laisse-moi entrer dans ton rêve », fis-je d'un ton implorant, mais, au même instant, je sentis la magie faillir, et je ne vis plus rien. Je me retrouvai soudain dans mon corps, pris au piège comme une mouche dans un verre retourné, seul avec le reste de la nuit pour méditer sur mon sort.

Accumulation

Fils-de-Soldat se réveilla le lendemain matin avant Likari, l'esprit résolu comme si dormir lui avait redonné force et vie. Sans bruit, il se dirigea vers un angle de la hutte où se trouvait jadis un banc ; il arracha l'épaisse couche de mousse qui recouvrait les fragments de bois, puis il fit de nombreux voyages pour transférer le trésor de Lisana dans cette nouvelle cachette. Quand il eut fini, il rabattit la mousse, et il eût fallu avoir un œil perçant et savoir ce qu'on cherchait pour remarquer quoi que ce fut.

Il sortit et s'engagea dans une courte descente au bout de laquelle il se rappelait un ruisseau ; le cours d'eau se trouvait toujours là, mais il avait changé : jadis, il courait, vif et limpide ; aujourd'hui, il s'écoulait en larges méandres sur une zone couverte de joncs et de fougères. Fils-de-Soldat enfoua ses mains en coupe dans l'eau, laissa le courant emporter le limon, puis il but et s'humecta le visage. Enfin, il secoua les mains pour en faire tomber les gouttes froides et brillantes, se retourna et regarda la hutte de Lisana au sommet de la pente. Il demeura un moment sans bouger puis il se mit à parler tout haut.

« Il y a beaucoup à faire en peu de temps. L'hiver approche ; il me faudra une porte robuste, des couvre-fenêtres, une réserve de bois, de l'huile pour la lampe, des draps et des couvertures, des vêtements et des provisions de bouche. Mais pour obtenir tout ça, Jamère, le dur travail qui te vient tout de suite à l'esprit n'est pas nécessaire ; non, il faut que je mange et que je grossisse autant que possible, et je n'ai que quelques jours devant moi – et un petit garçon pour subvenir à mes

besoins. Nous allons passer l'hiver ici, non au village du clan. Ça ne plaira pas à Olikéa, je pense, mais ça m'est égal ; elle ne cherche qu'à se servir de moi pour gagner en pouvoir et en rang parmi les siens. Elle fait preuve d'ambitions trop réduites : je ne serai pas l'Opulent de son clan familial mais celui du Peuple tout entier, l'Opulent des Opulents. Mais, avant d'affronter Kinrove, je dois avoir l'apparence d'un homme qui a du pouvoir et qui sait le manier. »

J'ignore ce qui m'effrayait le plus, qu'il s'adressât à moi aussi délibérément ou qu'il me fît part de ses plans. Pensait-il que j'allais l'aider ? Ou bien me croyait-il dans l'incapacité de lui mettre des bâtons dans les roues ? Dans les deux cas, il risquait une mauvaise surprise. Mais, pour le moment, il baignait dans un bien-être en contradiction avec la faim brûlante qui le tenaillait. Il prit une grande inspiration.

« Likari ! Debout ! J'ai du travail pour toi ! »

Quelques instants passèrent avant que l'enfant n'apparût dans l'encadrement de la porte ; il scruta les environs à la recherche de Fils-de-Soldat tout en se frottant les yeux, l'air endormi.

« Je te confie deux tâches pour aujourd'hui : ramasser du bois pour trois jours – non, quatre : à notre retour, ça nous évitera de devoir en chercher avant de dormir. Cela fait, trouve à manger, tout ce qui te tombera sous la main et qui soit comestible, poisson, viande, racines, baies, légumes, noix, fruits. Récolte tout ce qui se mange et rapporte-le à la hutte.

— Oui, Opulent. » Le petit parvint à prononcer ces mots avant de tomber dans l'embuscade d'un immense bâillement. Il se frotta de nouveau les yeux puis, sans un murmure, il s'en alla au trot sur le sentier à demi effacé.

Là où il y a de l'eau, il y a presque toujours de la nourriture – peut-être pas de celle qu'on regarde avec envie, mais qui remplit l'estomac, et Fils-de-Soldat s'en empiffra. Il trouva une plante à bulbe, arracha les oignons de terre et les dévora par dizaines ; je me dégoûtai de leur saveur bien avant mon double – mais peut-être ne se souciait-il plus de ce genre de détails : c'était la quantité, non la qualité, qui comptait désormais. Il suivit le ruisseau vers l'amont et découvrit des

feuilles de nénuphar déchiquetées et jaunies qui se décomposaient à la surface d'une petite mare, piquetées d'escargots ; il décolla ces derniers, les fourra dans sa bouche et les broya avec leur coquille. J'en eusse eu des haut-le-cœur si mon estomac m'avait appartenu, mais ma nausée laissa Fils-de-Soldat indifférent.

Plus loin le long du cours d'eau, un églantier dans un rai de soleil croulait sous les fruits, rouges et jaunes. Ceux-ci, au moins, avaient un goût sucré quoique piquant ; certains avaient la taille de la dernière phalange de mon pouce, avec une chair épaisse autour des graines floconneuses qu'elle abritait. Par choix, je n'eusse mangé que la chair, mais il s'empiffra des fruits à pleines poignées et les mâcha entiers avant de les avaler. Une fois le buisson dépouillé, mon double se remit en route.

Le début de la journée passa ainsi. Il connaissait les nourritures de la forêt et se déplaçait comme un animal en pâture. Vers le milieu de la matinée, je commençai à me demander pourquoi l'homme avait renoncé à la cueillette et à la chasse pour devenir agriculteur : sans avoir à fournir le moindre effort, on trouvait de tout en abondance. Quand Fils-de-Soldat se fut lassé des fruits, des racines et des légumes, il retourna auprès du ruisseau, où il se désaltéra longuement d'eau froide et pure avant de ramasser une poignée de cailloux qu'il choisit avec soin.

Il passa les deux heures suivantes à se servir de la fronde, avec laquelle il abattit un écureuil puis deux lapins. Il trouva aussi un arbre occupé par une ruche, dont les habitantes, malgré le froid qui les ralentissait, se montrèrent promptes à sortir en bourdonnant lorsqu'il tapa sur le tronc creux avec une pierre. Il nota son emplacement pour y retourner quand quelques gelées auraient assoupi l'essaim.

Comme l'écureuil et les lapins qu'il tenait à la main l'empêchaient de chasser ou de cueillir davantage, il regagna la hutte. Lorsqu'il s'installa pour les vider et les dépecer, il vit à de nombreux indices que Likari n'était pas resté les bras croisés : un sac en sarments de plantes grimpantes, maladroitement tressé mais utile, tapissé de larges feuilles, lui avait servi à rapporter des fruits dont l'écorce brillante m'évoqua celle des

marrons que j'avais dégustés au carnaval de Tharès-la-Vieille ; quatre poissons étaient suspendus à une branche de saule recourbée et passée par leurs ouïes. Il avait aussi récolté des panais sauvages, de l'ail et des tubercules dont je découvris l'intérieur jaune quand j'en cassai un en deux ; l'image me vint aussitôt d'un savoureux ragoût, et je communiai avec Fils-de-Soldat dans son regret de ne pas disposer d'une cocotte convenable.

Il dépiauta ses prises, tendit les peaux à l'aide de petites fiches de bois puis alla examiner celle qu'il avait mise à sécher la veille. Il la détacha, la pétrit entre ses mains pour l'assouplir un peu puis la tendit de nouveau. Alors qu'il travaillait, il se rendit compte qu'il avait eu de la chance : nul charognard n'était venu s'en emparer pendant la nuit. La fortune continuerait-elle à lui sourire ?

Il accrocha le poisson et la viande fraîche en hauteur, au creux d'un arbre au pied duquel il urina afin de manifester clairement aux autres résidents de la forêt son appropriation de la zone. Ensuite, il ajouta quelques bûchettes dans l'âtre pour ranimer les braises ; alimenter un feu était beaucoup plus facile qu'en allumer un nouveau ; puis il se remit en quête de nourriture.

Il se remplit l'estomac cet après-midi-là, mais il ne s'arrêta pas de manger pour autant ; tout ce qu'il trouvait de comestible, il l'enfournait : des champignons qui poussaient en groupe dans l'ombre, de jeunes pleurotes charnus qui croissaient en étagères sur les arbres mourants, des pommes de pin qu'il secoua vigoureusement, assis par terre au milieu des aiguilles, pour en récupérer les grosses graines. Il continua de dévorer alors même qu'il avait dépassé le stade de la réplétion ; il s'empiffrait à outrance et tirait plaisir de la distension de son ventre.

A trois reprises, il tomba sur des aliments propres à accroître sa magie. Le premier était une espèce de céleri géant, qui lui piqua puis lui engourdit la bouche, ce qui ne l'empêcha pas de tout avaler. D'ordinaire, les Opulents prenaient cette plante mélangée à d'autres afin de masquer son amertume, mais il n'avait pas le temps de faire le difficile. Il engloutit les pieds les uns après les autres jusqu'à ce que son estomac se soulève,

protestant contre l'âcreté de cette nourriture ; alors il se remit en route, mais nota mentalement l'emplacement pour revenir plus tard ramasser les grosses racines blanches.

Il arracha d'un arbre une plante grimpante à demi morte qui avait escaladé le tronc pour se rapprocher du jour ; les sarments étaient raides, les feuilles brunes et racornies, mais il demeurait des graines là où les fleurs avaient fané, et il les récolta ; il cassa les coques entre ses dents et mangea l'intérieur marron au goût riche et sucré. Quand il eut fini de les manger, les couleurs, les odeurs de la forêt lui parurent plus vives, et il n'eut qu'à se servir de son odorat pour trouver le trésor suivant, des fruits mûrs que le vent avait jetés à terre ; il n'en restait quasiment plus sur l'arbre. Violet sombre avec un noyau, comme les prunes, ils différaient cependant de celles-ci par le goût. Ceux qui gisaient au sol avaient commencé à fermenter, et guêpes, abeilles et papillons attardés s'agglutinaient sur ceux dont la peau avait crevé ; quelques-uns avaient atterri sans mal et paraissaient en bon état en dépit de leur queue flétrie. Fils-de-Soldat s'en régala puis il secoua l'arbre pour déclencher une averse de fruits frais ; quand il en eut mangé autant que son estomac le supportait, il en ramassa une brassée qu'il tint contre son ventre.

Il regagna lentement la hutte quand le soleil descendit vers l'horizon ; l'astre se coucherait derrière les montagnes, et, une fois que les sommets l'auraient dévoré, la nuit s'abattrait comme un rideau qui tombe. Pourtant, l'Opulent ne se pressait pas, gorgé de nourriture qui alimentait sa magie ; il se sentait rassasié et somnolent. Il décida de faire une sieste en arrivant à la hutte, puis de préparer la viande et le poisson et de manger à nouveau.

L'enfant était déjà revenu, et il avait rapporté lui aussi du poisson, non sur une branche fine, mais à pleins bras. Il ne s'agissait pas des mêmes truites tachetées et brillantes qu'il avait déposées le matin ; ceux-là étaient si gros et si lourds que le petit garçon devait arquer le dos, le ventre en avant, pour les porter. Ils n'avaient pas aussi bel aspect que les truites avec leur peau qui partait en lambeaux, leur long museau camard, comme écrasé du bout, et leur bouche hérissée de dents. « Ils viennent

chaque année, me dit-il, des bancs entiers qui remontent le ruisseau et qui luttent contre le courant ; certains se fatiguent et vont se reposer dans les hauts-fonds, où on les attrape facilement. Beaucoup meurent et pourrissent sur les berges, et les mouettes et les aigles descendent les manger. Ceux-ci étaient remontés très loin, jusqu'à l'ombre des arbres. Je n'ai pas eu de mal à les prendre, et il en reste plein ; voudras-tu que j'aille en chercher d'autres demain ?

— Nous irons tous les deux, je pense », répondit Fils-de-Soldat d'un ton enjoué. Tout lui revenait soudain, accompagné du sentiment d'attente joyeuse et de plaisir sans mélange que cette saison procurait à Lisana : à la période de remonte, la chère abondait ; il y avait du poisson à cuire au feu, du poisson pour la soupe, quantité de poisson à fumer en lanières pour les réserves d'hiver, du poisson à sécher puis à réduire en une farine mise dans des pots afin de la conserver jusqu'au printemps. Il se sentit envahi d'une bouffée de pur bonheur, un bien-être enfantin que je n'avais pas éprouvé depuis si longtemps que je faillis ne pas le reconnaître.

« Ce soir, nous festoyons ! annonça-t-il à l'enfant. Et demain, nous péchons et nous festoyons à nouveau !

— C'est la meilleure époque de l'année », dit Likari. Il fit ressortir son petit ventre. « Je vais devenir aussi gros qu'un ours ! »

Fils-de-Soldat le parcourut d'un œil critique : le garçon était d'une maigreur inacceptable pour un nourricier. « Oui ! Je veux que tu manges à ta faim, et que tu t'huiles les cheveux et la peau avec la graisse de nos prises ; au Troc, je veux qu'en te regardant tout le monde voie que nous sommes riches et favorisés par la magie. »

Likari eut un sourire malicieux. « Je crois que j'y arriverai.

— Tant mieux ! s'exclama Fils-de-Soldat avec un enthousiasme non feint. Ajoute du bois au feu et prépare les braises pour la cuisine ; ce soir, nous faisons bonne chère ! »

Pendant que le garçon s'exécutait, l'Opulent décida d'aller se reposer ; mais, comme il s'apprêtait à entrer dans la hutte, un invité inattendu se présenta, descendant à travers la voûte des arbres dans un bruissement d'ailes noires et blanches. Le croas

se posa lourdement sur le sol et se dirigea en se dandinant vers l'homme et l'enfant, à la fois prudent et curieux.

Likari jeta un regard indifférent au charognard et continua de se charger les bras de bois ; ces oiseaux fréquentaient souvent les campements et les villages. Ils préféraient la viande morte, et, plus elle était morte depuis longtemps, plus ils s'en délectaient ; mais ils mangeaient pratiquement tout ce dont les humains ne voulaient pas, et l'arrivée de l'un d'eux à la hutte, attiré par l'odeur des lapins ou du poisson, n'avait rien d'étonnant.

Mais Fils-de-Soldat contemplait la créature avec un mélange de rancœur et d'hostilité. Quand les yeux du croas croisèrent les siens, je sentis un frisson glacé le parcourir : ce n'était pas un simple charognard qui le regardait. « Va-t'en, murmura mon double. Tu n'as aucun droit sur moi ; je ne te dois rien. »

Un oiseau peut-il sourire ? Celui-ci agita la tête comme un homme convulsé de rire, puis il ouvrit largement le bec – peut-être pour goûter les effluves de l'air, mais peut-être par dérision. L'intérieur rouge vif de sa bouche éclata comme un fanal.

« Rien, Jamère ? Tu me dois une mort – ou une vie, suivant le point de vue que tu préfères. » Il leva une patte griffue et se gratta le bec. « A ton avis, quelle est la meilleure offrande à présenter à un dieu que tu as offensé ? Une mort ou une vie ? »

La voix d'Orandula résonna dans ma tête, claire, grave, sous-tendue de moquerie. Je l'entendis et je savais que Fils-de-Soldat l'entendait aussi ; cette angoisse-là, au moins, nous la partagions. Ce fut plus la peur que le courage qui le poussa à la provocation.

« Je ne te sers pas ; tu n'es pas mon dieu. Et je ne te dois rien. »

L'oiseau s'approcha de deux bonds, de cette façon de se déplacer sans efforts qui n'appartient qu'à son espèce. Il inclina la tête et me regarda de près. « Amusant, comme concept, cette idée que les hommes peuvent choisir les dieux qui les gouvernent. Crois-tu que, si tu décides de ne pas croire en moi, je n'aie aucun pouvoir sur toi ? Crois-tu pouvoir décider si tu as des dettes ou non ? »

Fils-de-Soldat s'avança soudain, ramassa un des poissons de Likari et le tendit au croas. « Tiens, voici un cadavre, et beaucoup plus gros que l'oiseau qui a été délivré de ton offrande. Prends-le et va-t'en. » Et il jeta le poisson d'un geste dédaigneux aux pieds du dieu. L'oiseau gonfla ses plumes et recula en sautillant tandis que Fils-de-Soldat demeurerait immobile, raide de peur et de colère. Le croas regarda le poisson, s'en rapprocha et tourna la tête de côté pour l'examiner d'un œil ; puis, d'un coup de bec vif, il en arracha un morceau.

« Trop frais, mais pas mauvais. Je l'accepte, mais ne crois pas que ça te décharge de ta dette : il ne s'agit ni d'une vie ni d'une mort, mais seulement d'un poisson. Et tu n'as toujours pas répondu à ma question. » Il piqua de nouveau du bec, s'empara d'une brique de chair et, d'un mouvement rapide de la tête en arrière, la jeta au fond de sa gorge et l'avalala. « Que préfères-tu me devoir, petit Opulent ? Une vie ou une mort ?

— Je ne te dois rien ! répéta Fils-de-Soldat d'un ton furieux. Je te t'ai rien dérobé !

— Tu étais là ; on m'a volé cet oiseau.

— Ce n'était pas moi ! » cria mon double, exaspéré. Il ne se rendait sans doute même pas compte de la réaction de Likari : à la périphérie de son champ de vision, l'enfant, accroupi à la porte, regardait en écarquillant les yeux l'Opulent discuter avec le charognard ; il battit en retraite dans la maison, comme effrayé.

Sans même paraître prêter attention à Fils-de-Soldat, l'oiseau détacha un autre lambeau de chair du poisson, dont il mit à nu les entrailles ; il y plongea le bec et fouilla dans les viscères avant d'en tirer un long boyau noir qu'il engloutit avec délices. « Pas toi ? Alors qui, Opulent ? Qui a libéré l'offrande ?

— Jamère ! Jamère Burvelle ! »

Le croas ouvrit largement le bec, et un grand criaillement de rire s'échappa de sa bouche rouge tandis qu'il déployait les ailes et sautillait sur place. Un spectateur n'y eût peut-être vu qu'un oiseau en train de croasser. Quand il se fut enfin calmé, il arracha un nouveau morceau de chair au poisson, puis il fixa un œil brillant sur Fils-de-Soldat et demanda : « N'es-tu pas Jamère Burvelle ?

— Non. »

Il pencha la tête de côté.

« Jamère, prends la parole. Ne me dois-tu pas une offrande en remplacement de celle que tu m’as prise ? »

Tout à coup, miraculeusement, j’eus de nouveau la maîtrise de mon corps et de ma voix ; sous le choc, un picotement me parcourut de la tête aux pieds. J’avalai ma salive et pris une grande inspiration libératrice.

« Réponds, Jamère, dit le croas d’un ton impérieux.

— C’est le dieu de bonté que je sers, non toi. Mon geste n’avait rien à voir avec toi ; je me contentais de libérer un oiseau. » Mon cœur bondit : malgré la menace qui pesait sur moi, j’avais récupéré mon corps. Je crispai puis décrispai les poings, émerveillé.

« Sers qui tu veux, répliqua Orandula, implacable ; ça ne change rien à ta dette envers moi. Crois-tu que servir un dieu te dégage des exigences d’un autre ? Crois-tu vraiment que nous tirons notre puissance de votre croyance en nous ? Il faudrait un dieu bien impotent pour fonctionner ainsi ! « Croyez en moi et je serai un dieu ! » Est-ce cela que nous devons dire aux hommes ? Et si c’était plutôt : « Que vous croyiez ou non, je commande à votre monde » ? » Il tourna la tête et me regarda de l’autre œil.

Aussi vite que j’avais regagné la maîtrise de mon corps, je la perdis. Fils-de-Soldat eut un brusque hoquet comme s’il avait longtemps retenu sa respiration.

« Que veux-tu de moi ? » demanda-t-il au dieu d’une voix grondante. Je sentis la colère qui bouillait en lui parce qu’il avait perdu pendant un moment son emprise sur moi.

« Ça devient assommant », répondit Orandula. Il courba le cou et passa quelques instants à arracher des morceaux de chair de la carcasse du poisson ; il ne dit rien pendant si longtemps que je le crus revenu à son état de simple oiseau, mais il finit par reprendre : « Je ne vois rien d’amusant à me répéter. Pour la dernière fois, Jamère Burvelle et celui avec qui tu partages ta peau, vous avez une dette envers moi. C’est votre dernière chance de m’amuser en faisant votre choix vous-mêmes ; qu’allez-vous me donner : une mort ou une vie ? »

Fils-de-Soldat demeura pétrifié, les yeux fixés sur le croas, et moi avec lui. Je n'avais pas de réponse à fournir au dieu et je redoutais que mon double ne parlât à ma place.

Likari nous sauva alors, ou nous condamna peut-être ; de la porte de la hutte, il lança : « Opulent, le feu est prêt pour la cuisine. » Sa voix tremblait légèrement.

Fils-de-Soldat ne dit rien.

L'instant suivant, l'enfant s'élançait vers Orandula en brandissant un bout de bois et en criant : « Va-t'en ! Pchitt ! Arrête de manger notre repas, espèce de sale voleur ! »

A ma grande surprise, le croas s'empara du poisson et s'envola. Il battit lourdement des ailes et parvint de justesse à demeurer à distance de l'enfant qui le poursuivait avec son bâton ; la scène eût été comique si l'oiseau n'avait été qu'un oiseau.

Lorsqu'il eut gagné la sécurité d'un arbre, il posa le poisson sur la branche et plaça dessus une patte possessive ; il se pencha et regarda Likari d'un œil perçant, les ailes à demi déployées. « L'enfant ! cria-t-il. Oui, l'enfant ! Tu pourrais me le donner pour rembourser ta dette. Qu'en dis-tu, Jamère, pas-Jamère ? Que me donnes-tu ? Sa vie ou sa mort ? »

Glacé d'horreur, il me sembla sentir mon autre moi lui aussi figé par le choc. Et, une fois encore, le petit garçon réagit avant nous : il lança vers l'oiseau son bâton qui claqua contre la branche. « Va-t'en ! cria-t-il. Tu embêtes l'Opulent et je suis son nourricier ! Va-t'en !

— A moi de choisir, maintenant ! » jeta le croas ; il saisit le poisson dans son bec, piqua de son perchoir, passa au milieu de nous si bas que l'enfant se ramassa comme un campagnol attaqué par une chouette, puis, battant vivement des ailes, l'oiseau disparut dans la forêt qui s'assombrissait.

« Là, cette fois, je l'ai chassé ! » annonça Likari. Il s'exprimait du ton crâne d'un adolescent, mais il y avait un léger trémolo dans sa voix.

Celle de Fils-de-Soldat était étouffée quand il demanda : « Tu as peur d'un oiseau, Likari ?

— Non, mais je voyais bien que tu ne l'aimais pas ; alors j'ai pensé : « En tant que nourricier, je dois veiller à ce que rien ni

personne ne dérange l'Opulent. » Du coup, je suis venu le chasser ; et aussi te dire que les braises sont prêtes pour faire cuire la viande.

— Tu es un excellent nourricier, répondit Fils-de-Soldat avec une sincérité non feinte. Et je te remercie d'avoir fait partir cet oiseau ; il me dérangeait, en effet. »

L'enfant bomba le torse. « S'il revient, je le tuerai pour toi. Mais, pour le moment, il faudrait préparer le repas ; les braises sont à point.

— Alors cuisinons. » Je m'attendais à demi à ce que mon double lui révélât ce qu'il savait sur l'oiseau ou au moins à ce qu'il le mît en garde contre le croas, mais il se tut. Il aida l'enfant à porter les prises de la journée dans la hutte ; ils mirent à cuire la viande sur des brochettes et le poisson sur les pierres de l'âtre, puis ils cassèrent des noix et les mangèrent pendant que la pièce s'emplissait de merveilleux arômes. Tous deux dînèrent somptueusement, Likari cherchant à laisser la meilleure part à Fils-de-Soldat tandis que ce dernier insistait pour que l'enfant se rassasiât copieusement et acquît « un ventre dont il pût s'enorgueillir ». Lui-même donna l'exemple et s'empiffra au point de s'étonner de pouvoir encore avaler une bouchée de plus. Ils rongèrent les carcasses de lapin jusqu'aux os, puis le garçon alla les jeter à quelque distance de la hutte. Quand ils eurent fini, ils descendirent au ruisseau et se lavèrent, après quoi Likari remplit l'outre.

La nuit était sombre et froide. A travers la voûte épaisse des conifères, on distinguait quelques étoiles ; la lumière qui filtrait par les fenêtres et la porte de la hutte parvenait à peine jusqu'au cours d'eau, et l'Opulent et son nourricier revinrent sur leurs pas avec prudence. « Il faut que je construisse une porte pour l'abri, et que je me procure des peaux pour les fenêtres avant que les pluies d'hiver ne s'installent.

— Demain ? demanda l'enfant, l'air atterré.

— Non, non : demain, nous péchons, et nous mangeons. Nous ne ferons rien d'autre avant de rejoindre Olikéa au Troc ; préparer la hutte pour l'hiver peut attendre notre retour. » Je captai une vague pensée à la périphérie de son esprit : s'il parvenait à ses fins, s'il réussissait à en imposer assez au Peuple,

il n'aurait plus besoin de se tracasser de ces détails ; d'autres verraient un honneur à s'en inquiéter à sa place.

Les deux compères retournèrent à la hutte en se guidant sur sa lumière. Insectes, grosses grenouilles et grillons créaient un rideau sonore qui les entourait et qui signifiait que tout allait bien ; son interruption soudaine indiquerait un danger qui avait envoyé les petites créatures se cacher.

Fils-de-Soldat et Likari le savaient, élevés dans cette connaissance, aussi à l'aise cette nuit que n'importe quel animal de la forêt. Je trouvais inquiétant que mon double pût apparemment chasser de son esprit la menace qui pesait sur l'enfant.

Mais ce n'était pas en me braquant sur elle que je l'atténuerais.

Je sentis mon autre moi pousser vers moi cette pensée, et je l'acceptai à contrecœur. Lui non plus n'appréciait pas qu'Orandula s'en fût pris à Likari, mais il avait la capacité à mettre cette menace de côté en attendant de pouvoir la contrer. Mes angoisses ne résolvaient rien.

Ils se couchèrent, et l'enfant s'endormit promptement contre le dos de Fils-de-Soldat. Il faisait moins froid que les nuits précédentes, mais les moustiques zonzonnaient avec une énergie qui annonçait la pluie avant le matin. Mon autre moi ne bougeait pas et ne disait rien ; au bout d'un moment, je le sentis glisser dans un état qui n'était pas du sommeil et qui me rappelait celui dans lequel je me trouvais à l'époque où mon père m'avait privé de nourriture. Sa température baissa, son rythme cardiaque ralentit ; il se produisait quelque chose mais j'ignorais quoi. Finalement, mû par la curiosité, je frappai à sa conscience. « Que fais-tu ? » demandai-je.

Il répondit lentement et avec méfiance : « J'engrave de la magie.

— Tu t'engraisses à nouveau.

— De ton point de vue, oui ; du mien, je rassemble mes réserves. N'est-ce pas un concept qu'on t'a enseigné à l'École ? À préparer tes provisions afin d'être prêt à parer à toute éventualité ? »

Sa remarque me réduisit au silence et je me retirai. Il ne me prêta nulle attention ; il avait mis en branle une réaction : je sentais chaque bribe de nourriture qu'il avait avalée aujourd'hui s'emmagasiner en lui. Je croyais qu'il lui faudrait du temps pour retrouver son obésité, mais je constatais qu'il y travaillait activement, et les plis mous de sa chair se remplissaient peu à peu. Il avait sombré à nouveau dans une inertie plus profonde que celle du sommeil, un état de repos total qui laissait à son organisme le champ libre pour préserver toute la nourriture qu'il avait ingérée.

Son organisme... Mon organisme ? Non, à ce moment donné, le sien, assurément, qui lui obéissait au doigt et à l'œil. Je songeai à profiter de cette suspension de son être pour m'esquiver en rêve, mais où aller ? Et à quoi bon ? Si mon double s'apercevait de mes excursions, je craignais qu'il ne trouvât un moyen de m'enfermer plus efficacement. Aussi, à mon grand regret, décidai-je de ne pas gaspiller mes chances en vaines promenades ; je ne sortirais que lorsque j'aurais une destination arrêtée et des informations précises à transmettre. Je me sentis encore un peu plus seul, mais je savais que je choisisais la meilleure ligne d'action.

Au cours de la nuit, il bascula dans le sommeil véritable, et moi avec lui. Le matin, il se leva, revigoré et très satisfait de lui-même, puis se passa les mains sur le ventre et les cuisses, ravi d'en découvrir la peau à nouveau tendue, comme remplie de l'intérieur. Peu après, Likari descendit du lit d'un pas chancelant et, bâillant à s'en décrocher la mâchoire, s'approcha de lui. Fils-de-Soldat l'examina d'un œil critique.

« Comme tu grandis, tu as du mal à prendre du poids, mais nous essaierons quand même aujourd'hui. Viens, montre-moi le torrent où tu as trouvé les poissons. »

Il suivit l'enfant sur une courte distance jusqu'à un cours d'eau turbulent qui traversait la forêt entre des rives abruptes et ombragées. Tout d'abord, Fils-de-Soldat ne distingua nul poisson ; puis ses yeux s'habituèrent à la pénombre, et il vit qu'en réalité ils pullulaient, la plupart battant des nageoires sur place sous les surplombs des berges.

Likari s'était mis à plat ventre ; à la façon d'un lézard, il s'approcha du bord du torrent puis s'immobilisa en prenant garde de ne projeter nulle ombre et de ne faire aucun bruit qui pût effrayer ses proies. Tout à coup, il plongea le bras dans l'eau et passa la main sous un poisson qu'il envoya, tressautant, sur la rive. L'animal paraissait sortir d'un long et difficile voyage : sa peau pendait en lambeaux, et un prédateur lui avait arraché un bout d'échine ; néanmoins, il se tordait puissamment, et il eût réussi à regagner son élément si Fils-de-Soldat, le saisissant par la queue, ne lui avait pas frappé violemment la tête contre un tronc d'arbre. Comme il exécutait la créature d'un geste vif et brutal, un autre poisson atterrit à ses pieds, qui reçut le même traitement.

La matinée passa ainsi, hormis à un moment où Fils-de-Soldat laissa Likari à sa pêche et s'éloigna du torrent pour ramasser du bois. Parcimonieux de sa magie, il dut s'y reprendre à trois fois avant d'obtenir une étincelle suffisante pour enflammer les brindilles sèches. Une fois le feu allumé, il l'alimenta jusqu'à ce qu'il eût une bonne couche de braises, et, peu après, le repas commençait à cuire.

L'homme et l'enfant occupèrent leur journée à attraper, à tuer et à manger du poisson. Le festin me paraissait monotone, mais Fils-de-Soldat n'attachait nulle importance à la saveur des aliments ; il appréciait son repas, mais non à la façon sensuelle dont je m'étais servi de ses sens aiguisés : trop absorbé dans la consommation de grandes quantités, il n'avait pas le temps de se perdre en considérations sur le goût, la tendreté ou la touche de fumé que le feu impartissait à la chair.

Quand le soir commença de tomber, il leur restait plus de poisson qu'ils n'en pouvaient avaler, et ils rentrèrent à la hutte en rapportant leurs prises en réserve, dont ils mangèrent certaines au cours de la nuit. Fils-de-Soldat enfila une branche verte par les ouïes des autres et les suspendit dans l'âtre, puis, avant d'aller dormir, il demanda à Likari de rapporter des rameaux d'aulne qu'il entassa sur les braises ; il s'en dégagea une fine fumée qui enveloppa le poisson. Cela fait, ils se couchèrent.

Les deux jours suivants se déroulèrent semblablement. Le ventre, les cuisses et les bras de Fils-de-Soldat s'arrondirent à une vitesse que j'eusse jugée impossible si je n'avais pas assisté au phénomène de mes propres yeux. Même Likari acquit une petite bedaine, malgré son activité incessante qui l'empêchait de grossir rapidement.

Lorsque l'enfant se réveilla le matin du quatrième jour, il trouva l'Opulent déjà debout, devant la hutte, face au jour qui se levait.

« Viens, dit Fils-de-Soldat. Il est temps de nous rendre au Troc. »

Le Troc

Fils-de-Soldat avait regagné une bonne part de sa corpulence. Ce n'était pas encore le majestueux Opulent de naguère, mais il présentait déjà une obésité respectable, et la taille que je tenais de mon père jouait en sa faveur, car il dépassait d'une tête la plupart des Ocellions que je connaissais ; cette stature associée à son nouveau poids le faisait paraître encore plus imposant. Pourtant, un regret tempérerait sa satisfaction tandis qu'il étendait la couverture par terre, au milieu de la hutte, et y déposait le trésor de Lisana : sa corpulence seule ne lui permettrait pas d'accéder à la position qu'il convoitait ; il devrait faire des sacrifices. Sous le regard curieux de Likari, il tira le dernier article de sa cachette sous la mousse et le posa sur la couverture qu'il roula soigneusement de telle façon que les bijoux et autres objets précieux ne pussent en tomber ; enfin, il la prit entre ses bras et se releva avec un soupir. « Nous y allons ; tu es prêt ? »

— Où as-tu trouvé toutes ces belles choses ?

— Elles appartenaient à Lisana autrefois. »

L'indécision se lut sur les traits de l'enfant. « C'est dangereux de toucher aux possessions d'un Opulent.

— Sauf si tu en es l'héritier légitime. Lisana m'a légué ces affaires, et elles sont à moi désormais ; je puis en faire ce qui me plaît, les utiliser de la façon que je juge la meilleure. »

Likari le regarda sans rien dire, et Fils-de-Soldat n'ajouta rien sur le sujet. Une fois encore, je restai frappé de la différence entre la manière dont j'eusse considéré un enfant de six ans et celle dont mon double traitait le garçon. Il ne manifestait nulle

indulgence pour sa jeunesse, sa petite taille ni sa force réduite, il ne répondait pas d'un ton condescendant à ses questions puériles : il lui donnait simplement des tâches à exécuter en partant du principe que Likari les accomplirait de son mieux. Quand l'enfant échouait à cause de sa taille, de son âge ou de sa force, loin de le réprimander, il acceptait benoîtement le fait qu'il devait encore grandir. Il avait une conception de l'enfance très différente de la mienne ; aurais-je été plus heureux si j'étais né chez les Ocellions ?

Je n'eus guère le temps de réfléchir à la question, car Fils-de-Soldat prit Likari par la main. « Es-tu prêt ? » demanda-t-il, et, sans attendre la réponse, il se mit en route.

Je commençais à m'habituer à sa magie, et je comprenais mieux la marche-vite : s'appuyant sur les souvenirs de Lisana concernant le trajet, il visualisa l'itinéraire et parcourut rapidement et dans l'ordre les impressions qu'elle en avait gardées. L'esprit peut se représenter un voyage en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour l'effectuer physiquement, et nous nous déplaçâmes à une vitesse intermédiaire, pas aussi rapide que celle de la pensée mais pas aussi lente que celle de la marche. Chaque fois que Fils-de-Soldat clignait les paupières, je voyais un paysage différent.

Et, quand il s'arrêta après l'équivalent d'une agréable promenade, nous nous trouvâmes devant le vaste panorama d'une plage schisteuse. D'énormes vagues s'écrasaient sur le rivage, et au-delà s'étendait une immensité d'eau que mon esprit avait peine à appréhender : elle s'étalait jusqu'à l'horizon, bleu sombre piqueté de pointes blanches, avec des reflets de lumière qui m'éblouissaient. Et le bruit des vagues qui déferlaient sur la plage ! Si assourdissant que je n'entendais rien d'autre. L'odeur aussi me submergeait ; salée, musquée, elle sentait plus la vie que la forêt. On m'avait parlé de l'océan par le passé, mais ce qu'on m'avait dit ne m'avait pas préparé à un tel choc ; j'eusse pu rester des heures à contempler ce spectacle et à m'efforcer d'en saisir l'ampleur infinie. Je crois que je garderai cet instant en mémoire jusqu'à la fin de mes jours. De nombreuses barques étaient échouées sur le rivage, et des embarcations d'un modèle que je ne connaissais pas mouillaient

plus loin, sur la houle lente ; certaines arboraient des bannières dont je n'identifiai aucune. En vérité, je me trouvais sur la rive d'un autre monde. Était-ce cela, le rêve du roi Troven ? Pousser sa route jusqu'ici afin de relier la Gernie à ces bateaux de commerce ?

Fils-de-Soldat, lui, resta de marbre devant ce spectacle. « Je suis allé trop loin ! » dit-il en maugréant, et il fit demi-tour. Derrière nous, sur une pente douce au-delà de la plage de schiste, se dressait une ville marchande comme je n'en avais jamais vu. J'avais imaginé le Troc comme une espèce de carrefour où plusieurs tribus dressaient un campement provisoire, mais j'avais devant les yeux un rassemblement équivalent au carnaval de la Nuit noire à Tharès-la-Vieille ; toutes sortes d'habitations, certaines semblables à des tentes, d'autres en pierre, d'autres encore bâties à la hâte avec des bouts de bois rejetés par la mer, formaient un long alignement parallèle à la plage ; des gens dans le plus simple appareil ou vêtus d'atours disparates déambulaient dans le marché, l'air satisfait. La fumée montait des feux de bivouac, et, malgré le fracas du ressac, j'entendais des moutons bêler, de la musique et, en fond général, le brouhaha de mille voix. Je restai aussi confondu que devant la mer. Si la saison du Troc s'achevait, à quoi ressemblait ce lieu lorsque le négoce battait son plein ?

A côté de Fils-de-Soldat, Likari posa la main sur sa tête puis il s'accroupit en plissant les yeux. « Il y a trop de soleil, il y a trop de soleil ! » fit-il d'une voix plaintive.

A cet instant, mon double prit conscience d'une démangeaison brûlante sur ses épaules et sur le sommet de son crâne. Il se baissa, prit l'enfant par la main, et, sans lui laisser le temps de se redresser, fit deux pas, ou du moins en eus-je l'impression ; quand j'y vis à nouveau clair, nous nous trouvions sous le couvert d'une forêt de conifères. Entre les troncs, je distinguai le Troc, auquel menait une longue pente douce et déboisée. Tout autour de nous gisaient des vestiges d'abris temporaires et de feux de camp, et je sus sans même avoir à réfléchir qu'il s'agissait de la zone où les Ocellions s'installaient habituellement quand ils venaient faire du négoce ; elle était à présent déserte, et la pluie avait déjà détrempé la cendre des

fosses à feu. La voix d'Olikéa s'éleva derrière nous : « Vous voici enfin ! » Fils-de-Soldat se retourna : l'Ocellionne sortait d'un abri en rideaux de sarments entretissés, l'air exaspéré. Pourtant, malgré l'expression de la femme, je sentis la mâchoire de mon double s'affaïsser : jamais je ne l'avais vue ainsi parée.

Elle s'était vêtue pour se protéger du vent froid, or j'avais pu l'admirer nue à cent reprises ; pourquoi la voir ainsi couverte me la rendait-il si séduisante ? Pourquoi prenais-je soudain conscience de ma propre nudité ? Elle portait ce qu'une Gernienne eût décrit comme une robe toute simple, bleue, qui lui descendait jusqu'aux chevilles, agrémentée d'un tablier rouge à volants blancs et brodé d'un motif de cerises ; ses vastes manches bouffaient, et la dentelle de ses poignets tombait sur ses mains. Une coiffe ornée d'un entrelacs de dentelle, de rubans et de plumes décorait son chef, ses longs cheveux s'en échappaient et roulaient sur son dos et sur ses épaules ; une écharpe de soie rouge s'enroulait en plis lâches autour de son cou. Comme je la regardais, bouche bée, elle sortit de petites mitaines noires d'un sac en soie verte brodée et les enfila. « Je vous attends depuis hier soir. »

Sur une Gernienne, cette bigarrure vestimentaire eût prêté à rire ; sur cette Ocellionne sauvage, on avait l'impression d'atours recherchés et dignes d'une reine barbare. Une multitude de colliers à boules de verre et de céramique pendaient à son cou ; du poignet au coude, des bracelets de perles, des anneaux d'argent et de cuivre couvraient son bras gauche ; son maquillage complexe imitait celui d'une Gernienne.

Tant bien que mal, Fils-de-Soldat demanda : « Pourquoi es-tu habillée comme ça ? »

— Je suis venue faire du troc ; si je ne montre pas ce que je possède, les autres femmes n'en auront pas envie. » Elle se désigna de la main. « Ces affaires des Gerniens, nous sommes les seuls à les avoir à vendre ; si je les porte comme si je comptais les garder, on m'en offrira un meilleur prix pour m'en séparer. Et puis elles me protègent bien du soleil. » Elle leva une ombrelle rose à froufrous et l'ouvrit délicatement. Likari poussa un petit cri de surprise et de ravissement.

« Tu es splendide », dit Fils-de-Soldat, et sa sincérité m'étonna.

Elle acquiesça de la tête. « Oui, et je me réjouis de constater que tu as réussi à te remplumer un peu. Tu n'es pas aussi magnifique qu'avant, mais au moins tu ne me feras pas honte.

— T'es-tu déjà rendue au Troc ? demanda-t-il sans relever la pique.

— Oui, heureusement pour toi. » Elle indiqua son abri. « Likari, il y a des vêtements pour vous deux là-dedans ; va les chercher. »

Avec un couinement ravi, l'enfant se précipita ; il revint quelques instants plus tard, les bras chargés d'un immense pan de tissu à rayures. Il me le remit, puis déplia d'un geste une longue tunique en peau de lapin qu'il enfila avec un soupir de soulagement, et je m'en voulus ne n'avoir pas remarqué à quel point il avait froid. « J'ai des chaussures, aussi ? fit-il avec inquiétude.

— Tu n'en auras pas vraiment besoin avant l'arrivée de la neige. » Elle se désintéressa aussitôt du sujet et reporta son attention sur moi. « Eh bien ? Habille-toi, que nous puissions aller faire du troc ; seuls les mendiants se présentent au marché tout nus comme en plein été. En principe, un Opulent porte des fourrures et des colliers, mais au moins tu ne donneras pas l'impression que personne ne te respecte. »

Fils-de-Soldat déploya le vêtement ; il était en laine ou en un tissu très semblable, avec des rayures bleues, marron et rouges alternées, et sans guère de forme : quand il le tint devant lui, il ressemblait à un large rectangle avec un trou pour la tête et deux autres pour les bras. « Mets-le, mets-le ! » me dit Olikéa d'un ton pressant, puis, impatiente, elle m'aida à l'enfiler. La robe, ample, me descendait jusqu'aux pieds et laissait mes bras nus ; je ne m'étais pas rendu compte du froid qu'il faisait tant que rien ne m'en protégeait. « Les rayures te font paraître vraiment obèse, déclara Olikéa, manifestement satisfaite ; et, tu vois, il y a de la place : tu peux encore grossir. Quand le tissu se tendra sur ton ventre, tu seras vraiment superbe, mais, en attendant, tu as l'air d'un homme d'importance. »

Likari avait de nouveau disparu dans l'abri ; il en ressortit avec deux chapeaux à larges bords en lanières d'écorce entrecroisées et une marmite ventrue pleine d'une substance visqueuse et rouge sombre. Ce n'était pas de la nourriture : l'enfant plongea deux doigts dans le récipient et se barbouilla le bras avec le liquide épais ; on eût dit qu'il se passait une couche de peinture. « Ça évitera que le soleil me brûle, fit-il avec soulagement.

— N'oubliez pas de vous en enduire le dessus des pieds », déclara Olikéa.

Fils-de-Soldat s'apprêtait à s'en charger lui-même, mais l'Ocellionne, d'un geste agacé, lui fit signe de s'asseoir. Elle ôta ses mitaines, retroussa ses poignets de dentelle puis m'appliqua la crème d'une main exercée ; elle ne se borna pas à l'appliquer avec soin, mais y dessina rapidement des spirales et des étoiles, et, quand elle eut fini, les ornements couraient de mes épaules à mes poignets. « Voilà, dit-elle, manifestement contente de son œuvre, maintenant, tu peux te montrer. J'ai parlé de toi, comme tu me l'avais demandé ; j'ai annoncé que je t'amènerais bientôt au Troc, si bien qu'on attendra ton apparition. Dommage que tu n'aies rien de valeur à échanger ; tu ne vaudras guère mieux qu'un mendiant.

— Mais il est riche ! s'exclama Likari. Il a apporté la fortune de trois clans familiaux enroulée dans la couverture, des perles, des bijoux, des parures comme je n'en ai jamais vu !

— Quoi ? Fais-moi voir ! » Dans les yeux de l'Ocellionne, la stupéfaction le disputait à la cupidité.

Fils-de-Soldat n'avait pas prévu de dévoiler son secret avant d'arriver au Troc, où il espérait laisser les gens abasourdis devant tant de richesses soudain révélées. Lorsque, déroulant lentement la couverture, il laissa apparaître un trésor éblouissant, Olikéa faillit s'évanouir de bonheur. « Où as-tu trouvé ça ? demanda-t-elle d'une voix tendue.

— Chez mon mentor. Lisana m'a enseigné son savoir dans l'autre monde, et elle m'a désigné comme héritier ; ceci est sa fortune, qui me revient de droit.

— Le trésor de Lisana ! s'exclama Olikéa. J'en ai entendu parler ; certains disaient que c'était une légende, d'autres qu'elle

avait trouvé le moyen de l'emporter dans la mort, mais la plupart croyaient qu'une voleuse sans honneur le lui avait dérobé et qu'il avait disparu quand elle s'était noyée en tentant de traverser un fleuve pour échapper à la malchance qui accompagne ce genre de fortunes.

— Je te l'avais dit, que ça portait malheur ! s'écria Likari d'une voix suraiguë.

— Sauf si ça lui appartient vraiment. Ah, ça, ça, c'est inestimable ! Ne le vends jamais, tu n'en retrouverais jamais de semblable ; et ça non plus, il ne faut pas le vendre : je le porterai, et tous m'envieront d'être ta nourricière. Et ces bijoux ! Ah, quel bel ivoire ! Ceux-ci, il faut que tu les arbores toi-même. »

Une émotion jaillit soudain en Fils-de-Soldat – jalousie de l'ombre de la femme-arbre ? Colère devant Olikéa qui s'apprêtait à se pavaner avec ce qu'elle-même ne pouvait plus porter ? Réfléchissant ainsi, il garda un visage impassible et ne résista pas quand Olikéa lui prit la main et enfila sur son poignet de lourds bracelets d'or, d'ivoire, d'argent et de corne gravée. Leur poids me surprit : jamais un Gernien ne se fut ainsi paré.

L'Ocellionne n'en avait pas terminé : elle poussa une exclamation consternée devant les nombreux colliers dont les fils avaient cassé. « Ça, nous ne le montrerons même pas : les gens essaieraient de les acheter une ou deux perles à la fois, et nous n'en obtiendrions que des broutilles. Non, nous les garderons pour une autre occasion, quand nous pourrons en tirer leur vraie valeur. Cet hiver, je les réparerai. »

Elle découvrit alors la figurine de fertilité et eut comme un hoquet de stupéfaction ; elle caressa le nourrisson d'ivoire du bout du doigt, comme si elle pensait le voir s'éveiller à la vie, puis, au bout d'un long moment, elle prit une profonde inspiration hachée. « Voici un objet de légende ; avec lui, je crois que nous ferons de toi un Opulent qui aura sa place parmi les plus grands. » Sa voix tremblait et elle avait pâli. Elle ôta l'écharpe qui lui ceignait la gorge et y enveloppa l'enfant en réduction comme dans un nid d'ange avant de le mettre de côté.

Elle leva vers Fils-de-Soldat un sourire qui évoquait un lever de soleil puis reprit son tri.

Elle se tenait accroupie sur la couverture comme une pie avide prête à voler des objets brillants, et je perçus la rancœur de Fils-de-Soldat devant son attitude intéressée, alors même qu'il serrait les dents et se soumettait à son expérience ; garder ce trésor ne lui ramènerait pas Lisana et ne sauverait pas son arbre ; s'il devait s'en séparer pour acquérir prestige et pouvoir parmi le Peuple, il n'hésiterait pas.

Il se tut donc pendant qu'elle le couvrait de bijoux, se parait elle-même et ornait l'enfant. Elle avait des sacs tissés qui lui avaient servi à transporter ses affaires jusqu'au marché ; elle y rangea le trésor en fonction de ce qu'elle souhaitait garder, réparer, vendre facilement ou réserver aux acheteurs qu'elle pourrait pousser à renchérir entre eux. Elle déposa le nourrisson d'ivoire dans le sac le plus décoré et l'entoura des objets les plus chers ; elle fredonnait une mélodie joyeuse entrecoupée de petits rires, manifestement très satisfaite de ce que lui rapportait déjà son Opulent.

Elle le fit asseoir pour le peigner puis le coiffer à l'aide d'une huile à l'odeur suave, elle modifia l'ordre des bracelets sur son bras afin de renforcer le contraste entre eux, elle donna à l'enfant quelques perles fêlées ou cassées afin qu'il pût commercer lui aussi, et elle se déclara enfin satisfaite ; ils se mirent en route pour le marché.

Les chapeaux et l'onguent se révélèrent efficaces : la lumière du soleil restait un peu désagréable, mais non insupportable, et les larges bords des couvre-chefs protégeaient le visage et les yeux. Likari, impatient, voulut se porter en avant ; Olikéa ne l'en empêcha pas, et elle ne lui indiqua ni où ni à quelle heure il devait nous rejoindre. Encore une fois, je m'étonnai de la différence entre Gerniens et Ocellions dans la façon de traiter les enfants : elle tenait pour acquis qu'il aurait assez de bon sens pour revenir auprès d'elle une fois qu'il aurait échangé ses perles, et elle lui laissait le soin de nous retrouver. Comme le regard de Fils-de-Soldat se posait sur la foire et la multitude de gens qui la parcourait, je jugeai cette attitude imprudente, et les mots qu'elle prononça alors me sidérèrent.

« Dommage que nous ayons manqué le plus gros du Troc ; il y a deux semaines, deux fois plus de tentes et d'échoppes se dressaient ici, m'a-t-on dit. La plupart des Marins et des Côtiers sont déjà partis ; ils voulaient être rentrés chez eux avant que les tempêtes de l'automne ne se renforcent.

— Deux fois plus de gens ?

— Bien sûr ! A la fin de l'été, les vents poussent ici les marchands venus du sud ; pendant une brève période, leurs navires peuvent mouiller chez nous, et leurs petites embarcations se rendent à terre. Les tempêtes d'hiver ne tarderont pas à assaillir nos rivages, mais d'ici là les bateaux et les marchands seront partis, et le Troc restera désert jusqu'à l'automne prochain. » Elle se tut et leva vers Fils-de-Soldat un regard sévère. « A cause du retard que tu nous as imposé, nous n'avons que quelques jours pour effectuer nos échanges, et les articles les plus introuvables ont dû disparaître depuis longtemps ; mais certains prétendent que ce sont les meilleurs jours pour faire des affaires parce que les gens savent qu'il ne reste plus beaucoup de temps pour vendre et acheter. On le dit ; nous verrons bien. »

Au cours de cette matinée et jusqu'au milieu de l'après-midi, Olikéa prouva dix fois sa valeur ; négociante avisée, elle savait se montrer agressive ou réticente suivant ce qui lui permettait d'obtenir le meilleur prix. Tout d'abord, Fils-de-Soldat voulut poser des questions et même marchander, mais, d'un geste vif, Olikéa lui fit sèchement signe de se taire ; toutefois, je me rendis bientôt compte que le silence de mon double n'indiquait pas la soumission mais soulignait plutôt une importance qui lui interdisait de se mêler des détails insignifiants de ces échanges. Pendant un moment, il s'agaça de laisser Olikéa mener les négociations, mais il comprit rapidement qu'il avait tout intérêt à lui laisser les coudées franches : elle proposait des prix ridicules, discutait avec un art consommé de la persuasion, affichait un désintérêt total pour les contre-propositions puis, avec un sourire, obtenait le meilleur marché.

Elle se montrait prudente quant à la fortune qu'elle laissait entrevoir, et elle ne la dévoilait pas à tout le monde. J'observai

qu'elle se servit d'abord des articles de moindre valeur, avec lesquels elle acheta à Fils-de-Soldat une chaude cape en loup, des bottes à la semelle en peau de phoque et des chaussettes en feutre de loup ; il s'en vêtit aussitôt et se réjouit de leur chaleur. Elle continua son marchandage et acquit de hautes coiffes en fourrure pour elle et lui, des mitaines en laine, et, pour mon double, une deuxième tunique, en laine aussi, longue et noire, brodée d'un motif de spirales blanches.

Une fois qu'elle m'eut habillé de magnifiques vêtements, comme il seyait à mon rang, elle se montra plus sélective envers ce qu'elle achetait, ce qu'elle en proposait, et même les marchands à qui elle s'adressait. Elle prit un air hautain, et nous déambulâmes dans la foire à une allure destinée à la fois à m'exhiber et à lui donner le temps d'examiner les marchandises des vendeurs. Maintenant que nous portions tous deux de plus beaux atours, son dédain pour les négociants de moindre qualité s'accrut ; cela fit sourire Fils-de-Soldat, mais en même temps il se rendait compte qu'Olikéa se révélait plus précieuse pour lui qu'il ne l'avait cru, car elle savait comment s'y prendre avec finesse pour asseoir le rang de son Opulent.

Il s'intéressait aux marchandages tandis que mon attention se portait sur le marché, dont je n'avais jamais vu le pareil ; à l'évidence, la zone était occupée et servait de lieu d'échange depuis des décennies, voire des siècles, et pourtant on y sentait un curieux caractère temporaire, comme si tout ce qui s'y trouvait pouvait disparaître en un clin d'œil. Des échoppes appuyées les unes aux autres s'élevaient souvent à de petites maisons de pierre où les négociants dormaient et préparaient leurs repas ; nombre de ces habitations étaient à présent désertes, mais les rebuts d'une occupation récente les entouraient encore, témoins muets de l'assertion d'Olikéa selon laquelle la ville provisoire connaissait un peuplement bien supérieur une semaine plus tôt.

Et encore plus grand des dizaines d'années auparavant : d'autres maisons qui formaient des rues entières subsistaient sous la forme de pans de murs écroulés ; une agglomération s'élevait sans doute là où ne se tenait plus qu'un rassemblement commercial annuel. Que lui était-il arrivé ?

Je me posais seul cette question ; Olikéa et Fils-de-Soldat étaient trop absorbés par leurs négociations. L'Ocellionne révéla qu'elle portait, non pas une, mais trois robes gerniennes superposées qu'elle ôta l'une après l'autre pour les vendre. Les négociants à qui elle s'adressait paraissaient avides d'articles gerniens, et de nombreux indices montraient que d'autres Ocellions avant elle avaient échangé des biens similaires : je restai atterré devant l'abondance de chapeaux, de rubans, de bottes, de papier et d'ombrelles venus de mon pays ; de la pire bimbeloterie jusqu'aux bijoux et aux articles de sellerie les plus raffinés, tout se vendait et s'achetait.

Ce fut surtout la quantité de tabac de Gernie – de véritables empilements de balles – qui me laissa pantois. Malgré les restrictions que la loi imposait sur la vente de ce produit aux Ocellions, les échanges étaient manifestement florissants. Des convoyeurs transportaient les balles jusqu'aux petites embarcations, qui les livraient ensuite aux navires à l'ancre ; des hommes au teint clair à la barbe rousse ou dorée, la tête rasée, montaient la garde près des marchandises et demeuraient sourds aux appels d'autres négociants qui cherchaient à leur en acheter. On en trouvait aussi à vendre en moindre volume dans des échoppes tenues par des Ocellions, où des pipes permettaient aux plus impatients de consommer sur place leur achat. Je m'étonnai de l'effet que cette herbe semblait avoir sur les Ocellions qui en achetaient et la fumaient : devant un édicule, cinq ou six mendiants quasi nus imploraient des clients une bouffée de leur pipe ou même les bouts de tabac calcinés qui restaient au fond du fourneau ; ils ne paraissaient pas prêter attention au soleil qui brûlait et cloquait leur peau sans protection. Ils avaient vendu tout ce qu'ils possédaient pour se procurer du tabac et se trouvaient à présent réduits à en mendier. C'était à la fois navrant et horrifiant. Olikéa leur adressa un regard noir et pressa le pas pour passer devant les échoppes à tabac en forçant Fils-de-Soldat à l'imiter.

« Ils dilapident leurs biens pour s'acheter du poison ; ce sont des imbéciles, déclara-t-elle quand mon double lui demanda pourquoi elle se hâtait ainsi. Ils font honte à leur clan familial et au Peuple. Faire commerce du tabac n'a rien de

répréhensible ; les négociants des mers se bousculent pour nous en acheter ; mais je ne comprends pas qu'on vende ce poison à nos semblables. » Puis, comme si Fils-de-Soldat avait manifesté de l'intérêt pour le sujet, elle ajouta : « Et tout le monde sait que c'est toxique pour les Opulents ; alors pas question que tu essaies d'y goûter ! »

Nous entrâmes dans un secteur du marché entouré par des boutiques désertes qui formaient une démarcation très nette ; les cinq ou six échoppes devant nous se trouvaient à l'écart des autres. Olikéa me prit soudain la main. « Pas par là, Opulent. Viens, suivons plutôt cette allée.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ces échoppes sont-elles isolées ? » Toutes sortes de raisons possibles me vinrent à l'esprit : maladie, étrangers, articles impurs ou sacrilèges...

Olikéa répondit à mi-voix : « Ces marchands-là sont pires que les trafiquants de tabac : ils travaillent dans le fer. Ils se moquent de son effet sur la magie ; ils prétendent que le fer arrivera inévitablement chez nous et qu'il nous dominera, parce que la magie n'a pas réussi à le renvoyer là d'où il venait. Nos Opulents s'en méfient, ils l'ont interdit, mais ces négociants sont jeunes, ou bien ils viennent d'ailleurs, et ils ne respectent pas notre façon de vivre ; une fois qu'ils se sont aperçus qu'un Opulent pouvait en prohiber l'usage mais que la magie ne pouvait pas les chasser-Bref. Peu de gens ici les tiennent en haute estime mais, en vérité, beaucoup ont envie de ces outils qui ne cassent pas et restent affûtés, et beaucoup d'ailleurs en possèdent sans le dire. Dans la plupart des cas, nos Opulents font semblant de ne rien savoir. »

Je songeai au briquet d'acier dont elle se servait pour allumer le feu et au petit poignard que j'avais aperçu un jour sur elle. Fils-de-Soldat n'en parla pas mais répondit : « Je souhaite y aller ; je veux voir ce qu'ils ont à vendre.

— Ce n'est pas prudent, Jamère ; ça risque de te rendre malade ou d'affaiblir ton pouvoir alors que tu commences à le récupérer.

— Je vais quand même y aller ; je crois important de me tenir au courant.

— Comme tu voudras », grommela-t-elle, et elle lâcha mon bras. Fils-de-Soldat avait fait dix pas quand elle l'imita à contrecœur ; il lui jeta un regard par-dessus son épaule : une petite foule me suivait des yeux ; quelques personnes s'adressèrent à mi-voix à leurs voisins, et de nouvelles têtes se tournèrent vers moi. Un tenancier d'une des échoppes étala soudain une couverture sur ses marchandises, un autre ferma les volets de sa boutique. Fils-de-Soldat continua résolument d'avancer.

Il perçut le fer avant de le voir, comme un bourdonnement semblable à celui d'une ruche, accompagné d'un sentiment de danger imminent ; le vrombissement devint plus fort, et il dut résister à l'envie de se frotter la peau. Il resta au milieu de la rue et examina les échoppes ; ce qu'il vit confirma ses soupçons.

Des articles gerniens ; tout venait de chez moi.

Nous passâmes devant un étal où un Ocellion proposait des outils et des ustensiles en fer de Gernie : couteaux, marteaux, pinces, ciseaux et aiguilles avaient attiré une foule de clients avides. La présence du métal provoqua sur ma peau une éruption qui me démangeait et me brûlait à la fois et qui se mit à s'étendre. Je savais maintenant ce que cherchait Fils-de-Soldat : des fusils et de la poudre. Il était interdit d'en vendre aux Ocellions mais, comme pour le tabac, de nombreux négociants contournaient la prohibition, alléchés par le profit.

L'échoppe suivante proposait des outils tranchants, surtout des haches ; il y avait aussi une grande scie passe-partout en exposition au fond, et, dans une robuste barrique en bois, une bonne longueur de lourde chaîne de fer ; à l'un des murs était fixé un râtelier où pendaient des épées de toutes sortes, la plupart piquées de rouille et indignes d'un gentilhomme. A leur vue, une vague d'étourdissement saisit Fils-de-Soldat qui trébucha ; autour de moi, les autres clients nous dévisageaient. Plusieurs d'entre eux se détournèrent et quittèrent précipitamment cette zone du marché, comme honteux d'avoir été surpris dans la boutique par un Opulent. Le fer se refermait sur ma magie comme des mains autour de ma gorge. Mon double suffoquait.

Olikéa remarqua mon inconfort. « Je t'avais prévenu ; tu n'aurais pas dû venir ici. » Elle me reprit par le bras et m'entraîna hors de l'échoppe en toute hâte. Je sentis la reconnaissance que Fils-de-Soldat éprouvait pour elle : il avait l'esprit si confus qu'il n'aurait peut-être pas réussi à sortir tout seul. « On ne devrait pas avoir le droit de vendre des articles pareils là où un Opulent risque de passer », fit Olikéa d'un ton offensé. L'atterrement que j'avais ressenti devant les marchandises gerniennes se mua en colère puis en sentiment de trahison : si les Ocellions nous haïssaient tant, s'ils nous en voulaient à ce point de détruire leurs forêts, comment pouvaient-ils profiter ainsi de nos contacts sans le moindre scrupule ? La pensée de Fils-de-Soldat me repoussa : « Pourquoi nous vous haïssons ? Regarde ce que vous nous infligez : vous êtes prêts à tuer nos arbres des ancêtres, à empoisonner nos jeunes hommes et à anéantir notre magie. Quoi d'étonnant à ce que vous deviez partir ? »

Quand nous eûmes laissé derrière nous les marchands de fer, Fils-de-Soldat put respirer plus aisément, quoiqu'il tremblât encore un peu. Olikéa me fit asseoir sur un mur bas avant de s'éloigner rapidement et de revenir avec une grande chope de jus de fruit glacé ; tandis que mon double buvait, je parcourus le marché d'un œil neuf : partout, les preuves abondaient que ces trafics avec la Gernie n'avaient rien de nouveau ; je vis des rubans de tissu gernien entretissés dans la coiffe d'un homme de haute taille au teint clair ; un tablier de femme, fort raccommodé, faisait un manteau pour un petit Ocellion qui courait au milieu de la foule des marchands. Si je m'en référais à mes souvenirs d'histoire, nous entretenions des relations commerciales avec les Ocellions bien avant que le roi Troven n'établît un poste avancé à Guetis ; refusaient-ils notre fer à l'époque ? Je l'ignorais.

Quand elle se fut assuré que j'étais remis, Olikéa me mena d'échoppe en échoppe et acheta des affaires de première nécessité en puisant dans la fortune de Lisana. Je cessai bientôt de la regarder : voir les biens de la femme-arbre traités comme de vulgaires articles de troc m'emplissait de chagrin. Laissant Fils-de-Soldat se débrouiller avec ses émotions, je m'intéressai

au spectacle du marché ; en comparaison, le carnaval de la Nuit noire de Tharès-la-Vieille paraissait ridicule. A un carrefour, des musiciens et des jongleurs se donnaient en représentation ; partout, des boutiques proposaient des en-cas chauds ; je comptai trois races d'hommes que je n'avais jamais croisées. Un pavillon était tenu par des hommes et des femmes de haute taille, bien charpentés, couverts de taches de rousseur, avec une couleur de cheveux qui allait du roux clair au jaune paille ; Olikéa ne réussit à rien auprès d'eux : elle avait grande envie de leurs perles et figurines en cristal brillant, mais eux ne s'intéressaient nullement à ce qu'elle proposait et n'acceptaient que du tabac en paiement. Tous fumaient la pipe, et leur boutique exhalait la fumée de l'herbe aromatique dans l'air marin.

Olikéa sortit à grands pas, vexée, et Fils-de-Soldat la suivit comme un bœuf docile. Nous passâmes devant les deux échoppes suivantes sans nous arrêter. « Ils sont du Coquillage ; ils n'ont rien à proposer qui nous intéresse. Seuls ceux qui viennent de l'autre côté de l'eau salée achètent leurs chapelets de coquillages violets ; nous, nous n'en avons pas l'usage. »

Nous fîmes halte chez le marchand d'ivoire, mais pour y acquérir deux tonnelets de pétrole lampant, qu'elle passerait prendre plus tard, dit-elle au vendeur.

Trois boutiques plus loin, six petits bonshommes faisaient exclusivement commerce d'articles en vannerie : nattes, coussins, chaussures, manteaux et hamacs, tous fabriqués avec les mêmes roseaux à l'étrange teinte bleu-vert. Olikéa passa devant eux sans même les regarder, tandis que, je l'avoue, je me fusse volontiers attardé sur leur étal. Les étonnants personnages arboraient tous une barbe fournie alors qu'aucun d'eux n'était plus grand que Likari ; je me demandais d'où ils venaient, mais je savais que je n'aurais jamais l'occasion de poser la question, car Fils-de-Soldat ne partageait pas ma curiosité.

Olikéa s'arrêta dans l'échoppe suivante, où un forgeron exposait ses articles en étain, en cuivre, en laiton et en bronze, fers de lance, marteaux, têtes de flèche et épées de toutes formes et de toutes tailles. Tandis que la nourricière examinait des poignards, Fils-de-Soldat prit une flèche d'aspect curieux :

derrière sa pointe effilée, elle s'élargissait pour former une sorte de cage avant de se resserrer sur la hampe. L'artisan laissa son assistant aider Olikéa, s'approcha de mon double et dit dans un mauvais ocellion : « Pour feu. Emballer gara comme ça, dans tissu. » Il saisit un bloc d'une substance dégoutante, à peine solide, qui sentait fort la résine. « Puis mettre dans cage et allumer avant tirer. Quand flèche touche, explose en flammes ! » Il écarta largement ses mains calleuses pour simuler une déflagration. Il paraissait très épris de son invention, et secoua la tête d'un air déçu quand Fils-de-Soldat se détourna sans lui faire une offre.

Olikéa échangea un bracelet en ivoire contre un grand poignard en cuivre, avec un fourreau orné de nacre et d'ambre, et une poignée taillée dans un bois dur et sombre. Je restai dubitatif quant à son utilité soit comme outil, soit comme arme, car la lame ne garderait sûrement pas longtemps son fil, mais l'Ocellionne ne semblait pas s'en inquiéter. L'objet était vendu avec une immense ceinture en cuir blanc, qu'elle fixa soigneusement autour de la taille de mon double afin que la boucle passât sur son ventre et en soulignât l'ampleur ; le poignard, presque aussi long que mon avant-bras, pendait, superbe, à mon côté. Olikéa eut un large sourire de satisfaction puis nous fit sortir de la tente du forgeron.

Dehors, des femmes bavardaient en riant, des hommes avec des anneaux aux oreilles et des nattes dans le dos passaient à grands pas, et de petits enfants, dans toutes sortes de tenues, couraient d'échoppe en échoppe. L'ambiance me rappelait celle d'un carnaval.

Une femme à la peau couleur de bronze, vêtue d'une longue tunique, nous accosta ; sur un plateau, elle portait de petits verres remplis de liqueurs exotiques aux couleurs vives, et je reconnus des parfums d'anis, de menthe et de genièvre, mais perdus dans l'odeur pénétrante de l'alcool fort. D'un geste plein de panache, Olikéa lui fit signe de s'écarter. Le teint de la femme était-il naturel ou relevait-il du maquillage ? Je regardai le dos de mes mains, à présent tacheté, et me demandai si cela était vraiment important : couvert de taches, enfoui dans ma graisse,

soumis à mon autre moi, comment pouvais-je espérer connaître quelqu'un uniquement par son apparence ?

Je réfléchissais ainsi quand je me rendis compte brusquement que je m'étais retiré dans un état d'insensibilité, au sens propre du terme : je n'entendais plus les bruits du marché, je ne le voyais plus, je n'en percevais plus les odeurs ; j'étais devenu une entité de pensée pure, un être enveloppé d'un corps mais privé de son équipement. Je me noyais soudain, englouti par la chair ; ma conscience se mit à se débattre comme un poisson hors de l'eau, puis elle se reconnecta brutalement à celle de Fils-de-Soldat. Je sentis le contact de l'air sur ma peau et j'eusse voulu l'aspirer en longues goulées. Mille odeurs l'embaumaient, fumée, épices, sueur, poisson cuit, et je dévorais ces informations sensorielles ; je voyais avec un bonheur sans nom la foule bigarrée, l'éclat du midi qui scintillait sur la mer luisante, et même le sentier couvert de coquillages écrasés que nous suivions. J'étais comme un prisonnier à qui on laisse entrevoir à nouveau le monde.

Je m'aperçus que cette image décrivait exactement ma situation, pris au piège dans un corps qui ne m'appartenait plus, réduit à partager la conscience de Fils-de-Soldat pour avoir accès à ses sens.

Je craignais d'être en train de me perdre en lui. Il me fallait m'en arracher, mais je ne supportais pas l'idée d'éprouver à nouveau cette sensation de solitude et de confinement, et, accablé, je compris que je me résignais à mon existence de second ordre ; la volonté de le combattre m'abandonnait.

Dans une brume de désespoir, je regardais son monde comme un passager regarde par la fenêtre d'une voiture ; je n'avais nulle maîtrise de mes déplacements ni de ce que je voyais. Je sombrai dans une passivité où ne brillait nulle lumière.

Nous passâmes devant trois échoppes désertes ; à la troisième, Olikéa fit halte.

Des murs qui nous arrivaient à la taille marquaient l'emplacement et délimitaient une zone confortable, de la taille d'une maison ; de longues perches d'un bois rejeté par la mer et blanchi par le sel soutenaient une banne aux couleurs vives ; ses

bordures à glands pendaient bas et battaient dans la brise océane. Fils-de-Soldat dut se baisser pour entrer. « Laisse-moi parler, lui dit Olikéa à mi-voix.

— Je parlerai quand j'en aurai envie », répliqua-t-il d'un ton revêche. Il examina les marchandises en exposition avec une fascination qui se teinta d'horreur quand il les reconnut peu à peu. Devant lui se trouvaient les instruments et les produits dont se servaient les chamanes : fagots de plumes, chapelets de dents et bouquets d'herbes séchées se balançaient dans le vent, suspendus aux perches ; des cristaux taillés étincelaient, des carillons tintinnabulaient, des bouts d'organes d'animaux, déshydratés et impossibles à identifier, occupaient une rangée de pots ocre et ventrus ; des flacons d'huile bien fermés rivalisaient en couleurs et en tailles avec des pierres polies.

Sur une étagère, une succession de récipients en cuivre débordaient d'articles divers ; le premier contenait des colliers en vertèbres de serpent ; Olikéa en prit un, et le bijou s'agita d'un mouvement sinueux. Avec un petit frisson, elle le laissa retomber parmi les autres.

Dans le suivant se trouvaient des chapeaux de champignons fripés. « Pour la marche en rêve », fit-elle, toute fière de son savoir.

Des feuilles séchées, vert-noir et comme gaufrées, emplissaient le bol voisin ; on eût dit du cuir ou de la peau de lézard racornie. Olikéa les remua du bout du doigt puis interrompit son geste, l'air indécis, la main au-dessus du récipient.

« Des algues séchées, pour revigorer le sang d'un Opulent après les efforts de la magie. » La femme s'exprimait d'une voix aussi rêche que sa marchandise ; d'un pas chancelant, elle sortit de derrière un rideau tendu dans un angle au fond de sa boutique.

C'était une Ocellionne, mais si âgée que ses taches n'apparaissaient plus que comme un filigrane indistinct ; elle avait les cheveux si blancs et si fins qu'entre leurs maigres mèches je voyais son crâne tavelé, et une taie pâle éteignait ses yeux noirs ; à ses deux oreilles percées de multiples trous, elle portait de petites boucles de jade et de perle. Elle tenait des

deux mains la large poignée d'un bâton de marche blanc qu'on eût dit façonné d'un os d'un seul tenant ; toutefois, je ne voyais pas quelle créature présentait des os de cette taille.

La vieille femme regarda Olikéa, les yeux plissés, sans me prêter attention. « Tu viens pour rien, dit-elle. Ta sœur a déjà acheté tout le nécessaire pour l'Opulent de ton clan familial – à moins qu'il ne soit tombé malade ?

— Je n'ai pas vu ma sœur ni Jodoli depuis quelque temps, répondit Olikéa avec raideur, et je ne suis pas ici sur leurs ordres. Tu remarqueras peut-être, Mouma, que j'ai moi-même un Opulent dont je dois m'occuper – à moins que la vieillesse n'obscurcisse tant tes yeux qu'elle t'empêche d'en voir un magnifiquement corpulent ? »

Et elle s'écarta comme si elle me dissimulait derrière elle, idée aussi risible que celle d'un chat dissimulant un cheval. Mais Mouma, docile, porta les mains à ses lèvres comme sous le coup d'une brusque surprise, et Olikéa rattrapa sa canne avant qu'elle ne tombât. Mouma la reprit et en tapa le sol à mes pieds. « Il est somptueux ! Mais je ne le connais pas ! A quel clan l'as-tu volé ? Qui pleure et grince des dents de l'avoir perdu ? A moins que tu n'aies toi-même changé de clan, Olikéa ?

— Moi ? Jamais ; je sais de qui je suis née. Mais oui, Mouma, je l'ai volé ; je l'ai pris aux Jherniens stupides qui ne savaient même pas sa valeur.

— Non ! Est-ce possible ? » La vieille femme fit quelques pas branlants vers moi et, d'une main veinée, tapota mon ventre comme si j'étais un grand et gentil toutou. Je crus que son étonnement provenait de ce qu'un Gernien pût devenir Opulent, mais elle dit alors : « Ils ne se doutaient pas de son pouvoir alors qu'il l'arbore avec tant de magnificence ? Comment est-ce possible ? »

Olikéa prit un air avisé. « Je crois que tout le fer qu'ils utilisent les rend aveugles. Même sur un Opulent, du fer, du fer partout ! Du fer dans des nœuds sur sa poitrine, et dans une grande boucle qu'il portait à la taille !

— Non ! » Mouma était scandalisée. « Je m'étonne qu'un tel traitement ne l'ait pas empêché de croître. »

Olikéa fit une moue, mimique ocellionne pour signifier le déni. « J'ai peur que si, mère de beaucoup. Malgré sa corpulence, je ne peux me défendre de me demander ce qu'il aurait été si on ne l'avait pas maltraité et privé des nourritures qui lui conviennent.

— Torturé par le fer et affamé, se lamenta Mouma. Alors tu es son sauveur, Olikéa ? »

Celle-ci ouvrit les mains et inclina la tête avec modestie. « Que pouvais-je faire d'autre, Mouma ? Si je ne m'en étais pas occupé, il aurait sans doute péri.

— Quelle perte ça aurait été ! Et justement à un moment où le Peuple a plus besoin que jamais de ses Opulents. »

Fils-de-Soldat gardait le silence ; je sentais qu'il acquiesçait aux paroles d'Olikéa.

D'une main ridée, Mouma frotta le dos de l'autre. « Donc, toi qui n'as jamais eu la charge d'un Opulent, tu viens faire affaire avec moi. Il va te falloir beaucoup de choses, et je crains que tu ne possèdes pas assez de biens pour troquer. Cependant, je ferai en sorte de te fournir au moins des articles de première nécessité ; c'est le moins que je puisse faire après ce qu'il a souffert.

— Tu es bonne, Mouma, très bonne, répondit la jeune femme avec raideur, mais je pense avoir apporté de quoi subvenir convenablement aux besoins de mon Opulent – si tu pratiques des prix justes, naturellement. »

La vieille plissa les yeux, qui s'enfoncèrent dans des puits de rides. « Les meilleures marchandises, même au juste prix, restent chères, petite. L'hiver arrive ; quand le monde est vert et plein de sève, il n'est pas difficile de trouver des baies, des noix, des herbes ou la réserve d'un écureuil, mais pendant la saison froide, il n'y a plus rien de tout ça, et les nourriciers doivent s'adresser au fournisseur avisé qui a fait ses récoltes et ses conserves. Et qui est ce fournisseur ? Mouma, voyons ! Il n'y a qu'elle qui propose ce dont les Opulents ont besoin pour voyager en rêve, pour entendre la musique du vent, pour pratiquer la marche-vite sans se fatiguer, pour voir avec des yeux de faucon, pour emprunter les chemins cachés.

— Varka aussi tient une boutique d'herbes. » Même à mes oreilles, l'intervention d'Olikéa sonnait comme une impertinence et une provocation ; son insolence me parut malavisée. A quoi pensait-elle donc ?

Naturellement, Mouma s'en offusqua. « En effet, il a une échoppe au marché, et tu trouveras ce qu'il te faut moins cher que chez moi, si tu cherches des simples moisis et des baies aigres et racornies ! Essaierais-tu de marchander avec moi, petite Olikéa ? Gare : chacun sait qu'il n'y a jamais assez de marchandises de qualité pour subvenir aux besoins de tous les Opulents jusqu'à la fin de l'hiver ; ceux qui ont des nourriciers imprévoyants doivent s'en dispenser.

« Rien ne me presse, et, si tu refuses mes prix, je ne vendrai pas. Je garderai mes réserves, et, avant la fin de l'hiver, les nourriciers de Kinrove viendront me les acheter, et pour un bon prix en plus. Et eux, au moins, ils s'adressent à moi avec respect.

— Ah, les clients respectueux, c'est bien, reconnut Olikéa d'un ton qui disait le contraire, mais seulement s'ils parlent des marchandises de la meilleure qualité. Ne me prends pas pour une gamine sans cervelle, Mouma ; ce que j'ai à t'offrir ne te décevra pas. Je connais la valeur des choses. »

Du dos de la main, elle écarta le récipient d'algues séchées, posa à sa place la bourse en cuir bleu et l'ouvrit à gestes cérémonieux pendant que la vieille Ocellionne faisait mine de ne pas s'y intéresser ; mais sa vue défaillante la trahit, elle tendit le cou en se penchant sur l'étagère et garda un silence qui en disait long tandis qu'Olikéa sortait ses trésors l'un après l'autre et les disposait soigneusement sur la planche de bois. La nourricière prenait son temps : elle rangeait les boucles d'oreilles près des colliers et des bracelets assortis, espaçait les figurines avec soin. C'étaient les plus beaux objets qu'avait possédés Lisana, mais je ne les avais jamais vus à la lumière du jour. Malgré les années, ils brillaient de mille feux. Les boucles d'oreilles en ivoire gravé rivalisaient avec d'autres en argent martelé, des statuettes d'ambre et de jade côtoyaient de petites sculptures en stéatite, et des bracelets d'or maillé s'enroulaient, tentants, sur l'étagère.

Pourquoi Olikéa exhibait-elle tout ce que nous possédions ? Elle n'allait tout de même pas échanger nos articles les plus beaux contre des feuilles séchées et des champignons racornis ? L'effroi me noua la gorge, et, je le sentis, Fils-de-Soldat partageait l'extrême répugnance que j'éprouvais à voir dilapider le trésor de Lisana. Cependant, Mouma retenait son souffle pendant qu'Olikéa ouvrait la bourse plus largement, en inspectait le contenu puis y plongeait la main ; avec douceur, comme si elle tenait une créature vivante, elle en sortit l'objet qu'elle avait enveloppé dans un châle. Elle le tint au creux de sa paume et, de l'autre main, défit le tissu pour révéler le nourrisson d'ivoire qu'il protégeait.

Mouma eut un hoquet d'effarement et leva une main ; ses doigts m'évoquèrent les serres avides d'un rapace, à demi tendus vers l'enfant endormi, l'amulette de fertilité qui n'avait servi à rien à Lisana mais qui demeurait son bien le plus inestimable. Un sentiment d'horreur m'envahit.

« Non ! » m'écriai-je, et le même mot jaillit simultanément des lèvres de Fils-de-Soldat. En cet instant, nous nous fondîmes en une seule entité, et la sensation merveilleuse que j'en éprouvai me laissa sidéré : je me sentais entier et débordant de pouvoir – tel que j'eusse pu être si la femme-arbre ne m'avait pas divisé, tel que j'eusse dû être ! Je songeai à tous les mauvais tournants qu'avait pris mon existence et une brusque colère me saisit.

Mais cette pensée et l'émotion qui l'accompagnait ne m'étaient pas propres : je reconnus les effluves de Fils-de-Soldat et je me libérai brutalement de lui. Je refusais de devenir une part mineure d'un chamane ocellion, d'un magicien de la forêt ; j'étais toujours Jamère, Jamère Burvelle, et je n'avais nulle intention d'y renoncer. J'entendis Olikéa me répondre comme de très loin, avec un petit rire : « Non, bien sûr ! Ceci n'est pas à vendre ; je sais quels espoirs tu nourris, Opulent ! Nous ne nous en séparerons pas tant qu'il n'aura pas fait effet. »

Et, avant que les doigts de Mouma pussent toucher la figurine, elle rabattit le châle sur le nourrisson qu'elle replaça dans la sacoche aussi promptement qu'elle l'en avait tiré, après

quoi elle me tapota le bras comme s'il fallait me calmer ou me rassurer.

Mouma tendit une main suppliante. « Attends ! Ne sois pas si pressée. Pour ce seul article, je suis prête à te donner des provisions de denrées magiques pour tout l'hiver, et en quantité généreuse. »

Olikéa éclata de rire à nouveau, d'un rire non plus argentin mais où l'on sentait la dureté de l'acier. Elle demanda d'un ton incrédule : « L'enfant d'un Opulent ne vaut-il pas davantage que des provisions de plantes pour un hiver ?

— Deux hivers, proposa l'autre, puis elle renchérit hardiment : Cinq.

— Ni cinq, ni dix. Cette figurine n'est à vendre pour aucun prix », répondit Olikéa d'un ton froid. Puis elle se tut un moment et se tapota les lèvres de l'index comme si elle réfléchissait. « Je suis jeune, j'ai encore devant moi de longues années où je pourrai porter un enfant, et, comme j'en ai déjà eu un, je n'ai pas à craindre la stérilité. Alors, peut-être... Je pourrais prêter cette amulette à une femme extrêmement digne de confiance, d'excellente position – pour une seule saison, naturellement, le temps qu'un enfant se niche dans son ventre ; ensuite, il faudrait que je le récupère. »

Je sentais qu'un marché invisible se concluait devant moi, et, malgré que nous en eussions, Fils-de-Soldat et moi demeurâmes en retrait. Mouma respirait lourdement, comme en écho au ressac incessant des vagues sur le rivage.

« Comment est-il entré en ta possession ? demanda-t-elle soudain. L'Enfant d'Ivoire a disparu il y a plus de deux générations.

— Ça n'a pas d'importance, répondit Olikéa. Il a été bien gardé, dissimulé et employé avec discernement ; à présent, c'est mon tour.

— C'est un objet qui excite la convoitise. Certains tueraient pour s'en emparer ; fais attention, très attention, quand tu le montres ici, au Troc.

— Je crois ton conseil avisé, Mouma ; je ferai preuve de plus de prudence et je ne l'exhiberai plus. » Le respect et la déférence qu'elle marquait soudain à la sagesse de la vieille

Ocellionne m'étonnèrent. Elle observa un silence plein de sous-entendus puis reprit : « Et, si une femme m'approche discrètement pour discuter de l'emprunt de l'amulette, je saurai qu'elle la sait en ma possession parce que tu l'auras jugée digne de confiance, car je n'ai révélé cet objet qu'à toi. Cette femme se trouvera alors notre obligée à toutes les deux. »

Un lent mais large sourire apparut sur le visage ridé de Mouma. Pour une femme de son âge, elle avait de très bonnes dents. « En effet, dit-elle, ravie et songeuse à la fois. En effet. »

Un échange paraissait avoir eu lieu entre les deux femmes, un échange dont la teneur m'échappait ; elles avaient l'air très contentes d'elles-mêmes, comme si elles étaient parvenues à un accord de première importance. Après cela, elles se mirent à marchander, mais dans un curieux esprit de complicité ; je me rendis compte que Mouma nous faisait d'excellents prix et qu'elle nous choisissait les champignons les plus gros et les herbes séchées des plus belles couleurs. Elle rangea soigneusement nos achats dans de petits paquets en roseau tressé qui remplirent presque entièrement un cabas en filet ; elle prit quelques-uns des bijoux de Lisana en échange, mais la plupart retournèrent dans la bourse d'Olikéa. Toutefois, avant de la refermer, la jeune Ocellionne leva une paire de grands anneaux d'oreilles en argent bordés de perles d'ambre.

« Tu t'es toujours montrée bonne avec moi, dit-elle à la vieille marchande ; quand j'étais enfant, tu avais toujours un mot gentil pour moi. Accepte ce cadeau en signe de notre amitié ; je sais que mon Opulent se réjouirait que tu les portes en gage des sentiments d'affection qu'il a pour toi. »

Les bijoux sur la paume de la main, elle les présenta, non à Mouma, mais à moi, tout en me donnant discrètement un petit coup de hanche. Fils-de-Soldat comprit : il prit les boucles d'oreilles et, les tenant délicatement en l'air si bien qu'elles dansaient doucement avec une oscillation séduisante, il les offrit à Mouma. « Je serais très heureux de les voir sur toi. »

Elle leva une main de sa canne et, les doigts comme le bec d'un oiseau, elle saisit délicatement les bijoux. Elle n'hésita pas. « Aide-moi, s'il te plaît », demanda-t-elle d'une voix étouffée à Olikéa, qui obéit. Par leur taille, les anneaux réduisaient à néant

les autres boucles qu'arborait Mouma ; ils scintillaient au soleil, et, quand l'Ocellionne secoua légèrement la tête, ils se balancèrent en effleurant son cou. « Tout le monde les remarquera, murmura-t-elle avec bonheur.

— Sûrement, et tous sauront alors la bonté dont tu as fait preuve envers cet Opulent ainsi que l'estime qu'il te porte. »

Mouma inclina la tête à mon adresse puis dit à Olikéa : « Mais tu ne m'as pas dit son nom.

— Il en a deux, que je sens étranges sur ma langue. Le premier est Fils-de-Soldat, le second Jamère Burvelle.

— Je crains qu'ils ne portent pas chance, fit Mouma d'un ton inquiet.

— Je suis de ceux qui croient qu'on crée soi-même sa chance, intervint mon double. Je n'ai pas peur de mon nom.

— Voilà qui est parler avec sagesse, répondit Olikéa, avec néanmoins un rapide coup d'œil qui lui enjoignait de se taire. A présent, nous devons nous en aller, ajouta-t-elle à l'intention de la vieille marchande.

— Allez-vous rejoindre votre clan familial ce soir ou bien rester encore un jour au Troc ? »

L'Ocellionne prit l'air pensif. « Je pense que nous demeurerons encore une nuit ici, ne serait-ce que pour la cuisine du marché, et aussi pour admirer la plage et la mer quand la lumière sera moins dure. » Elle se tut puis continua d'un ton entendu : « Je pense que nous dînerons là-bas, si jamais quelqu'un voulait nous voir. »

Mouma poussa un soupir réjoui. « Excellente idée. Bonne soirée, alors. »

De fait, lorsque nous quittâmes l'échoppe, le crépuscule tombait. Nous avions passé toute la journée à faire nos emplettes, et Fils-de-Soldat se sentait soudain très fatigué et pris d'une faim de loup. J'avais mal aux pieds et aux jambes à force de fouler des sentiers sablonneux, et je songeai avec consternation à la marche qui nous attendait encore avant que je pusse me reposer et me restaurer. Fils-de-Soldat, lui, entrevit une solution plus directe.

« Je vais aller m'asseoir sur les rochers et me tremper les pieds dans les mares d'eau, déclara-t-il. Va chercher Likari et

dis-lui de m'apporter à manger – un repas chaud et du vin de la forêt. Ne traîne pas. »

Je vis une ombre de surprise voleter sur les traits d'Olikéa ; je me rendis compte alors qu'elle ne saisissait pas complètement la situation : c'était à Fils-de-Soldat qu'elle avait affaire désormais, et le docile Jamère Burvelle se trouvait hors de sa portée. Elle se passa la langue sur les lèvres, resta un instant songeuse puis dit : « Oui, c'est bien. Nous te servons sans tarder. » Elle reprit son souffle et ajouta d'un ton circonspect : « Si quelqu'un cherche à engager la conversation, dis-lui d'attendre que ta nourricière t'ait apporté à manger.

— Naturellement », rétorqua-t-il comme s'il n'avait pas envisagé qu'il pût en aller autrement. Là-dessus, ils se séparèrent, l'Ocellionne se dirigeant rapidement vers les échoppes de restauration tandis que Fils-de-Soldat quittait le sentier pour répondre à l'appel du rivage.